This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

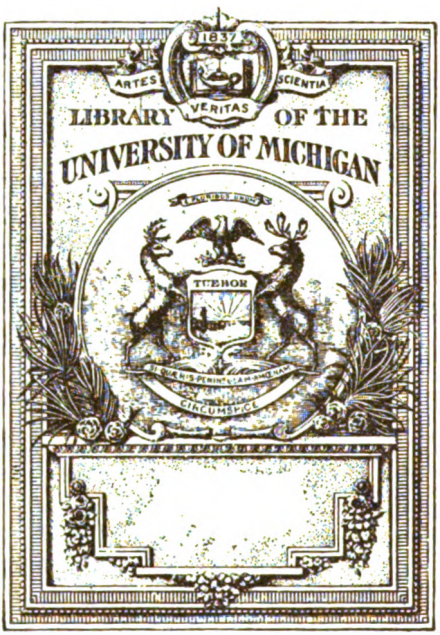
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,515,973

Digitized by Google



Digitized by Google

S 48
R 1140
R 47

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

SEIZIÈME SIÈCLE

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

NOUVELLE SÉRIE

REVUE
DU
SEIZIÈME SIÈCLE

TOME VI — 1919

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES
5, QUAI MALAQUAIS
Téléph. : Gobelins 28-20
1919

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

NOUVELLE SÉRIE

REVUE
DU
SEIZIÈME SIÈCLE

TOME VI — 1919

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES
5, QUAI MALAQUAIS
Téléph. : Gobelins 28-20
1919

Fascicules 1-2

Digitized by Google

SOMMAIRE.

Pages

I. É. Besch. Un moraliste satirique et rationaliste au xvie siècle : Jacques Tahureau (1527-1555). 1

II. A. Tilley. Les romans de chevalerie en prose. 45

III. Léo Mouton. Une prétendue conspiration en 1577 : l'affaire du baron de Vitteaux. 64

IV. Jean Plattard. La vie chère au xvie siècle. 79

V. Lazare Sainéan. L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais (*5e article*). . . . 84

VI. Hugues Vaganay. A propos de Ronsard. . 114

VII. P. Dorveaux. Cornarien. 117

VIII. Notes pour le commentaire de Rabelais (Jacques Boulenger, Jean Plattard). . 119

Comptes-rendus.

J.-Roger Charbonnel. La pensée italienne au xvie siècle et le courant libertin (H. Busson). 122

R. Chauviré. Jean Bodin, auteur de la *République* (V.-L. Bourilly). 127

Id. Colloque de Jean Bodin. Des secrets cachez des choses sublimes entre sept sçavans qui sont de différents sentiments (Id.). 127

Léontine Zanta. La Renaissance du stoïcisme au xvie siècle (Jean Plattard). . 131

Id. La traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau au xvie siècle. (Id.). 131

Chroniques 134

Bulletin d'histoire littéraire (Jean Plattard). 134

Chronique rabelaisienne. 149

Prière d'adresser toutes les communications et la correspondance à M. Jean PLATTARD, *49* bis, *boulevard du Pont Achard, Poitiers (Vienne).*

Digitized by Google

UN MORALISTE SATIRIQUE ET RATIONALISTE

AU XVIe SIÈCLE

JACQUES TAHUREAU

(1527-1555)[1].

C'est une étrange destinée que celle de la renommée littéraire de Jacques Tahureau. Auprès de ses contemporains, il passe pour un poète estimable et gracieux, remarquable surtout par l'ardeur « mignarde » et lascive de ses vers; somme toute un aimable talent, comme l'école de Ronsard en produisit en nombre imposant à partir de 1550. Il meurt à vingt-huit ans, un an après la publication de ses œuvres poétiques, et voici que, dix ans après sa mort, un petit ouvrage en prose, publié par un de ses amis, vient révéler que ce léger et brûlant rimeur avait été un moraliste vigoureux et un âpre satiriste. Ses *Dialogues non moins profitables que facétieux* obtiennent un succès considérable, attesté par le chiffre exceptionnel de treize éditions en vingt ans, de 1565 à 1585, plus une quatorzième en 1589 et une quinzième en 1602. — Puis c'est le silence, aussi brusque et aussi complet que la vogue avait été éclatante. Tahureau est totalement oublié, parfaitement inconnu[2] pendant deux siècles, jusqu'à ce que Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*

1. C'est sur les conseils de M. Lefranc que M. Besch entreprit ce travail, dont il communiqua la première esquisse à la Conférence d'histoire littéraire de la Renaissance, à l'École des Hautes-Études. La mort ne lui a pas permis d'en revoir les épreuves (N. D. L. R.).

2. Sauf une mention de quelques pages dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet.

Digitized by Google

(1828), tire son nom de l'obscurité et cite avec éloge quelques courts extraits de ses poésies. D'autres pièces sont exhumées au tome II du recueil des *Poètes français* de Crépet; puis Blanchemain, en 1869, publie une édition complète de ses œuvres en vers[1]. Les poètes romantiques ne sont pas loin de le saluer comme un de leurs ancêtres. N'est-il pas mort dans l'ardeur de la jeunesse et dans tout le feu de la passion, mort d'amour, comme le laisse entendre son biographe Colletet[2], et peut-être même, — élégance suprême! — mort poitrinaire[3]? Les critiques de l'époque s'occupent uniquement de son œuvre politique : « Il vécut d'amour et de poésie », dit l'un d'eux[4]. On l'idéalise, on le représente comme un maître et un précurseur de Ronsard. On passe sous silence les *Dialogues*, dont l'existence dérange cette conception romantique; quelques-uns en contestent l'authenticité; ceux qui en parlent ne semblent pas les avoir lus de très près, car ils les classent parmi les contes et nouvelles, alors que ce sont plutôt des essais de morale et de satire sociale. Enfin, en 1871, une bonne édition en est donnée, chez Lemerre, par M. Consclence, et l'on commence à s'apercevoir de la valeur et de l'intérêt de ce petit ouvrage. Récemment, M. Pierre Villey, dans sa thèse sur Montaigne, signalait Jacques Tahureau comme un représentant de cet état d'esprit à la fois indépendant et sage et de ce libre rationalisme dont Montaigne devait être, quelques années plus tard, le type le plus accompli. Ainsi son œuvre tend-elle à reprendre la place que les contemporains lui avaient spontanément attribuée.

1. Collection Guy, 2 vol. in-16.

2. « Quelques autres de son tems n'imputent qu'à ce fascheux lien [son « funeste » mariage] la seule et véritable cause de la mort précipitée de ce jeune poète, trop ardent et trop amoureus » (Guillaume Colletet, *Notice* extraite du ms., aujourd'hui perdu, des *Vies des poètes français*, publ. par Blanchemain, en tête de l'édition des *Mignardises amoureuses*).

3. Voy. Henri Chardon, *La vie de Jacques Tahureau* (*Revue historique et archéologique du Maine*, 1884, 2e semestre).

4. Pierre Malitourne, *Notice sur Tahureau*, dans *Les poètes français* de Crépet (t. II, p. 87 et suiv.). — Cf. la notice de Blanchemain,

Digitized by Google

Vicissitudes curieuses, et instructives, d'une réputation... Beaucoup des jugements que nous portons sur les écrivains d'autrefois doivent être ainsi entachés d'erreur. Telle œuvre qui obtient tous nos suffrages passa presque inaperçue à son apparition; tel auteur que nous considérons comme secondaire exerça plus d'influence sur son temps qu'un grand génie dont l'action fut plus durable, mais plus lente à se produire. Jacques Tahureau, qui semble avoir appartenu à cette première catégorie, mérite d'être, à ce titre, tiré d'un trop complet oubli.

I. — La vie.

Quelques documents, peu nombreux et incomplets[1], nous renseignent sur sa situation sociale, son milieu et les circonstances les plus caractéristiques de son existence.

Il était gentilhomme, et s'en vantait[2]. Sa famille, fixée dans le Maine vers 1500, descendait-elle de du Guesclin, comme l'affirmait Louis Maulny, historien du Maine[3]? Le fait est au moins douteux : le père de Tahureau dut soutenir des procès, de 1540 à 1549, pour établir la preuve de sa noblesse, afin d'être dispensé de la taille[4] : elle ne paraissait donc ni très ancienne ni très incontestable.

dans *Poètes et amoureuses du XVIe siècle*, Paris, Willem, 1877, et aussi l'article de M. de Clinchamp, dans le *Bulletin du Bibliophile*, VIIe série, 1846.

1. Ces documents sont : la notice de Guillaume Colletet, mentionnée plus haut; une notice assez bien renseignée de La Croix du Maine, compatriote de Tahureau, dans la *Bibliothèque française;* une notice de du Verdier; l'épître de Maurice de la Porte en tête des *Dialogues;* quelques allusions éparses dans les œuvres des poètes contemporains et de Tahureau lui-même; quelques renseignements sur sa famille, dans le *Dictionnaire hist. et archéol. du Maine*, de Le Paige (1777, 2 vol. in-8°), qui avait connu un de ses descendants, et son contrat de mariage, publié par M. H. Chardon, *op. cit.* — Cette étude de M. Chardon est essentielle sur la vie de Tahureau.

2. Cf. *Dialogues*, p. 66 (éd. Conscience) : Je ne veux, dit-il, « indifféremment vitupérer les gentilzhommes (veu que je me ferois tort à moi-mesme »).

3. Ms. dont un extrait a été publié par Blanchemain, en tête des *Mignardises amoureuses*, note 3.

4. H. Chardon, *op. cit.*

Digitized by Google

Mais Tahureau était allié par sa mère à d'assez grandes familles : celle des Couthardy, des Tiercelin, des Ronsard[1]. Il était aussi de fortune modeste, sans doute : le Démocritic, qui, dans les *Dialogues*, semble bien l'incarnation de Tahureau, oppose à plusieurs reprises les « simples gentilshommes » comme lui aux grands seigneurs de cour « qui sont devenus riches en dormant[2] ». Son père était juge royal et ordinaire du Maine quand il naquit, au Mans, en 1527, second de ces quatre enfants : Pierre, Jacques, Marie et Anne.

Il fit de bonnes études classiques « tant en la langue latine qu'en la grecque », dit du Verdier. Il fréquenta l'Université d'Angers « où il esclatta merveilleusement », note Colletet. Il fut ensuite quelque temps soldat; la carrière des armes était traditionnelle pour les cadets de famille. Maurice de la Porte, suivi par du Verdier, affirme qu'il prit part « aux guerres d'entre le roi Henri II et Charles le Quint empereur ». Colletet assure qu'il fit campagne en Italie, et Tahureau se représente lui-même « passant les monts[3] ». Or, les opérations en Italie, interrompues un instant par la mort de François Ier, ne reprirent sous Henri II en Piémont qu'en 1551. C'est donc à cette date qu'il faudrait placer les débuts de Tahureau dans la carrière militaire.

Ce fut un bref épisode dans sa vie. Il n'avait pas la vocation, et c'était la curiosité, le désœuvrement, le dilettantisme, pourrait-on dire, qui l'avaient, semble-t-il, engagé dans cette voie : « ... Me trouvant enfin lavé et recreu des études, dit le Démocritic, jé voulu tenter la voie des armes *pour sçavoir comment on s'y gouvernoit*[4]. » Il quitta bientôt le service; l'expédition se termina en voyage, il visita l'Italie et la Suisse[5].

1. Claude de Ronsard, seigneur de la Possonnière, frère de Pierre, avait épousé en 1536 Anne Tiercelin, fille d'un frère de Marie Tiercelin, mère de Tahureau.
2. *Dialogues*, p. 65.
3. Sonnet des *Mignardises*, p. 60 (éd. Blanchemain).
4. *Dialogues*, p. 110.
5. *Ibid.*, p. 26.

Digitized by Google

En 1553, il était certainement revenu au Mans, puis à Angers, et enfin à Poitiers, où il reprenait ses études. La Pléïade commençait à briller. Tahureau, séduit par l'exemple de Ronsard, endoctriné surtout par Baïf qu'il avait rencontré en passant à Paris, avec qui il s'était lié d'amitié[1], « s'amusa à discourir de l'amour, dont si doctement et mignardement il s'acquitta... qu'il sembloit entre les poètes français être seul vraiment amoureux[2] ». Il fut, avec son inséparable Baïf, à la tête d'un de ces cénacles provinciaux qui se multiplièrent à cette époque florissante et dont le plus célèbre était celui de Poitiers. Vauquelin de la Fresnaye[3], La Péruse, Charles Toutain, Scévole de Sainte-Marthe, Guillaume Bouchet, etc., en faisaient partie avec eux, et tous, à qui mieux mieux, chantaient en vers « pétrarquizés » la Dame qu'ils s'étaient choisie.

A la fin de 1553, Tahureau avait réuni la matière d'un petit volume de vers que des applaudissements de ses amis et les encouragements de Ronsard[4] l'engageaient à publier. Mais il fallait, selon la mode du temps, trouver un protecteur « qui vueille ses vers guerdonner », car un

1. Voy. Dédicace des *Amours de Francine*, au duc d'Anjou, éd. de 1571, par Jean-Antoine de Baïf :

« ... Quitay ma Seine avec mon Tahureau,
(Toujours le miel coule sur le tombeau
Du jeune amant! Que les vermeilles roses
Au doux printems y fleurissent écloses!)
Luy me tira sur les rives du Clain
Pour compagnon. Là je fu pris soudain
Par les attraits d'une fille sçavante
Que sous le nom de Francine je chante. »

Baïf avait déjà publié les *Amours de Méline* (décembre 1552).

2. Maurice de la Porte, *Épistre dédicatoire*, en tête des *Dialogues*, éd. Conscience, p. IV.

3. Voy. Vauquelin, *Satyres françaises*. Préface « A mon livre » :

« Lors Angers nous feit veoir Tahureau qui, mignard,
Nous appréanda tous au sucre de cet art. »

Vauquelin dit plus haut qu'il ne passait point encore onze ans, c'était donc en 1553.

4. *Ode à P. de Ronsard*, p. 55 des *Premières poésies*.

Digitized by Google

livre risquait d'être mal accueilli s'il ne se présentait à l'ombre d'un patronage illustre. Tahureau vint à Paris, se fit présenter à la cour, au roi même, par le vieux poète Saint-Gelais[1], adressa des sonnets flatteurs, des odes louangeuses à quelques personnages illustres[2]. Le 13 décembre 1553, Louis de Lorraine recevait à vingt-six ans le chapeau de cardinal : il passait pour être d'humeur joyeuse et d'esprit éclairé. Tahureau saisit l'occasion et obtint la permission de lui dédier ses *Premières poésies*. Il les fit imprimer à Poitiers en mai 1554, chez « les de Marnefs et Bouchetz frères ». Et immédiatement après paraissait un second recueil de pièces plus personnelles, gracieuses en général et chaudes de ton, quelques-unes franchement érotiques et lascives, les *Sonnets, odes et mignardises amoureuses de l'Admirée*, publiés chez le même éditeur[3].

Et Tahureau connut la gloire. Il fréquente alors la cour où il reçoit « tant d'heur et d'honneur ». Il semble qu'il nourrisse l'espoir de devenir une sorte de poète officiel : il s'adresse aux « Enfans de France », pour les prier de lui accorder leur protection :

Et de votre race royale
Le poète sacré m'ordonner[4].

Il est reçu par Marguerite de France, sœur de Henri II, à laquelle il présente ses premiers ouvrages et qui lui donne « courage et espoir[5] ».

Tout en le félicitant, elle dut lui faire quelques remontrances et l'engager doucement à changer de style. Il

1. *Odes et sonnets*, p. 66 : *Ode à Mgr Saint-Gelays.*
2. Recueillies dans les *Premières poésies.*
3. *Les Premières poésies de Jacques Tahureau, dédiées à monseigneur le Révérendissime cardinal de Guyse.* A Poitiers, par les de Marnef et Bouchetz frères, 1554, in-8°, lettres italiques. — *Sonnets, odes et mignardises amoureuses de l'Admirée, par Jacques Tahureau*, Ibid., 1554, in-8°, lettres italiques. Reliés dans presque toutes les éditions à la suite des *Premières poésies.* — Reproduits par Blanchemain, éd. citée.
4. *Aux Enfans, Premières poésies*, p. 23.
5. Épître dédicatoire au cardinal de Guyse, fin.

Digitized by Google

subit, lui aussi, la séduction et l'influence de la princesse érudite et délicate dont Joachim du Bellay, depuis 1549, se proclamait le chevalier. Au commencement de 1555, il écrivait et publiait en les lui dédiant des poésies morales d'un ton tout différent : une pièce, *De la vanité des choses*, était inspirée directement de l'*Ecclésiaste;* une ode, intitulée *De la constance de l'esprit*, était empruntée à Horace et même aux *Tusculanes* de Cicéron[1]. Le poète des *Baisers* et des *Mignardises* y ajoutait aussi sous le titre de *Contr'amour* la satire la plus violente qu'on puisse imaginer contre la folie de l'amoureux transi à la Pétrarque, — qu'il se souvenait d'avoir été naguère[2]. Ce recueil de vers débutait d'autre part par une *Oraison au roy de la grandeur de son règne et de l'excellence de la langue françoyse*, où il imitait tour à tour Cicéron et du Bellay[3], — épreuve parfois affaiblie et parfois forcée[4] de la *Deffence et Illustration*. Ainsi le jeune et ardent rimeur s'était bien assagi au cours de cette année 1554-1555.

Peut-être essuya-t-il quelques déboires dans ce milieu mondain, où sa fortune relativement modeste ne lui permettait pas de tenir un rang digne de lui. Peut-être sa « prudhomie », son bon sens de provincial étaient-ils choqués par cette existence factice, comme semblent l'indiquer de nombreux passages des *Dialogues*. Peut-être aussi se sentait-il déjà touché par la maladie; peut-être enfin tout simplement voyait-il venir, après une jeunesse agitée, l'heure de se ranger, de cultiver ses domaines et

1. Voy. Cicéron, *Tusculanes*, III, 1. Le sujet, inspiré d'Horace, avait été déjà traité par Ronsard, *Odes*, III, 19, et du Bellay, *Vers lyriques*, XII. Mais Tahureau seul s'est inspiré de Cicéron. — Une autre pièce du même opuscule, *De l'inconstance des choses*, rappelle une pièce de du Bellay, sous le même titre, *Vers lyriques*, III.

2. *Oraison*, etc..., *plus quelques vers du mesme autheur, dédiez à madame Marguerite*, à Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, 1554, in-4°. Dédicace datée du 15 avril. Privilège du 30.

3. Cf. Cicéron, *Pro Archia*, VIII et X; *Deffence et Illustration de la langue françoyse*, chap. XI.

4. Par exemple, Tahureau va plus loin que du Bellay et proclame la *supériorité* de la langue française sur le latin et le grec.

Digitized by Google

son esprit, de mener cette existence bourgeoise vers laquelle l'inclinaient ses goûts et sa tournure d'esprit. Quoi qu'il en soit, il se retira dans ses terres du Maine, en 1555, au domaine de la Chesnaie, et il épousa (le contrat de mariage est daté du 28 septembre[1] « honneste fille Marie Grené, fille d'honnorable homme Jean Grené et de demoiselle Guillemette Barbet, sa veufve, demeurant dans la ville de la Charité, au diocèse d'Auxerre ».

Quelques mois après[2] il mourait, âgé de vingt-huit ans. Était-ce de s'être montré, comme l'insinue Colletet, « trop ardent et trop amoureux »? Tahureau a-t-il été le martyr de l'amour conjugal? Ce serait au moins piquant de la part du sévère moraliste et de l'âpre détracteur des femmes, qui écrivait dans ses *Dialogues*, à la même époque[3], que « plustost il auroit le désir de n'estre point que de laisser assaillir son cueur d'une folie tant sotte et contre toute raison[4] ». Mais il est plus probable que c'est là une simple légende, issue de la réputation d'amoureux insatiable que quelques pièces célèbres des *Mignardises* avaient value à leur auteur.

* * *

Si incomplets qu'ils soient, ces renseignements sont suffisants pour nous faire entrevoir sa formation et ses dispositions maîtresses.

Il a reçu l'éducation typique des bons esprits de son temps, celle qui se propose pour but de former ce qu'on appelle alors le « gentilhomme » et qu'on appellera au siècle suivant « l'honnête homme » : de solides études en

1. Publié par M. Chardon, *op. cit.*

2. « L'an 1555 », dit Colletet, mais la date n'est précisée par personne. Si l'on fait commencer l'année à Pâques, sa mort pourrait être reportée jusqu'en mars ou avril 1556.

3. Maurice de la Porte (*Épistre dédicatoire* des *Dialogues*, p. v) dit que Tahureau avait laissé une copie des *Dialogues* à son frère, « délibérant de partir de ceste ville de Paris pour se retirer en son païs natal ». Ils auraient donc été composés au commencement de 1555.

4. *Dialogues*, p. 40.

Digitized by Google

province et la pratique de la vie mondaine à Paris; une forte culture latine et grecque, complétée par le séjour obligé en Italie et par une série de voyages « pour apprendre ce que c'est que du monde[1] ». Cette formation intellectuelle, à la fois expérimentale et livresque, se rapproche singulièrement de celle de Montaigne : il n'est pas jusqu'au voyage en Italie, avec retour par la Suisse et peut-être par l'Allemagne, en « notant au doit et à l'œil tout ce qui se présente devant soi[2] », qui ne rappelle celui de l'auteur des *Essais*. Et, comme lui, arrivé à la maturité, « lassé et recreu » de l'agitation du monde, il éprouve le besoin de se retirer dans ses terres, au milieu de ses livres et de quelques amis choisis, afin d'y « prendre ce qu'il pourroit de contentement avecques quelque peu de ceux qui ont pareillement la cognoissance de telles resveries mondaines[3] », — mais se réservant d'accueillir à l'occasion des visiteurs d'une mentalité moins haute sur lesquels il continuera son étude ironique de l'âme humaine et dont il se sert « comme de badins ».

Il appartient à cette noblesse provinciale, noblesse de robe plutôt que d'épée[4], qui est très proche de la bourgeoisie par la tournure d'esprit et le genre d'existence. On a dit avec raison qu'elle constituait la partie la plus cultivée de la société française, celle qui fournit à la France au XVIe siècle le plus grand nombre de ses écrivains et de ses érudits[5]. Elle est aussi plus représentative de l'âme nationale : surtout dans ces provinces du Centre,

1. *Dialogues*, p. 107.
2. *Ibid.*, p. 186.
3. *Ibid.*, p. 109.
4. Son père, avons-nous dit, était juge royal du Maine. Son grand-oncle, Pierre Couthardy, était premier président au Parlement de Paris, et son grand-père maternel, Louis Tiercelin, avait été président aux Requêtes du Palais. Lui-même avait fait du droit à Angers, au témoignage de Vauquelin de la Fresnaye (*Art poétique*, t. II). Son frère, Pierre Tahureau, « suivait les armes », mais était « très versé dans la jurisprudence », d'après La Croix du Maine (*Bibliothèque française*, notice sur Pierre Tahureau).
5. P. Villey, *Montaigne* (*Bibliothèque française*, coll. Plon et Nourrit), 1912, p. 41.

Digitized by Google

Maine, Anjou, Poitou, Touraine, qui sont le cœur de la France, et dans lesquelles sa famille est fortement racinée, elle est moins accessible à cette culture cosmopolite qui se répand alors dans la haute noblesse parisienne, celle des courtisans, et qui se manifeste par une véritable « italomanie ». Autant que ces « grans seigneurs de cour », Tahureau est homme du monde, et plus qu'eux il est instruit; et il est moins frivole, moins léger, moins prompt à tourner au vent de la mode. Son ferme bon sens s'appuie sur la tradition française; sa forme d'esprit, c'est l'esprit gaulois, robuste et sain, modéré, raisonnable et joyeux, tout proche de la nature et corrigeant ceux qui s'en éloignent par un rire que sa distinction de gentilhomme empêche de devenir trop gros. Par son éducation, par sa situation sociale, Tahureau devait être un excellent exemplaire de la mentalité française intelligente et cultivée vers le milieu du XVIe siècle.

II. — Les recueils poétiques.

Les poésies de Jacques Tahureau, si charmantes qu'elles soient souvent, ne méritent pas de retenir très longtemps l'attention. Elles n'apportent en somme aucune note nouvelle dans la littérature du XVIe siècle. Il s'est révélé simplement comme un excellent élève, habile et quelquefois heureusement inspiré, de Ronsard, du Bellay et Baïf.

On a pu se demander quelque temps s'il n'avait pas été au contraire un précurseur. Le privilège de ses deux recueils poétiques est daté d'Écouen, « le 7 de mars 1547 ». On était donc tenté de supposer, comme Brunet, que l'édition de 1554 avait été précédée d'une autre édition plus ancienne, ou que, si l'impression avait été retardée jusqu'en 1554, les poésies avaient été composées en grande partie à la date où le privilège avait été demandé pour elles, c'est-à-dire plus d'un an avant la *Deffence et Illustration de la langue françoyse!*

Cependant, quand on essaye de dater les pièces qui s'y prêtent, — et elles sont nombreuses, — grâce aux allusions

Digitized by Google

qu'elles contiennent à des personnages ou à des événements historiques, elles se placent toutes dans le cours des années 1553 et 1554, les plus anciennes remontant à peine à 1552. Enfin, la question se trouve définitivement tranchée par les études de M. La Bouralière sur l'*Histoire de l'imprimerie à Poitiers au XVIe siècle*. Il a établi[1] que les de Marnef et Bouchet frères avaient fait imprimer, de 1548 à 1560, un grand nombre d'ouvrages variés, en vertu de ce même privilège du 7 mars 1547 et en changeant simplement le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage : par exemple l'*Arithmétique* de Jacques Pelletier du Mans, achevée d'imprimer le 12 février 1548; une traduction du *Prince* de Machiavel, parue en 1553; les *Foresteries* de Vauquelin de la Fresnaye, publiées en 1555; jusqu'à une histoire *De la République des Turcs*, de Guillaume Postel, parue en 1560, etc. La cause est donc entendue, Tahureau n'a fait que suivre le courant, avec une docilité enthousiaste. Dans ses *Premières poésies* (qui prennent dans une édition de Benoît Rigaut, parue à Lyon en 1574, le titre de *Odes, sonnets et autres poésies gentiles et facétieuses*), on trouve quelques pièces qui rappellent la manière de Saint-Gelais : par exemple les épigrammes *De Janette*, *De Denyse à un rousseau* (cf. Saint-Gelais, *Du rousseau et de la rousse*), ou celle de Marot, comme l'épigramme à *Un amoureux importun* et même l'ode *A Claude de Bauffremont*. Mais la plupart sont des odes qui s'inspirent d'Horace, à l'exemple de celles de Ronsard ou de du Bellay, dont elles reproduisent tout à fait le genre et le ton, par exemple l'ode 18 *A Nicolas de Chaumont* s'inspire de l'ode d'Horace : « *Sed quo, Musa, Vendis...?* » etc. L'ode 24, *A Jacques Coyttier, de l'honneste liberté d'un poète*, est tirée de l'ode 3 du livre IV d'Horace et rappelle, du reste, celle de du Bellay à Bouju sur *Les conditions du vray poète* qui figure dans le *Recueil de poésies* de 1549, etc. Quelquefois même il imite directement ses maîtres sans recourir à la source antique : par exemple un passage de

1. P. 109 et suiv. de l'ouvrage cité.

Digitized by Google

l'ode *A Pierre de Pascal* est imité de l'ode pindarique de Ronsard à Michel de l'Hospital (livre I, ode 10, strophes 3 et 4[1]), l'ode *Contre ceus qui le blasment de suyvre la poésie* rappelle la pièce de du Bellay *Contre les envieux poètes* et un passage de l'ode *A Saingelays* (la comparaison de la poésie avec la peinture et le développement sur le mépris du gros populaire) est emprunté à la *Deffence et Illustration* (2e partie, chap. XI).

Le recueil, qui ne comporte que quarante et une pièces, est assez inégal; quelques-unes sont assez froides, sonnets louangeurs ou flatteuses épîtres à de grands personnages, dont il recherche l'amitié; mais de temps en temps retentit un accent plus personnel, sentiment de la nature, amour du pays natal, comme dans l'ode *Aux Muses, les conviant en son pays du Maine*, ou comme dans la très belle pièce intitulée : *De l'heur que reçoivent ceux qui meurent entre les bras de leurs dames*[2], ardeur juvénile et passionnée qui annonce l'inspiration des *Mignardises*.

Il y a de jolies choses dans ce second recueil, auquel le premier servait en quelque sorte de préface et peut-être aussi de couverture; tous ces noms de graves personnages et de gentilshommes bien en cour, à qui Tahureau adressait ses *Premières poésies*, donnaient un vernis de respectabilité aux œuvres d'un poète qui avait de si belles relations, et elles disposaient à l'indulgence en faveur des audaces lascives qui égayaient son ouvrage principal.

C'est une sorte de roman d'amour, une suite de sonnets entremêlés de vers lyriques. Un jour de mardi gras, en jouant « au jeu de mommerie », il rencontre celle qu'il

1. L'allusion aux vers de Ronsard est évidente dans ce passage :

« Allez, *encore un coup*, mignards, dans la mer
Voir les flots aboyans grossement escumer
Et les ondes tranchant r'appelez vostre mère
Qui vous reguidera devers vostre père... »

2. Imitée en partie de Properce (voy. la mort d'Achille, Prop. II, 7). A rapprocher aussi du sonnet 14 des *Erreurs amoureuses* de Pontus de Thyard. La pièce contient des allusions à l'Arioste : Ysabelle et Zerbin.

Digitized by Google

doit aimer et il reçoit le coup de foudre; il a quatorze ans et elle un peu moins : on est précoce au XVIe siècle. Il la revoit en diverses circonstances, et la passion naît, le tourmente, le « poinct ». Il commence à la chanter, augmentant ainsi « son doux martire », sans être payé de retour :

Je me fay fort de ce que je ne puis.
... et de mes vers tant seulement j'anime
Un seul object, qui tout me déanime.

Elle le plaisante d'abord, ne le prend pas au sérieux, puis s'irrite et le rebute. Lui, passe de la douleur et du dépit à la jalousie, à la colère, puis au désespoir; il appelle la mort, il crie pitié :

Mais que me sert faire entendre
Mon chant pitoyable et tendre,
Si une, hélas! n'en croit rien,
Que sur toute autre j'admire
Et que seule je désire
Se convertir à mon bien!

Elle est touchée cependant et l'avoue, mais elle résiste encore, soucieuse de son honneur. Il redouble ses plaintes, ses injonctions, ses flatteries et finalement il triomphe de ses résistances. Alors le voici triomphant et « en liesse »; il chante son admiration, son ardeur, puis son bonheur, son ivresse et, dans une suite de *Baisers*, il détaille ses jouissances :

... Qui a lu comme Tibulle
Et le chatouillant Catulle
Se baignent en leurs chaleurs;
Comme l'amoureux Ovide,
Sucrant un baiser humide,
En tire les douces fleurs;

Qui a vu le passereau
Dessus le printemps nouveau
Pipier, battre de l'aile
Quand d'un infini séjour
Il mignarde sans séjour
Sa lascive passerelle;

Digitized by Google

... Celui qui aura pris garde
A cette façon gaillarde
De tels folastres ébats,
Que par eux il imagine
L'heur de mon amour divine
Quand je meurs entre tes bras!

Rempli d'orgueil, sûr de son amour, il ne craint plus que la mort. Nous sommes à la page quatre-vingt-dix du recueil; le roman est terminé et les quelques pièces qui suivent ne s'y rattachent plus directement.

Roman vécu? Passion sincère? Il est fortement permis d'en douter. Blanchemain s'est donné beaucoup de mal pour essayer d'identifier, à force de rapprochements et de conjectures ingénieuses, la personne de « l'Admirée[1] »; ce serait la sœur de la Francine de Baïf, Marie de Gennes. A vrai dire, l'hypothèse est peu vraisemblable. On a vu que ce n'est pas elle qu'il épousa et, à son contrat de mariage, il a pour témoin « noble homme Guillaume de Gennes, demeurant à Tours », le frère de ces demoiselles. Si libres que soient les mœurs du temps, il est difficile d'admettre que ce gentilhomme ait consenti à servir de témoin au mariage, avec une autre femme, d'un homme qui non seulement aurait été l'amant de sa sœur, mais l'aurait proclamé à la face du monde, en la déshabillant impudemment dans ses vers!

L'hypothèse est d'ailleurs inutile. Il n'est pas besoin de supposer que « l'Admirée » ait jamais existé, sinon dans le monde des rêves et des belles fictions poétiques. Le roman d'amour de Tahureau se conforme docilement à la tradition pétrarquiste; les étapes en sont devenues banales et consacrées par l'usage. Le poète développe des thèmes qui commencent à être rebattus depuis que du Bellay, Ronsard, Baïf ont donné l'exemple, en 1549-1550[2] : il y a

1. Voy. les notes biographiques de l'édition Blanchemain et aussi *Poètes et amoureuses du XVIe siècle*, du même auteur (Paris, Willem, 1877, 2 vol.).

2. Voy., sur le « pétrarquisme » au XVIe siècle, la thèse de M. Piéri, *Pétrarque et Ronsard* (Marseille, Lepitte, 1895).

Digitized by Google

le thème du désespoir amoureux et le thème de la jouissance, le thème du malheur d'aimer et le thème du bonheur d'aimer, le thème de l'humilité et le thème de l'orgueil, etc. Les imitations, soit intégrales, soit partielles du poète de Vaucluse, abondent tout le long des *Mignardises*. Quelquefois, il s'est borné à traduire : par exemple, dans le sonnet (p. 44) de l'édition Blanchemain : « Je suis en feu, me sentant tout en glace » (Pétrarque, *E temo, e spero, e dardo, e son unghiaccio*) ; ou le sonnet (p. 38) : *Soit qu'esgaré par l'épaisseur d'un bois...* (Pétrarque, *Solo e pensoso i piu deserti campi...* [1]). D'autres fois, ils sont seulement d'imprécises réminiscences, ou bien il y a contamination de plusieurs pièces du modèle, par exemple dans le sonnet (p. 42) : *Tu le sais bien et ne me veux pas croire...*, où l'on retrouve des expressions des sonnets 170 surtout, mais aussi 10, 17 et 104 de Pétrarque.

Mais le fait le plus significatif, c'est que Tahureau, en disciple fervent, semble quelquefois imiter ses maîtres français plutôt que le modèle italien qu'ils avaient eux-mêmes suivi, et il a vu souvent Pétrarque à travers eux plutôt qu'il ne s'en est inspiré directement : dans sept sonnets au moins, on peut retrouver les détails d'invention et les expressions mêmes de Ronsard, au Ier livre des *Amours de Cassandre* [2]; dans cinq au moins, l'influence de du Bellay et de l'*Olive* [3].

1. Cf. encore les rapprochements suivants, à titre de contribution à l'étude des sources de Tahureau :

Tahureau, *Mignardises*, éd. Blanchemain, sonnet p. 7, et Pétrarque, sonnet 3; Id., *Ibid.*, sonnet p. 9, et Id., sonnet 58; Id., *Ibid.*, sonnet p. 10, et Id., sonnet 86; Id., *Ibid.*, ode p. 25, et Id., sonnet 17; Id., *Ibid.*, sonnet p. 28, et Id., sonnet 20; Id., *Ibid.*, sonnet p. 86, et Id., sonnet 174.

2. Cf. Tahureau, *Mignardises*, éd. Blanchemain, sonnet p. 16, et Ronsard, *Amours*, éd. Marty-Lavaux, l. I, sonnet p. 5; Id., *Ibid.*, sonnet p. 19, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 20; Id., *Ibid.*, sonnet p. 43, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 35; Id., *Ibid.*, sonnet p. 44, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 8; Id., *Ibid.*, sonnet p. 45, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 24; Id., *Ibid.*, sonnet p. 89, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 66; Id., *Ibid.*, sonnet p. 97, et Id., *Ibid.*, sonnet p. 95.

3. Cf. Tahureau, *Mignardises*, éd. Blanchemain, sonnet p. 10, et

Digitized by Google

Toutefois, Tahureau ne se contente pas de « pétrarquiser » et de « platoniser ». Ce qui le distingue de ses confrères en poésie, c'est qu'il ne craint pas de faire une place dans son roman d'amour aux réalités et aux voluptés. Et, sans doute, ces morceaux érotiques non plus ne sont pas des inventions originales; outre quelques souvenirs de Catulle, de Tibulle et d'Ovide[1], il a fait de larges emprunts aux *Baisers* du poète latin moderne Jean Second[2], grapillant çà et là et contaminant plutôt que traduisant d'un bout à l'autre des pièces entières[3], et ce procédé indique une longue et intime fréquentation et une connaissance approfondie du modèle. Il est également

du Bellay, *Olive*, sonnet 19; Id., *Ibid.*, sonnet p. 8, et Id., *Ibid.*, sonnets 21 et 82; Id., *Ibid.*, sonnet p. 42, et Id., *Ibid.*, sonnet 26; Id., *Ibid.*, sonnet p. 40, et Id., *Ibid.*, sonnet 15; Id., *Ibid.*, sonnet p. 18, et Id., *Ibid.*, sonnet 72.

1. Voy. la strophe citée plus haut.

2. *Johanni Secundi Hagiensis Basia*, Lugduni, apud Seb. Gryphium, 1539.

3. Cf., par exemple, *Baiser*, I (p. 70 de l'éd. Blanchemain) :

« Passons ainsi en délices
Nos jeunelettes blandices. »

et Second, *Basium*, XVI :

« Sic aevi, mea lux, tempora floridi
Carpamus simul... »

Baiser, II, fin p. 74, et *Basium*, XVII :

« Quae, cum fragantissima jungis
Oscula, de thalamo cogor abire tuo? »

Baiser, IV, 1re strophe (Vénus et Adonis), et *Basium*, I.
Baiser, V, p. 79 :

« Grimpant comme une vigne
Sur l'ormeau son compagnon... »

et *Basium*, II :

« Vicina quantum vitis lascivit in ulmo... »

Baiser, VI, et *Basium*, IX :

« Non semper udum da mihi basium... »

Cf. le sonnet p. 18 et *Basium*, XVI, *passim* :

« Vitam tibi longi
Reddam flamine basii... » Etc.

Digitized by Google

vrai que Tahureau n'est pas le seul qui ait fait des emprunts à ce poète et que Ronsard, du Bellay, Olivier de Magny s'en sont inspirés accidentellement. Il est certain, d'autre part, que le livret des *Folastries* de Ronsard, paru en 1553, ne le cédait en rien, comme audace libertine, aux *Mignardises amoureuses* de Tahureau et même les dépassait encore. Et il faut constater enfin que, d'une façon générale, le pétrarquisme est en baisse aux environs de 1554. Le lyrisme éthéré de l'*Olive*, des *Amours de Cassandre*, des *Amours de Méline* semble avoir fait son temps; Ronsard célèbre Marie et Baïf chante Francine sur un ton plus leste et plus ardent.

La tendance est donc générale; cependant, Tahureau est celui de tous qui paraît le plus se complaire à transcrire en vers français les expressions latines qui bravaient l'honnêteté et qui le fait avec l'accent le plus convaincu et le plus personnel. Il est le seul surtout qui ose introduire des pièces de ce genre dans un recueil de sonnets pétrarquistes, au lieu de les présenter, comme Ronsard, dans un petit « livret » séparé, qui affecte les allures d'une simple et passagère récréation. Ce passage soudain d'une inspiration à l'autre, c'est la revanche de l'esprit gaulois sur l'italianisme affecté et langoureux; c'est le sursaut de l'amoureux français qui aime à mener lestement ses affaires et se sent incapable de jouer plus longtemps ce rôle de soupirant ridicule, qui meurt à toutes les pages pour la dame de ses pensées, en roulant des yeux blancs et en poussant des plaintes.

Chez les autres poètes de la Pléiade, Ronsard en particulier, cet esprit gaulois va trouver un aliment, en même temps qu'un dérivatif, au cours de cette année même 1554, dans la découverte et la publication, par Henri Estienne, des *Odes* d'Anacréon. L'« anacréontisme » sera, pour Ronsard et plusieurs de ses disciples, une occasion de s'abandonner à ses tendances gauloises sous le couvert d'une autorité antique[1]. Mais, à l'école du gracieux poète grec,

1. Voy. notre étude sur *L'anacréontisme au XVIe siècle*, dans le

Digitized by Google

elles s'affinent, se subtilisent et s'aristocratisent. Chez Tahureau, qui n'a pas connu Anacréon au moment où il composait ses poésies, l'esprit gaulois se manifeste dans toute sa franchise, sa verdeur, sa robustesse saine et naturelle. C'est lui qui s'exprime, en empruntant çà et là le truchement des inventions licencieuses de Jean Second, dans les pièces lascives des *Mignardises*. Et cette disposition mentale, — amour de la vie, goût des jouissances matérielles, dédain railleur et un peu terre à terre des ardeurs platoniques, — qui se révèle brusquement là où on ne l'attendait guère, au milieu de poésies idéalement passionnées, annonce l'évolution du caractère de Jacques Tahureau et peut faire déjà présager un changement d'inspiration.

A la fin du recueil, du reste, une ode significative *A M. l'Eslu de Trombay, Anthoine le Devin, des vices et mœurs corrompues de nostre aage*, proclamait son intention de se livrer bientôt à des travaux plus sérieux :

J'ay quelquefois en ma jeunesse
Passé par la flame amoureuse...
Mon papier rempli de mes criz
Et de mes plus mignards écriz
N'en sera que trop bon témoin.
Mais je vois bien que ceste rage
N'est tousjours en la fantaisie,
Raclant desjà de mon courage
Ceste trop douce frénésie.
Ainsi guidant plus sagement
Les dons que j'espère des dieux,
Bientost je puisse faire mieux
Pour contenter ton jugement,

... Et lors, mon Devin, *je diray*
Plus haut les vices de nos ans,
A tes vertus les opposant,
Tes vertus que je publieray[1].

Recueil des positions de thèses des mémoires pour le diplôme d'études supérieures, Paris, 1906. Cf. Laumonier, *Ronsard, poète lyrique*, thèse, 1910.

1. *Mignardises amoureuses*, éd. Blanchemain, p. 104.

Digitized by Google

De même à la fin de ce recueil de vers chrétiens, stoïciens et moraux qu'il offrait à Mme Marguerite, il terminait par cette strophe caractéristique une satire violente contre les pétrarquistes :

Fuyons, fuyons à ces amours cuisants,
Gardons nous bien le meilleur de nos ans
En erreurs si folles despendre,
Fuyons ces sots, leurs larmes et leurs criz,
Et *travaillons à faire des écriz*
Où mes neveux puissent apprendre[1].

On comprend donc quelle est la véritable importance qu'il faut attribuer et que Tahureau lui-même attachait à son œuvre poétique. Ce n'est qu'un passe-temps de jeunesse[2], une distraction à la mode convenable et même « chic » pour un jeune gentilhomme cultivé qui fréquente le monde et qui jette sa gourme. Avec élégance et avec fougue, avec une habileté qui parfois fait place à l'émotion sincère, avec une fraîcheur de jeunesse souvent charmante et sympathique, il fait sa partie dans le concert et il figure avec honneur dans le groupe nombreux des disciples provinciaux de la Pléïade. Il y conquiert ainsi des amitiés très vives et une réputation déjà très répandue[3], mais dont il ne paraît pas en somme extrêmement fier. Ses dispositions ont changé ou plutôt se sont affermies, son esprit a mûri, ses préoccupations se tournent vers la morale. Peut-être même, pour effacer ce renom d'amoureux passionné qui s'attache à ses écrits, sera-t-il tenté de forcer la note et d'exagérer son austérité. Quoi qu'il en soit, au cours de

1. *Contr'amour* (cf. *Contre les pétrarquistes* de du Bellay, *Vers lyriques*).

2. Dans l'édition originale de 1555, cette pièce et cette strophe terminent tout le recueil :

« La muse qui, *pour un temps*,
Nous sert d'un doux passe-temps. »

(Ode à Mellin de Saint-Gelays, *Premières poésies*, p. 68.)

3. On peut en trouver la preuve dans le grand nombre de pièces que les poètes du temps composèrent, suivant l'usage, pour le *Tombeau* de Tahureau.

Digitized by Google

cette année même 1555, Tahureau avait composé de verve, recopié et soumis à son ami Ambroise de la Porte, avant de se retirer définitivement, pour s'y marier, dans ses terres du Maine, un écrit que la mort seulement l'empêcha de publier à cette date : *Les dialogues non moins profitables que facétieux; où les vices d'un châcun sont repris fort asprement, pour nous animer davantage à les fuir et à suyvre la vertu.*

III. — Les « Dialogues ».

1° *L'authenticité.*

Si les *Dialogues* avaient été publiés en 1555 au moment où ils furent composés, ils seraient apparus sur certains points, par la nouveauté et la hardiesse de leur contenu, comme une œuvre de précurseur et peut-être, parce qu'ils auraient déconcerté la majorité de l'opinion publique, leur succès eût été moins grand. La mort soudaine de leur auteur, en retardant de dix ans leur publication[1], en fit au contraire un ouvrage d'actualité, qui répondait à des préoccupations grandissantes. C'est donc cette circonstance qui explique en partie le retentissement, — attesté par le nombre exceptionnel des éditions, — qu'ils eurent à la fin du XVIe siècle.

1. Du Verdier, dans sa *Bibliothèque française*, signale une édition parue en 1562, mais on n'en trouve pas de trace, et c'est peut-être une erreur. La première édition connue est celle de Paris, « chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enseigne Saint-Claude, 1565 ». Reproduite chez le même éditeur en 1565, puis 1566, in-8°. — Éditions de Paris, chez le même éditeur, en 1568, 1570, 1572, 1574, 1576, 1580 et sans date, in-16. — A Rouen, chez Nicolas Lescuyer, 1583, in-16. — A Rouen également, chez Martin Le Mégissier, 1585 et 1589, in-16 (ces éditions, depuis celles de 1568, sont augmentées de cinq pièces de vers empruntées à l'*Oraison au roy*...). — A Envers (*sic*), chez Pierre Vibert, 1568 et 1574, in-16. — A Lyon, chez P. Rigaud, en 1568, in-16 (ces trois dernières éditions augmentées d'un sonnet de Jacques Moysson à la louange de Tahureau). Enfin, à Lyon, chez P. Rigaud, en 1602, in-16 (augmentée des *Sonnets, odes et mignardises de l'Admirée*). — Toutes ces éditions sont d'ailleurs absolument identiques et copiées l'une sur l'autre.

Digitized by Google

A la vérité, ce retard si opportun est fait pour inspirer la méfiance. Les *Dialogues* sont-ils réellement une publication posthume, et leur authenticité est-elle bien établie? Ne seraient-ils pas plutôt une œuvre récente, un pamphlet né des polémiques courantes, qu'un auteur vivant, un peu inquiet de ses audaces, aurait mis prudemment sur le compte d'un mort?

Cependant l'honnête Maurice de la Porte, qui en fut l'éditeur, ne semble guère capable d'avoir produit une œuvre de cet esprit et de ce style. Il n'est connu que par une sorte de dictionnaire des *Épithètes françaises*, ouvrage de patience et d'érudition un peu puérile, qui ressemble à ces *Thesaurus poeticus* ou ces *Gradus ad Parnassum*, à l'aide desquels les élèves de naguère bâtissaient des vers latins. De plus il a pris soin d'expliquer et de démontrer par des arguments qui semblent valables les raisons et les circonstances de la publication.

Il atteste que le manuscrit fut remis « en sa présence » à son frère Ambroise par Tahureau qui « déliberoit partir de ceste ville de Paris pour se retirer en son païs natal » et qui le pria « de le voir et lui en mander son avis ». Il peut en porter « un certain témoignage, estant oculaire témoin ». Mais, avant que l'ouvrage ne fut publié, la mort, « qui renverse à l'instant les entreprises des hommes..., eus n'estans encores parvenus au XXVIIIe an de leur aage, presque en un mesme tems trancha le filet de leur vie ». Maurice de la Porte, en raison des « urgentes occupations qui, depuis le décès de son frère, l'ont de tous costés environné », fut obligé aussi de retarder l'édition.

La copie, ajoute-t-il, est tout entière « minutée de la propre main d'icelui Tahureau, *ainsi qu'il peut estre vérifié par ses lettres missives qui sont en ma possession :* argument péremptoire pour inférer l'œuvre estre sien, parce qu'il n'est poinct vraisemblable, lui estant gentilhomme vivant de ses rentes, qu'il eust voulu, si c'eust esté le labeur d'autrui, prendre une peine tant laborieuse, de laquelle l'un de ses serviteurs ou quelque mercenaire écrivain l'eust pu délivrer ». Enfin, il invoque le témoignage de « gens

Digitized by Google

dignes de foi » qui affirment que « quand, vers la fin du premier *Dialogue*, en la personne du Démocritic, il invite le Cosmophile à disner en sa maison », Tahureau « désigne au vrai l'assiette et le bastiment du lieu qu'il avoit au Maine[1] ».

Ces arguments minutieux paraissent avoir été suffisants pour convaincre les contemporains. Aucun n'a douté de l'authenticité des *Dialogues :* nous avons vu qu'à partir de 1568 des éditeurs y joignent ordinairement des pièces de vers du même auteur. La Croix du Maine y ajoute un témoignage particulièrement précieux en sa qualité de compatriote de l'auteur : « Nous avons, dit-il, ses *Dialogues* écrits à la main, lesquels nous espérons *faire imprimer bien plus amples qu'ils n'ont été en la première édition.* Il a écrit plusieurs autres œuvres tant en prose qu'en vers françois, lesquelles ne sont encore imprimées; elles se voient, écrites à la main, en la *Bibliothèque de Monsieur de la Chevalerie Tahureau, son frère.* » Que sont devenus ces manuscrits ? Il semble qu'ils existaient encore en 1777, lorsque Le Paige rédigeait son *Dictionnaire du Maine*, car il y fait encore allusion. Peut-être ont-ils été détruits lors de la Révolution, et il faut en regretter la perte. Pour les *Dialogues*, Maurice de la Porte dit que le manuscrit qu'il a édité est une copie, mais écrite de la main de l'auteur. Sans doute était-ce le brouillon que possédait Pierre Tahureau, et les suppressions qui ont été opérées ont dû l'être volontairement, en revisant et en recopiant l'ouvrage[2].

Les preuves ont bien l'air d'être suffisantes. D'ailleurs à

1. C'est probablement, d'après M. Chardon, le domaine de Fougeray, dont Baïf parle également dans une pièce adressée à Tahureau et qui existait encore il y a quelques années. — Tous ces renseignements sont tirés de l'Épître dédicatoire adressée par Maurice de la Porte à M. François Pierron, grand-vicaire de Mgr l'abbé de Nolesmes (datée du 24 mars 1565).

2. Remarquons cependant quelques inadvertances qui donnent encore à cette copie une apparence inachevée (mais peut-être sont-ce de simples fautes d'impression) : le Cosmophile est brusquement appelé le *Mondain* en trois passages, p. 45, 47, 93. — Le Cosmophile répond au *Mondain*, p. 93. — Une phrase inachevée p. 76.

Digitized by Google

qui l'ouvrage pourrait-il être attribué en dehors de Jacques Tahureau ou de Maurice de la Porte? A Ambroise de la Porte, qui avait le manuscrit en sa possession? Mais alors pourquoi Maurice en aurait-il dissimulé l'auteur, qui était également mort? Pourquoi n'en aurait-il pas reporté l'honneur sur son frère regretté? — A Pierre Tahureau, frère aîné de Jacques, connu par la notice élogieuse que La Croix du Maine lui a consacrée? Il avait, dit ce bibliographe, « écrit plusieurs fort beaux et doctes livres ». C'était un homme grave, versé dans la jurisprudence; il avait composé plusieurs poésies françaises « non encore imprimées, sinon quelques unes qui sont, affirme La Croix du Maine, avec les œuvres de son frère susdit ». Il semble donc que les deux frères, qui étaient très unis[1], aient quelquefois collaboré. Ce serait en tous cas la seule personne dont il serait vraisemblable que Jacques Tahureau eût de sa main recopié les œuvres. Mais l'hypothèse doit être écartée : Pierre Tahureau était protestant; c'était même un militant du protestantisme, car en 1562, c'est-à-dire trois ans avant la première impression des *Dialogues*, il prenait part, dans une émeute, au pillage de la cathédrale du Mans[2]. Or, si l'esprit des *Dialogues* est extrêmement libre et au fond tout à fait incrédule, il n'en est pas moins vrai que les protestants y sont assez vivement attaqués en plusieurs passages et que l'ouvrage se termine sur une apologie, — inspirée par la prudence à défaut de sincère conviction, — de « la vraie et catholique Église[3] ».

D'ailleurs on peut donner une preuve en quelque sorte négative de l'authenticité. Il est rare, lorsqu'un mystificateur a entrepris d'usurper la personnalité d'un écrivain, qu'il ait l'habileté de soutenir son rôle jusqu'au bout sans aucune défaillance; il est rare qu'il ne montre pas de

1. Voy., dans les poésies qui suivent *L'oraison au roy*, la pièce *A P. Tahureau, son frère, de l'inconstance des choses humaines.*

2. Henri Chardon, *Recueil de pièces inédites pour servir à l'histoire de la Réforme dans le Maine*, 1868, t. II, p. 30.

3. *Dialogues*, éd. Conscience, p. 184-185.

Digitized by Google

quelque façon le bout de l'oreille et qu'un détail maladroit ne révèle pas la supercherie. Par exemple, les citations d'auteurs contemporains sont nombreuses dans les *Dialogues :* il serait bien extraordinaire qu'écrivant vers 1565 l'auteur n'ait pas laissé échapper, par inadvertance, une allusion à quelque ouvrage récemment paru et que Tahureau n'aurait pas pu connaître. Or, une vérification minutieuse de toutes les citations démontre qu'elles sont toutes relatives à des ouvrages antérieurs à l'année 1555 ou parus au cours de cette année même[1] et jamais à des ouvrages postérieurs.

Si l'on songe enfin que les poésies de Jacques Tahureau n'avaient été pour lui, comme on l'a vu, qu'un passe-temps de jeunesse et que, par une transition très sensible, il s'acheminait, tout en s'y amusant, vers des préoccupations très différentes, tous les doutes qu'avaient soulevés les critiques romantiques se dissipent l'un après l'autre : Tahureau n'est pas resté le léger et brûlant poète dont ils avaient dépeint la figure idéale : c'est un « essayiste » original et mordant, un satirique, un moraliste, et c'est cette dernière attitude qu'il aurait voulu garder lui-même devant la postérité.

2° *Le point de départ.*

Comment l'est-il devenu? On croirait entendre par places dans les *Dialogues*, dans le premier surtout, un accent assez personnel d'amertume et de désillusion. Mésaventures galantes, déboires amoureux? Ce serait la suite logique de ce roman de Tahureau qu'on se plait à imaginer en lisant ses poésies passionnées. Mais il a prévu l'insinuation et s'en défend dédaigneusement :

... Ceux qui ont esté maltraittez des femmes et qui n'ont sceu parvenir à leur intention en parlent comme toy, dit le Cosmo-

1. L'œuvre la plus récente à laquelle il fait allusion (p. 77) est le *Pégase* de Pierre Costeau, ou plutôt sa traduction française, par Lanteaume de Romieu, qui avait paru à Lyon, chez Macé Bonhomme, en 1555.

Digitized by Google

PHILE, n'ayans autre recours, sinon à blasmer celles qui ne le méritent tant; et à peine me peux je persuader qu'il t'en soit arrivé autrement.

DÉMOCRITIC. — Je ne te nieray point que si j'eusse voulu suyvre mon sot appétit désordonné que quelquefois je ne me feusse trouvé empêtré d'un tel lien; néantmoins la raison m'a tant jusques à présent commandé et commandera que plustost j'auray le désir de n'estre point que de laisser assaillir mon cœur d'une folie tant sotte et contre toute raison[1].

Non; s'il semble bien qu'il eut à souffrir de quelques blessures d'amour-propre, elles seraient plutôt d'une autre sorte. Petit gentilhomme provincial de fortune relativement médiocre, il se trouva certainement dépaysé et réduit à une condition légèrement inférieure, dont son orgueil eut à souffrir, quand il se mit un temps à fréquenter la cour. Il la représente comme envahie par une nouvelle noblesse mal élevée[2], insolente et dédaigneuse comme les parvenus, qui refuse de « rendre la deuë révérence aus honnestes gentilshommes[3] ». Il est profondément irrité de cette décadence de la noblesse « dont le nom est aujourd'huy tant corrompu qu'il ne s'attribue le plus souvent qu'aus riches et braves d'habits[4] ». Il a conçu rapidement le dégoût de cette vie de cour brillante et superficielle où régnent l'envie et la tromperie, la sottise et la corruption. Le spectacle de l'existence mondaine, la fréquentation des courtisans, leurs conversations, leurs préjugés éveillent, par contraste, son esprit critique, et bientôt il se décide, en face de ce monde de la convention et du désordre, à soutenir le parti de la raison, celui du bon sens et des bonnes mœurs.

C'est pourquoi il commence par s'attaquer au sentiment qui occupe ces âmes légères de mondains, à l'amour. Ils

1. *Dialogues*, p. 46 de l'éd. Conscience (Lemerre, 1871), d'après laquelle seront faites toutes nos citations.
2. *Dialogues*, p. 68-69, sur la mauvaise éducation que reçoivent les jeunes nobles.
3. *Ibid.*, p. 78.
4. *Ibid.*, p. 67.

Digitized by Google

affectent de le considérer, pour en rehausser l'importance et la dignité, et suivant la tradition courtoise, comme le grand « maître ès arts », qui « sert plus à instruire un gros et lourd cerveau que me font toutes les autres inventions et artifices qui se puissent trouver[1] ». Tahureau montre, par des exemples satiriques en une suite de petits tableaux burlesques, de véritables petites scènes de comédies, à quoi se réduit le profit que les amoureux retirent de la fréquentation de leurs Dames : sottes et vulgaires conversations des bourgeoises[2], propos « fardés » et minauderies des demoiselles de cour[3], attitudes ridicules, passe-temps frivoles et vides, voilà tout ce que l'amour ou plutôt la galanterie leur enseigne.

Il continue alors en stigmatisant tour à tour, de la même impitoyable moquerie qui s'élève parfois à l'éloquente indignation, tous les usages et préjugés mondains : la danse[4], le duel[5] et les défauts qui rongent les cœurs mondains; l'envie[6], source de calomnies et de fielleuses médisances; la flatterie[7] et sa suite obligée, la morgue et l'outrecuidance.

Puis, partant de là, il conçoit un plan plus vaste : c'est à toutes les impostures qui reposent sur les préjugés traditionnels, toutes les erreurs à la mode, toutes les sottises en honneur dans le monde, « tous les abus opiniâtrement approuvés par ce monstre testû[8] » qu'il forme le projet de s'attaquer; avocats et gens de justice, ceux qu'il appelle les « practiciens[9] », médecins[10], magiciens, astrologues et alchimistes[11], philosophes[12] et inventeurs de nouvelles reli-

1. Propos du Cosmophile. *Dialogues*, p. 7.
2. *Dialogues*, I, p. 15-27.
3. *Ibid.*, p. 28 et suiv.
4. *Ibid.*, p. 48 et suiv.
5. *Ibid.*, p. 57 et suiv.
6. *Ibid.*, p. 62. Développement repris en passant, p. 156.
7. *Ibid.*, p. 64-72.
8. *Dialogues*, avertissement au lecteur.
9. *Dialogues*, I, p. 74.
10. *Ibid.*, p. 84.
11. *Ibid.*, p. 110-146.
12. *Ibid.*, p. 151-173.

Digitized by Google

gions[1], il n'épargne plus personne, s'élevant ainsi par degrés à des questions de plus en plus générales et de plus haute portée.

Tel est en effet, dans l'ordre où ils se succèdent, les sujets qui forment le contenu de l'opuscule de Tahureau et, sauf quelques digressions destinées à égayer le dialogue, à l'alléger et à lui imprimer l'allure d'une conversation familière, cet ordre paraît être l'ordre logique dans lequel les réflexions se sont enchaînées dans son esprit. Il est donc possible de suivre sympathiquement le mouvement de sa pensée. De là vient l'originalité et l'agrément de ce petit ouvrage. Ce qui empêche Jacques Tahureau de tomber dans la banalité des déclamations philosophiques et des lieux communs de morale, c'est le sentiment personnel qui l'anime, cet impression vive et vécue qu'on sent être le point de départ de sa critique universelle. Les deux interlocuteurs du *Dialogue*, le Démocritic et le Cosmophile, ne sont pas, comme il arrive souvent dans des ouvrages de ce genre, de pures abstractions philosophiques. Ils sont vivants et nettement individualisés, le premier, esprit vigoureux, mûr, mais non rassis, avec une fougue et une fierté de jeunesse extrêmement sympathique, homme de bonne compagnie qui craint, lorsqu'il s'échauffe, de passer pour prêcheur ou pédant et qui s'arrête à la juste limite de la déclamation et de la lourdeur; le second, honnête homme plein de bonne volonté, jeune et un peu naïf, enclin à l'admiration facile. — En réalité deux épreuves de Tahureau lui-même à quelques années de distance : le Démocritic étant le Tahureau désabusé, philosophe ironique et solitaire de 1555, et le Cosmophile rappelant le Tahureau juvénile de 1550 à 1554, gentilhomme provincial qui s'efforce de suivre la mode et de figurer à son avantage dans les salons et même à la cour.

Ainsi l'état d'esprit de ces deux personnages représente deux étapes de l'ascension de Tahureau vers la sagesse et

1. *Dialogues*, p. 174, fin.

Digitized by Google

la vertu. Car, par le chemin que nous venons de tracer, il s'est élevé à un point de vue d'où il domine toutes les questions du temps et d'où il les juge avec un esprit complètement indépendant et vraiment nouveau : c'est la tendance rationaliste qui commence à se manifester.

3° *Le point de vue.*

L'humanisme, en vulgarisant la littérature et la philosophie antique, avait déjà donné aux intelligences d'élite une certaine tournure laïque qui les inclinait vers le rationalisme[1]. Mais ces acquisitions trop récentes, qui n'affectaient encore que la mémoire, n'atteignaient pas les profondeurs de l'âme et n'avaient pas encore, vers 1550, transformé la mentalité et le jugement des hommes du XVIe siècle. Des ouvrages d'érudition, recueils d'anecdotes célèbres, centons de maximes antiques, comme les *Emblèmes* d'Alciat[2], le *Théâtre du Monde* de Pierre Bouaystuau, le *Pegme* de Pierre Cousteaud, dont Tahureau du reste était nourri, vulgarisaient la morale ancienne, jetaient dans la circulation des idées et des raisonnements qui dégageaient peu à peu les esprits des entraves où les retenaient les autorités traditionnelles. Mais cet apport trop brusque restait à la surface et ne se mélangeait pas à la substance intime de l'âme française.

Pour opérer la fusion, il fallait qu'un courant et une harmonie s'établissent entre les tendances nouvelles et les dispositions anciennes. C'était par l'intermédiaire du vieil esprit gaulois que devait se réaliser cet accord. L'esprit « gaulois » positif et même terre à terre, fait de bon sens goguenard, de réalisme robuste et d'amour de la vie, pouvait s'épanouir sans efforts, pour peu qu'il fût cultivé, en

1. Voy., sur le mouvement rationaliste au XVIe siècle, la thèse de M. P. Villey sur *Les sources des Essais de Montaigne*, 1908, Introd.

2. Traduits du latin en vers français par J. Lefebvre, 1536, et par Barthélemy Aneau, 1549. C'est un ouvrage qui se ressent, du reste, du goût du moyen âge pour les allégories. Cité par Tahureau, *Dialogues*, p. 133.

Digitized by Google

rationalisme et en esprit critique. Peu favorable, par sa nature même, à l'idéalisme chrétien, il s'adaptait naturellement à la philosophie païenne. C'est pourquoi la première manifestation de l'esprit de libre-pensée que la Renaissance devait faire germer se trouve dans l'œuvre de Rabelais.

Mais l'auteur de *Gargantua* était un tempérament d'une puissance si exceptionnelle qu'il déconcerte un peu les lecteurs de son temps. On ne peut guère le suivre partout où s'étale sa large personnalité. Sa gaieté énorme, sa volonté de mystification trompent sur la véritable portée de son œuvre. Rappelons-nous que Montaigne le range encore parmi les auteurs « simplement plaisants[1] ». Il faisait pourtant des disciples. C'est à son influence qu'il faut certainement attribuer ce réveil de l'esprit gaulois, — étouffé et refoulé au début du siècle par l'admiration des modèles anciens[2], — qui se manifeste vers 1553 et que nous avons déjà signalé dans la poésie. Pour concilier la gauloiserie et l'humanisme, on s'attache avec prédilection à l'étude des écrivains antiques dont le genre et l'esprit se rapprochent le plus du genre et de l'esprit gaulois : Anacréon pour la poésie, Lucien pour la prose, — Lucien, spirituel et frondeur, irrespectueux, cette espèce de Parisien du IIe siècle que les hommes de la Renaissance apparentèrent si souvent, du reste, à Rabelais[3].

C'est ici que se place Tahureau. C'est un « pantagruéliste » de marque, mais qui applique son pantagruélisme, non plus à des sujets comiques dont la burlesque enveloppe dissimule la substantifique moëlle, mais à des sujets sérieux qu'il égaye parfois d'un éclat de rire : car le rire est l'arme naturelle du bon sens, sûr de lui-même.

Humaniste d'ailleurs, érudit au courant des philosophies

1. *Essais*, chap. des *Livres*, l. II, chap. x.

2. Et aussi par l'influence de l'italianisme, élégant, raffiné et mondain.

3. Voy. par exemple la préface de la traduction de Lucien publiée en 1584 par Philbert Bretin, où Rabelais est traité de « docte Lucien », et Tahureau lui-même, Épigramme sur la mort de Rabelais.

Digitized by Google

anciennes, fidèle lecteur de Lucien, dont il aime la hardiesse effrontée et derrière lequel il abrite souvent ses propres audaces[1], il réunit ainsi en son talent les tendances dominantes qui commencent à se faire jour, à cette date de 1555, dans l'esprit d'un certain nombre de gens éclairés, bien équilibrés et de jugement sain. Le premier, — car ici, nous le verrons, il est vraiment un précurseur, — il leur donne une expression d'autant plus énergique et d'autant plus vivante qu'elles se sont affirmées en lui sous l'influence de sentiments et d'expériences personnelles. Quand les *Dialogues* paraissent, dix ans plus tard, le courant qui se dessinait et dont il avait si lucidement aperçu la direction n'a fait que grossir et s'élargir. Il se trouve alors que cet ouvrage posthume prête une voix, — et c'est ce qui explique son succès, — aux aspirations intellectuelles d'une catégorie sans cesse croissante d'hommes sensés et indépendants, et nettement, quoique sans lourdeur, précise leur point de vue.

Ce point de vue, c'est celui de l'*esprit critique*, car le terme n'est ici ni trop fort ni trop moderne. Nous sommes à la seconde période de la Renaissance. A l'admiration fanatique des anciens commence à succéder la discussion et le libre jugement des idées d'abord acceptées avec un enthousiasme dévôt, et l'on se met à les examiner à la lumière de cette raison dont ils avaient enseigné l'usage.

Tahureau avertit son lecteur qu'il s'est « du tout appuié sur le fondement de la raison et non point d'*authorité humaine* simplement forgée de quelque pauvre cerveau renversé[2] ». Il s'émerveille de voir tant de gens « délaisser un ferme et rassis jugement pour donner plus de lieu à ce qu'on leur donne à entendre de main en main qu'à la

1. Tahureau mentionne plusieurs fois Lucien; il cite l'*Icaroménippe* (p. 126), dont il paraît s'être particulièrement inspiré pour tous ses développements relatifs à la critique des religions et des philosophies; le *Timon* (p. 134); le *Prothée Pérégrin* (p. 169). Il parle aussi (p. 120) de Tychiade, qui est un personnage du dialogue intitulé le *Menteur* ou l'*Incrédule;* enfin il s'inspire visiblement (p. 134) de l'*Apologie pour ceux qui vivent aux gages des grands.*

2. *Advertissement de l'autheur. Dialogues*, p. xv.

Digitized by Google

pure et nette vérité, aimant mieux par ce moyen croire aux choses les plus fausses à crédit que par raison aux véritables[1] ». Et, pour sa part, il se propose de « suyvre la vraye voye qui guide tout droit au sentier de raison[2] ».

Et voici détruite la superstition de la science livresque, de la lettre imprimée : « Si nous voulions croire tous ce que nous voyons par escrit, enregistré comme histoire..., il ne se trouverât point en Arcadie d'asnes plus magnifiquement oreillés que nous serions[3], » déclare le Cosmophile. Voici renversé le respect pour les « auteurs approuvés », « qu'on fait plus doctes cent mille fois à crédit qu'ils ne le sont[4] ». Tahureau s'attaque à la grande idole du moyen âge, Aristote, qu'il poursuit d'une véritable haine, comme le spécimen le plus typique de ces vénérations obstinées : « Si Aristote avoit dit que la neige la plus blanche qui soit point au fort de l'hiver sus les coupeaus des montagnes fût noire, et que l'on entreprint de persuader le contraire à un logicien, la luy monstrant au doit et à l'œil, encores clorroit il les yeux pour ne la voir point et frapant des pieds et jappant en chien, il s'opiniâtreroit contre la vérité[5]. »

Mais il s'en prend aussi à la nouvelle idole de la Renaissance, à Platon, qui, « estant monté au plus haut de la Quinte essence de sa folie, nous est allé forger de belles idées imaginaires et subtilement inventer des principes magistralement déduits[6] ». Pour lui, il n'estime nul homme « tant parfait qu'il vueille jurer en luy comme en un dieu[7] ». Les anciens ne doivent pas être révérés et admirés béatement. Tahureau ne se contente pas de reprendre les raisonnements de du Bellay contre les « mendieurs de latin » qui méprisent la langue française,

1. *Dialogues*, p. 2.
2. *Ibid.*, p. 3.
3. *Ibid.*, p. 123.
4. *Ibid.*, p. 152.
5. *Ibid.*, p. 161.
6. *Ibid.*, p. 160.
7. *Ibid.*, p. 152.

Digitized by Google

il pose toute la question des anciens et des modernes et la résout avec des arguments qui ressemblent d'une façon singulière à ceux que Fontenelle soutiendra 140 ans plus tard : « Il s'ensuivroit donq', si nous voulons croire au dire de tels sots, que nature se fust abastardie depuis le tems de nos ancestres, ou que les écris se meurissent et se trouvassent meilleurs avecques le cours des longues années[1]. »

Il lui arrive évidemment, car il est érudit, de faire quelques citations et d'alléguer l'opinion de quelque ancien; mais c'est seulement lorsque cette opinion vient confirmer celle qu'il s'est librement formée; ce n'est pas parce qu'elle est ancienne, mais parce qu'elle est raisonnable. Comme il a soin de l'indiquer : « ... Cicéron, duquel j'alléguerois pour le présent l'authorité, estant en *cest endroit accompagnée de raison*[2]. » — Et c'est déjà la méthode de Montaigne.

Encore faut-il prendre la précaution de recourir au véritable texte et ne pas se contenter de le prendre « en quelque autre autheur qui en eût perverti le sens et après lequel on en jugeroit ainsi à crédit[3] ». Recommandation qui n'est pas encore banale ni superflue à cette époque, si l'on songe à tant d'auteurs de compilations diverses, si souvent copiées les unes sur les autres, sans aucune critique de sources : et en dépit des déclarations d'orthodoxie catholique que Tahureau accumule à la fin du deuxième *Dialogue*, c'est tout l'esprit de la Réforme qui perce sous ce désir hardi de discuter les termes mêmes des textes authentiques, des textes sacrés en particulier.

A côté des autorités écrites et livresques, il est d'autres tyrans qui asservissent la raison de la plupart des hommes et contre lesquels Tahureau mène la révolte : ce sont les préjugés sociaux, les conventions mondaines. Il ne peut

1. *Dialogues*, p. 167.
2. *Ibid.*, p. 166.
3. *Ibid.*, p. 128. — Il s'agit d'un texte du *Deutéronome* inexactement cité et interprété par Pierre Turel dans le livre intitulé : *La période du monde.*

Digitized by Google

trouver assez de railleries impitoyables et de satires indignées contre « les sottes opinions seulement approuvées par une longue coutume observée de cette grand'beste de plusieurs testes[1] »; toutes les « resveries mondaines » lui apparaissent comme « un songe fantastique et ridicule[2] », et le Cosmophile, convaincu par son maître, se propose de « vomir du plus profond du cœur les enseignemens de ces sots et suspertitieus amis du monde[3] ».

Ainsi dégagée de toutes les entraves, la raison se dresse, triomphante, en face des erreurs et des sottises. Tahureau apparaît comme soulevé d'un enthousiasme orgueilleux à se sentir émancipé des autorités qui tiennent encore la plupart des esprits en esclavage. Et ce sentiment communique à son œuvre un accent vraiment très sympathique de jeunesse et d'ardeur : « C'est bien *le plus grand plaisir du monde*, proclame-t-il, se voir exent d'une infinité de rêveries et foles opinions où l'on voit la meilleure partie des hommes estre envelopés[4]. » Il rend grâce « à la haute et puissante nature de lui avoir donné cette sincérité d'esprit qui ne le laisse aucunement surmonter par une infinité de foles opinions et faits irraisonnables[5] ». Et le Cosmophile, prenant congé du Démocritic, le remercie de lui avoir découvert « un soleil tant cler et gracieus qu'il ne sera jour de ma vie que je ne m'en sente autant voire plus tenu à toi qu'à cellui là qui mesme a esté la cause de mon principal estre, duquel je ne tiens que cette lourde masse terrestre, et de toi le comble de la perfection et naïf contentement de mon esprit[6] ».

De là ces railleries mordantes, ce franc-parler rude et sans ménagement, ce rire de supériorité qui se fait entendre bien haut : c'est l'attitude d'un philosophe néophyte tout fier des progrès qu'il a réalisés. Et, somme toute, Tahureau

1. *Dialogues*, p. 5.
2. *Ibid.*, p. 109.
3. *Ibid.*, p. 185.
4. *Ibid.*, p. 4.
5. *Ibid.*, p. 1.
6. *Dialogues*, fin, p. 186.

Digitized by Google

est un homme heureux. On retrouve dans sa parole quelque chose de l'ivresse qui animait l'éloquence de Rabelais dans la lettre de Grandgousier à Gargantua ; mais, à ce moment, c'était l'ivresse de la science, de l'érudition insatiable et docile avidement puisée dans les livres. A présent une étape nouvelle est franchie : c'est l'ivresse de la raison adolescente qui essaye ses propres forces et s'émerveille de les trouver si vigoureuses et si hardies.

4° *La méthode.*

Par quelle méthode, après avoir fait table rase des opinions empruntées ou imposées, la raison va-t-elle s'élancer à la recherche de la vérité? Cette méthode, Tahureau ne la définit nulle part en termes exprès, mais il l'applique, ce qui vaut encore mieux, d'une façon très claire, quelquefois même un peu ostentatoire, afin qu'on la comprenne mieux.

Elle peut être caractérisée par deux traits : c'est une méthode dialectique et une méthode expérimentale.

Il s'agit d'abord de recueillir des faits sur lesquels on pourra raisonner et qui offriront aux jugements une base concrète et consistante. Le Démocritic recommande au Cosmophile « de bien noter au doit et à l'œil tout ce qui se présentera devant lui durant son voyage[1] ». Lui-même a été, avant sa retraite, curieux « de cognoistre les manières de faire des estats et nations étrangères[2] ». Il a beaucoup « estudié et couru » ; il a essayé de diverses professions, en amateur, pour connaître les hommes, les caractères et les tournures d'esprit différentes : « Je voulu tenter la voye des armes *pour sçavoir comment on s'y gouvernoit*[3]. » Et maintenant, retiré dans ses terres, il ne se contente pas de fréquenter quelques amis « pour remettre en mémoire les bons propos qu'autrefois avons débatus ensemble ou bien pour en inventer d'autres tous frais ». Il accueille encore, sans enthousiasme, mais avec une

1. *Dialogues*, p. 186.
2. *Ibid.*, p. 109.
3. *Ibid.*, p. 110.

Digitized by Google

curiosité ironique, des visiteurs d'une mentalité moins haute dont il tire « un merveilleux passe-temps ». Il les interroge, les pousse, leur « tire les vers du né »; « m'accordant tantost à leur opinion, tantost leur repugnant un peu pour les mettre plus avant aux chams, j'en ai du plaisir au possible[1] ». Ainsi, par la fréquentation des gens de toutes conditions, se complète sa collection de documents humains. De même Montaigne, dans son château, recevra avec plaisir des amis, « de ceux qu'on appelle des honnêtes et habiles hommes[2] », mais se plaira aussi, à l'occasion, à « conférer » avec des passants ou avec des gens de métier dont on peut tirer quelque enseignement[3]; de même, il « prenait si grand plaisir à voyager..., ayant l'esprit tendu à tout ce qu'il rencontroit et recherchant toutes occasions d'entretenir les estrangers[4] ».

Toutefois, la connaissance des choses et des faits, la pratique du monde ne suffisent pas et n'aboutissent à rien si elles ne sont accompagnées d'un « bon et entier jugement ». « A ce que je cognoi maintenant, confesse le Cosmophile, j'eusse peu encore courir d'ici à trente ans, que je n'en eusse guère esté plus sage, cognoissant desjà bien que ce n'est pas le tout que de voir diversité de régions et contrées pour avoir l'esprit meilleur et que l'instruction d'un seul homme de bon jugement édifie plus en une heure que ne font tous les baragouins et divers langages de mille nations estrangères en dix ans[5]! » C'est pourquoi la méthode préconisée par Tahureau pour arriver à la vérité est essentiellement une méthode dialectique.

Il s'agit de se placer directement en face des questions et de raisonner judicieusement en partant de définitions, de façon à poser nettement des principes clairs et précis d'où l'on déduit des conséquences justes : « Pour avoir parfaitement la cognoissance de quelque matière que ce

1. *Dialogues*, p. 109.
2. Montaigne, *Essais*, III, 3.
3. Voy. sur ce rapprochement P. Villey, *op. cit.*, Introd., p. 35.
4. *Journal de voyage* de Montaigne, p. 154.
5. *Dialogues*, p. 107.

Digitized by Google

soit, il faut premièrement commencer par sa définition, à celle fin que l'on cognoisse par cela quelle est la chose que l'on entreprend de traiter[1]. » Voici par exemple comment il applique ce procédé de discussion à la question de la médecine[2] :

Je te monstreroy aisément par exemple comme la pratique de la médecine n'est pas ce que tu pensois... Considère donques que la théorique de quelque science que ce soit ne gist en autre chose qu'aux préceptes et enseignement que nous voyons en ceux qui sont estimez en avoir bien écrit; et la cognoissance de cela est propre et péculiaire seulement à une contemplation spirituelle. La pratique c'est, après avoir eu cette première et certaine cognoissance de l'art, le mettre en effet... et ce est le propre des choses extérieures et qui concernent volontiers un effet corporel.

Je t'en vai donner un exemple sus un peintre ou un architecte : sçavoir la proportion des linéamens des traits, le jugement des couleurs, c'est le propre de l'art de la peinture, et quant à l'architecte, bien desseigner le plan, observer la cimmétrie de son édifice et autres telles choses enseignées par un tel art. Mais quant est de pourtraire quelque chose que ce soit dedans un tableau, le représenter au vif, luy accommoder ses couleurs au naturel, cela est véritablement la pratique de la peinture : ou bien de bastir un bel édifice, le faire commode, raporter au portail un beau frontispice, luy approprier ses chambres et escaliers et autres choses nécessaires, cela est pareillement la pratique de l'architecte. Mais de dire que l'effet de la peinture consiste à avoir veu diversité de pourtraits ou d'un architecte plusieurs beaus bâtimens, cela est une chose absurde et du tout contraire à la vérité.

Le Cosmophile. — Je te le confesse bien quant à ces arts là, mais où seroit donq' la pratique de la médecine?

Le Démocritic. — Elle est à la disposition de leurs drogues, épices, herbes, racines et autres poisons meslez, desquels ils font misérablement languir ceus qui se veulent soubsmettre à leur merci. Et ceus qui disposent telles barbouilleries sont communément appellés apoticaires, et n'y a point d'autre pratique en leur art...

1. *Dialogues*, p. 74.
2. *Ibid.*, p. 88-90.

Digitized by Google

... Est il pas tant certain que s'il y a aucun qui entende l'art et règles de peinture ou d'architecture, soudain qu'il se présentera devant ses yeux quelque tableau ou édifice mal bâti, qu'aussi tost il jugera le défaut qui y est? Et non seulement sçaura faire cela, mais aussi il dira le moyen par lequel on le pourroit amender. Mais celuy qui a la cognoissance de cette piperie qu'ils appellent médecine, tant s'en faut que voiant un malade il puisse assurer le remède qui luy est propre, qu'à peine peut il juger de l'espèce et de la cause de sa maladie, et encores qu'elle luy soit toute notoire, il y perdra son latin...

Ce qu'il fallait démontrer... La discussion est lestement et plaisamment enlevée par une méthode quasi-socratique qui mène pas à pas l'auditeur, par une série d'exemples familiers, au but que le philosophe se propose.

5° *La morale.*

C'est à la question morale, bien entendu, que Tahureau, en vertu même de l'objet de son ouvrage, a fait l'application la plus complète et la plus serrée de sa méthode de raisonnement. Il commence par poser en ces termes, dès le début du premier *Dialogue*, la définition du bien et du mal :

Puis donq' que les choses mauvaises et qui n'apportent avecques soy aucun contentement sont à fuyr des hommes, il s'en ensuyt qu'aucune chose ne doit estre receüe entre eux, *qui ne soit bonne ou plaisante;* bonne, c'est à dire *nécessaire et utile pour la conservation* de leur estre et entretenement d'une politique qui signifie autant qu'en rendant le droit à un châcun *on conserve en paix cette compagnie et société humaine*, et pour le relais des travaux, ausquels outre les autres animaux créés de la nature les hommes sont plus sujets, l'on se relâche à *quelque plaisir honneste et tellement modéré* qu'il ne nous face priver de cela dequoy la nature nous a voulu pourvoir outre ses autres créatures : c'est *la raison* qui doit tout bien tenir la bride à ce plaisir, qu'elle ne le lâche aller à faire mille sottises et singeries, lesquelles, n'apportans avecques soy *aucun contentement ni profit*, ne sentent rien moins qu'une constance et perfection virile[1].

1. *Dialogues*, p. 5.

Digitized by Google

La définition est curieuse et significative et il suffit d'en développer les indications pour voir se préciser les traits essentiels de la morale de Tahureau.

C'est d'abord une morale nettement *positive* et *utilitaire*. On comprend que, parti de cette définition, le Démocritic n'ait que mépris et dédaigneuse pitié pour les divertissements mondains, frivoles et inutiles, et, par conséquent, immoraux, et qu'en particulier il ne trouve pas assez de traits à lancer contre l'amour romanesque et passionné qui n'est plus une chose bonne et utile, mais une « commune sottise qui fait tant élongner l'homme de tout bon jugement qu'il en commet des actes du tout indignes de la créature raisonnable[1] ».

Morale un peu terre à terre; on est obligé souvent d'en convenir. C'est la marque de l'esprit gaulois, — qui n'apparaît quelquefois que comme la forme inférieure de l'esprit français, — de manquer un peu d'idéal et de railler, avec une goguenardise parfois déplaisante, les idées ou les sentiments auxquels il a peine à s'élever. Tahureau n'échappe pas à ce défaut : on peut craindre que dans ses attaques contre le platonisme il n'y ait quelque chose de cette disposition et qu'il n'ait critiqué surtout ce qu'il ne comprenait pas très bien. De même, il traite avec une désinvolture assez choquante, malgré les timides représentations du Cosmophile bientôt converti, les désirs de gloire et d'honneur qui poussent les hommes de guerre à sacrifier leur vie : « Desquels je ne me sçauroi trop esbahir, veu qu'il leur est advis qu'après estre morts ainsi, ils feront bien de plus belles gambades en l'air et en monteront quatre étages aux cieux plus haut que les autres, ainsi que pensoient ces anciens fous et menteurs de la Grèce et de Rome qui se forgeoient des héros et demi-dieux à poste pour avoir esté possible bien batus ou tués de leurs ennemis[2]. » Il ne conçoit guère, d'une façon générale, que l'on préfère à l'existence ou au bien-être une aléatoire immortalité : « Une heure de louange que

1. *Dialogues*, p. 42.
2. *Ibid.*, p. 145.

Digitized by Google

l'on reçoit durant la vie fait plus de bien à la personne que cent mille ans après la mort[1]. » Il ne semble pas atteindre facilement à la notion d'héroïsme, de l'abnégation, à celle de l'ascétisme, à celle du mysticisme. Le sentiment religieux, dans ce qu'il a de pur et de supérieur, lui semble totalement étranger. Il ne considère la religion que comme une « police » nécessaire à notre conservation, bonne pour « ce sot et inconstant vulgaire..., auquel il est quelquefois necessaire de donner une bride pour le contraindre de faire par force *ce à quoi les honnestes et braves espris sont guidés par la vertu*[2] ».

Et nous apercevons dans cette formule les deux autres traits caractéristiques de cette morale : elle est avant tout *sociale* et elle est profondément *naturaliste*.

« ... Qu'en rendant le droit à un châcun, on conserve en paix cette compagnie et société humaine[3] », tel est, nous l'avons vu, le vœu de Tahureau : définition toute positive, — scientifique, pourrait-on dire, et d'accord avec les théories philosophiques les plus modernes[4], — d'une morale envisagée comme un « fait humain », comme la condition en même temps que le résultat, — conséquence d'une longue évolution, — de la vie et de la paix sociale.

Lui-même d'ailleurs se pose en homme sociable et social et préconise cette attitude. Il blâme les misanthropes, les « chahuans timonistes du genre humain[5] ». En lui commence à se dessiner ce type de « l'honnête homme » qui sera l'idéal du XVIIe siècle : homme de bonne société, sans nulle « lourde et grossière mélancolie d'asme », il n'est personne au monde « qui désire plustost compagnie, mais qu'elle ne soit point de ces gros butiers qui s'estiment sages[6] ». Car il faut avant tout fuir toute affectation. Cultivé, érudit même, comme il le prouve par

1. *Dialogues*, p. 172.
2. *Ibid.*, p. 180.
3. *Ibid.*, p. 5. Voy. la définition citée p. 49 de cette étude.
4. Cf. par exemple Lévy-Brühl, *La morale et la science des mœurs*, Paris, Alcan, 1903.
5. *Dialogues*, p. 46.
6. *Ibid.*, p. 103.

Digitized by Google

ses connaissances des littératures anciennes et modernes, il redoute sur toute chose de paraître pédant : « N'estoit de *peur que j'auroi de me montrer affecté aux règles de ces maistres aux arts*, je te confonderoy tout ton argument, comme n'estant point fait en manière ni en figure. Mais, pour laisser telle dispute à ces criars et jappeurs aristotéliques, je te montreray par un meilleur moyen ce que tu m'as répliqué n'estre aucunement contraire à mes parolles[1]. »

Il garde avec coquetterie une attitude aristocratique : c'est un gentilhomme éclairé, qui parle avec détachement, mais compétence, des sottises mondaines dont il est revenu, non pas parce qu'il les aperçoit hors de sa sphère et au-dessus de ses moyens, mais, au contraire, parce qu'il a conscience qu'elles sont au-dessous de sa dignité et de son mérite. Il dit sa pensée en toute liberté parce qu'il lui plaît d'exprimer sans fausse honte une opinion qu'il estime juste et bonne, mais sans intention moralisatrice, sans se poser en redresseur de torts et d'erreurs, « en prescheur et sévère évangéliste ». « Je ne délibère suyvre un tas de lourdaus superstitieux et philosophes renfrongnés qui veulent contrefaire des sages et graves enseigneurs[2]. » Il se propose, en publiant son ouvrage, de « *recréer le loisir* des hommes de sain et entier jugement[3] ».

Il est ami de la gaieté; il n'est pas de ceux qui « contrefont le lourdaut mélancolic et se montrent muets en une compagnie principalement quand il est question de dire son advis d'un bon propos ou prendre plaisir à quelques paroles entremeslées de facéties[4] ». Il est ami du plaisir, qui est aussi une chose utile, nécessaire pour « le relais des travaux[5] » et que la nature elle-même nous commande de prendre : plaisir intellectuel, mais aussi plaisir physique, qu'il définit par cette formule : « Nul ne doit appe-

1. *Dialogues*, p. 68.
2. *Ibid.*, p. 45.
3. *Ibid.*, Advertissement de l'autheur, fin.
4. *Ibid.*, p. 48.
5. *Ibid.*, p. 5, *loc. cit.*

Digitized by Google

ler plaisir, si ce n'est en temps qu'il délecte et chatouille l'un de nos sens ou que par iceux il puisse pénétrer jusques à nous recréer l'esprit[1]. » Définition très libérale, largement naturaliste et qui admet, bien entendu, l'amour au nombre des jouissances permises : non point ce sentiment ridicule, compliqué de mille subtilités, devenu une science et une mode grotesque qu'affectent les mondains dans leur folie, mais cet instinct que la nature nous a donné « pour la conservation de l'espèce humaine », mais auquel nous ne devons nous abandonner, pour maintenir notre dignité d'hommes, qu'avec sagesse et mesure, — l'amour conçu comme « une amitié modérée et telle que la nature l'a donnée à chasq' animant de l'un et l'autre sexe et qui n'excède point les limites de raison[2] ».

« ... Et quant est de moy, ajoute le Démocritic, ne me pense point stoïque jusques à là que je voulsisse mépriser une telle amour et si t'asseure bien qu'ayant rencontré une mignarde de mesme entendant le vray et naturel but de la couple amoureuse, je ne sache homme qui s'y donnast plus de plaisir, ne qui se baignast davantage à procréer son semblable que je feroy[3]. » Le ton devient gaillard et paillard et nous retrouvons le poète audacieux des *Mignardises* et des *Baisers*. Le Cosmophile, élève docile et enthousiaste comme toujours, renchérit dans le même sens : « Au lieu de tant de caresses, danses et sottes badineries qu'on a coutume de faire à l'endroit des femmes, j'ai délibéré que là où j'en trouverai à l'écart, m'efforcerai d'en prendre en folastrant ce que la nature nous a donné pour le contentement de l'un et de l'autre...

« Démocritic. — Tu comptes bien sans ton hoste, et si elle te refusoit?

« Cosmophile. — Ne se tenir point esconduit pour la première fois.

« Démocritic. — Voire, mais si elle en fait toujours de mesme?

1. *Dialogues*, p. 46.
2. *Ibid.*, p. 42.
3. *Ibid.*, p. 43.

Digitized by Google

« Cosmophile. — Luy faire patarades et pratiquer le proverbe rustique : « Qui ne peut à un moulin aille à l'autre[1]. »

C'est l'amour entendu à la gauloise et l'on entend retentir au travers de ces répliques un écho du rire de Rabelais.

Tahureau aime la vie agréable, confortable : « Je veux vivre plus à mon aise qu'en un tonneau », répond le Démocritic au Cosmophile qui lui propose Diogène comme modèle[2], et il trouve son patron Démocrite « bien transporté du cerveau, veu qu'estant de si grande et riche famille que son père peut bien sans se faire tort tenir une fois maison ouverte à tout l'exercite de Xerxe, il devint pauvre à la fin par sa folie, car il donna tout pour estre riche et de peur que ses biens ne l'enveloppassent entre tant de délices que cela le retirast de ses estudes et contemplations[3] ». Il n'est pas à craindre que l'amour de la philosophie eût emporté jamais Tahureau à de telles extrémités : si son parti est celui des honnêtes gens et des gens sensés, c'est aussi, — par certains côtés et dans une limite raisonnable, — le parti des bons vivants : « Je croi, conclut-il, que ce sera le meilleur de nous donner du bon tems tandis que nous en avons le moien[4]. »

Sa morale peut se résumer en effet par une formule qui s'applique d'ailleurs à toute une légion illustre d'excellents esprits français : c'est une morale du *juste milieu*. Rabelais, Montaigne, Molière surtout, La Fontaine, Voltaire, tous les écrivains qui sont les représentants de la tradition « gauloise » ont adopté cette position. A égale distance de la folie et de l'austérité, ennemi de toutes les exagérations, persuadé que « la parfaite raison fuit toute extrémité[5] », réprimant par le rire toute singularité, tout ce qui excède la nature, des esprits comme ceux-là donnent une solide et sympathique impression de santé intellectuelle et d'équilibre moral.

1. *Dialogues*, p. 53-54.
2. *Ibid.*, p. 153.
3. *Ibid.*, p. 152.
4. *Ibid.*, p. 149.
5. Molière, *Misanthrope*, I, 1.

Digitized by Google

Ainsi, dans toutes les questions qu'il aborde, Tahureau adopte d'emblée le moyen parti et s'y tient inébranlablement. C'est pour cela qu'il blâme les « lourdaus mélancolics » autant que les « muguets courtisans ». Il raille les batailleurs et les matamores, mais, « s'il advenoit d'avanture qu'il s'y fallut trouver [à la guerre], il adviseroit à cette heure là quelle jambe il faudroit mettre devant... pour s'assurer d'avantage le cors » et il « s'y porteroit vaillan[1] ». Il méprise les folles cervelles des mondains occupés uniquement de leurs plaisirs, mais il blâme les stoïciens qui « commandent une manière de vivre aux hommes totalement impossible[2] ». Il enveloppe d'une même réprobation les impies et les fanatiques, « veu qu'il suffit de croire comme nos anciens pères sans s'opiniâtrer tant à espouser des opinions qui font mourir les gens à crédit[3] ». Autant il accable de ses sarcasmes les esprits trop dociles, respectueux jusqu'à la superstition des autorités et des opinions établies, « ceux que l'on peut bien dire estre irraisonnables quand ils ignorent la grande vertu et puissance de leur raison[4] », autant il s'élève contre ceux qui en abusent, contre les sceptiques qui, par un excès d'esprit critique, se plaisent à soutenir le pour et le contre : « Touchant ce que tu as dit de faire trouver une mesme matière bonne et mauvaise, je veux maintenir que cela est encore une autre folie, car si une chose d'elle mesme est bonne, elle ne sçauroit estre mauvaise, ni au contraire, quoi qu'ils jappent et caquettent avecques toutes leurs fleurs, fleurettes et couleurs bigarrées de leur rhétorique[5]. » Lui-même s'efforce de garder une attitude modérée, de ne pas heurter de front les opinions qu'il combat : « En se trouvant avecques gens de diverse sorte et autre opinion que la sienne, il faut s'accommoder à eux en de petites choses pour les gaigner et attirer à la cognoissance

1. *Dialogues*, p. 148-149.
2. *Ibid.*, p. 168.
3. *Ibid.*, p. 181.
4. *Ibid.*, p. 3.
5. *Ibid.*, p. 157-158.

Digitized by Google

de plus grandes, de peur qu'en se monstrant de première abordée trop contraire à leurs fantaisies, ils ne rejettent du tout ce qu'en s'accommodant un peu à eux ils eussent bien pris, et en y prestant plus facilement l'oreille, avecques peu de peine entendu[1]. » Il professe qu'il faut tenir compte des préjugés mondains, les suivre au besoin tout en les méprisant; par exemple, puisque « la folie des hommes est si grande qu'ils regardent plus à une petite différence d'habits..., à une réputation vulgaire qu'aux vertus intérieures du dedans... », il conseille de « tenir bonne morgue[2] ». Il faut être, en un mot, un homme social : Tahureau eût été, comme Alceste, du parti de Philinte.

Évidemment, une morale comme celle-là ne s'élève pas toujours sur de très hautes cimes; elle rampe parfois au ras du sol. On peut trouver çà et là que cet ex-poète manque de poésie. Cependant, grâce à ce souci du juste milieu, il conserve dans la discussion une certaine allure détachée, assez élégante, infiniment moins puissante que celle de Rabelais, mais plus aristocratique, qui le préserve de nous apparaître comme un simple bourgeois prudent et vulgaire. Sa modération n'est pas de la timidité ou de la bassesse d'esprit : c'est de la mesure et du bon goût. Tahureau est un esprit français épris de clarté, de précision, de franchise, de bon sens, ayant horreur de l'emphase, de l'affectation, de l'exagération. On devine alors et l'on comprend la position qu'il a prise dans les principales questions qui agitaient les esprits en ce milieu du XVIe siècle et particulièrement celle de l'italianisme.

É. Besch.

(A suivre.)

1. *Dialogues*, p. 151.
2. *Ibid.*, p. 83.

Digitized by Google

LES

ROMANS DE CHEVALERIE

EN PROSE.

L'intéressant article sur les *Adaptations en prose des chansons de geste* que M. Besch a publié dans cette *Revue*[1] m'a fait penser que peut-être un tableau de tous les romans de chevalerie imprimés que j'ai dressé naguère ne serait pas dépourvu d'intérêt. Je l'ai donc soigneusement revu, et avec l'addition de quelques commentaires je le livre à la critique bienveillante de mes confrères. Les quatre colonnes du tableau ci-après donnent : 1° le titre du roman; 2° la date et le lieu de sa première impression; 3° la date de sa composition; 4° la source dont il provient. Pour la date d'impression, j'ai soumis les données de Brunet de Scott[2], de Martinville à un contrôle rigoureux en profitant des recherches typographiques de Pellechet, Picot, Proctor, Renouard[3] et d'autres. Pour les colonnes 3 et 4, je me suis borné à enregistrer les conclusions des ouvrages qui font autorité pour chacun des romans en question.

1. *Revue du XVIe siècle*, t. III (1915), p. 155-181.

2. Dans l'*Essai de classification des romans de chevalerie*, 1870, par A.-F. Didot (voir l'*Introduction*, p. xvi). Scott avait été un des auxiliaires de Brunet dans la revision de la dernière édition de son *Manuel*.

3. M. Pellechet, *Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France*, 3 vol. parus, 1897-1909; É. Picot, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*, 3 vol., 1887-1893; R. Proctor, *An Index to the early printed books in the British Museum*, 3 vol., avec suppléments, 1898-1902; Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens... depuis l'introduction de l'imprimerie à Paris (1470) jusqu'à la fin du XVIe siècle*, 1898.

Digitized by Google

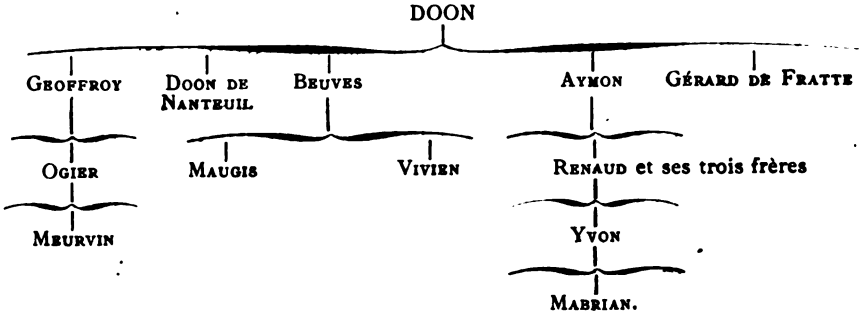
I. — Romans issus de chansons de geste.

Beufves d'Anthonnes.	1502. Paris, M. Le Noir.	XIVe siècle	Rédigé d'après le poème de *Bovon de Hanstone* (XIIIe siècle).
Conqueste de Trébisonde.	[1511-1512]. Paris, Veuve Trepperel.	XVe siècle (fin)	Œuvre originale faisant suite aux *Quatre fils Aymon;* elle raconte un épisode de la vie de Renaud de Montauban.
Doolin de Mayence.	1501. Paris, Verard.	»	Rédigé d'après deux chansons de geste : I, *Les enfances Doon de Mayence;* II, *Doon de Mayence.*
Fierabras.	1478. Genève [Steinschaber].	vers 1475	Composé de divers éléments : I, Mise en prose d'un poème du même nom; II, *Chronique de Turpin;* III, *Miroir historial.* G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 27-29; H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances in the manuscript department of the British Museum* (3 tomes parus), 1883-1910, t. I, p. 615-619.
Galien rhétoré.	1500. Paris, Verard.	vers 1450	Mise en prose du poème de *Galien.* Galien est un fils d'Olivier. L. Gautier, *Les épopées françaises*, 2e éd., t. III, p. 315-345; G. Paris, *Hist. litt.*, t. XXVIII, p. 221-239.

Digitized by Google

Gérard d'Euphrate.	1549. Paris, Sertenas.	xve siècle	Prétendue traduction d'un poème wallon, mais sans doute œuvre originale. Le héros = Gérard de Fratte, un des nombreux fils de Doon[1]. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 325 n[2].
Gérard de Roussillon.	1520. Paris, Le Noir[2].	1447	Abrégé d'une version en prose fait par Jean Wauquelin d'après un poème du xive siècle. P. Meyer, *Gérard de Roussillon*, 1884.

1. Tableau généalogique des descendants de Doon :



2. Il est possible que l'édition imprimée à Lyon par O. Arnoullet (1517-1558) soit antérieure à celle de Le Noir.

Digitized by Google

Guérin de Montglave.	[1502-1511]. Paris, J. Trepperel.	XIVe ou XVe siècle	Autre mise en prose de *Galien*, précédée par une version délayée du poème de *Gérard de Vienne*. G. Paris, *Hist. litt.*, t. XXVIII, p. 221-239, et *Romania*, t. XII, p. 1-13.
Jourdain de Blaves.	1520. Paris, Le Noir.	»	Mise en prose de la chanson du même nom.
Mabrian.	1525 ou 1526. Paris, G. Du Pré.	»	Œuvre originale faisant suite à *Maugis d'Aigremont*.
Maugis d'Aigremont.	1527. Paris, J. Trepperel[1].	»	Mise en prose de la chanson du même nom. Maugis = Malagigi d'Ariosto.
Meurvin.	1540. Paris, Longis et Sergent.	»	Œuvre originelle.
Milles et Amys.	[1500-1503]. Paris, Verard.	»	Mise en prose du poème d'*Amis et Amile* (XIIe siècle). Gautier, t. I, p. 463-473; Ward, p. 674-680.
Morgant le Géant.	1519. Paris, Petit, Chaudière et Le Noir.	XVIe siècle	Imitation du *Morgante maggiore* de Pulci.
Ogier le Danois.	[1492-1499]. Paris, Verard.	XIVe siècle (2e moitié)	Rédigé d'après la chanson du même nom. Ward, p. 604-610.

1. Cette édition est plus ancienne que celle de Lotrian, s. d. (voir H. Harrisse, *Bibliotheca Colombiniana*, p. li n°), mais Michel Le Noir avait précédemment réuni *Guérin de Montauban* et *Maugis d'Aigremont* en un seul volume (Paris, 1518).

Digitized by Google

Quatre fils Aymon.	[Vers 1480-1485]. Lyon.	XIVe siècle (fin)	Mise en prose de la chanson de *Renaud de Montauban* (XIIe siècle). F. Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de gestes et de l'épopée chevaleresque italienne*, 1887.
Turpin.	1527. Paris, R. Chaudière.	1527	Fait par ordre de François Ier d'après la *Chronique de Turpin*.
Baudoin de Flandres.	1478. Lyon, B. Buyer.	XVe siècle	Mise en prose d'un poème du XIVe siècle aujourd'hui perdu.
Godefroi de Bouillon.	1504. Paris, J. Petit[1].	XVe siècle (fin)	Œuvre de Pierre Desrey traduite en partie du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais.
Bertrand du Guesclin.	[Après 1480, Lyon]?	1387	Composé d'après deux poèmes écrits peu de temps après la mort de Bertrand Du Guesclin, l'un par Cuvelier, l'autre par Trueller.

II. — ROMANS ISSUS DES « ROMANS ANTIQUES ».

Alexandre le Grand.	1506. Paris, Le Noir.	XIIIe siècle	Traduit de l'*Historia de praeliis*. P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française au moyen âge*, 2 vol., 1886.
Apollin, roi de Tyr.	[Vers 1480]. Genève, Garbin.	XVe siècle (?)	Traduit d'une version latine d'un roman grec. Ward, t. I, p. 161-170; Douce, *Illustrations to Shakespeare*, t. II, p. 135-144.

1. Le prologue de Desrey est daté 1499, ce qui suppose une édition plus ancienne que celle de 1504.

Digitized by Google

Destruction de Jérusalem ou Vespasien.	[Vers 1478]. Genève.	xve siècle	Représente un poème du XIIIe siècle dont l'original latin est perdu. P. Meyer, *Bull. Soc. des anc. textes franç.* (1875), p. 52-55; *Hist. litt.*, t. XXII, p. 412-416; Ward, t. I, p. 176-180.
Edipus.	[1532-1547]. Paris, Sergent.	1223-1230	Rédaction en prose du *Roman de Thèbes*. L. Constans, *Le roman de Thèbes*, 2 vol., 1890, t. II, p. CXIV-CXLV.
Florimont.	1528. Paris, J. Longis.	xve siècle	Fondé sur un poème écrit par Aimon de Varenne en 1188. Le héros est censé être le grand-père d'Alexandre. G. Paris, *Littérature française au moyen âge*, p. 83.
Hector de Troye.	[1517-1558]. Lyon, Arnoullet.	»	Extrait du *Recueil des histoires de Troye*.
Hercule (les prouesses d').	1500. Paris, Le Noir.	»	Extrait du *Recueil*.
Jason et Medée.	[1477, Bruges, C. Mansion][1].	Vers 1450	Écrit par Raoul Le Fèvre avant le *Recueil*.
Judas Machabée.	1514. Paris, Bonnemère.	xvie siècle	Traduit par Charles de Saint-Gelais du texte latin de l'Apocryphe.

1. E. Gordon Duff, *Fifteenth century English books*, 1917, n° 244. Cette édition (Bibl. nat.; Eton College) est probablement antérieure à celle de Lyon imprimée par Philippi et Reinhard qui exerçaient de 1477 à 1482.

Digitized by Google

Recueil des histoires de Troye.	[1477. Bruges, C. Mansion][1].	1464	Traduit par Raoul Le Fèvre de la version latine faite par Guido Colonna en 1287 du *Roman de Troie* de Benoist de Sainte-More (1175-1185).
Neuf preux (les).	1487. Abbeville, J. du Pré et P. Gérard.	xve siècle	Les neuf preux sont : Hector, Alexandre, J. César, Josué, David, Judas Machabée, Arthur, Charlemagne, Godefroy de Bouillon.
Trois grands (les).	?	?	Alexandre, Pompée, Charlemagne.

III. — Romans issus des romans de la Table Ronde.

Artus de Bretaigne.	1493.	xve siècle	Ou le *petit Artus;* rattaché à peine au cycle de la Table Ronde. Artus, fils de Jean, duc de Bretagne, est descendu de Lancelot.
Cleriadus et Meliadice.	1495. Paris, Verard[2].	»	Meliadice est un descendant du roi Arthur. Ward, t. I, p. 383.
Gauvain.	1540. Strasbourg.	xve siècle (?)	

1. E. Gordon Duff, *op. cit.*, n° 243.
2. Un seul exemplaire est connu (Yemeniz-Didot).

Digitized by Google

Giglan, fils de Gauvain, et Geoffroy de Mayence.	[1499-1532]. Lyon, C. Nourry.	xve siècle	Rédigé par frère Claude Platin d'après le poème de *Guinglain* ou *Le bel inconnu* (xiiie siècle) et le poème provençal de *Jaufré*. G. Paris, *Hist. litt.*, t. XXX, p. 196-197.
Giron le Courtois.	[1500-1503]. Paris, Verard.	xive siècle (1re moitié)	Représente la seconde partie du poème de *Palamède* d'après l'abrégé de Rusticien de Pise (vers 1270). Ward, t. I, p. 369-371.
Lancelot du Lac.	1488. Rouen, J. Le Bourgeois et J. Du Pré.	vers 1220	En quatre parties : (1) et (2), *Lancelot* proprement dit; (3), *Queste du Saint-Graal*; (4), *Mort Arthur*. Ward, t. I, p. 345-356; *Merlin*, éd. G. Paris et J. Ulrich, 2 vol., 1886 (*Soc. des anc. textes franç.*), t. I, p. lix; G. Paris, *Romania*, t. XII, p. 459-534; F. Lot, *Étude sur le Lancelot en prose*, 1918.
Meliadus de Leonnoys.	1528. Paris, G. Du Pré.	xive siècle (2e moitié)	Représente la première moitié de *Palamède*. Ward, t. I, p. 364-369.
Merlin.	1498. Paris, Verard.	vers 1230	Composé d'après le *Merlin* de R. de Borron, avec des additions pour le lier avec *Lancelot du Lac*. *Merlin*, t. I, p. xxiv.
Perceforest.	1528. Paris, G. Du Pré.	vers 1450	Remanié par Daniel Aubert, bibliothécaire de Philippe le Bon, d'après un roman en prose du xive siècle. Ward, t. I, p. 377-381.

Digitized by Google

Perceval Le Gallois.	1530. Paris, G. Du Pré.	vers 1230	Mise en prose du poème de Chrestien de Troyes avec les continuations de Gaucher de Dourdan et de Mennessier (voir la préface).
Saint-Graal.	1516. Paris, J. Petit, G. Du Pré et M. Le Noir.	vers 1230	Composé d'après le *Joseph d'Arimathée* ou *Le petit Saint-Graal* du pseudo R. de Borron.
Tristan, fils de Meliadus.	1489. Rouen, J. Le Bourgeois.	1215-1230	Vaste compilation, basée en partie probablement sur un poème perdu de Chrestien de Troyes. E. Loseth, *Le roman en prose de Tristan*, 1892.
Ysaie le Triste.	[1522 ou 1523]. Paris, G. Du Pré.	xve siècle (vers la fin)	Ysaie est le fils de Tristan et d'Yseult de Cornouailles.

IV. — Romans issus des « romans d'aventures ».

Bérinus.	[1521 ou 22]. Paris, J. Janot.	xive siècle	« Réduit de langage inconnu », mais probablement œuvre originale. Contient des éléments grecs et orientaux.
Clamades.	[1484]. Vienne, P. Schenck.	xve siècle	Rédigé par Philippe Camus d'après le poème *Cléomadès*.
Conqueste de Grèce (la).	1528. Paris, G. Du Pré.	»	« Faicte... par Philippe Madien », d'après l'œuvre (perdue) de Perrinet Du Pin.
Florent et Lyon.	[1528-1546]. Paris, Lotrian.	»	Rédaction en prose du poème *Florent et Octavien*.

Digitized by Google

Flores et Blanchefleur.	1554. Paris, Fézandat.	vers 1550	Traduit par Jacques Vincent d'un roman en prose espagnol qui représente le poème (XIIe siècle) de *Floire et Blanchefleur*.
Geoffroy à la grand dent.	1549. Lyon, Arnoullet[1].	?	Suite de *Mélusine*.
Gérard de Nevers.	1520. Paris, Hémon Le Fèvre.	XVe siècle	Rédaction en prose du *Roman de la Violette* (XIIIe siècle).
Guérin Mesquin.	1530. Lyon, Arnoullet.	XVe siècle (fin)	Traduit du poème italien *Guerino meschino*.
Guillaume de Palerme.	1552. Lyon, Arnoullet.	XVe siècle	Rédigé par Pierre Durand d'après le poème du même nom. *G. de Palerme*, éd. Michelant (*Soc. des anc. textes franç.*)
Guy de Warwick.	1525. Paris, F. Regnault.	XVe siècle	Représente une rédaction en vers du roman d'aventures du même nom. Ward, t. I, p. 471-491; *Hist. litt.*, t. XXII, p. 841-851.
Hélène (la belle).	1528. Lyon, Arnoullet.	1448	Rédigé par Jean Wauquelin d'après le poème du même nom.
Huon de Bordeaux.	1513. Paris, M. Le Noir.	1454	Mise en prose avec additions d'un poème du XIVe siècle. Huon de Bordeaux, éd. S. L. Lee, *Early English Text Society*, 1882.

1. Première édition avec date, mais celle de Jean Bonfons (sans date), qui commença à exercer en 1547, peut être antérieure.

Digitized by Google

Mélusine.	1478. Genève, Steinschaber.	1387-1393	Écrit par Jean d'Arras (probablement d'abord en latin) par ordre de Jean, duc de Berri. Éd. Ch. Brunet, 1858. Voir L. Desaivre, *La légende de Mélusine*, Niort, 1885.
Olivier de Castile.	1482. ? ?	xve siècle	Traduit du latin par Pierre Camus.
Paris et Vienne.	1487. Anvers, G. Lelu.	»	Prétendue traduction, par Pierre de La Seppade, d'une œuvre provençale.
Pierre de Provence.	[1472-1478. Lyon, B. Buyer][1].	1453	« Mise en cette langage par un redacteur inconnu, qui peut être Ph. Camus » (É. Picot). Mais on discute encore si l'œuvre qu'il a rédigée était en prose ou en vers, en latin ou en provençal (voir Marot, *Œuvres*, éd. Guiffrey, t. III, p. 5, n. 2).
Ponthus et la belle Sidoine.	[Vers 1478]. Genève.	xve siècle (1re moitié)	Rédaction de la version française du poème anglais de *Horn*. Ward, p. 469-470; *Hist. litt.*, p. xxii.
Richard sans peur.	[Vers 1535]. Paris, A. Lotrian et D. Janot.	vers 1535	« Translaté », par Gilles Corrozet, « de vieille rime en prose », c'est-à-dire d'un poème du xve siècle qui fut imprimé au commencement du xvie.

1. Essling-Yemeniz-Didot-Crawford (seul exemplaire complet).

Digitized by Google

Robert le Diable.	1496. Lyon, Mareschal et Chaussard.	fin du xve siècle	Rédaction d'un poème du même nom (xiiie siècle). K. Breul, *Sir Gowther*, Oppeln, 1886.
Syperis de Vinevaulx.	[1531 ou 1532]. Paris, veuve de J. Saint-Denys.	xve ou xvie siècle	Abrégé d'une rédaction en prose d'un poème du xive siècle. Syperis ou Ciperis = Chilperic. *Hist. litt.*, t. XXVI, p. 19-40.
Thescus de Cologne.	1534. Paris, Longis et Sertenas.	vers 1483	Rédaction d'un poème du xiiie siècle du même nom écrit probablement par D. Aubert. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 96.
Trois fils de roi.	1501. Lyon, J. de Vingle.	1463	Les trois fils sont Philippe de France, Humphrey d'Angleterre et David d'Écosse.
Valentin et Orson.	1489. Lyon, Maillet.	xve siècle	Burlesque de *Cléomadès*, qui aurait été fait pour Charles VIII. Ward, t. I, p. 849.

Digitized by Google

On sait que la grande majorité des romans de chevalerie en prose fut composée pendant la seconde moitié du xve siècle. Mais les plus anciens sont bien antérieurs à cette époque. Déjà, dès les premières années du xiiie siècle, on avait commencé à mettre en prose les romans de la Table Ronde, et de 1215 à 1230 *Lancelot*, le *Saint-Graal*, *Merlin*, *Perceval* et *Tristan*, après un ou deux remaniements, avaient pris la forme qui fut rendue définitive plus tard par l'imprimerie. Ces versions en prose étaient produites sous la même influence que les poèmes dont elles dérivaient, celle de l'amour courtois à laquelle nous devons la poésie lyrique des trouvères et la première partie du *Roman de la Rose* que Guillaume de Lorris commença probablement sous la régence de Blanche de Castille (1226-1236). A la même période appartient la rédaction en prose du *Roman de Thèbes*, dont le point de départ est une compilation composée entre 1223 et 1230 qui fut imprimée au xvie siècle sous le nom d'*Edipus*. La seconde moitié du xiiie siècle est représentée seulement par *Alexandre le Grand*, traduction de l'*Historia de praeliis*, qui dut son succès dans une grande mesure à celui du célèbre roman en vers, le *Roman d'Alexandre*.

Cinq romans entre ceux qui furent imprimés plus tard étaient composés au xive siècle : *Les quatre fils Aymon*, *Giron le Courtois*, *Meliadus*, *Berinus* et *Mélusine*. Celui-ci, qui fut écrit par Jean d'Arras pour Jean, duc de Berri, date de 1387-1393. *Giron le Courtois* et *Meliadus*, qui représentent respectivement la seconde et la première partie du poème de *Palamède*, sont assignés, l'un à la première, l'autre à la seconde moitié du siècle. La date de la composition de *Berinus* n'a pas été déterminée avec précision, mais, puisqu'il contient des éléments grecs et orientaux, il est permis de conjecturer qu'il appartient au premier quart du siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on faisait encore les projets d'une croisade. Finalement, *Les quatre fils Aymon*, ou *Renaud de Montauban*, le plus ancien représentant en prose des chansons de geste, date

Digitized by Google

de la fin du siècle, soit de ces années de fêtes perpétuelles qui précédèrent la folie de Charles VI, soit, un peu plus tard, de la période de trêve avec l'Angleterre.

La première moitié du xve siècle, pendant que le royaume était déchiré par la guerre civile et étrangère, n'était guère propice ni à la littérature, ni à cette oisiveté que demande la lecture de longs romans. Ce ne fut que vers 1450, l'année de l'expulsion des Anglais de la Normandie, que la mise en prose des romans de chevalerie prit un nouvel essor. *Pierre de Provence* fut rédigé en 1453; *Huon de Bordeaux* en 1458; *Galien rhétoré* est à peu près de la même date. Mais ce fut à la cour de Bourgogne, sous Philippe le Bon, que ce genre de littérature commença à foisonner. C'est à Raoul Le Fèvre, l'aumônier du duc, que nous devons *Jason et Médée* (vers 1450) et le *Recueil des histoires de Troye* (1464). Ce fut son bibliothécaire et copiste, Daniel Aubert, qui remania vers 1450 cette encyclopédie de la chevalerie, *Perceforest*, et qui rédigea, ou plus probablement écrivit, le roman des *Trois fils de roi* (1463). C'était un autre de ses copistes, Jean Wauquelin, qui « dérima » *Gérard de Roussillon* (1447) et *La belle Hélène*.

A la fin du xve siècle, presque tous les romans de chevalerie que nous connaissons par l'imprimerie avaient été mis en prose. Je ne connais que trois rédactions en prose qui datent du xvie siècle : *Richard sans peur* (vers 1535), *Flores et Blanchefleur* (vers 1550) et *Guillaume de Palerme* (vers 1550), *Turpin* (1527), *Mabrian* (1525 ou 1526) et *Meurvin* (1540) sont des œuvres originales.

Quel fut le premier roman de chevalerie imprimé? Probablement *Pierre de Provence*, dont le *princeps*, sorti des presses de Bartholomé Buyer à Lyon, est porté par Mlle Pellechet à la date de 1472. Puis viennent les deux œuvres de Raoul Le Fèvre : le *Recueil des histoires de Troye* et *Jason et Médée*, tous les deux sans lieu ni date, mais maintenant reconnus comme imprimés à Bruges par Colard Mansion vers 1476 (Hain-Copinger,

Digitized by Google

Blades, Proctor) ou selon l'autorité la plus récente, M. Gordon Duff, en 1477. Il faut ajouter que le *Recueil* est certainement antérieur à *Jason et Médée* et qu'il est même possible que l'édition lyonnaise de celui-ci par Philippi et Reinhard, qui exerçaient de 1477 à 1482, soit antérieure à l'un et à l'autre.

Il y a trois romans dont la première édition porte la date de 1478 : *Mélusine*, dont l'impression fut terminée au mois d'août par Steinschaber de Genève, *Fierabras*, qui sortit des mêmes presses le 28 novembre, et *Baudoin de Flandres*, imprimé à Lyon par Buyer. Un peu plus tard viennent *Ponthus et la belle Sidoine*, imprimé avec les mêmes caractères que *Mélusine* et *Fierabras*, la *Destruction de Jérusalem* et *Apollin de Tyr*, tous les deux imprimés à Genève vers 1480, et *Les quatre fils Aymon*, attribué à une presse lyonnaise et assigné aux années 1480-1485. En 1484, selon Proctor, Pierre Schenck imprima *Clamadès* à Vienne; à Lyon, *Valentin et Orson* fut imprimé par Maillet en 1489, *Robert le Diable* par Maréchal et Chaussard en 1496, et *Bertrand Du Guesclin* par un imprimeur inconnu après 1480. Passant du sud au nord, Jean le Bourgeois inaugura à Rouen les romans de la Table Ronde avec Lancelot en 1488 et *Tristan* en 1489, celui-là en association avec Jean du Pré. Le même Jean du Pré, associé avec Pierre Gerard à Abbeville, après y avoir imprimé la *Somme rurale* de Boutillier et la magnifique édition de la *Cité de Dieu* en 1486, couronna son entreprise dans cette ville en 1487 par le *princeps* des *Neuf Preux*.

Ce ne fut que dans la dernière décade du xve siècle que Paris prit part à l'impression des romans de chevalerie, et jusqu'à 1500, année qui vit *Les prouesses d'Hercule* sortir des presses de Michel Le Noir, le seul éditeur était le libraire Verard; ses publications furent *Cleriadus* (1495), *Merlin* (1498), *Ogier le Danois* (1492-1499) et *Galien rhétoré* (1500). Reste à noter *Paris et Vienne*, imprimé à Anvers par Gerard Leeu en 1487, et *Olivier*

Digitized by Google

de Castile, qui sortit en 1482 d'une presse qui n'a pas été identifiée.

Ainsi, avant la fin du xve siècle, on avait imprimé vingt-quatre romans de chevalerie en prose, dont quelques-uns plusieurs fois. Douze suivirent pendant les années 1501-1515; vingt-sept datent du règne de François Ier et quatre, c'est-à-dire *Gérard d'Euphrate* (1549), *Geoffroy à la grand dent* (1549), *Guillaume de Palerme* (1552) et *Flores et Blanchefleur* (1554), parurent sous Henri II.

Tant à Paris qu'à Lyon, il y avait des librairies qui se spécialisaient en ces romans. A Paris, c'étaient surtout deux maisons, qui portaient comme enseignes, l'une l'*Écu de France*, où exercèrent Jean Trepperel et sa veuve, Jean Jehannot, Alain Lotrian et Nicolas Chrestien, et l'autre l'*Image de Saint-Nicolas*, tenue successivement, à partir de 1530, par Jean de Saint-Denys et sa veuve, Pierre Sergent (tous les trois associés avec Jean Longis), Jean Bonfons, qui épousa la fille de Sergent, et son fils Nicolas. Toutes les deux étaient situées dans la rue Neuve-Notre-Dame. A Lyon, les deux libraires-imprimeurs qui éditaient le plus de romans de chevalerie étaient Claude Nourry (1499-1532) et Olivier Arnoullet (1517-1558).

D'après le nombre des éditions, les romans les plus populaires étaient *Fierabras*, *Les quatre fils Aymon* et *Pierre de Provence*. De *Fierabras*, j'ai compté quinze éditions jusqu'à 1536, dont huit furent imprimées à Lyon et trois seulement à Paris. Notez qu'à partir de 1501 on lui donnait le titre de *Conqueste du grand roy Charlemagne des Espagnes et les vaillances des douze pairs de France. Et aussi celles de Fierabras. Pierre de Provence* fut imprimé douze fois dans la même période, quatre fois à Lyon, deux fois à Rouen et deux fois à Paris. Mais le plus populaire de tous était *Les quatre fils Aymon* qui, à la fin du règne de François Ier, avait été imprimé au moins dix-huit fois. Les cinq premières éditions sortirent des presses lyonnaises. Puis Paris s'en empara, et

Digitized by Google

de 1506 à 1525 cinq éditions en sortirent de ses presses.

Pour la quatrième place, il y a deux concurrents, *Mélusine* et *Artus de Bretaigne*, chacun avec dix éditions depuis 1478 jusqu'à 1550. Un peu moins nombreuses sont les éditions de *Baudoin de Flandres*, *Galien rhétoré*, *Valentin et Orson*, *Ponthus et la belle Sidoine*, *Ogier le Danois*, *Robert le Diable* et *Huon de Bordeaux*, qui fut imprimé relativement tard, c'est-à-dire en 1513.

Toutefois, il ne faut pas accepter le nombre des éditions qui nous sont parvenues comme indice infaillible de la popularité relative de ces romans. Puisqu'il y en a qui sont représentés par un seul exemplaire, il est bien possible qu'il y en eut d'autres qui ont complètement disparu. *Huon de Bordeaux*, par exemple, dont les impressions de 1513 à 1550 (même en comptant une de Rouen sans date et une de la presse parisienne de Jean Bonfons, qui exerçait de 1547 à 1568) ne montent pas au-dessus de six, était, en raison de la place qu'y occupe la magie, très populaire. Il est même cité par Montaigne (*Essais*, I, 25) avec *Lancelot* et *Amadis* comme type de *ces fatras de livres à quoi l'enfance s'amuse*. Il trouve place aussi avec *Robert le Diable*, *Fierabras* et d'autres livres de « haute fustaye » dans le Prologue de *Pantagruel*.

Les passages de Rabelais qui se rapportent aux livres de chevalerie ont été soigneusement notés et commentés par M. Plattard dans son *Œuvre de Rabelais*[1]. La seule observation que je ferai là-dessus c'est que le roman des *Quatre fils Aymon*, pour lequel Rabelais semble avoir eu une spéciale affection, fut publié à Lyon trois fois par Claude Nourry, l'imprimeur de *Pantagruel*, en 1506, en 1526 et en 1531, et une fois, en 1539, par son successeur, Pierre de Sainte-Lucie. C'est peut-être le commerce avec Nourry qui a détourné Rabelais des romans de la Table Ronde, sous l'influence desquels il avait composé ou réédité *Les grandes et inestimables Cronicques*, vers les

1. P. 1-11.

Digitized by Google

romans fondés sur les chansons de geste qui ont plutôt inspiré *Pantagruel*[1].

Les grands romans de la Table Ronde ne furent jamais populaires dans le vrai sens du terme. Gardant toujours leur appareil somptueux de gros in-folio, ils n'étaient achetés que par de grands seigneurs et dames ou par de riches bourgeois. Mais ceux d'entre eux qui avaient la plus grande vogue étaient décidément *Lancelot*, *Merlin* et *Tristan*, dont le premier fut imprimé six fois avant 1550 et les autres cinq fois. *Giron le Courtois* fut imprimé trois fois. Il n'y eut qu'une seule édition de *Perceval*, imprimé en 1530, et je n'en trouve que deux du *Saint-Graal*, de *Perceforest* et de *Meliadus*. Le *Petit Artus*, qui se rattache au cycle par un lien purement artificiel, est la seule exception. Imprimé dans un format moins coûteux que les in-folio, il acquit une considérable popularité et atteignit le nombre respectable de dix éditions.

M. Besch a démontré que les romans de chevalerie en prose portent les empreintes de deux caractères, caractère de rédaction cléricale et savante et caractère d'esprit bourgeois. C'est en effet que pendant la seconde moitié du xve siècle, période durant laquelle la plupart des rédactions en prose des chansons de geste et des romans d'aventure eurent lieu, l'influence de la bourgeoisie allait croissant. Une des bases de la politique de Louis XI était la création d'une aristocratie bourgeoise qui devait servir comme de contrepoids à la puissance des grands seigneurs féodaux. Grâce à leur prospérité croissante, les bourgeois achetèrent les terres des gentilshommes ruinés, bâtirent des châteaux et des hôtels et devinrent des mécènes, des artistes et des gens de lettres. Ainsi leur esprit pratique et positif influa sur les romans et en détermina en quelque mesure le caractère.

Dès le commencement du xvie siècle, la mise en

1. Voir W.-F. Smith, *Rabelais in his writings*. Cambridge, 1918, p. 20-21.

Digitized by Google

prose des anciens romans poétiques qui avait foisonné pendant un demi-siècle cessa subitement. Les romans en prose qui existaient continuèrent à être imprimés, mais on ne fit pas de nouvelles rédactions. La seule exception pour le règne de François Ier est *Richard sans peur*, qui eut quelques succès. M. Plattard[1] a déjà parlé du curieux document provenant de la bibliothèque de Berne qui a été publié par Léopold Delisle[2]. C'est un inventaire, dressé en 1533, des livres de Jacques le Gros, un bourgeois notable de Paris qui était évidemment un collectionneur des romans de chevalerie. En tête du catalogue figurent les romans de la Table Ronde, probablement parce qu'ils étaient des in-folio : *Perceforest*, *Meliadus*, *Tristan*, *Lancelot*, *Giron le Courtois*, *Merlin* et, plus bas, *Perceval*. Quelquefois deux romans sont réunis, comme *Jourdain et Morgant*, *Doolin et Fierabras*, *Les quatre fils Aymon et Ogier*, *Guérin et Maugist*. Il y a des manuscrits à côté des imprimés, tels que *Gérard de Fraste*, que Delisle a identifié avec le ms. français 12291 de la Bibliothèque nationale, et *Geoffroy à la grant dent*, dont ni l'un ni l'autre n'était imprimé en 1533. Jacques le Gros possédait aussi les trois premiers livres de l'*Amadis de Gaule* en espagnol. Ce ne fut que sept ans plus tard que la traduction française du premier livre fut publiée par Herberay des Essarts. Notre amateur possédait aussi, ce qui constitue son vrai titre à l'immortalité, un exemplaire de *Pantagruel*. C'est, comme on sait bien, la première mention du livre de Rabelais.

A. Tilley.

1. *L'Œuvre de Rabelais*, p. 3-4.
2. *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIII (1896), p. 296.

Digitized by Google

UNE PRÉTENDUE CONSPIRATION EN 1577.

L'AFFAIRE
DU
BARON DE VITTEAUX

L'épisode dont nous allons nous occuper est symptomatique de l'état des esprits en France après trois ans de règne de Henri III. Le jeune roi avait eu pour favori un certain Louis de Bérenger, sr Du Guast, qui, avant d'être assassiné en 1575, lui avait inculqué les principes de Machiavel : diviser pour régner. La première partie du précepte avait porté ses fruits : jamais la France n'avait été plus divisée. Quant à régner, c'était une autre affaire et Henri III n'y parvint jamais. Il avait deux méthodes qu'il employait alternativement : il supprimait s'il le pouvait par violence les hommes qui lui portaient ombrage, comme il fit à la Saint-Barthélemy ou avec les Guises; ou, en cas d'impossibilité, il se faisait doux et conciliant et cherchait à amadouer les pires coupables en récompensant sans mesure leurs méfaits et leur rébellion. Il ne s'est point encore, à notre connaissance, trouvé d'auteur pour prôner la politique de Henri III.

En 1577, l'État était encore sous le coup d'une crise qui ne s'était apaisée que par la mise en pratique du second procédé dont nous venons de parler. Deux ans avant, en septembre 1575, le duc d'Alençon, frère du roi, s'était échappé de la cour malgré une surveillance étroite, s'était mis à la tête du parti des politiques, avait levé des troupes et fait sa jonction près de Moulins avec le prince de

Digitized by Google

Condé, le duc Casimir et le vicomte de Turenne, révoltés comme lui. Les troupes protestantes jointes aux siennes montaient à 30,000 hommes. La cour, affolée et sans ressources à la suite des prodigalités du roi, avait dû signer, à la fin de 1576, la honteuse paix qu'on appela « la Paix de Monsieur », qui récompensait les rebelles et leur accordait des avantages comme jamais bon serviteur n'en avait obtenu. On peut penser que derrière les sourires, Henri III cachait ses rancœurs et ne songeait qu'à reprendre ce qu'il avait donné. Dans le parti vainqueur on s'en rendait bien compte et la méfiance était extrême.

C'est au milieu de cette ambiance inquiète que se répandirent, dans le courant de novembre 1577, certains bruits de complot. La rumeur, vague d'abord, se précisa assez rapidement et parvint aux oreilles du roi qui s'en montra vivement ému. On prétendait que le duc d'Alençon, le propre frère du roi, tramait contre lui une nouvelle conspiration tendant non seulement, comme en 1575, à se révolter contre son autorité, mais à l'assassiner pour usurper le trône. Les coupables faisaient, disait-on, partie de la maison du prince et le principal était un certain baron de Vitteaux que sa réputation de spadassin désignait aux soupçons.

Guillaume Du Prat, baron de Vitteaux, appartenait pourtant à une famille jouissant de la considération de tous : il était le petit-fils du célèbre cardinal Antoine Du Prat, ministre et chancelier de François Ier, qui avait acquis de grandes richesses et n'était entré dans les ordres qu'après son veuvage; son père, Antoine II Du Prat, et sa mère, Anne d'Alègre, avaient eu plusieurs enfants; il était le troisième et portait le nom de la seigneurie de Vitteaux que sa mère avait apportée en dot en se mariant. Il était né un peu après 1540 à une date qu'on ignore, avait fait ses études à l'Université de Paris[1] et figurait

1. Dans son intéressant ouvrage *Une famille : les d'Alègre* (Paris, 1914, in-8°), M. Pierre de Vaissière rencontre au cours de son récit ce baron de Vitteaux qui se trouve lié si intimement à l'action qu'il

Digitized by Google

parmi les gentilshommes du duc d'Alençon, le frère de Henri III. Brantôme, qui adorait les bretteurs, se lia avec lui d'une vive amitié et nous le dépeint comme un petit homme terrible au combat, poursuivant méthodiquement ses vengeances, ne pardonnant jamais et passé maître en fait de ruses et de guet-apens. A vingt-cinq ans il avait déjà plusieurs meurtres sur la conscience. Sa première agression, en janvier 1569, avait été contre M. de Meilhaud, qu'il avait voulu tuer pour venger son frère, François Du Prat, baron de Thiers, tombé sous l'épée dudit Meilhaud. Il manqua son coup, fut arrêté et réussit à s'évader de la Conciergerie. En janvier 1570, un an après, nous le retrouvons à Toulouse menant joyeuse vie, se grisant copieusement en compagnie d'un certain baron de Soupex qui, en manière de plaisanterie, lui assène sur la tête un coup de chandelier qui fait couler le sang. Quelques jours après, les deux convives dégrisés se rencontraient, mettaient l'épée à la main et le baron de Soupex demeurait mort sur la place. Vitteaux dut s'échapper déguisé en damoiselle. Vers la fin de 1571, Vitteaux a une nouvelle vengeance à assouvir : le jeune Pierre Du Prat, âgé de quinze ans, son plus jeune frère, est page du duc d'Alençon et sous les ordres du sieur de Gonnelieu, écuyer du duc; pour un motif que nous ignorons, ce Gonnelieu tue le jeune Pierre Du Prat et voilà Vitteaux de nouveau en campagne pour venger le pauvre enfant. Au commencement de 1572, Gonnelieu chemine sur la route de Picardie, Vitteaux le rejoint et le tue sans explication. Puis c'est le tour de M. de Meilhaud, qui avait échappé une première fois, de tomber sous les coups du terrible

est amené à en dresser une biographie assez complète et des plus curieuses. Sur l'un des épisodes de la vie du personnage, nous avons trouvé aux manuscrits de la Bibliothèque nationale quelques pièces que nous croyons inédites; elles nous ont permis de compléter par quelques détails l'histoire de la prétendue conspiration de 1577 et de l'expédition de M. de Charny, dont M. de Vaissière parle à la page 185 de son livre, et que nous avions eu nous-même à traiter dans un travail précédent (*Bussy d'Amboise et Mme de Montsoreau*).

Digitized by Google

baron; Du Guast, le favori de Henri III, était le grand ami de Meilhaud, il en veut mal de mort au meurtrier. Voilà une autre querelle allumée et, quelque temps après, on trouvera Du Guast assassiné dans son lit et mourant en accusant Vitteaux. Et cette existence d'assassin continue, avec des attaques à main armée, des extorsions d'argent par menace, des enlèvements et autres violences. Tel était l'homme que l'on représentait à Henri III comme conspirant contre sa vie.

Le roi effrayé augmenta sa garde, ordonna les recherches les plus sévères, et l'homme qu'il chargea de cette enquête fut Antoine Du Prat, seigneur de Nantouillet, le prévôt de Paris, qui tenait avec honneur cette importante place depuis 1553.

Ce choix de prime abord pouvait causer quelque surprise, car Antoine Du Prat était précisément le propre frère du baron de Vitteaux. On savait même qu'en 1573, au retour du siège de La Rochelle, Du Prat avait puissamment contribué à sauver son frère de l'échafaud à la suite d'un des nombreux meurtres dont on l'accusait[1]. Du Prat fit son enquête et, sans avoir pourtant aucune preuve en mains, conclut nettement aux poursuites contre son frère. Il prétendait tenir les fils d'une véritable conjuration contre la vie du roi. Henri III, ne doutant plus alors du danger qu'il courait et cédant aux instances de ses mignons, avant même que l'enquête eût donné des résultats sérieux, fit arrêter et conduire à la Bastille plusieurs des favoris de Monsieur et en première ligne La Châtre[2] et Bussy d'Amboise[3]. Quant au baron de Vitteaux, sans chercher à se disculper, il prit le parti le plus sage et disparut sans qu'on eût pu le joindre.

1. *Brantôme*, vol. VI, p. 333 (édit. de la Société de l'Histoire de France).

2. Claude de la Châtre, né en 1536, gouverneur du Berry, maréchal de France sous la Ligue, mort en 1614.

3. Louis de Clermont d'Amboise, sieur de Bussy, alors l'amant de la reine Marguerite, le célèbre héros du roman de Dumas : *La dame de Montsoreau.*

Digitized by Google

Ce trait d'une vertu antique, ce prévôt de Paris foulant aux pieds ses affections familiales et poursuivant son propre frère, par sentiment du devoir, par fidélité à son roi, forcent, semble-t-il, l'admiration.

Les secrétaires du roi se mirent hâtivement à l'ouvrage et rédigèrent un ordre de courir sus au coupable avec une prolixité, une profusion de considérations, de prescriptions, de sanctions qui montrent toute l'importance que le roi attachait à la capture du fugitif[1].

1. Voici cette pièce in-extenso :

« Henri..., à notre amé et feal, salut et dillection.

« Comme il nous ayt esté rapporté par personnes dignes de foy que le baron de Viteaux, homme mal famé et qui est accusé de plusieurs homicides notoires à un chacun, par lui malheureusement commis et perpétrez, ayt delibéré en augmentant de plus en plus ses maléfices d'atempter en notre propre personne, de quoy il s'est luy mesme déclaré à personne et le nous a rendu, et soyt ainsi qu'il ne se puisse rien entreprendre de plus meschant et malheureux en ce monde; et que tel comme d'actentat à la personne du roy et prince souverain tel que Dieu nous a faict estre a esté de tout temps jugé digne de sevère pugnition, non seullement anvers celluy qui se seroit mis en debvoir de l'exécuter, mais aussy envers celluy qui l'auroit pansé et projecté en son cœur comme chose directement contraire à l'ordre de nature et commandement de Dieu qui est de aymer, obeyr et révérer son souverain, sçavoir faisons que nous desirons pour ceste considération et aultres grandes qui sont à penser sur ung tel faict que ledict baron de Viteaux puisse estre pris et appréhendé affin d'aprofondir la vérité de ce faict et qu'il en soit ordonné par justice ainsy qu'il se trouvera raisonnable. Pour la grand confiance que nous avons en vostre personne et l'affection que nous sçavons que vous portez à nous, nostre conservation et nostre service, vous avons, d'autant que ledit baron de Viteaux est tousjours grandement acompaigné, et se retire en lieux fortz et bien muniz, donné et donnons la charge et le commandement de le poursuivre et faire poursuyvre avec telles forces de nostre gendarmerye et gens de pied que verrez bon estre et que vous pourrez assembler en tous les lieux et endroictz où il se pourra retirer. Desquels nous vous donnons plains pouvoirs, puissance et auctorité de forcer et prendre d'assault, tant qu'il puisse estre appréhendé vif ou mort, et à cest effect nous voullons et entendons que vous requerez les gouverneurs et lieutenants généraux de nos provinces de vous faire assister de forces d'artillerye, monitions et de toutes aultres choses qui vous seront nécessaires. Semblablement nos baillis sénéchaulx ou leurs lieutenants et les communaultez des villes ausquels

Digitized by Google

L'en-tête, « Henri, à notre amé et féal ... salut et dilection ..., etc. », laisse en blanc le nom du destinataire, ce qui nous porte à croire qu'il en fut fait plusieurs expéditions pour les différentes directions qu'avait pu prendre le baron de Vitteaux. L'une des premières qui dut partir prit sans doute la route de Dijon, capitale de la province de Bourgogne, où était situé le château de Vitteaux[1]. Le 20 novembre, l'ordre arrivait discrètement à Dijon[2].

Le comte de Charny[3], lieutenant général pour le roi en cette province, prit aussitôt ses informations et apprit qu'en effet le baron de Vitteaux venait d'arriver secrètement en son château. Il donna immédiatement au capi-

vous commanderez et qu'ils auront à exécuter en cest endroict. Leur mandant et ordonnant très expressément de vous assister de tous leurs moyens sans y en espargner aucun. Surtout qu'ilz desirent nous obeyr et complaire, et craigndre ce faisant autrement d'encourir nostre indignation. Nous vous donnons plain pouvoir, puissance et auctorité d'assembler en tous endroicts où besoin sera les communes pour ayder à la capture dudit baron. Déclarant ceulx qui ne vous assisteront en cest affaire selon que nous l'entendons et qui le retireront ou reseleront en leurs maisons coupables et actaincts des mesmes crimes dont il est accusé, sans qu'ils puissent espérer, à la première dénonciation qui nous en sera faicte, d'en avoir aucune grâce de nous. Pour faire tout ce que dessus et aultres choses que cognoissez se debvant exécuter pour apréhender ledit baron de Viteaulx, nous vous avons donné toute puissance, auctorité, commission et mandement spécial; mandons et commandons auxdits gouverneurs et lieutenants généraulx de nos provinces qu'ilz vous fassent assister et prester toute ayde, secours et confort en ceste expédition. Et à nos baillys sénéchaulx, prévosts, capitaines de nos gens de guerre et communaultés des villes qu'ils vous suyvent, accompaignent et fassent tout ce que leur ordonnerez pour cest effet sans y user d'aucune connivence, longueur ni retardement. Promettant en foy et parole de Roy que nous aurons agréable tout ce qui aura esté par vous faict à ceste occasion et que nous vous en tiendrons bien et suffisamment deschargés partout où il appartiendra » (Bibl. nat., mss. fr., Cinq-Cents de Colbert, t. IX, fol. 80).

1. Actuellement l'un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Semur (Côte-d'Or).

2. Livre de souvenance de M. Pépin, chanoine musical de la Sainte-Chapelle de Dijon (*Analecta Divionensia*, t. I).

3. Leonor Chabot, comte de Charny, grand écuyer de France, lieutenant général, gouverneur de Bourgogne, mort en 1597.

Digitized by Google

taine Bizoux l'ordre de se mettre en marche avec trois cents arquebusiers à cheval. Après une étape de nuit, cette troupe parut inopinément, le 22 novembre au matin, devant la petite ville de Vitteaux, y pénétra et investit le château. Le pont-levis était relevé et la herse baissée : c'était la résistance. Le capitaine Bizoux disposa ses trois cents arquebusiers, donna les instructions les plus strictes et attendit l'artillerie que le comte de Charny allait amener pour faire brèche, puisque l'arrestation dont on l'avait chargé semblait vouloir prendre la tournure d'un siège[1].

Vitteaux est une petite ville à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Dijon, située dans un fond, sur les bords d'une petite rivière très peu profonde, dont le cours a été du reste détourné et baignait autrefois, paraît-il, le pied de la citadelle. Autour de Vitteaux s'étend une vaste vallée de plusieurs kilomètres de diamètre, où aboutissent différentes petites vallées formées par les coteaux de Bourgogne qui ne s'élèvent guère à plus de 150 mètres d'altitude; autrefois, toutes ces hauteurs étaient entièrement boisées; aujourd'hui, il ne reste plus le long des crêtes des plateaux que des sortes de franges de bois, qu'on appelle des « cordons » et qui sont les derniers vestiges des grandes forêts d'antan. Cependant, au nord de Vitteaux, la forêt n'a disparu que plus récemment et certains vieux habitants en parlent encore. Par là, les bois approchaient de la ville à quelques centaines de mètres. C'est justement de ce côté, au nord, adossé aux premiers contreforts de la montagne la plus voisine, que se dressait le château, énorme forteresse pour l'époque, avec ses trois hectares clos de murs et de fossés profonds; ces derniers seuls existent encore. Ils étaient alimentés d'eau par la petite rivière qui coule maintenant au milieu de la ville. Vitteaux, beaucoup plus resserré qu'aujourd'hui, était lui-même entouré d'un mur d'enceinte suivant en

1. Bibl. nat., mss. fr., Cinq-Cents de Colbert, t. IX, fol. 78.

Digitized by Google

partie la rivière. Du château rasé par Richelieu, il ne reste plus debout que la chapelle. Les bâtiments d'habitation étaient à l'est, les écuries au nord, près de deux tours que l'on voit encore parfaitement conservées depuis le fond du fossé jusqu'au ras du terre-plein et entre lesquelles était le pont-levis donnant au nord sur la campagne; une autre entrée donnait dans la ville, au sud. Le château faisait partie du système général de défense de la cité.

Quand le capitaine Bizoux arriva, encore en pleine nuit, par la vieille route de Dijon, qui passait alors par le village de La Challeur, il dut probablement diviser sa troupe et envoyer sur sa droite un détachement pour garder cette sortie du nord donnant directement sur la campagne; le reste entra en ville, alla sans doute garder la porte du sud et quelques autres petites poternes par lesquelles on pouvait à la rigueur s'échapper.

La manœuvre fut bien exécutée, car le baron de Vitteaux fut surpris et les premières lueurs grises de cette aube de novembre lui montrèrent en face de chaque issue un détachement d'arquebusiers.

Cependant, M. le comte de Charny ne perdait pas son temps et, ne trouvant même pas suffisante l'artillerie qu'il avait sous la main à Dijon, écrivait d'urgence pour en demander d'autre à Langres et même à Lyon. Alors, satisfait de lui-même, de ses précautions si bien prises et du zèle qu'il avait mis au service de Sa Majesté, il se disposa à s'acheminer vers Vitteaux, accompagné de son premier convoi d'artillerie. Mais quels ne furent pas sa stupeur, son désespoir et sa colère quand il apprit que, le jour même de l'investissement, le baron de Vitteaux s'était échappé. Sur les six heures du soir, à la nuit noire, le pont-levis s'était silencieusement baissé : dans la cour, trois hommes à cheval attendaient muets et immobiles, c'étaient le baron de Vitteaux et deux de ses serviteurs. Dès que les madriers avaient touché la contrescarpe, les trois cavaliers étaient sortis avec précaution et soudain le poste d'arquebusiers qui gardait cette issue avait entendu

Digitized by Google

le roulement d'un galop furieux. Avant que les soldats eussent le temps de se mettre en défense, les trois cavaliers passaient comme une trombe. Les salves d'arquebusades tirées dans l'obscurité ne les avaient guère inquiétés.

A cette nouvelle, le comte de Charny demeura consterné.

Ce fut certainement par le pont-levis du nord donnant sur la campagne que le prisonnier s'évada : en effet, de ce côté, à quelques centaines de toises du château, commençaient les bois qui alors couronnaient les immenses plateaux de Bourgogne. Les villages, comme on les voit encore aujourd'hui, étaient tous tapis au fond des vallées et l'on pouvait, en suivant la ligne de ces hauteurs sauvages et inhabitées, atteindre en sûreté les frontières du Barrois et de la Lorraine.

Quand M. le lieutenant général eut interrogé sur le ton que l'on peut croire le capitaine Bizoux et bien savouré l'amertume de sa déception, il manifesta l'intention de se rattraper au moins sur les gens du baron demeurés au château, qu'il comptait bien obliger de se rendre à discrétion, mais la mine déconfite du capitaine Bizoux se fit plus humble encore et ce fut avec un regain de colère que M. de Charny apprit que, contrairement à ses intentions et à celles du roi, le capitaine avait pris sur lui de traiter de la capitulation de ceux qui demeuraient dans le château, en leur accordant des garanties. Il n'y avait rien à faire : sa mission avait complètement échoué. Ce fut donc avec des sentiments de fureur contre le malencontreux Bizoux et de vive inquiétude sur ce qu'allait dire le roi que M. le comte de Charny écrivit la lettre suivante :

Au Roy.

Sire, l'entreprise que iavois à executer par votre commandement sur le baron de Viteaux estoit si heureusement acheminée que le capitaine Bizoux par moy adverty à poinct nommé gaigna hier au matin les portes de la ville de Viteaux,

Digitized by Google

s'y logea et investit ledit baron dans son chasteau par les trois cents harquebuziers à cheval que je lui avois fait avancer de ses trouppes, suivant la résolution que ien prins avec luy quand il me vint dernièrement trouver de votre part pour cet effet avec Le Lieubert qui vous en aura peu rendre comte. Et mestimois très heureux de me voir sur le poinct de vous y rendre le servyce que vous en desiriez de moy. Ledit Bizoux de son costé faisant bien son conte d'avoir à ce coup ledit baron lequel sur les six heures du soir en est toutesfois sorty luy troisiesme à cheval, et s'est saulvé de la façon que M. le vicomte de Tavannes et le sieur de Montessus présent porteur le vous feront entendre s'il vous plaist. Qui est, Sire, une extreme faulte à ces gens de pied dont je porte un regret si grand qu'il ne se peult dire; et ay pris à un estrange desplaisir la nouvelle qu'on m'en a apportée à l'heure que iy allois, y faisant mener en diligence les pieces et equipage que j'avois peu tirer de cette ville en attendant les canons que j'avois envoyé quérir à Lyon et à Lengres. Je remets audit sieur viconte et Montessus le surplus du succès de cette entreprinse, surquoy il plaira à votre majesté me faire entendre son intention.

Je prie Dieu..., etc., etc. De Dijon, le XXIII de novembre 1577.

Vostre très humble et très obeissant subject et servyteur,

CHARNY.

Et toujours poursuivi par le souci de son insuccès, le pauvre lieutenant général, attristé déjà par la perte récente de sa femme[1], revenait sur cette malheureuse entreprise et écrivait encore le 7 décembre suivant :

Sire, ie massure que bien tost après le partement de ce courrier vous aurez entendu de Monsr le vicomte de Tavanes et du sieur de Montessu que je vous ay dépesché, ce qui s'est passé à Viteaux à mon regret si grand que nul autre accident qui me soit jamais advenu ne ma esté plus desplaisant et ennuieux. Ilz ne se seront aussi oubliez à vous rendre comte

1. Au mois d'août 1577, un membre de la municipalité lui fait des compliments de condoléance sur la mort de sa femme (Correspondance de la mairie de Dijon, t. II : *Analecta Divionensia*).

Digitized by Google

des déportemens du capitaine Bizouz de ce costé là. Lequel, après l'évasion du baron dudit Viteaux, a de par vous sommé ses gens qui restoient en son chasteau, et de sa seule authorité et sans en atendre aulcun commandement de moy a précipité la capitulation qu'il a faite avec eulx de la sorte et aux conditions portées par les articles dont je vous envoie copie en ayant retenu devers moy loriginal signé de sa main, ensemble des informations qui en ont esté. Ainsi s'est il aydé de votre nom, Sire, en cette occurrence et des lettres qu'il a dit avoir eu de votre majesté pour cet effet, ce qui a merveilleusement augmenté mon premier desplaisir, sachant qu'il failloit que selon votre intention cet affere se traitast tout autrement, puisqu'on ne tenoit pas celluy qui avoit cousté beaucoup à attraper.

Sire, je supplie le Createur..., etc., etc. De Dijon, le VII de décembre 1577.

Votre très humble et très obéissant subject et servyteur,

CHARNY[1].

Cherchant à réparer autant qu'il le pouvait les bévues ou les infidélités du capitaine Bizoux, le comte de Charny, dès le 27, dirigea ses troupes désormais inutiles à Vitteaux vers le château de Grancey où s'était retiré M. de Fervaques, autre gentilhomme du duc d'Alençon, et impliqué également dans le prétendu complot qui tourmentait tant le roi. Le château de Grancey[2], propriété de M. de Fervaques, était extrêmement fort, et il semble que M. de Charny voulut faire tous les apprêts d'un véritable siège[3].

Il faut croire pourtant que l'affaire tourna court et apparut moins grave et moins complexe qu'elle n'avait semblé d'abord, car nous savons que très peu de temps après Bussy et La Châtre étaient en liberté et se montraient à la cour; d'autre part, nous n'avons plus trouvé trace

1. Ces deux lettres se trouvent à la Bibliothèque nationale, mss. fr., Cinq-Cents de Colbert, t. IX, fol. 78 et 82.

2. Arrondissement de Dijon, à une trentaine de kilomètres au nord de cette ville, sur les confins du département de la Haute-Marne.

3. Livre de souvenance de M. Pépin, chanoine musical de la Sainte-Chapelle de Dijon (*Analecta Divionensia*, t. I).

Digitized by Google

des poursuites contre M. de Fervaques. Mais par contre, le 13 janvier suivant, le procureur général du parlement de Dijon présentait à la cour un arrêt à lui envoyé par le procureur général du Parlement de Paris « pour faire publier contre le baron de Viteaux, auquel l'on interdit l'eau et le feu comme criminel de lèze-majesté[1] ».

Devant toutes ces menaces, le baron de Vitteaux ne prit point l'attitude craintive d'un fugitif : tout au contraire, entouré de cinq ou six de ses estaffiers ordinaires, il se rendit au château de Chevannay, tout proche de Vitteaux, où résidait le seigneur du lieu, François Le Marlet, s^r de Saulon; il menaça de mort le maître de céans, pilla ses coffres et se retira en enlevant sa femme, Claude Jacquot, qui ne sembla guère, paraît-il, avoir fait beaucoup de résistance. François Le Marlet porta plainte, et le 26 juin 1578 présenta au parlement de Dijon « requeste à ce qu'il plust à la cour ordonner à tous huissiers de mettre à exécution les commissions par luy obtenues du privé conseil, contenans prise de corps contre Claude Jacquot, sa femme, le baron de Viteaux et aultres, ce qui fut ordonné moyennant salaire compétent[2] ».

Le baron de Vitteaux ne fut pas arrêté, l'affaire se calma, on cessa même les poursuites, et l'on en vient malgré soi à se demander comment M. le Prévôt de Paris avait conclu si vite à la culpabilité sur le fait du complot, n'ayant, somme toute, aucune preuve en main. Le temps était donc bien changé où Antoine Du Prat n'hésitait pas à se compromettre pour sauver son frère de l'échafaud.

Ce changement d'attitude, nous en trouvons peut-être l'explication dans le passage suivant du Journal de L'Estoile, à la date du 22 juin 1576 :

Tour subtil joué par le baron de Viteaux à son frère :

Ce jour même (vendredi, 22 juin 1576), le baron de Viteaux

1. Journal de Gabriel Breunot, conseiller au parlement de Dijon (*Analecta Divionensia*, t. I).
2. Journal de Gabriel Breunot (*Analecta Divionensia*, t. I).

Digitized by Google

estant sous couleur d'amitié, allé voir le prévost de Paris, son frère, nouvellement marié à la fille de Cani, estant en son chasteau de *Nantouillet*[1], après y avoir fait bonne chère le soir, s'estant rendu le lendemain matin le plus fort audit chasteau, fut trouver son frère en sa chambre et le força de lui fournir quatre mil escus, tant en argent monnoyé qu'en joyaux et bagues, pour le prétendu supplément de ses partages, et s'en partit bien monté des chevaux de sondit frère dont il print les meilleurs en ses escuries et bien bagué et fourni d'argent aux dépens de lui et de sa femme.

Et L'Estoile ajoute un peu plus loin :

Quand on conta la chose au Roy, il répondit : « J'ai tousjours cru l'un capable de ceste peur et l'autre de ceste hardiesse. »

Cette esquisse d'une scène de famille suffit, semble-t-il, à nous éclairer sur les sentiments qu'Antoine Du Prat devait professer à l'égard de son frère. Nous nous étonnons moins dès lors de la facilité avec laquelle l'amour fraternel céda chez lui à ses sentiments de fidélité pour le roi, son maître. Il est possible que le baron de Vitteaux ait été lésé dans le partage d'une succession par son frère aîné; mais la méthode employée pour rétablir l'égalité était quelque peu vive, et la nouvelle épousée tremblante, les serviteurs terrifiés par la venue matinale du renfort inattendu, l'enlèvement des 4,000 écus et le départ des beaux chevaux de l'écurie durent faciliter la conviction de M. le Prévôt de Paris quand on lui annonça que son frère était soupçonné de préparer un coup de main.

Du reste, les gens qui n'aimaient pas M. le Prévôt de Paris allèrent jusqu'à dire que ce fut lui qui inventa la conspiration de toutes pièces.

Cependant, un an après, une découverte macabre et un procès retentissant suivi d'horribles exécutions remirent en circulation, à Dijon même, le nom du baron de Vitteaux : le 27 mai 1579, on trouvait dans un puits, à hau-

1. Près de Juilly, Seine-et-Marne.

Digitized by Google

teur du n° 1 de la rue Verrerie, un cadavre putréfié avec une pierre au cou. Le procès mené rapidement établit que la victime était le valet du baron de Vitteaux et que le crime avait été commis dans la maison d'un s^r Hugues Millière, « maître de l'hôpital Nostre-Dame », et en présence de Me Jean Masuyer, notaire. Le 1er juillet 1579, ce dernier était « exécuté, fraché et mis sur la roue ». Quant à Hugues Millière, arrêté à Salmaise, il était condamné à faire amende honorable devant le palais et devant l'église Notre-Dame et de là à être conduit par l'exécuteur de la justice haute au champ du Morimont pour être « fraché bras et jambes et mis sur la roue et après estre jeté dans un feu ardent ». Un témoin oculaire de cette effroyable scène ajoute un détail de la fin du supplice qui donne le frisson : « ... et estoit encore le pauvre corps vif ». On exécuta de même un nommé Largentier et enfin deux vignerons, dont l'un se nommait Fagot, qui, eux, eurent l'avantage de n'être exécutés qu'en effigie, ayant pu se sauver à temps[1].

Nous ignorons s'il y eut connexité entre le meurtre de ce valet et les équipées de son maître. En tout cas, ce ne fut pas de sitôt que fut proclamée l'innocence du baron de Vitteaux. En 1581 seulement, le 20 juillet, le Grand Conseil reconnaissait l'erreur judiciaire qui pesait sur le fugitif et le renvoyait à se pourvoir devant le Parlement pour demander la cassation des charges, informations, procédures et arrêts le concernant, non seulement sur le fait du complot contre la vie du roi, mais encore à propos de l'affaire du château de Chevannay. Le 27 janvier 1582, le roi, par lettres patentes, confirmait la précédente décision, et le s^r Le Marlet de Saulon, ainsi que le prévôt de Paris, les deux principaux requérants contre le baron de Vitteaux, étaient même assignés devant le Parlement pour expliquer leur attitude[2]. Enfin, le 10 juillet 1582, Claude Languet, sergent royal au bailliage d'Auxois et

1. Livre de souvenance de M. Pépin (*Analecta Divionensia*, t. I).
2. Arch. de la Côte-d'Or, série E. 728.

Digitized by Google

chancellerie du duché de Bourgogne, demeurant à Vitteaux, signifiait aux séquestres des biens du baron « de incontinent et sans délai rendre compte audit sieur baron ou aultres, ayant charge de luy dudict revenu depuis le jour et heure qu'ils ont esté à ce establis...[1] ».

Le baron de Vitteaux put donc rentrer en possession de ses biens et reparaître à Paris. En 1583, il y était certainement, puisqu'il s'y battait en duel derrière les Chartreux[2] le 7 août et s'y faisait tuer par le jeune Yves d'Alègre, le propre fils d'une de ses victimes, M. de Meilhaud.

Léo Mouton.

1. Arch. de la Côte-d'Or, série E. 728.
2. A peu près où se trouve actuellement l'avenue de l'Observatoire.

Digitized by Google

LA VIE CHÈRE AU XVIe SIÈCLE

Jean Bodin, l'auteur de la *République* (1576), ayant conçu la politique non comme un système de théories spéculatives, mais comme une science expérimentale, ne pouvait négliger d'étudier les questions économiques qui, de son temps, sollicitaient l'attention des grands « officiers » de la monarchie française. Pour soulager le peuple, — éternel problème dont toutes les histoires sont pleines, — comme il le constate lui-même, on demandait alors que les impôts et les charges fussent réduits et remis exactement dans l'état où ils étaient sous le règne de Louis XII.

Bodin jugeait cette proposition un anachronisme absurde. Les finances de la France sous Charles IX ne pouvaient redevenir telles qu'elles étaient soixante ans auparavant, pour cette simple raison que l'or et l'argent, depuis le règne de Louis XII, « estoient venus en si grande abondance des terres neufves, mesmement du Pérou, que toutes choses sont enchéries dix fois plus qu'elles n'estoyent ».

Les preuves de cette hausse du coût de la vie, Bodin les tirait de documents d'archives, « des coustumes du royaume, des anciens contracts et adveux, où l'on void l'estimation des fruicts et victuailles dix, voire douze fois moindre qu'elle n'est à présent et par conséquent les fermes et le prix des terres douze fois moindre qu'il n'est pour le jour d'huy ».

Une des conséquences de cette dépréciation de l'or et

Digitized by Google

de l'argent avait été le relèvement des salaires, gages, soldes et traitements. « L'or et l'argent estant communiqué à la France pour la nécessité des vivres et marchandises qui vont sans cesse en Espagne, l'estimation de toutes choses a haussé et, par conséquent, les gages des officiers, la paye des soldats, la pension des capitaines, les journées et vacations d'un chacun... » (*République*, VI, 2).

Cette question du renchérissement général de la vie que Bodin ne traite ici qu'incidemment, à propos d'un problème financier, il avait eu l'occasion de l'étudier plus à fond, quelque dix ans auparavant. Un certain M. de Malestroit avait soutenu assez témérairement que « pour l'achat de toutes choses » l'on ne « bailloit » pas alors plus d'or ni d'argent que l'on en baillait autrefois. Pour réfuter cette thèse, Jean Bodin avait publié une longue dissertation : *La response de maistre Jean Bodin, advocat en la cour, au paradoxe de Monsieur de Malestroit touchant l'enchérissement de toutes choses et le moyen d'y remédier*... Paris, 1568[1].

Le moyen de remédier au renchérissement de la vie! Comment résister à la promesse séduisante de ce titre? — Voyons donc quelles solutions Bodin apporte aux problèmes, redevenus d'actualité, de la vie chère.

Il établit d'abord que, sans contestation possible, tout a enchéri depuis un demi-siècle. De cette hausse de toutes choses, il trouve quatre causes :

Tout d'abord, l'or et l'argent abondent pour des raisons diverses : développement du commerce, particulièrement avec le Levant, extension des cultures, fondation de la banque de Lyon par Henri II. « Afriandés par la grandeur du profit » [le taux de l'intérêt était de 10, puis de 16 et même de 20 %], Florentins, Lucquois, Gene-

1. Une autre édition parut en 1574 sous ce titre : *Le discours sur l'extrême cherté qui est aujourd'huy en France, présenté à la mère du roy par un sien serviteur*. Cité par M. Chauviré : *Jean Bodin*, p. 516.

Digitized by Google

vois, Suisses, Allemands ont apporté « une infinité d'or et d'argent en France ». La création des rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris a eu le même résultat.

Il y a donc afflux et abondance d'or et d'argent sous Charles IX. — Mais on ignore alors les phénomènes appelés de nos jours *inflation fiduciaire*, *saturation fiduciaire*, etc. (vocables monstrueux que n'eût pas tolérés la langue de Bodin, quelque éloignée qu'elle soit pour la pureté de celle d'un Montesquieu !).

La hausse du coût de la vie est due, en second lieu, aux « monopoles », c'est-à-dire aux manœuvres illicites des syndicats de commerçants, d'artisans et de manœuvres. Le chancelier Poyet avait sagement avisé qu'on devait supprimer les « confréries » qui, sous prétexte de religion, s'occupent en réalité d'intérêts corporatifs ! « Marchands, artisans et gaignedeniers... s'assemblent pour assoir le prix des marchandises ou pour enchérir leurs journées et ouvrages. ».

La disette, qui rend les produits rares, est la troisième cause qui en accroît le prix. Elle procède soit des difficultés d'importation, soit du « dégat », c'est-à-dire du gaspillage, qui consiste principalement dans les extravagances des modes féminines ou masculines. Que d'étoffe perdue, par exemple, dans un vêtement dont les manches ou les chausses sont « tailladées » !

Enfin, la fantaisie des princes a mis un prix excessif et conventionnel à certains articles. Grands et bourgeois ont suivi leur exemple. N'a-t-on pas découvert, au cours d'un procès, qu'un financier parisien poussait la délicatesse jusqu'à envoyer blanchir ses chemises en Flandre, à raison d'un teston par pièce ? C'est-à-dire que — au pouvoir d'achat qu'avait alors cette monnaie d'argent — il payait une somme, correspondant actuellement à seize francs, pour le blanchissage d'une chemise ! Et pour achever de gâter les prix, il ajoutait à cette somme extravagante un large pourboire : « Pour dix botes de chemises..., jamais ne donnoit moins d'un teston pour les espingles ! »

Digitized by Google

Quels sont les remèdes que Bodin recommande pour enrayer ce renchérissement de la vie? — Il ne faut pas songer à réduire l'abondance des métaux précieux, pas plus qu'à restreindre la « traite », c'est-à-dire l'exportation.

L'importation est à encourager, à l'exception de celle des articles de luxe de provenance italienne : atours, parfums, fausses pierreries..., et poisons.

Surtout, il importe d'organiser le ravitaillement municipal : que chaque ville ait son grenier public, et on ne verra plus « ces monopoles des marchands qui serrent tout le blé et souvent l'acheptent en herbe pour y asseoir le prix à leur plaisir ».

Il faudra ensuite se décider à manger moins de *chair*, c'est-à-dire de viande, et à la remplacer par une denrée que l'on ne consommait guère, en ce temps-là, qu'en carême : le poisson de mer. Contrairement au préjugé commun, dit Bodin, la marée est excellente dès le mois de septembre et jusqu'en mars, particulièrement le « poisson de la mer Océane, plus grand, plus gros, de meilleur goût que celui de la mer Méditerranée, de quoy Rondelet nous a bien averti en son livre des *Poissons* ». Que le prince donne l'exemple, qu'il fasse servir de la marée sur sa table : aussitôt, grands seigneurs et courtisans, puis tout le menu peuple en mangeront à l'envi. « C'est ainsi qu'Adrian[1], Flamand de nation, de pauvre escholier nourri de merluz, ayant esté créé pape, par le moyen de son disciple Charles V, comme il aimoit et louoit sans profit le merluz salé, tous les courtisans et béguins consistoriaux en mangeoyent, contre leur conscience, pour gratifier Sa Sainteté... » Lorsque la marée aura été mise ainsi en crédit, « le menu peuple, les paysans et artisans auront bon marché de la chair et, par conséquent, la volaille sera aussi à meilleur conte ».

Enfin, il faut réformer les monnaies. Décrier le billon et réduire les monnaies au plus haut titre possible sont

1. Adrien Florisse, né à Utrecht, précepteur de Charles-Quint, élu pape sous le nom d'Adrien VI en 1522.

Digitized by Google

les deux principes d'un long programme de politique monétaire que Bodin expose avec force arguments, dont nos techniciens de la finance pourraient dire la valeur pratique.

Restreindre l'importation des articles de luxe, encourager la consommation des denrées communes et de prix modique, organiser le ravitaillement municipal, ces remèdes au renchérissement de la vie sont précisément ceux que préconisent aujourd'hui nos hommes d'État et nos économistes. Le fureteur qui feuillette les ouvrages de Bodin a la surprise de découvrir que ces idées ne sont pas nouvelles, — pas plus que ne sont inédites certaines fantaisies du luxe moderne. Mais, en matière d'économie politique, les idées ne valent que par leur réalisation. Qui trouvera les moyens d'appliquer les remèdes au renchérissement de la vie proposés par Bodin aura encore le mérite d'une invention originale !

Jean PLATTARD.

Digitized by Google

L'HISTOIRE NATURELLE

DANS

L'ŒUVRE DE RABELAIS

(5e article[1]).

CHAPITRE VI.

Observations et utilisation.

Nous venons d'exposer les résultats multiples et variés des voyages de Rabelais, dont la vie a été une des plus mouvementées du XVIe siècle. Sa curiosité ne connaissait pas de bornes : elle embrassait les êtres et les choses avec le même intérêt, la même sympathie.

Les témoignages abondent.

Le but de ses premiers voyages en Italie a été en premier lieu scientifique, et bien que les résultats qu'il a obtenus dans ce sens n'aient pas répondu à ses efforts, il n'en a pas moins profité pour élargir ses connaissances dans le domaine de la nature. C'est pendant un de ces voyages d'outre-monts que Rabelais a visité la célèbre ménagerie florentine des Strozzi, à laquelle il fait allusion quelques années plus tard dans son *Quart Livre*. La vue des animaux exotiques, d'une extrême rareté dans la première moitié du XVIe siècle, a été pour lui le commentaire vivant des descriptions animées qu'il avait lues et relues dans Pline.

Et plus tard, à chaque occasion qui se présentait, il s'efforçait de compléter ses connaissances théoriques par

1. Voir *Revue du XVIe siècle*, t. III, p. 187 à 277; t. IV, p. 39 à 104 et p. 203 à 306; t. V, p. 28 à 74.

Digitized by Google

l'expérience de la vie. Les collectionneurs de raretés zoologiques sont ses amis : chez l'un d'eux, Hans Kleberger, riche négociant lyonnais, il voit de près un rhinocéros, bête presque inconnue à cette époque et que Rabelais ne représente dans l'abbaye de Thélème qu' « en pincture ». Chez un autre de ses contemporains, Charles des Marais, médecin lyonnais, il prend pour la première fois connaissance réelle du caméléon, bête alors non moins rare.

Certains des animaux exotiques, par exemple le singe, l'attirent particulièrement et on verra plus bas quel parti notre auteur a tiré de ses observations.

Sa sollicitude pour les petits oiseaux, pour les moineaux et les bouvreuils, se manifeste dans plus d'un passage :

Les *passereaux* ne mangent sinon qu'on leur tappe les queues. Je ne boy sinon qu'on me flatte (l. I, ch. v).

Compere, tout beau, vous faictes rage de humer. Je donne au diesble (dist il) tu n'a pas trouvé tes petitz *beuvreaux de Paris* qui ne beuvent en plus qu'un pinson et ne prenent leur bechée sinon qu'on leurs tape la queue à la mode des passereaux (l. II, ch. xiv).

Voici une comparaison prise sur les lapins (l. III, ch. xx) : « Panurge jecta son regard biscle sus Nazdecabre branlant les baulevres *comme font les connins* mangeans avoine en gerbe ».

Cette autre est une évocation des oiseaux palustres de la Sèvre Niortaise : « Empalletocqué comme une *duppe* » (l. I, ch. xxi), c'est-à-dire engoncé dans son froc comme la tête de la huppe enveloppée par sa double rangée de plumes.

En mentionnant la chouette, Rabelais relève à la fois son penchant au vol et son aspect parfois très avenant.

Panurge ayant rêvé avoir été transformé en tabourin et sa future jeune femme en chouette, Pantagruel interprète ainsi ce songe (l. III, ch. xiv) : « J'entends aussi ne sera de vous faicte métamorphose en tabourin, mais d'elle

Digitized by Google

vous serez battu comme tabour à nopces ; ne d'elle en Chouette : mais elle vous desrobbera, comme est le naturel de la *Chouette* ».

Cependant Panurge l'entend au rebours (l. II, ch. XXXIV) : « Je seray ioyeulx comme un tabour à nopces, tousjours sonnant, tousjours ronflant, tousjours bourdonnant. Ma femme sera coincte et jolie comme une belle petite *Chouette* ».

Le premier trait a été également retenu par Jean Le Maire, dans sa « Second Epistre de l'Amant vert » (*Œuvres*, t. III, p. 24) :

> Renards trop fins, *chouettes* larronnesses,
> Pourceaux gourmans et grives grands yvresses...

Et par Marot, dans une de ses épigrammes (*Œuvres*, t. I, p. 199) :

> Quel qu'il soit, il n'est point poete,
> Mais filz aisné d'une *chouette*,
> Ou aussi larron pour le moins.

Quant à la beauté de la *chouette*, dont le nom garde cette acception dans le langage vulgaire, c'est là une observation bien réelle : « Quelques espèces de strigiens offrent des couleurs très vives, très pures notamment et qui leur donnent une beauté particulière » (Brehm, *Oiseaux*, t. I, p. 489).

C'est surtout le monde des animaux domestiques[1] qui a

1. Le réalisme minutieux de Rabelais n'a pas oublié les voix des bêtes familières à l'homme et les cris dont on se sert pour les appeler ou les chasser. Ces curieuses notations sont les premières qu'on rencontre dans un monument littéraire. Bornons-nous à citer :

« Voyez ce mouton là, il a nom Robin... Robin, Robin, Robin ! *Dez, bez, bez !* O la belle voix !... » (l. IV, ch. VI).

« Mais rr ! rrr ! rrrr !... Ho, Robin, rr ! rrrrr ! Vous n'entendez ce languaige... » (l. IV, ch. VII).

« Hors d'icy, Caphards de par le Diable, hay ! Estes vous encore là... *Gzz ! gzzz ! gzzzz !* Davant, davant ! » (l. III, Prol. de l'auteur).

« ... commencerent crier *myault, myault, myault !*... comme s'ilz eussent ploré » (l. IV, ch. LIV).

Quant au sourd murmure du singe, voir le passage cité ci-dessous.

Digitized by Google

fourni à la langue de Rabelais des images frappantes et originales.

Ses comparaisons, ses proverbes et ses métaphores zoologiques sont en plus grand nombre que chez les autres écrivains du XVIe siècle. Ce qui les distingue spécialement ce n'est pas autant leur variété que leur originalité. Les comparaisons et les images tirées de la vie des animaux se rencontrent à toutes les époques, mais celles de Rabelais présentent un cachet personnel très accusé : reflets immédiats de l'expérience de la vie, elles sont incomparablement plus vivantes que celles de ses prédécesseurs.

La même remarque s'applique aux proverbes, genre extrêmement fréquent en ancien et en moyen français. Ceux qui se rapportent aux animaux sont très rares et d'une observation banale. Il faut arriver à Rabelais pour trouver dans sa parémiologie zoologique les premiers résultats d'observations personnelles[1]. Relevons-en quelques aspects.

A. — *Animaux domestiques.*

Nous allons passer en revue quelques-uns des animaux domestiques dont les faits et gestes ont enrichi la langue de Rabelais d'images prises sur le vif, d'expressions caractéristiques.

Cane. — On sait que les canes excellent à nager, elles fendent l'eau avec grâce et plongent avec beaucoup d'adresse. C'est à ce trait que Rabelais fait allusion (l. III, ch. VI) : « Advenent le jour de bataile plus tost *se mettroient au plongeon comme canes*, avecques le baguaige, que avecques les combatans et vaillans champions ».

Il en a tiré la locution proverbiale *faire la cane*, se sauver en se jetant à bas ventre, se dérober au danger (l. I, ch. XLII) : « Par dieu, qui *fera la cane* de vous aultres, je

1. Cette originalité ressort avec évidence si l'on compare la métaphore zoologique dans Rabelais et chez son contemporain et ami, Clément Marot. Voir, sur ce dernier, la monographie de Joseph Mensch, *Das Tier in der Dichtung Marot's*, Nauenbourg, 1906.

Digitized by Google

me donne au diable si je ne le fays moyne en mon lieu et l'enchevestre de mon froc! »

Après Rabelais, cette locution a été employée par Des Périers et Montaigne (voir Littré); le parler vulgaire dit *caner* avec le même sens.

Un autre trait de cet oiseau de basse-cour a frappé notre auteur : la cane est craintive et son extrême prudence lui donne un aspect de confusion, de niaiserie. De là (l. II, ch. XVIII) : « A laquelle parolle *ilz demourerent tous estonnez comme canes*, et ne ausoient seulement tousser[1] ».

Un dernier trait. Les canes ont toujours le bec en l'eau (l. I, ch. XXI) : « Aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité, *boyre à tas*, *à tas*, *à tas*, *comme canes* : mais ouy bien de boyre matin ».

Guillaume Coquillart avait déjà dit :

> Du surplus ne servoit à rien,
> Fors à *boire comme une cane*...
>
> (*Œuvres*, t. II, p. 97.)

CHÈVRE. — Son attitude désespérée au moment de l'agonie et de l'avortement ont frappé Rabelais : « Panurge... tirant la langue tant qu'il povoit, et tournant les yeulx en la teste, *comme une chievre qui meurt* » (l. II, ch. XIX)... — « Nazdecabre leva les œilz au ciel et les tournoyoit en la teste *comme une chevre qui avorte* » (l. III, ch. XX).

Au naturel fantasque de la chèvre, à son allure capricieuse, se rapporte (cf. l. V, ch. XXXIX : « *A saux de chievre* », à bonds) *chevreter*, s'irriter, proprement se dépiter comme la chèvre, métaphore que l'ancienne langue exprime également par *prendre la chèvre* : « En lieu de les servir, je les fasche... Advenant le cas, ne seroit ce pour *chevreter*? » (l. III, Prol.).

L'expression proverbiale *estourdy comme un bouc* (l. IV, ch. LXVII), ou de *bouc estourdy* (l. II, ch. XIV), reflète ce

1. On dit, dans le Poitou, « sot comme une *cane* » (Rolland, t. VI, p. 183).

Digitized by Google

même naturel emporté de la bête se précipitant tête baissée devant le danger.

CHEVAL. — Cet animal a joué un rôle considérable dans l'ancienne société française du XIIe-XIIIe siècle. Les chansons de geste en témoignent abondamment[1]. C'est à cette époque que remontent de nombreux appellatifs : destrier et palefroi, haquenée et roncin, coursier et limonnier... De même, la nomenclature essentielle relative à la robe (bai, blanc, brun, fauve, etc.), à l'allure (saut, trot, galop) et surtout à la race : Arabie, Barbarie, Espagne, Gascogne, etc.

C'est de l'Espagne que nous est venu le *genet* (l. I, ch. XII); de l'Angleterre, le *guildin* (ibid.), et de l'Écosse, le *hobin* (ibid.) : le premier et le dernier antérieurs à Rabelais, le *guildin* à peu près contemporain[2].

Le *barbari*, ou cheval barbaresque, de l'ancienne langue, a été remplacé par *barbe* au XVIe siècle (l. I, ch. XXIII), les chevaux barbes étant amenés à Marseille des pays de l'Orient (Tripoli, Tunis, Alger, Caire). Les fameux chevaux de Gascogne sont encore représentés chez notre auteur par le *lavedan*[3], alors que le gros cheval de Frise, le *frison*[4], était acheté à la foire de Francfort (l. I, ch. XII) : « Voicy, dist il, les estables que demandez, voylà mon Genet, voylà mon Guildin, mon *Lavedan*, mon Traquenard, et les

1. Voir Bangert, *Die Tiere im altfranzösischen Etpos*, Marbourg, 1885, p. 8 à 121. L'auteur y cite une soixantaine d'appellatifs anciens du cheval, dont un petit nombre seulement avait survécu au XVIe siècle.

2. Dans une pièce de vers à peu près contemporaine (Montaiglon, *Recueil*, t. VIII, p. 39), on lit ces rubriques des strophes : L'acquenée. — Le double courtault. — Le *haulbin* d'Angleterre. — Le *jenet* d'Espagne... — Le traquenart. — Le *guilledin*...

3. Cf. Belleforest, *Cosmographie*, Paris, 1575, t. I, fol. 267 : « Les monts de *Lavedan*, tant recommandez pour nourrir les meilleurs chevaux de Gaule, et tels qui surpassent les Espagnols en force et en dexterité. »

4. Cf. Bouchet, *Serées*, t. II, p. 250 : « Entre tous les chevaux, on estime les chevaux turcs de Natolie, les tartares de Scythie, les *Frisons* d'Allemagne, les coursiers de Naples, les courtaux de France, les genets d'Espagne, les barbes de Numidie, les haquenées d'Angleterre. »

Digitized by Google

chargent d'un gros livier, je vous donne (dist il) ce *Phryzon*, je l'ay eu de Francfort ».

La Renaissance n'a pas ajouté grand'chose à l'héritage du passé. L'équitation seule a fait de grands progrès, grâce aux maîtres voltigeurs venus de l'Italie. Cette équitation perfectionnée[1] joue naturellement un rôle dans le programme d'éducation de Ponocrate (l. I, ch. XXIII).

CHIEN. — Les noms des chiens de chasse remontent également à l'ancienne langue : le *levrier* et le *terrier* (l. IV, ch. XLIV), le *vaultre* (l. II, Prol.) et l'*hespanol* ou épagneul (l. I, ch. XII); finalement le *chien de monstre* ou d'arrêt, qui montre le gibier (l. III, ch. XVI). Rabelais fait en outre mention des chiens *corses* (dans la *Sciomachie*) ou chiens de bergers, et du chien basset, sous le nom angevin d'*herbault* (l. IV, ch. LII) : « ... monter dessuz comme *Herbault* sus pauvres gens ». Ménage remarque que la comparaison dont se sert ici Rabelais était encore usuelle en Anjou : « Lorsque quelqu'un s'est rué sur un autre, on dit : *Il s'est jetté dessus comme Herbaut sur pauvres gens*, parce que ces animaux se ruent ordinairement sur les gueux qui vont aux portes des gentilshommes[2] ».

Le chien a fourni à Rabelais nombre de comparaisons dont les plus significatives sont tirées de la chasse :

Le gosier [des verolez et goutteux] leur *escumoit comme à un verrat* que les *vaultres* ont aculé entre les toiles[3] (l. II, Prol.).

1. Il est curieux de constater que, en ce qui touche le cheval, la nouvelle nomenclature de Rabelais est plutôt d'origine livresque : chevaux *desultoires*, faire de petits *popismes* (l. I, ch. XXIII). Pour désigner la robe du cheval, notre auteur se sert, entre autres, de nombreux termes grecs (l. I, ch. XII).

2. Il est probable qu'en l'employant Rabelais faisait en même temps une allusion plaisante à Gabriel de Puits-Herbaut, un de ses adversaires les plus acharnés. Voir, sur l'origine de ce nom angevin de chien, la *Revue du XVIe siècle*, t. III, p. 25-26.

3. Cf. Nicot (1606) : « *Toiles*. Ce sont de grandes pieces de toille grosse et espesse, tissue en coutil, bordée de grosses cordes, qui servent pour le desduict des Princes, quand ils veulent enclorre un sanglier pour le courre comme dedans un parc. »

Digitized by Google

Les maroufles le regardoient [Gymnaste]... *tirans les langues comme levriers*, en attente de boire après... — Vous les eussiez veu *tirans la langue comme levriers* qui ont couru six heures (l. I, ch. XXXIV, et l. II, ch. II).

Ce sont vrays *chiens de monstres* [les vieilles femmes], vrays rubricques de droict (l. III, ch. XVI), c'est à dire avisées et de bon conseil.

Quelques traits maintenant de la vie physique et morale du chien. Son habitude de dormir le jour au soleil, pendant la chaleur, fournit un des problèmes proposés à Pantagruel par ses compagnons (l. IV, ch. LXIII) : « Ponocrates s'estant un peu frotté le front, et sescoué les aureilles, demanda : maniere de ne *dormir* poinct *en chien*? — Comment entendez vous, *dormir en chien?* — C'est, respondit Ponocrate, dormir à jeun en hault soleil, comme font les chiens ».

D'autre part, la voracité du chien rencontrant quelque os *medullare*, décrit au début du roman, trouve son pendant dans la contenance à la fois craintive et avide de la bête, qui se retourne de peur d'être surprise et par suite privée du morceau friand (l. ¶, ch. XXXV) : « Les maroufles... s'enfuyoient *regardant derriere soy comme un chien* qui emporte un plumail », c'est-à-dire un aileron d'oie ou de dinde, dont les chiens sont très friands.

Ailleurs, Frère Jean, à la vue des belles jeunes filles qui servaient les convives au dîner d'Homenas (l. IV, ch. LI) : « Frère Jean les *regardoit de cousté comme un chien* qui emporte un plumail ».

De tout temps, la langue a couvert le chien d'opprobre et de mépris. De là, déjà anciennement, le nom de *chien* appliqué comme une épithète dédaigneuse aux non-chrétiens, en premier lieu aux musulmans, acception dont on trouve un écho dans Rabelais (l. I, ch. XXXIII) : « Ne tuerons nous pas tous ces *chiens* Turcs et Mahometistes? »

De là aussi, comme terme de dénigrements :

Puys demande Pantagruels : « Quelz gens habitent en ces

Digitized by Google

belle *isle de chien?* » [l'isle de Chaneph]. — Tous sont, respondit Xenomanes, hypocrites, hydropicques... (l. IV, ch. LXIV).

De cestuy monde rien ne prestant ne sera qu'une *chienerie* (l. III, ch. III).

Des différentes variétés de chiens, les *mâtins* reviennent fréquemment dans Rabelais qui tire de leur nom ces emplois métaphoriques :

1° Gros, énorme, en parlant des choses : « Apporte ce grand *mastin de pasté* jambique ou janbonique » (l. IV, ch. XXII).

2° Cruel, tyran, épithète donnée tantôt aux sbires ou suppôts : « Ces *mastins* Chicquanous... » (l. IV, ch. XIII), tantôt aux moines (l. III, Prol..., « ces *mastins* Cerbericques... ») qui poursuivent les hérétiques, comme les mâtins font la chasse aux sangliers; et finalement aux maris jaloux et tracassiers, « ... rassotez *mastins*... » (l. I, ch. LIV).

3° (Ironiquement) gaillard, luron : « Accurse, Balde, Bartole... et autres vieux *mastins* » (l. I, ch. XL). — « Semiramis, Pasiphaë, Egesta... et autres telles *mastines* » (l. III, ch. XXXIV).

CHAT. — Des animaux domestiques, c'est le chat qui a fourni à notre auteur le plus grand nombre d'images. Ces créations rabelaisiennes ont joui d'une faveur particulière et sont restées dans la langue.

Rappelons tout d'abord quelques variétés de chat mentionnées par Rabelais :

Chat de mars, c'est-à-dire né au mois de mars, regardé[1] comme excellent en Anjou (l. I, ch. XIII, et l. IV, ch. XXXII).

Chat garannier, chat appelé aujoud'hui *haret*, chat domestique qui s'est retiré dans les bois et les garennes et y vit du gibier : les *chats garanniers* sont envisagés (l. V, ch. XI) comme « les collatéraux » de Grippeminaud.

Chat soubelin, c'est-à-dire à poil long et soyeux (comme

1. Paul Sébillot, *Le Folklore de France*, t. III, p. 82.

Digitized by Google

la zibeline), sorte d'angora. Affolé par le bruit, Panurge remonte sur le pont avec un grand chat attaché à ses jambes (l. IV, ch. LXVII), un *chat soubelin*[1], que Rabelais appelle plus loin le « celebre chat Rodilardus ».

En passant aux images tirées de la vie physique ou morale du chat, remarquons que plusieurs noms patois et enfantins de la bête ont acquis, en passant en français, des sens métaphoriques qui ont fait oublier leur humble origine. Citons en premier lieu les suivantes qui sont en partie antérieures à Rabelais, mais qu'il a enrichies à son tour d'acceptions et nuances nouvelles. Ce sont les notions de :

1° Vagabondage. Le chat est le « rôdeur » par excellence; de là dès la fin du XVe siècle, *maraud*, gueux, vocable qui n'est que le nom du matou dans les patois du Centre (Cher, Indre, Creuse). Le mot se lit dans la « Quatriesme Repeue franche des souffreteux » (attribuée à tort à Villon) :

Quant est d'argent, je n'en ay point,
Affin de le dire tout hault.
Comment! m'en irai je en pourpoint,
Et desnué comme un *marault*[2]?

Chez Rabelais, le terme a cette triple acception :

a. Gueux, mendiant : « Et attendu le comete de l'an passé,... mourra à l'hospital un grand *marault* tout catarrhé et croustelevé » (*Pant. Progn.*, ch. III);

b. Coquin, vaurien : « Que sacrifient... ces *maraults* à leur Dieu Ventripotent? » (l. IV, ch. LX);

1. Voir, sur *soubelin* et ses acceptions métaphoriques chez Rabelais et les écrivains du XVIe siècle, notre notice dans la *Rev. Ét. Rab.*, t. X, p. 475 à 479, et *Revue du XVIe siècle*, t. I, p. 506 à 507.

2. Il est probable que le synonyme *mareux* de la ballade en jargon de Villon :

Gueux affinez, allegrins et flouars,
Mareux, arves...

remonte à la même origine provinciale : en effet, à Noyon, *mareux* est le nom du matou (Corblet).

Digitized by Google

c. Rustre, lourdaud : « ... ces *maraulx* Chicquanous... » (l. IV, ch. XII).

Le synonyme *maroufle*, qu'on lit pour la première fois chez notre auteur, est également le nom vendéen du chat mâle. Rabelais s'en sert fréquemment avec les diverses acceptions de *maraud*, surtout avec les deux dernières : « Je croy que ces *marroufles* veulent que je leur paye icy ma bien venue » (l. I, ch. XVII) et « les *marroufles* de la ville battoient les escholiers » (l. II, ch. V).

2° Contenance à la fois orgueilleuse et insinuante, semblable à celle du chat qui fait le gros dos, en guise de menaces ou en quête de caresses. L'expression *faire du grobis*, faire le présomptueux ou l'entendu, prendre l'air de grand seigneur ou de grave personnage, est fréquente au XVe siècle, plus rare dans la première moitié du XVIe. Rabelais l'emploie dans ce passage (l. II, ch. XXX) : « Je veiz maistre Jean le Maire qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres roys et papes de ce monde faisoit baiser les piedz et *en faisant du grobis* leur donnoit sa benediction ».

Le terme *grobis*, c'est-à-dire *gros bis*, est un des noms vulgaires du chat[1] mâle, proprement gros chat, *bis* étant une appellation enfantine de la bête, d'après son cri (aujourd'hui, à Montbéliard, *bss-bss !* à Saint-Pol, *pss-pss !*). De là le sens de « gros bonnet », encore transparent dans ce passage de Rabelais (l. III, ch. XXIII) : « Ton froc et ton domino de *grobis*... ».

Son synonyme amplifié, *raminagrobis*, signifie littéralement gros chat qui ronronne (Vosges, *raminer*, ronronner) : c'était encore, au XVIIe siècle, le nom du chat mâle en Lorraine et à Paris (sous la forme *rominagrobis*), comme l'attestent Le Duchat et le *Trévoux*. Ce nom figure déjà dans une formulette calligraphique du XVe siècle, et l'expression *faire du raminagrobis*, synonyme de *faire*

1. De là l'acception libre de « sexe » que *grobis* a dans un passage du *Mistere de la Passion* de 1490, passage cité par Fr.-Michel dans ses *Études sur l'argot*, v° *bis*.

Digitized by Google

du grobis, se rencontre assez souvent aux xve-xvie siècles[1]. Rabelais, qui ignore cette dernière expression, donne à *raminagrobis* ces deux acceptions :

a. Magistrat[2] revêtu de son hermine (comme le chat de sa fourrure) : « Chaffoureus de parchemin, Notaires, *Raminagrobis*, Portecolles, Promoteurs... » (*Pant. Progn.*, ch. v).

b. Gros bonnet, grand seigneur. Rabelais donne le nom de *Raminagrobis* (l. III, ch. xxi) à « ung vieil Poëte françois » qui est vraisemblablement, suivant l'heureuse conjecture d'Abel Lefranc[3], Jean Le Maire de Belges qu'Épistémon aperçoit dans l'autre monde (l. II, ch. xxx) *faisant du grobis* et donnant sa bénédiction aux papes et rois de la terre.

Ce sens, particulier à Rabelais, a fait fortune, ayant été adopté par plusieurs écrivains de l'époque : Du Fail, Cholières, Brantôme, etc.

3° Hypocrisie, image par exellence du chat, cet animal « doux, bénin et gracieux ». Chez Rabelais, cette notion est représentée par ces trois vocables se rattachant au félin :

Chattemite, composé synonymique dont les éléments

1. Voir ce texte et les témoignages contemporains sur *grobis* et *raminagrobis* dans notre article de la *Rev. Ét. Rab.*, t. IX, p. 275 à 282, et *Revue du XVIe siècle*, t. I, p. 505 à 506.

2. Les avocats et les notaires ont été de tout temps ainsi représentés. Le satirique picard Gautier de Coincy, parlant des hommes de loi du xiiie siècle, dit (*Miracles*, éd. Pocquet, v. 602) :

« Chascuns veut avoir en corsée
Chappe vaire, *chappe fourrée*
Et chapel avoir de bonnet. »

Clément Marot, dans son Ier Coq-à-l'âne (1532) :

« Porte bonnetz carréz ou rondz,
Ou *chapperons fourrez d'hermine*... »

Et la *Satyre Ménippée*, à propos de juristes (p. 127) : « Il faut aller saccager ces *chaperons fourrez* de la Cour de Parlement, qui se meslent des affaires d'Estat, où ils n'ont rien que veoir. »

3. *Revue du XVIe siècle*, p. 144 et suiv.

Digitized by Google

constitutifs reviennent déjà dans le *Romant du Renart :*

Por le grant engin et por l'art
Est le gorpille Richeut dite :
Se l'une est chatte, l'autre est mite;
Molt a ci bonne compaignie,
Et l'une et l'autre senefie.

(Éd. Martin, t. II, p. 339.)

Ce dernier nom enfantin est le primitif de *mitou*, matou. Rabelais l'emploie souvent au sens d'hypocrite et lui donne toute une progéniture, des femmes et des petits (l. IV, ch. LXV) : « Là — dans l'île de Chaneph — sont belles et joyeuses hypocritesses, *chattemitesses*, hermitesses, femmes de grande religion. Et y a copie de petitz hypocritillons, *chattemitillons*, hermitillons ».

Cette acception d'hypocrite remonte au xve siècle[1], mais Marot et Rabelais l'ont spécialement appliquée aux théologiens et moines. Le premier, dans la Quatrième épître du coq-à-l'âne, appelle la Sorbonne « la saincte *chattemite* »; maître François en use fréquemment comme épithète des « diables engiponnés », c'est-à-dire des moines de toutes couleurs (l. IV, Prol. anc.) : « Tous les vieux quartiers de luneaux cafars, cagots... *chattemittes* ».

On se rappelle les vers de La Fontaine :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la *chattemite*,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras...

(*Fables*, l. VII, fable 16.)

Mitouflé, moine enveloppé dans son froc comme le chat dans sa fourrure (l. I, ch. LIV). C'est un dérivé de *mitoufle*, chat, nom parallèle à *maroufle*. Le moyen français en a

1. Cf. *Mistere du Vieil Testament*, t. IV, p. 346 :

Hellas! et quel notable frere!
Comment il fait la *chatemitte!*
Il a ceste parolle dicte,
Affin qu'on die qu'il est piteux.

Digitized by Google

tiré *mitouflet*, hypocrite, mot familier aux *Mystères du XVe siècle*, sens parallèle à *mitouin*, et la langue moderne le composé *emmitoufler*, envelopper de fourrures ou d'étoffes douces et moelleuses.

Mitouard, c'est-à-dire gros matou (l. V, ch. XIV) : « Grippeminaud marie une sienne Chattefourrée avec un gros *Mitouard*, chat bien fourré... » Au sens propre, le mot se rencontre dans un pamphlet dirigé contre Marot, vers 1537[1]. Forme amplifiée de *mitou*, matou, qu'on lit souvent dans les *Serées* de Bouchet (t. III, p. 56) : « Ce *mitouart* emportoit mes lapereaulx ».

Pattepelue, à la patte poilue (l. II, ch. XII : « Lycaon *patepelue* ») et semblable au chat qui fait patte de velours, épithète appliquée aux moines : « ... aux papelards, burgots, *patepelues*... », l. IV, Prol. anc.

Cette acception est attestée pour la première fois chez Rabelais d'où elle passa chez du Fail. Celui-ci, dans le XVIIe des *Contes d'Eutrapel*, en parlant d'un évêque, « prud'hom hypocrite », le présente comme « surpassant en humilitez, chatemites et *pates pelues* tous les moynes du mont Athos ».

C'est au *Ve Livre* que ces images tirées du chat prennent un développement considérable et y atteignent la valeur de types ou de symboles. Qui ne connaît les figures représentatives des *Chafourrés* et de *Grippeminaud?* Ce sont là des portraits d'un puissant relief qui se sont imposés à l'imagination et ont fait le tour de la langue.

Grippeminaud, comme les variantes ultérieures, signifie *grippe-minet*, c'est-à-dire attrape-minets ou trompe-niais, épithète qui convient assez bien au juge suprême des Chats fourrés. Un des seigneurs de Picrochole porte déjà ce nom (l. I, ch. XLVII) : « Les nouvelles de ces oultraiges feurent sceues par toute l'armée, dont plusieurs commencerent murmurer contre Picrochole, tant que *Grippeminault* luy dist : Seigneur, je ne sçay quelle yssue sera de ceste entreprinse ».

1. Voir Ém. Philippot, dans *Rév. Ét. Rab.*, t. V, p. 140.

Digitized by Google

Le sens primordial du mot se retrouve dans une formulette traditionnelle que cite le *Moyen de parvenir* (ch. LXII et CIX) sous la forme « *gripeminaut* sans rire ». Ce jeu enfantin est analogue à celui de la « Bête qui monte » : les mères, pour amuser les petits enfants, les chatouillent en répétant : *Grippeminaut! grippeminaut!* Une formulette poitevine[1] correspondante le remplace par : « *Minet*, *minet*, d'où viens-tu? » paroles qu'on prononce en chatouillant la main de l'enfant.

Ajoutons que le nom en question, avec son sens rabelaisien, figure déjà dans l'inscription mise sur la grande porte de Thélème (l. I, ch. LIV)[2] :

> Cy n'entrez pas, vous, usuriers chichars
> Briffaulx, leschars, qui tousjours amassez,
> *Grippeminaux*, avalleurs de frimars...

L'auteur ne consacre pas moins de cinq chapitres, du XIe au XVIe, à décrire ces monstres de la corruption et de l'injustice.

Voici les *Chafourrés* dont l'auteur trace en couleurs sombres une image effrayante :

Les Chats fourrez sont bestes moult horribles et espouventables; ils mangent les petits enfans et paissent sus des pierres de marbre... Ils ont le poil de la peau non hors sortant, mais au dedans caché, et portent pour leur symbole et devise tous et chascun d'eux une gibbeciere ouverte, mais non tous en une maniere, car aucuns la portent attachée au col en escharpe, autres sus le cul, autres sus la bedaine, autres sus le costé et le tout par raison et misterc. Ont aussi les griphes tant fortes, longues et asserées que rien ne leurs eschappe, depuis qu'une fois l'ont mis entre leurs serres. Et se couvrent les testes aucune fois de bonnets à quattre gouttieres ou braguettes, autres de bonnets à revers, autres de mortiers, autres de caparassons mortifiez (l. V, ch. XI).

1. *Grippeminon*, dans Cholières, et *grippemini*, dans Philibert Le Roux.
2. Pineau, *Folklore du Poitou*, p. 469.

Digitized by Google

Ces *Chatz fourrez* personnifient les gens de la justice, les juges vénaux et leurs suppôts, les magistrats recouverts d'hermine et vivant de corruption. Leurs femmes les *Chattes fourrées*, sont tout aussi rapaces et leurs méfaits sont abhorrés par leurs propres enfants, les *Chat fourrillons*.

Plus hideux est encore le tableau que Rabelais trace de *Grippeminaud*, « l'archiduc des Chatz fourrez », et de la *tapinauldiere*, la salle de son tribunal :

Le pis fut quant passasmes le Guichet. Car nous fumes presentez pour avoir nostre bulletin et descharge devant un monstre le plus hideux que jamais fut descrit. On le nommoit *Grippeminaud*. Je ne vous le sçaurois mieux comparer qu'à Chimere ou à Sphynx et Cerberus ou bien au simulacre d'Osiris, ainsi que le figuroient les Egyptiens par trois testes ensemble joinctes, savoir est d'un lyon rugient, chien flattant et d'un loup baislant, entortillées d'un dragon soy mordant la queuë et de rayons scintillans à l'entour. Les mains avoit plaines de sang, les griphes comme de harpye, le museau à bec de corbin, les dens d'un sanglier quadrannier, les yeux flamboyans comme une gueule d'enfer, tout couvert de mortiers entrelassez de pillons, seulement apparaissoient les griphes.

L'auteur continue, sur le même ton violent, à nous décrire la justice *Grippeminaudière* et, ajoute-t-il, au sortir de l'horrible guichet, il fallait faire « des presens seigneriaux » tant à la dame Grippeminaulde qu'à toutes les Chattes Fourrées.

Ces descriptions grotesques contrastent singulièrement avec la satire indulgente dont notre auteur avait antérieurement parlé des juges, de la longueur indéfinie des procès et du caractère aléatoire des jugements. Il faut tenir compte, pour en expliquer la raison, de ses impressions de plus en plus pessimistes provoquées par les persécutions acharnées de ses ennemis qui en voulaient à la fois à sa personne et à ses écrits. Son optimisme faiblit graduellement. Ce *crescendo* de l'indignation rabelaisienne contre le fanatisme et la procédure judiciaire du temps a par-

Digitized by Google

couru diverses étapes qu'on peut suivre dans les Prologues des derniers livres de *Pantagruel :*

Des Caphars encores moins... Pourquoi? Pource qu'ilz ne sont de bien, ains de mal et de ce mal duquel journellement à Dieu requerons estre delivrez, quoy qu'ilz contrefacent quelques foys des gueux. Oncques vieil cinge ne feit belle moue. Arriere, mastins. Hors de la quarriere, hors de mon Soleil, Cahuaille au Diable (l. III, Prol.).

Caphards, Cagotz, Matagotz, Botineurs, Papelards, Burgotz, Patespelues, Porteurs de Rogatons, Chattemites, ce sont noms horrificques seulement oyant leur son. A la prononciation desquelz j'ai veu les cheveulx dresser en teste de vostre noble ambassadeur. Je n'y ay entendu que le hault Allemant et ne sçay quelle sorte de bestes comprenez en ces denominations. Ayant faict diligente recherche par diverses contrées, n'ay trouvé homme qui les advouast, qui ainsi tolerast estre nommé ou designé. Je presuppose que c'estoit quelque espece monstrueuse de animaulx barbares au temps des haultz bonnetz... Si par ces termes entendez les calumniateurs de mes escripts, plus aptement les pourrez vous nommer Diables... Ceulx cy ne sont (proprement parlant) diables d'enfer. Ilz en sont appariteurs et ministres. Je les nomme diables noirs, blancs, diables privez, diables domesticques (l. IV, Prol. anc.).

Et dans son épitre au cardinal Odet de Châtillon, qui a fait obtenir à Rabelais un privilège royal pour ses livres :

La calumnie de certains Canibales, misantropes, agelastes, avoit tant contre moy esté atroce et deraisonnée qu'elle avoit vaincu ma patience et plus n'estois deliberé en escrire un iotta. Car l'une des moindres contumelies dont ils usoient estoit que telz livres tous estoient farciz d'heresies diverses... Quelques mangeurs de serpens qui fondoient mortelle hœresie sus un N mis pour un M par la faulte et negligence des imprimeurs.

Citons encore la finale de l'apologue de Physis et Antiphysis :

Celle ci depuys engendra les Matagotz, Cagots et Papelars, les maniacles Pistoletz, les demoniacles Calvins imposteurs

Digitized by Google

de Geneve, les enraigez Putherbes, Briffaulx, Caphars, Chattemites, Canibales et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de Nature.

Rappelons, en outre, que le 1er mars 1552, le Parlement, à la requête de la Sorbonne, avait condamné le *Quart Livre*, et, en octobre de la même année, le bruit circulait à Lyon de l'incarcération de Rabelais.

C'est probablement à cette époque que remontent les chapitres que nous venons de citer du Ve livre où la raillerie inoffensive de jadis a cédé la place à la sanglante satire. Quelques années auparavant, le gentil Marot avait senti les premières griffes de la calomnie et avait été enfermé au Châtelet qu'il a décrit en couleurs sombres dans son *Enfer* (publié en 1542). On y voit, assis à son aise, le juge Rhadamantus :

Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif quand son cueur il descharge ;
Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.

Toutes les horreurs y abondent. Le poète compare les procès à des serpents qui, de petits, deviennent grands et félons :

Ce sont serpents enflez, envenimez,
Mordans, mauldictz, ardans et animez,
Jettans un feu qu'à peine on peult estaindre,
Et en piquant dangereux à l'attaindre,
Car qui en est piqué ou offensé
Enfin demeure chetif ou insensé.

Il existe plus d'une analogie entre la *tapinaudière* de Rabelais et l'*Enfer* du gentil poète. Même âpreté de ton, même sarcasme indigné contre les horreurs de la procédure judiciaire.

Les figures monstrueuses tracées par Rabelais ont fait le tour des âges et ont été consacrées par un usage séculaire.

Digitized by Google

B. — *Animaux exotiques.*

Le singe est le seul animal exotique qui ait suggéré des images; il a fourni à notre auteur une ample provision métaphorique.

La nomenclature simienne, chez Rabelais, est d'une abondance et d'une variété extraordinaire. Toutes les époques y ont fourni leur contingent, l'Antiquité comme le Moyen âge, comme la Renaissance; mais, en fait, il ne semble avoir réellement connu que la guenon des bateleurs (qu'il appelle tantôt *cinge* et tantôt *matagot*) et le magot (désigné aussi par *marmot*), qu'il avait pu observer soit à la ménagerie florentine soit à des exhibitions foraines.

Nous avons déjà étudié en détail tout ce qui touche aux noms de singes chez Rabelais; il nous reste à montrer le parti qu'il en a su tirer en observant les faits et gestes des variétés qu'il a pu personnellement connaître.

Quelques traits physiques tout d'abord.

Ce qui frappe l'observateur, en regardant un singe, c'est le continuel remuement de ses lèvres pendantes; Rabelais en a tiré des comparaisons fréquentes, à propos des gestes bizarres de la Sibylle de Panzoust, de ceux de Panurge en présence de Nazdecabre, et finalement de la contenance piteuse de Panurge pendant la Tempête :

Que signifie ce remuement de badiguoinces? Que pretend ceste jectigation des espaulles? A quelle fin *fredonne elle des babines comme un Cinge demembrant Escrevisses?* (l. III, ch. XVII).

A la neuviesme, remist les paulpieres des œilz en leur position naturelle, aussi feist les mandibules et la langue, puis jecta son reguard biscle sus Nazdecabre, *branlant les baulevres comme font les Cinges de sejour* (l. III, ch. XX).

Et, *remuant les babines comme un Cinge qui cherche poulz en teste*, tremblant et clacquetant des dens, se tira vers frere Jan, lequel estoit assis sus le portehauban de tribort, et devotement le pria avoir de luy compassion (l. IV, ch. LXVII).

En second lieu, et comme suite du geste précédent, le

Digitized by Google

murmure sourd qu'ils poussent, leur claquement fréquent des dents qu'on a plaisamment comparés à une prière (l. IV, ch. xv) : « Le Records joignant les mains sembloit luy en requerir pardon, *marmonnant de la langue, mon, mon, mon, vrelon, von, von : comme un marmot* ».

De là :

Marmotter, parler entre ses dents (comme les *marmots* ou singes), verbe qui n'est pas attesté antérieurement à Rabelais[1]. Frère Jean ennuyé du radotage de Panurge, apeuré par la tempête, s'écrie indigné (l. IV, ch. xx) : « Teste Dieu plene de reliques, quelle patenostre de cinge est ce que tu *marmottes* là entre les dens? »

Dire la patenostre du singe, grommeler de colère (comme les singes fâchés) : « Gargantua *disoit la patenostre du cinge*, retournoit à ses moutons » (l. I, ch. xi).

Autres comparaisons tirées des contenances grottesques de l'animal :

Ces parolles achevés, Juppiter, *contournant la teste comme un cinge qui avalle pillules*, feist une morgue tant espouvantable que tout le grand Olympe trembla (l. IV, Prol.).

Panurge restoit de cul sus le tillac, pleurant et lamentant. Frere Jan l'apperceut passant sus la coursie et luy dist : « Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurart, Panurge le criart, tu ferois beaucoup mieulx nous aydant icy que là pleurant comme une vache, *assis sus tes couillons comme un magot* » (l. IV, ch. xix).

Allusion à l'amour aveugle de la femelle du singe pour ses petits (l. IV, ch. xxxii) : « Et (comme vous sçavez que ès cingesses semblent leurs petits cinges plus beaulx que chose du monde) Antiphysie louoit et s'efforçoit prouver

1. « *Marmotter*, observe Ménage, est une métaphore tirée des singes qui semblent parler entre leurs dents. » Henri Estienne était déjà de cet avis : « *Marmotter*, Gallis garrulare, factum ex animalis voce ut ex proprietate naturæ dicunt *fureter*. »

C'est le contraire qui semble être vrai : *Marmotter* est le primitif de *marmot* (comme *marmouser* de *marmouset*), et le fait que ce verbe n'est attesté qu'au xvie siècle pourrait bien être un simple hasard.

Digitized by Google

que la forme de ses enfans plus belle estoit et advenente, que des enfans de Physis ».

Quant aux images tirées de la vie morale du singe, elles représentent les notions de :

1° Singerie, tromperie, le singe passant pour malin et traître (l. II, ch. x) : « N'est-ce le mieulx ouyr par leur vive voix leur debat, que lire ces *babouyneries* icy, qui ne sont que tromperies, cautelles diabolicques de Cepola, et subversions de droict? »

2° Confusion, ébahissement analogue à celui du singe qui reste interdit quand on lui retire une friandise[1], ce que Rabelais exprime par *faire quinaud quelqu'un*, l'évincer en argumentant, en discutant, locution dont il use fréquemment et qu'il a empruntée au monde des écoliers :

Mais (dist Gargantua) voulez vous payer un bussard de vin breton si *je vous fois quinault* en ce propos? — Ouy vrayement, dist Grandgousier (l. I, ch. XIII).

Nonobstant leurs ergotz et fallaces, *il les feist tous quinaulx* et leurs monstra visiblement qu'ils n'estoient que veaulx engiponnez (l. II, ch. x).

Comment Panurge *feist quinault* l'Anglois qui arguoit par signes (l. II, ch. XIX).

Mathurin Cordier note expressément, vers la même époque, cette locution comme usuelle dans les collèges de Paris : « Victus est extrema questione. *Il a esté quinault* le dernier », à côté de : « Fuit victus in magna quina. *Il a esté victus à la grand quine*. Victus fuit summa disputatione vel in supremo certamine[2] ». Ce dernier terme, *quine* au sens de « disputation », signifie proprement « singerie » (cf. *quine-mine*), ce genre de débats étant accompagné de force gesticulations.

1. Cf. *marmot*, avec ce même sens de confus, dans la « Farce du gouteux », où le varlet répond au chaussetier (*Anc. Théâtre*, t. II, p. 183) :

Pardé, de ce suis bien *marmot*,
Il n'entend pas ce que je dy.

2. *De corrupti sermonis emendatione*, 3e éd., Paris, 1533, p. 99 et 100.

Digitized by Google

3° Hypocrisie, sens figuré qu'on rencontre pour la première fois chez Rabelais qui assimile les prières machinales des moines aux patenôtres que les singes marmottent entre leurs dents (l. I, ch. XL) : « Ilz *marmonnent* grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eux entenduz. Ilz content force patenostres entrelardees de longs Ave Mariaz, sans y penser ny entendre. Et ce je appelle mocque dieu, non oraison » :

Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux *matagotz*, marmiteux boursouflez,
Torcouls, badaulx plus que n'estoient les Gotz
Ny Ostrogotz, precurseurs des magots,
Haires, cagotz, caffars empantouflez...

Dans un chapitre célèbre de son *Gargantua*, le XL°, Rabelais établit, par toute une série de rapprochements ingénieux, un parallélisme complet entre le singe et le moine[1]. Non seulement les grimaces des singes rappellent les moines se démenant et gesticulant dans leurs chaires, mais il compare encore l'inutilité du singe à celle de la vie monacale et relève nombre d'autres analogies qu'il énumère dans le susdit chapitre intitulé : « Pourquoy les Moines sont refuys du monde ».

Il est probable (comme nous l'avons supposé[2] ailleurs) que le sens métaphorique de *magot* et *matagot*, appliqué aux moines, a subi l'influence analogique de *bigot* et *çagot*, à la finale identique. Quoi qu'il en soit, c'est après notre auteur que les termes, ainsi compris, ont été employés par Marot et Ronsard[3].

Ces images sont empreintes, on le voit, de la personnalité de Rabelais. Elles ont longtemps joui d'une vogue considérable et font depuis partie intégrante du trésor de la langue nationale.

1. Érasme avait d'ailleurs déjà fait le même rapprochement : « Videtis simium assidentem ægrote in veste franciscana... » *Colloquia*, p. 419. Voir, pour d'autres passages, Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, p. 45 à 47.
2. Voir *Rev. Ét. Rab.*, t. VIII, p. 148 à 151.
3. Ces textes se trouvent allégués, dans l'article précité, p. 150.

Digitized by Google

Conclusion.

Arrivés au terme de cette longue recherche, essayons d'en ressaisir les traits caractéristiques.

Le premier qui frappe, dans le vaste domaine que nous venons de parcourir, c'est l'universalité qui est le cachet même du génie de Rabelais. En ce qui touche l'histoire naturelle, son œuvre nous présente un tableau à peu près complet. Aucun fait saillant, d'ordre historique ou social, ne semble avoir échappé à son intelligence ouverte, à sa curiosité insatiable[1]. Il avait tout lu et tout retenu. Sa mémoire est prodigieuse. La vaste encyclopédie de Pline, il la savait par cœur et on s'aperçoit à ses *lapsus* qu'il la citait parfois de mémoire.

Grâce aux nombreux éléments épars dans son livre, nous avons été à même de reconstituer les principaux aspects de l'histoire naturelle depuis l'Antiquité, en traversant le Moyen âge et la Renaissance, jusqu'au milieu du XVIe siècle. C'est à cette époque précisément que remonte le tableau zoologique le plus vaste que notre auteur ait tracé, vers 1550, dans le XXXe chapitre de son *Ve Livre*. Là où les commentateurs n'ont vu jusqu'ici qu'une nomenclature chaotique, il s'agit en fait d'un excellent résumé des connaissances zoologiques de l'époque, d'un document scientifique de premier ordre.

Des naturalistes anciens, c'est Pline qui a dominé tout le XVIe siècle[2] : Du Bartas et Montaigne, pour ne citer que les plus illustres, en sont imprégnés; mais son influence sur

1. Les œuvres du XVIe siècle ont, pour la plupart, un caractère encyclopédique, même celles qui traitent d'histoire naturelle. La *Zoologie* de Gesner, par exemple, tient compte non seulement des noms vulgaires des animaux, de leurs mœurs et utilité, mais aussi des légendes, des images et des comparaisons qu'ils ont fournies à la langue. Et ces hors-d'œuvre se retrouvent encore, plus nombreux, dans la *Zoologie* d'Aldovrandi (1642).

2. Déjà, au XVe siècle, Pline avait fourni à Francesco Colonna, auteur du *Poliphile*, toute son érudition en matière d'histoire natu-

Digitized by Google

Rabelais est absolument prépondérante. A peine pourrait-on citer, après Pline, des sources secondaires et tertiaires, comme Élien, pour le merveilleux zoologique; comme Dioscoride, pour les plantes médicinales; comme Plutarque, pour les anecdotes superstitieuses. Mais il faut, toujours et partout, revenir au naturaliste romain, dont l'*Histoire naturelle* a fourni au moins la moitié du bagage scientifique de notre auteur.

Ces emprunts ne sont pas, il est vrai, servilement traduits de Pline. Il en a extrait la substantifique moëlle et son style donne à ces fragments une vie nouvelle, un relief puissant[1].

Souvent même les sombres couleurs de l'original sont atténuées par un humour de bon aloi qui remet également à sa place la crédulité proverbiale de l'auteur ancien. Le pessimisme de Pline est resté sans influence sur le tempérament de Rabelais.

Si, pour l'Antiquité, Pline reste sa source essentielle, il faut descendre, pour le Moyen âge, à Avicenne et à Albert le Grand, où Rabelais a puisé tous les *curiosa* de l'époque en matière de reptiles, alors qu'il tire de la littérature traditionnelle indigène ses animaux merveilleux.

Le caractère de ces sources change du tout au tout au XVIe siècle. Rabelais cesse alors de puiser dans les livres contemporains, qui ne renferment que des bribes du passé; c'est à la vie même qu'il emprunte les éléments de sa documentation. Son observation se tourne alors vers la nature vivante, animaux et plantes, et il profite de toute

relle, plus particulièrement dans le domaine botanique et minéralogique. Dans son *Ve Livre*, Rabelais a simplement intercalé (sans avoir eu l'occasion de les élaborer) quelques-uns de ces emprunts tirés par Colonna de Pline.

1. Rappelons ici cette judicieuse remarque de Brunetière : « Jurisprudence ou matière médicale, du grec et du latin, du Plutarque et du Sénèque, du Cicéron et du Platon, du Villon et du Tiraqueau joints ensemble ne font toujours que du Rabelais. Ils se transforment en leur imitateur. Sa puissante imagination les soumet à ses propres convenances. Il se les convertit en sang et en nourriture... » (*Histoire de la littérature française classique*, t. I, p. 131.)

Digitized by Google

occasion pour connaître les plus rares et les plus étranges.

Sa curiosité trouve d'ailleurs une ample satisfaction dans les déplacements incessants de sa vie voyageuse. On a vu quelle féconde moisson régionale il a déposée dans son roman. Toutes les provinces de France y sont représentées : les contrées limitrophes de l'Océan, comme celles de la Méditerranée, ont alimenté son riche catalogue de poissons; les pays de l'Ouest, et particulièrement les bords de la Sèvre Niortaise, ont abondamment fourni sa liste d'oiseaux.

Pour apprécier en connaissance de cause une œuvre aussi vivante et aussi complexe, il faut la replacer dans son temps et dans son milieu. L'histoire d'une part et, de l'autre, l'état de civilisation de l'époque nous ont tour à tour procuré les moyens de contrôle. La méthode réaliste, appliquée ici pour la première fois dans le domaine scientifique, a donné des résultats féconds et nouveaux[1].

Les nombreuses données en matière d'histoire naturelle qu'on trouve éparses dans l'œuvre de Rabelais, une fois classées, ramenées à leurs sources et éclairées par les faits contemporains, nous offrent un triple intérêt :

1° *Historique.* Les renseignements documentaires sur les ménageries de la Renaissance en Orient, en Italie et en France nous ont permis de préciser le degré de *réalité* de la nomenclature zoologique de Rabelais. Si, pour en citer un exemple, notre auteur relègue l'éléphant dans le *pays de Satin,* c'est-à-dire dans une région imaginaire, c'est que cet animal exotique était encore inconnu en France vers le milieu du XVIe siècle[2]. Le nom d'*éléphant*,

1. Sur une échelle plus grande, cette méthode a été appliquée par M. Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française*, œuvre dans laquelle les transformations linguistiques sont constamment éclairées par les phénomènes sociaux contemporains. C'est ainsi que, pour l'époque qui nous occupe, M. Brunot a le premier exposé, à l'aide des témoignages historiques, la substitution graduelle du français au latin dans le domaine scientifique. Voir t. II, *Seizième siècle* (1906), l. I, ch. V à VII.

2. Cette interprétation historique à échappé aux commentateurs. Bornons-nous à citer cette remarque de Delaunaye (*Œuvres de*

Digitized by Google

que donne déjà, au XIIe siècle, le plus ancien des *Bestiaires*, est purement livresque : il est d'ailleurs resté inconnu à la langue de l'ancien et du moyen français qui se sert exclusivement d'*olifant*, et cela jusqu'à Rabelais. Celui-ci est le premier écrivain qui ait directement tiré le nom de Pline et qui en relève expressément cette origine littéraire.

Cet état des choses explique d'autre part le sens vague que possèdent certaines appellations zoologiques de l'époque, comme *tigre* par exemple, terme inconnu à Rabelais et à Montaigne, et qui a servi dans le passé à désigner toute espèce de félins. Que n'a-t-on pas écrit sur la signification précise de la *lonza* de Dante qui n'est autre que la *lonce* de nos *Bestiaires*, *l'once* de Rutebeuf et *l'oince* de Rabelais?

2° *Social.* Nous avons également tenu compte des croyances des contemporains de notre auteur en ce qui touche les vertus merveilleuses de certains animaux ou de certaines plantes. Ces superstitions, notées par Rabelais et toujours vivaces parmi les masses populaires, remontent en grande partie à l'*Histoire naturelle* de Pline, d'où elles se sont déversées, directement ou indirectement, sur le Moyen âge et la Renaissance.

3° *Linguistique.* La nomenclature scientifique employée pour la première fois par Rabelais est considérable.

Rappelons à cet égard qu'il est le premier des modernes qui ait directement puisé dans l'encyclopédie de Pline, dont il a fait passer la substance en français. Au cours de notre étude, nous avons généralement noté le texte de Rabelais où ces vocables apparaissent pour la première fois. Bornons-nous à rappeler ici les exemples les plus connus[1] qui appartiennent aujourd'hui à la langue générale.

Rabelais, Paris, 1837, p. 426) : « Description de l'éléphant. Rabelais n'eût pas dû la placer dans le pays de l'Imagination, puisqu'elle est véritable. »

1. Voir aussi le bilan de lexique relevé par M. Paul Barbier fils : « Ce que le vocabulaire du français littéraire doit à Rabelais », dans la *Rev. Ét. Rab.*, t. III, p. 280 à 387 et 388 à 401.

Digitized by Google

Noms scientifiques : *Cercopithèque*, *ichneumon*, *phénicoptère; — asphodèle*, *colocasie*, *daphné*, *héliotrope*, *hyacinthe*, *lichen*, *nymphéa*, *orchis*, *orobanche*.

Noms vulgaires : *Bondrée*, *chatouille*, *corbigeau*, *cravant*, *flamant*, *hibou*, *lavaret*, *sansonnet; — alberge*, *artichaut*, *bergamotte*, *nasitord*, *orcanette*, *panicaut*, *poncire*, *touselle*.

Le nombre de ces vocables, dont Rabelais est le premier à faire usage, pourrait facilement être décuplé s'il s'agissait de tenir un compte intégral de son lexique. Ils appartiennent de droit à l'histoire de la langue. Son catalogue de poissons, par exemple, et sa liste d'oiseaux indigènes, dont la nomenclature est encore vivace dans nos provinces, restent des documents de la plus haute valeur linguistique. Ajoutons-y les nombreuses applications métaphoriques que notre auteur a directement tirées de la réalité environnante, et on obtiendra ainsi un ensemble unique en son genre.

Un dernier trait, pour finir.

Les plus illustres représentants de la science dans la seconde moitié du XVIe siècle, les Belon et les Paré, subissent encore l'ascendant exclusif de l'Antiquité : ils en sont subjugués, fascinés. Comme tous leurs contemporains, ils attachent une foi entière aux légendes zoologiques, à tout ce merveilleux traditionnel dont la science de la nature ne sera complètement dégagée qu'un siècle plus tard. Rien de plus instructif, à cet égard, que certains témoignages recueillis dans les écrits de Belon, un des esprits initiateurs les plus féconds de l'époque.

Dans son livre sur les *Oyseaulx*, p. 52, venant à parler de la « diversité de servir oyseaulx sur table », une velléité d'indépendance traverse son esprit : « Donc maintenant que ce propos nous tire sur la nourriture que prenons des oyseaulx, suyvons un particulier discours *sans alleguer autre autheur que de nostre commune maniere de faire* ».

Mais il s'empresse d'ajouter : « ne prenant toutesfois si

Digitized by Google

grande liberté que ne fondions nostre appuy sur ce que Dioscoride et Galien Grecs, et sur ce que Pline, Varro Macrobe, et tels autres Latins en ont dit... »

Dans son ouvrage antérieur sur l'*Histoire naturelle des estranges Poissons marins* (1551), premier traité d'anatomie comparée, venant à décrire au 1er chapitre les parties extérieures du Dauphin, observé par lui dans les temps modernes pour la première fois, il écrit ces lignes significatives :

« Je m'en rapporte à ce que les principaulx autheurs anciens en ont escript, desquels il me suffira prendre l'authorité en preuve de ce que j'en escriray; veu mesmement qu'ils ont eu si grand soin, en mettant les choses par escript, qu'ils n'ont rien laissé en arriere, tellement que ce que l'on dit apres euls, et principalement Aristote, touchant ce qui appartient à la principale description de l'histoire, ne soit que une répétition dicte plusieurs fois. *Aussi, qui ne les ensuit de bien pres, n'ha pas grande chose à dire qui soit nouvelle.* »

On le voit, l'autorité au XVIe, n'a rien perdu du prestige qu'elle avait au moyen âge. Le respect superstitieux des maîtres continue toujours. Tout ce qui vient de l'Antiquité était sacré aux yeux mêmes de ceux qui ouvraient alors à la science des voies nouvelles. De là ce caractère d'infaillibilité que tout le monde attachait aux Anciens et le devoir d'admettre en bloc tout ce qu'ils rapportaient.

Rabelais est le premier des modernes qui observe à leur égard une réserve sceptique ou satirique. Il s'amuse souvent aux dépens de la crédulité excessive de Pline et, quant au merveilleux zoologique généralement admis à son époque, il le relègue dans le *Pays de Satin*, dans la contrée de l'imagination artistique, dans les musées de tapisseries et de peintures.

De plus, en présence de l'influence tyrannique et obsédante des Anciens, il affirme l'indépendance de la pensée et l'inépuisable fécondité du génie scientifique. Loin de partager le pessimisme d'un Pline ou d'un Montaigne, il

Digitized by Google

garde une foi absolue au progrès illimité de la science et en la perfectibilité du genre humain.

On connaît le passage célèbre du *Tiers Livre*, ch. LI, où, après avoir célébré d'après Pline les vertus du *Pantagruélion*, Rabelais se laisse aller au gré de son imagination et fait alors miroiter à nos yeux les sublimes conquêtes de la science future. Les intelligences célestes s'en inquiètent :

Pantagruel nous a mis en pensement nouveau et tedieux, plus que oncques ne feirent les Aloïdes, par l'usaige et vertus de son herbe. Il sera de brief marié, de sa femme aura enfans. A ceste destinée ne pouvons nous contrevenir, car elle est passée par les mains et fuseaulx des sœurs fatales, filles de Necessité. Par ses enfans (peut estre) sera inventée herbe de semblable energie, moyenant laquelle pourront les humains visiter les sources des gresles, les bondes des pluyes et l'officine des fouldres, pourront envahir les regions de la Lune, entrer le territoire des signes celestes et là prendre logis, les uns à l'Aigle d'or, les aultres au Mouton, les aultres à la Couronne, les aultres à la Herpe, les aultres au Lion d'argent, s'asseoir à table avecques nous et nos Deesses prendre à femmes, qui sont les seuls moyens d'estre deifiez.

Il faut arriver jusqu'à Palissy pour voir nettement posé ce droit à la libre recherche. Dans sa *Recepte véritable* (1563), à propos des vertus attribuées par Dioscoride et les Lapidaires aux pierres rares, le modeste « inventeur des Rustiques Figulines, » considéré à bon droit aujourd'hui comme le père de la science expérimentale[1], écrit ces paroles mémorables qui inaugurent l'époque moderne de la pensée indépendante :

« Peut estre que tu diras qu'il faut croire les doctes, les anciens, qui ont escrit ces choses il y a un bien long temps et qu'il ne se faut arrester à mon dire, d'autant que je ne suis ne Grec, ne Latin, et que je n'ay rien veu des livres des médecins. *A ce je respons que les Anciens*

1. Bruno Hauschmann, *Bernard Palissy der Naturforscher und Schriftsteller als Vater der induktiven Wissenschaftsmethode des Bacon von Verulam*, Leipzig, 1903.

Digitized by Google

estoyent aussi bien hommes comme les Modernes, et qu'ils peuvent aussi bien avoir failli comme nous ».

La Renaissance a élargi, il est vrai, l'esprit, mais sans l'affranchir. Elle a substitué à l'autorité unique du moyen âge des autorités multiples, tous les écrivains de l'Antiquité. On ne disait plus : le Maître, c'est-à-dire Aristote, plus ou moins truqué, mais : les Maîtres, c'est-à-dire les Anciens, mieux compris, voilà tout.

En somme, sous le rapport de la libre pensée, en matière scientifique, comme pour tout ce qui touche à l'éducation et aux réformes sociales, Rabelais reste un initiateur aux idées vastes et lumineuses. Il dépasse souvent l'horizon de la Renaissance par son génie profondément humain. Son intelligence, ouverte et sympathique aux êtres et aux choses, annonce à plusieurs reprises les temps modernes.

L. Sainéan.

Digitized by Google

A PROPOS DE RONSARD

I.

Ronsard et le « Parnasse satyrique ».

Dans sa *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies libres et satiriques*, page 66, M. Lachèvre semble n'avoir reconnu dans le *Parnasse* de 1622 que huit pièces de Ronsard.

Ayant sous les yeux la première édition elzévirienne de 1660, j'y rencontre, aux pages 54-58, un groupe de huit sonnets, non signés, mais qui ne sont autres que les « Sonets de feu P. de Ronsard pour Helene de Surgeres, non encor imprimez », publiés en 1609, aux pages 32 et 33 de l'appendice aux Œuvres du poète Vandomois; mais, dans le *Parnasse*, l'ordre des pièces n'est pas identique à celui de l'in-folio.

En plus de ces sonnets qui n'ont rien, à part le mérite poétique, de particulier, le *Parnasse* donne, aux pages 274-275, trois sonnets des plus *folastres*, qui appartiennent à Ronsard, car les deux premiers étaient au *Livret de folastries*, en 1553, et le troisième, que M. Lachèvre, page 337, attribue à Jodelle, d'après des recueils manuscrits, peut fort bien être de Ronsard.

II.

Les « Amours d'Hippolyte » et les « Sonets pour Helene ».

Une note manuscrite ancienne, en tête de mon exemplaire des *Premieres Œuvres* de Philippes Desportes (à Paris, 1600), révèle quels noms cachent ceux de Diane,

Digitized by Google

Hippolyte, Cléonice. Hippolyte serait « Helene Surgeres. Spirituelle et point belle ».

Cette assertion m'a fait penser que l'édition de 1578 des Œuvres de Ronsard, si profondément remaniée, et dans laquelle, pour la première fois, paraissaient les *Sonets pour Helene*, avait été entreprise pour rivaliser avec Desportes, pour lutter avec un disciple qui s'annonçait concurrent redoutable, ainsi que je l'écrivais dans les Notes bibliographiques des *Œuvres meslées de Ronsard* (1914). J'aurais dû rappeler l'un des « Sonets pour Heleine de Surgeres, non encor imprimez », et qui le furent pour la première fois, en 1609, dans le *Recueil des Sonnets...., et autre pieces retranchées aux editions precedentes des Œuvres de P. de Ronsard.... avec quelques autres non imprimées cy devant.* C'est le sonnet 61, qui se lit à la page 33.

Quand au commencement i'admire ton merite,
Tu viuois a la Cour sans loüange & sans bruit :
Maintenant vn renom par la France te suit,
Egallant en grandeur, la Royalle Hypolite.

Liberal i'enuoyay les Muses a ta suite,
Ie fus [*sic*] loin de ton chef euanouir la nuit,
Ie fis flamber ton nom comme vn astre qui luit,
I'ay dans l'azur du Ciel ta loüange decrite.

Ie n'en suis pas marry, toutefois ie me dueux
Que tu ne m'aymes pas, qu'ingrate tu ne veux
Me payer que de ris, de lettres & d'œillades.

Mon labeur ne se paye en semblables façons,
Les autres pour parade ont cinq ou six chansons,
Au front de quelque liure, & toy des Iliades.

III.

Marie, célébrée par Ronsard, a-t-elle existé?

Quel que soit le nom patronymique de l'héroïne du *Second Livre des Amours* de Ronsard, j'en suis arrivé à

Digitized by Google

nier que, dans la vie amoureuse de Ronsard, ait passé une femme qui se soit vraiment appelée Marie.

Me sera-t-il permis d'assurer ma conviction, sinon de la faire partager à d'autres, en rappelant la pièce latine de Du Bellay intitulée : *De Poetarum amoribus?*

De ces vingt-sept vers, il suffira de citer les neuf suivants :

. . . . . .
(Ut nostras quoque nominem puellas)
Cassandra æmula Laureæ puellæ,
Quicquid Pasithea, et venusta nuper
Mellina, et numeris Oliva nostris
Dicta (si locus inter has Olivæ)
. . . . . .
(Ut nostros quoque nominem Poetas)
Ronsardus gravis, et gravis Thyardus,
Mollis Baifius, mihique (si quis
Probatos locus inter-est poetas)
. . . . . .

Ne peut-on penser que Marie eût trouvé sa place dans ces vers, tout à côté de Cassandre, si elle avait vraiment existé? Son nom, tout de même qu'à Marulle, celui de Martia Bocontia, eût aisément suggéré à Du Bellay d'ingénieuses comparaisons, de spirituels rapprochements.

Hugues VAGANAY.

Digitized by Google

CORNARIEN

On lit dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (2e édition, par Monmerqué, t. II, p. 95. Paris, 1840) : « Jamais il n'y a eu si grande friande; depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, madame de Puisieux mangea, il n'y a que cinq ou six ans, pour 1,700 livres de ce veau de Normandie que l'on nourrit d'œufs, car, outre le lait de la mère, on leur donne dix-huit œufs par jour. Elle endetta le couvent des Dix-Vertus d'une somme considérable, et cela pour des *friponneries;* car le pâtissier seul demande beaucoup. Elle s'y étoit retirée après avoir fait plus de douze logis à Paris, et les avoir tous décriés. Elle avoit été contrainte de vendre Berny à feu M. le premier président de Bellièvre, mais il lui reste encore une belle maison en Touraine, qu'on appelle le Grand-Pressigny. Elle y a des meubles pour toutes les quatre saisons. M. de Chavigny y passa. Le marquis de Sillery pria sa mère de le recevoir de son mieux. Elle lui fit une chère admirable, quoiqu'il fût *cornarien;* elle lui changea même de meubles à son appartement. »

Ce passage contient un mot : *cornarien*, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. Monmerqué lui a consacré la note suivante : « Je ne sais quelle allusion est cachée sous ce mot. Supprimé dans la première édition, on le rétablit; d'autres plus heureux l'expliqueront. »

Un *cornarien* est un homme d'une grande sobriété, un disciple de Cornaro, dont voici la biographie en quelques mots.

Luigi Cornaro naquit à Venise en 1467. Possesseur d'une grande fortune, il se livra pendant de nombreuses

Digitized by Google

années à des excès de table qui ébranlèrent sérieusement sa santé. A quarante ans, il vint à résipiscence et passa tout à coup de l'intempérance à une excessive sobriété : il restreignit sa nourriture à douze onces d'aliments solides et quatorze onces de vin par jour. Ce changement eut les plus heureux résultats. Dans l'espace de quelques mois, Cornaro fut délivré de tous les maux qui l'avaient tourmenté; aussi demeura-t-il fidèle à ce régime sévère. Il mourut à Padoue, presque centenaire, en 1566.

Le secret de sa longévité fut divulgué, en 1558, par la publication d'un livre intitulé : *Trattato de la vita sobria del magnifico M. Luigi Cornaro*, et édité à Padoue chez G. Perchacino, par Berardino Tomitano. Cet ouvrage eut de nombreuses éditions; il fut traduit en latin, en français, etc. Une traduction en vers français par Ch. Meaux-Saint-Marc se réimprimait encore à Paris en 1880.

De nombreux auteurs ont cité Cornaro, entre autres Mercier (*Tableau de Paris*, t. XI, p. 350. Amsterdam, 1788), dans le passage suivant de son amusante description du « temple fameux de la gourmandise », sis à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré : « Mais parmi tant d'objets d'intempérance, propres à exciter une faim insatiable et à la métamorphoser en gloutonnerie, objets tentateurs qui auroient pu faire succomber *Cornaro*, le plus grand antipode connu de tous les goinfres fameux, il se trouve un aliment simple et salubre, admirable pour la santé, aliment acidulé et fortifiant, qui ne ruinera point votre bourse, et très agréable au goût, c'est... le (*sic*) *choucroute* de Strasbourg... »

P. Dorveaux.

Digitized by Google

NOTES

POUR LE COMMENTAIRE DE RABELAIS.

I.

A donc, s'appuyant sus les poulces des deux mains à la crope devant soy, se renversa cul sus teste en l'air... (l. I, ch. xxv).

Les exercices de Gymnaste, qui étonnent si fort les gens de Picrochole, ne laissent pas de nous étonner pour le moins autant, et il n'est pas trop aisé de se les représenter, en dépit de l'explication que nous en avons donnée dans une note de l'*Édition critique*.

La culbute, notamment, que fait Gymnaste à califourchon sur la croupe de sa monture, et à la suite de laquelle il se retrouve à cheval entre les arçons, nous paraissait d'autant plus surprenante qu'il ne prend pas d'autre point d'appui, pour la faire, que ses deux pouces posés sur le dos du cheval. Dans un petit traité de gymnastique suédoise bien connu et traduit en français, il est prescrit d'exécuter certains exercices des bras en ne s'appuyant sur le plancher que du bout des doigts, et non avec la paume de la main, ce qui est assez pénible. Mais porter tout le poids du corps sur les deux pouces seulement, cela semble infiniment plus difficile encore.

Il faut croire que les contemporains de Rabelais s'entraînaient volontiers à cet exercice, puisque Montaigne nous assure que son père était capable de « faire le tour de la table sur son pouce ». C'est au livre II, chapitre x, des *Essais*, dans une addition de 1595. Il est intéressant de rapprocher ce passage, où Montaigne nous parle de la

Digitized by Google

vigueur et de la souplesse paternelles, des chapitres où Rabelais décrit les exercices physiques de Gargantua.

« Pour un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droitte et bien proportionnée, d'un visage aggreable, tirant sur le brun, adroit et exquis en touts nobles exercices. J'ay veu encore des cannes farcies de plomb, desquelles on dit qu'il s'exerçoit les bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour s'alleger au courir et à sauter. Du prim-saut, il a laissé en memoire des petits miracles. Je l'ay veu par delà soixante ans se moquer de noz alaigresses, se jetter avec sa robbe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guere en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois... »

Ce M. de Montaigne le père était homme de sport, comme on voit.

Jacques BOULENGER.

II.

Vous avez parlé, masque... (*Pantagruel*, ch. XIX).

Au début de la discussion par signes qui remplit le chapitre XIX du *Pantagruel*, le grandissime clerc Thaumaste, oubliant qu'il ne doit argumenter que par gestes, laisse échapper trois paroles : « Et si Mercure... » Panurge le rappelle au silence convenu par ces mots : « Vous avez parlé, *masque!* »

Pourquoi Thaumaste est-il ici traité de *masque* par Panurge? Aucune édition n'indique comment doit être comprise cette expression.

Elle nous paraît empruntée à certain genre de mascarade ou « momerie » en usage au XVIe siècle et jusque dans les premières années du XVIIe. On trouve, dans l'*Inventaire des deux langues françoise et latine* de Monet (1635), la définition suivante du *mommon :* « Anneau,

Digitized by Google

bague ou somme d'argent dans une tasse ou dans un bassin que portent de nuit des personnes masquées chés un ami, l'invitans à jouer sans parler. » De cet usage d'aller, sous quelque déguisement, porter de nuit un cadeau appelé *momon* (de *momerie*, ancien mot qui désignait toute sorte de mascarades), la comédie d'Odet de Turnèbe, *Les Contens*, nous a conservé un témoignage : « Vous vous trompez : c'estoit une femme *desguisée en homme* qui estoit venue pour voir ma fille et luy porter un *mommon*[1]. »

Parfois, au lieu d'un cadeau, les *momeurs* portaient un jeu de cartes ou de dés, ingénieusement truqués ou pipés, pour faire gagner la personne que l'on invitait à jouer.

Dans tous les cas, le silence était une règle absolue pour les *momeurs*, qui dissimulaient leur personnalité sous faux visage :

> Dea ! J'ay cuidé perdre la vie
> Pour vostre brave habillement,
> *Sans dire ni quoy ni comment*
> Non plus qu'*en une momerie*[2].

Thaumaste, dans l'argumentation par signes, est tenu au silence. Dès qu'il manque à cette convention, Panurge le lui rappelle par une interruption tirée de ces *momeries*, où le silence était la règle du jeu : « Vous avez parlé, *masque*. »

J. P.

1. *Anc. th. fr.*, VII, 225.
2. Jean Godard, *Les desguisez* (1594); *Anc. th. fr.*, VII, 390.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS

J.-Roger Charbonnel. *La pensée italienne au XVIe siècle et le courant libertin.* In-8° de x-uu-720-lxxiv pages. Champion, 1917.

De Platon à Voltaire, en nous présentant tour à tour, et assez longuement, Aristote, Épicure, les Stoïciens, les néo-Platoniciens, Averroès, saint Thomas, les Italiens du xvie siècle, les Français du xviie, Hobbes, Spinoza et Bayle, M. Charbonnel nous fait suivre la fortune des idées « libertines ». La manière est large, on le voit, et la matière plus vaste que ne le faisait prévoir le titre du livre. Écartons donc tout le chapitre ii, où l'auteur, sous prétexte de reprendre à leur origine les idées directrices de sa thèse, remonte jusqu'à Platon. Les origines de l'école padouane, — déjà étudiées, du reste, par Renan et Mabilleau, — se placent à la fin du xiiie siècle, comme le dit M. Charbonnel lui-même[1]. Ceux qui voudraient reprendre les choses de plus haut ont la ressource de consulter une histoire de la philosophie. Je serais bien tenté de mettre de côté aussi le chapitre iv sur Machiavel; il n'a qu'un rapport lointain avec le sujet, et le volume de M. Charbonnel en contient de plus originaux.

Ces 150 pages écartées, le titre annonce deux questions à traiter : 1° l'histoire de la libre pensée italienne au xvie siècle (ch. iii et v); 2° les relations de ces doctrines avec la libre pensée européenne (ch. i et vi).

I. — M. Charbonnel a rendu un réel service à l'histoire de la pensée française en réunissant sur les libres penseurs italiens du xvie siècle tous les documents que lui ont fournis l'érudition française et italienne et ses recherches personnelles. L'Italie, en effet, n'est pas seulement pour la France la patrie de l'humanisme, mais aussi la source principale des idées qui ont formé l'esprit moderne. Dès le xvie siècle, les libertins fran-

1. P. 220.

Digitized by Google

çais attaquent « la religion tout entière dans ses dogmes fondamentaux, dans son principe, dans ses preuves historiques, dans ses preuves morales... et leur critique annonce déjà les travaux des exégètes et les plaisanteries des impies, toutes les objections de la science, celles de la raison, celles du bon sens, celles du sens commun, celles de la sottise, si bien que R. Simon et Bayle, Voltaire, Strauss et Renan, tout comme M. Homais, ont également des ancêtres parmi eux[1] ». Leurs théories, — très hardies, — portent principalement sur l'antinomie entre la raison et la foi, la providence, les miracles, les origines des religions. Ce sont précisément les questions qui, — de Pomponazzi à Vanini, — occupent la pensée italienne et que M. Charbonnel a exposées. On conçoit quelle source précieuse de renseignements et d'idées constitue cette thèse pour ceux qui veulent replacer Rabelais, Dolet, Des Périers, Montaigne, Bodin, — pour ne citer que les plus connus, — dans le courant d'idées qui leur était familier.

Les figures si curieuses de Cardan et surtout de Vanini ont bien inspiré M. Charbonnel. Il me paraît avoir étudié principalement la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe; mais j'aurais aimé à le voir reculer de cinquante ans le centre de son étude. Le vrai maître de l'école padouane, c'est Pomponazzi. En apparence, interprète scrupuleux d'Aristote; en réalité, il ressuscite le déterminisme de Pline et crée l'agnosticisme moderne. Certaines pages de son *De incantationibus* pourraient servir de préface à la *Vie de Jésus* de Renan. Tous les « libertins » italiens relèvent de lui. M. Charbonnel me semble donc avoir déplacé l'intérêt de cette étude en accordant une quinzaine de pages (encore sont-elles dispersées dans l'étude sur Cremonini) à Pomponace, quand il consacre un chapitre à Cremonini, 25 pages à Cardan, 80 à Vanini. Il y a là plus qu'un manque de proportion, il y a une erreur d'appréciation. Visiblement, M. Charbonnel connaît peu la première partie de notre Renaissance. Le titre même du livre le faisait soupçonner : les « Libertins » au XVIe siècle forment des sectes très caractérisées. Ce n'est que par une extension assez tardive que ce mot a désigné, à la fin du XVIe siècle et au XVIIe, les libres penseurs de toutes sortes. Les vrais « liber-

1. Hauser, *De l'humanisme et de la Réforme en France* (*Revue historique*, juillet 1897).

Digitized by Google

tins » doivent beaucoup plus à la pensée allemande qu'à la « pensée italienne ».

Sous ces réserves, ces deux chapitres sont d'un grand intérêt pour nous. On y trouvera, — un peu éparpillées, — la plupart des idées dont a vécu le rationalisme français du XVIe au XVIIIe siècle.

II. — Je n'en saurais dire autant de la seconde partie de la thèse. L'influence des « libertins » italiens sur la pensée européenne au cours des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles demanderait, pour être exposée, plusieurs volumes. Réduire cette étude à deux chapitres de citations sans lien ou de rapprochements discutables, c'est rétrécir la question. Mettons que M. Charbonnel n'ait voulu que signaler des « coïncidences ».

Mais pourquoi avoir séparé ces deux chapitres? Ni les explications qu'il donne au début de son premier chapitre ni celles qu'il a répétées à la soutenance n'ont convaincu personne. De plus, la partie de cette étude qui porte sur le XVIe siècle, — la seule que j'étudierai pour les lecteurs de cette revue, — est très insuffisante. Les citations du premier chapitre en effet, — celles du moins qui sont empruntées à des auteurs du XVIe siècle, — ne portent guère que sur Machiavel. C'est restreindre beaucoup l'importance de l'influence italienne, outre que la méthode employée me paraît peu efficace et qu'une diatribe de Renaud Pool ou deux lignes de L. Leroy contre Machiavel ne prouvent pas grand'chose. C'est l'infiltration des idées italiennes dans la philosophie française qu'il eût fallu chercher. M. Charbonnel s'y est essayé pour les penseurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le travail de comparaison qu'il a fait pour noter l'influence de Telesio, Campanella et Bruno sur Bacon, Descartes et Hobbes, de Bruno et d'Averroès sur Spinoza[1], que ne l'a-t-il fait aussi pour chercher ce que doivent à Pomponace et à Cardan les maîtres de la pensée française, de Rabelais à Montaigne? Voilà l'époque qu'il eût surtout été intéressant d'étudier s'il est vrai qu'avant la fin du XVIe siècle la libre pensée française et la libre pensée italienne avaient déjà fixé le sens de leur marche et les objectifs principaux de leur attaque. Il suffira pour s'en convaincre de lire l'*Heptaplomeres* de Bodin, dont M. Chauviré vient de donner une édition critique partielle[2]. On y trou-

1. Ch. VI, *passim*.
2. *Colloque de J. Bodin des secrets cachez des choses sublimes*. Champion, 1914.

Digitized by Google

vera, vingt ans auparavant, la plupart des objections que M. Charbonnel traduit complaisamment du *De admirandis naturae arcanis*[1].

M. Abel Lefranc[2] et M. Hauser[3] sont d'accord pour situer entre 1530 et 1540 l'extension de la libre pensée française. C'est l'époque aussi où les Italiens, déjà nombreux en France, mais encouragés et attirés par François Ier, apportent dans nos universités leur science et sans doute aussi leurs idées. Y a-t-il un rapport réel entre l'intensification des relations franco-italiennes et le développement du « libertinage » français? C'était à M. Charbonnel de nous le dire. En tout cas, il est remarquable que dès cette époque on accuse Pomponace de corrompre la pensée française. En 1550, il a à Paris des disciples qui se font gloire de l'avoir pour maître et répètent ses leçons[4]. Pendant tout le XVIe siècle, la philosophie française agitera les questions qu'il a agitées. Et les apologistes religieux sont unanimes à le désigner comme le père des « athées ». J'aurais mauvaise grâce à reprocher à M. Charbonnel de n'avoir pas fait ces recherches si le titre du livre ne nous les promettait. Il a bien donné (appendice X[5]) un aperçu de *quelques relations intellectuelles* entre la France et l'Italie, mais il se borne à citer, tant pour les Français étudiants en Italie que pour les Italiens professeurs en France, vingt-cinq noms! Il semble qu'il eût pu tirer meilleur parti de l'ouvrage de M. Picot, *Les Français italianisants au XVIe siècle*, qu'il cite dans sa Bibliographie.

Je relève enfin quelques erreurs de M. Charbonnel touchant le XVIe siècle :

P. 5. « Charron avait donc préparé la laïcisation de la morale ». La morale était laïcisée depuis longtemps quand Charron écrivait sa *Sagesse*. On en trouvera une démonstration très documentée dans un article de M. Dedieu (*Revue pratique d'apologétique*, 1909).

1. P. 355-383. Je trouve la même observation dans le *Patiniana*, p. 31 : « Tout son livre *de Arcanis naturae dialogi* est dérobé de Scaliger, *in Cardanum*, de Frascator, de Pomponace. Je vous assure que cela est très vrai, car je l'ai moi-même vérifié. »

2. Calvin, *Institution chrétienne*. Réédition du texte de 1541; préface de M. Lefranc.

3. Article cité.

4. Launoy, *De varia Aristotelis fortuna in Academia parisiensi*, XIV.

5. P. LXV-LXVI.

Digitized by Google

P. 13. Renaud Pool « dénonce au monde catholique.. le Prince (de Machiavel). On raconte que cet ouvrage lui avait été signalé par Cromwell ». C'est possible, évidemment. Il est possible aussi que cette insinuation n'ait pour but que de faire de Cromwell un machiavéliste. Je suggérerais une explication plus naturelle : Renaud Pool avait fait ses études à Padoue; en 1624, Leonicus Thomeus lui dédiait ses *Dialogues*. Il n'est pas étonnant qu'il soit resté en relation avec des Italiens et se soit tenu au courant des choses d'Italie.

P. 25. M. Charbonnel s'étonne que Noël du Fail connaisse Cardan, car « Noël du Fail... paraît avoir mené une existence de magistrat paisible..., certainement peu préoccupé d'étudier les philosophes transalpins. Et aucun voyage ne l'entraîna, croyons-nous, du côté de l'Italie ». D'abord, N. du Fail fut plus préoccupé, qu'une lecture superficielle de ses œuvres ne le laisserait croire, par les questions philosophiques. Il fut peut-être protestant, ce qui indique un certain souci des choses religieuses. Ses *Contes d'Eutrapel* contiennent un chapitre entier contre les « athées »[1]. Et puis il est allé en Italie! M. Philippot raconte son expédition au chapitre III de la thèse qu'il lui a consacrée[2] et que M. Charbonnel n'a sans doute pas été en mesure d'utiliser.

P. 80 et 306-307. M. Charbonnel parle deux fois de Geoffroy Vallée. Après avoir loué, — non sans raison, — l'érudition de Morhoff, il cite, d'après lui, deux livres de Vallée : *L'ars nihil credendi* et le *Cur receptum sit evangelium*. Pour une fois, il aurait fallu rectifier le fameux érudit. Le premier livre cité n'existe point. C'est par une fausse interprétation d'un texte de Maldonat qu'on l'a attribué à G. Vallée. Quant au *Cur receptum sit evangelium*, je n'en connais pas d'autre mention; la sentence qui condamne Vallée ne le lui reproche point : il n'existe vraisemblablement pas plus que le premier. M. Charbonnel revient à G. Vallée, p. 306, et cette fois il cite et caractérise son ouvrage : *la Béatitude des chrétiens*. Mais je lui trouve quelque assurance quand il ajoute : « G. Vallée... était monté sur le bûcher, après avoir été stigmatisé en termes véhéments par Ronsard. » M. Charbonnel aurait bien dû nous citer les « termes véhéments » par lesquels Ronsard « stigma-

1. Épistre de Polygame contre les athées.
2. *La vie et l'œuvre littéraire de Noël du Fail*. Champion, 1914.

Digitized by Google

tise » ce pauvre Vallée; du moins aurait-il pu nous donner le titre du poème, ou quelque référence. Je ne connais que Garasse qui parle d'un libertin pris à partie par Ronsard, mais le poème de Ronsard cité par Garasse ne peut pas, — étant donné sa date, — être appliqué à Vallée. D'autre part, Guy Patin, qui a fait l'identification acceptée par M. Charbonnel entre Vallée et le libertin visé par Garasse, reconnaît que les détails donnés par ce dernier sont faux. De toute façon donc, il faut conclure que Ronsard n'a point écrit contre Vallée. A moins que M. Charbonnel n'ait des données nouvelles sur ce petit problème! La solution concise et assurée qu'il en donne me le ferait croire. Mais que ne les produit-il?

Ajoutons que M. Charbonnel ne sait guère se borner. Le style est touffu, comme le livre, et manque assez souvent de clarté. On risque de s'y perdre un peu et les matières traitées sont si complexes qu'il eût fallu décanter et ne garder que l'essentiel. Mais l'objet du livre est de ceux qu'il est difficile d'enjoliver; leur seule grâce est la limpidité. Et, même si nous ne l'avons pas toujours, nous vivons en un temps où celui-là paraîtrait bien exigeant, qui réclamerait le superflu quand il a seulement le nécessaire, et la grâce quand il a l'utile en abondance.

H. Busson.

R. Chauviré. *Jean Bodin, auteur de la « République »*. Paris, Champion, 1914, in-8°, 543 pages.

Id. *Colloque de Jean Bodin. Des secrets cachez des choses sublimes entre sept sçavans qui sont de différents sentiments*. Traduction française du *Colloquium Heptaplomeres*. Paris, Tenin et Champion, 1914, in-8°, 213 pages.

Un nom et un ou deux titres d'ouvrages, c'est à peu près tout ce qui reste aujourd'hui, sauf peut-être pour les spécialistes, de l'histoire littéraire ou de l'histoire politique de Jean Bodin, l'auteur de la *République* et de la *Démonomanie*. Une existence dont beaucoup de parties sont demeurées obscures, une œuvre touffue, rébarbative, de forme hérissée et abstruse, expliquent le naufrage à peu près complet d'une réputation qui, en son temps, dépassa les limites de la France et qui s'étendit sur tout le XVIIe siècle et même au delà. Il a donc fallu à M. Chau-

Digitized by Google

viré un certain courage pour entreprendre l'étude de cette existence et de cette œuvre et, sans se laisser rebuter par les multiples difficultés de sa tâche, pour la conduire à bonne fin. Cela nous a valu un livre à la fois élégant et solide, aussi juste de ton que modéré et équitable dans l'appréciation d'ensemble, une « présentation » de Bodin telle que de longtemps on n'en saurait supposer de meilleure.

Malgré de diligentes recherches dans les bibliothèques et les archives, à part quelques petits détails, quelques pièces glanées dans les archives de Laon et deux lettres à Castelnau-Mauvissière, tirées des Cinq-Cents Colbert, vol. 472 (par contre la lettre donnée sous son nom dans Bibl. nat., f. fr. 3386, n'est pas de lui), M. Chauviré n'a pas apporté à la biographie de Bodin « une large contribution originale ». Il n'a pas prétendu résoudre tous les problèmes qui se posent à propos de l'existence de Jean Bodin. Il s'est efforcé d'abord de bien poser ces problèmes et ensuite de faire exactement la part de ce qui est bien connu et ce qui est seulement hypothèse. Il s'étend particulièrement sur les deux épisodes essentiels de la vie de son auteur : sa participation très importante aux États généraux de Blois (novembre 1576 à février 1557) et son rôle, moins à son honneur, dans la Ligue à Laon entre 1588 et 1589. Précise et probe, telle est cette première partie consacrée à la *biographie de Bodin*. M. Chauviré nous analyse ensuite la *formation intellectuelle de Bodin*; il nous montre les multiples influences qui ont imprimé leur marque dans ce cerveau : éducation religieuse, études scolastiques et juridiques, humanisme, judaïsme. Bodin n'avait pas en lui la vigueur d'originalité qui lui aurait permis de maîtriser ces influences, de dominer, de coordonner ce que l'antiquité sacrée ou profane, le moyen âge ou son temps, ses lectures et son expérience personnelle lui fournissaient. De là ses contradictions, ce mélange d'idées rétrogrades et de pressentiments d'avenir, ce chaos monstrueux où l'on trouve à côté de démarches qui dénotent un esprit indépendant, scientifique, des affirmations saugrenues, des raisonnements puérils, une méthode qui est la négation de toute investigation scientifique. Le même homme qui écrit et développe à plaisir la *Démonomanie* aboutit, dans l'*Heptaplomeres*, au déisme, à la religion naturelle, montre la nécessité logique de la tolérance religieuse. Comme l'écrit joliment M. Chauviré : « On dirait un de ces faunes dont le buste se perd dans

Digitized by Google

une gaine roide; de tous ses traits achevés, de tout son vif et fin visage, le dieu sourit à l'avenir; mais c'est en vain qu'avec effort il tente d'arracher au bloc qui les recèle ses pieds fondus dans le marbre, englués dans le passé. »

Dans l'œuvre de Bodin, l'essentiel est la *République*. Mais comme on constate chez lui « une sorte de raideur et d'immobilité dans l'esprit », « une fixité un peu immobile dans les idées », les différents ouvrages de Bodin se répètent : la *Methodus ad facilem historiæ cognitionem*, c'est le même sujet, ou à peu près, que traitent les six livres de la *République*; la *Démonomanie* et l'*Heptaplomeres* portent la trace des mêmes préoccupations, et comme tous ces livres ne brillent pas par la composition, — il s'en faut de beaucoup, — on conçoit que M. Chauviré ne se soit pas astreint à les suivre pas à pas dans une analyse minutieuse et servile. Il a préféré, et avec raison, mettre en ordre les idées politiques de Bodin, en faire pour ainsi dire le tour, et reconstituer son système, en cherchant ce que son auteur devait à ses prédécesseurs et à quels prédécesseurs, et en démêlant les parties les plus générales de celles qui valent surtout pour le XVIe siècle et pour la France que Bodin avait sous les yeux. Il est possible qu'il y ait de l'artificiel dans cette façon de procéder; mais outre qu'elle permet de voir clair dans le fatras de la *Methodus* ou de la *République*, cette méthode met en relief « l'actualité » de Bodin pour ses contemporains et rend plus sensibles les raisons de sa célébrité en son temps, de son influence ou mieux de sa réputation aux âges suivants.

Cette « postérité intellectuelle » de Bodin, M. Chauviré s'est contenté de l'indiquer : elle va de Montaigne à Montesquieu et à Rousseau en passant par Grotius et Pufendorf, par Naudé et par Bayle. Elle mériterait d'être étudiée en détail : nul mieux que M. Chauviré ne serait mieux en état d'écrire là-dessus un livre qui, de son propre aveu, « ne manquerait ni d'intérêt ni de nouveauté. » Pour l'instant, il a voulu seulement nous faire mieux connaître l'auteur de la *République*, montrer l'origine, les limites, la portée de ses idées, le mettre à sa place et à son rang dans l'histoire de son temps et de notre littérature. Il y a parfaitement réussi.

En mourant, Bodin laissait en manuscrit un ouvrage qui demeura mystérieux et longtemps inédit, mais qui excita par

Digitized by Google

son mystère même et par la hardiesse des idées une curiosité de scandale. Le titre en est bizarre : *Colloquium heptaplomeres.* C'est un dialogue entre sept personnages de religion et peut-être de nationalité différentes et qui, se trouvant assemblés à Venise, discutent entre eux des questions religieuses. On y trouve réunis les attaques de Bodin sur les dogmes des différentes religions, les arguments qui détruisent les diverses formes religieuses et conduisent à la religion naturelle. Par là, ce *Colloque* non seulement intéresse l'histoire de la pensée de Bodin, son idéologie politique et sociale, mais il marque une date dans l'histoire de la libre pensée. Le courant libertin qui circule à l'arrière-plan du XVIIe siècle, que l'on peut suivre du XVIe siècle finissant jusqu'au début du XVIIIe siècle, s'alimente à l'*Heptaplomeres* avec son parfum ou son relent d'hérésie. Copié, réfuté copieusement, exalté d'autant plus qu'il demeurait caché dans les profondeurs de quelques bibliothèques comme en une sorte de musée secret, l'*Heptaplomeres* a suscité pendant au moins un siècle et demi une curiosité ininterrompue dans un cercle de savants dont les copies conservées permettent de retrouver quelques noms. Fait à noter, l'original est perdu : seules des copies restent, des copies du texte latin et des copies d'une traduction française datant du début du XVIIe siècle et conservée à la Bibliothèque nationale, f. fr. 1923. C'est cette traduction française fidèle et savoureuse que M. Chauviré a mise au jour. Il ne l'a pas reproduite intégralement : il y a du fatras dans le *Colloque* comme dans tout ce qu'a écrit Bodin. Le procédé par extraits s'imposait. M. Chauviré a succinctement analysé les trois premiers livres (p. 29-31); il a fait quelques coupures seulement dans le livre IV, auquel il s'est attaché surtout, parce que c'est là que sont exprimées les tendances essentielles de tout le dialogue (p. 32-125); les extraits des livres V (p. 125-153) et VI (p. 153-205) sont un peu moins copieux, mais donnent l'essentiel. Il a ainsi, pour la commodité du lecteur, « filtré » ce mélange indigeste et rendu aisément accessible un ouvrage que l'on pouvait à bon droit, malgré la publication du texte latin par Noak en 1857, considérer comme véritablement inédit. Dans une brève introduction, M. Chauviré a expliqué comment il avait entendu sa tâche d'éditeur, justifié sa méthode et montré l'intérêt de l'*Heptaplomeres*, « tant pour fixer la physionomie de Bodin lui-même que comme contribution à l'histoire des

Digitized by Google

religions en France ». Donnée comme thèse complémentaire, cette publication achève et parfait la magistrale étude que M. Chauviré a consacrée au publiciste angevin[1].

V.-L. Bourrilly.

Léontine Zanta. *La Renaissance du stoïcisme au XVIe s.* Paris, Édouard Champion, 1914, in-8°, 366 pages.

Id. *La traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau au XVIe siècle.* Paris, Édouard Champion, 1914, in-8°, 169 pages.

Une des manifestations de la Renaissance en France a été la curiosité des philosophies antiques. Les « libertins », ceux qui s'émancipaient de la croyance et de la discipline chrétiennes, s'approprièrent les thèses des épicuriens et des sceptiques. Le platonisme jouit d'une certaine vogue auprès des âmes mystiques et chez les « Évangéliques », comme Marguerite de Navarre. Le stoïcisme eut, lui aussi, des adeptes parmi les littérateurs, les moralistes, les historiens et les humanistes. C'est à l'étude de cette « renaissance du stoïcisme » que Mlle Léontine Zanta a consacré ses deux thèses de doctorat ès lettres. Elle a établi avec précision le caractère particulier de ce néo-stoïcisme.

En général, nos stoïciens français de la Renaissance négligent de la philosophie stoïcienne toute la métaphysique et ne gardent que la morale. La pratique des vertus stoïciennes, et particulièrement de la constance, n'est pour eux qu'une introduction à la vie chrétienne. Leur attitude à l'égard du stoïcisme est pareille à celle de certains Pères de l'Église, qui le considéraient comme un allié contre l'ennemi commun : l'épicurisme. Comme le stoïcisme ne contrariait point les aspirations de la conscience chrétienne, cette alliance paraissait sans danger. Il y avait comme un acheminement naturel du stoïcisme au christianisme. Cette conception, qui avait été celle d'un Minutius Felix et d'un Lactance, fut celle de Guillaume Budé, de Clichtove, de Lefèvre d'Étaples, d'Érasme.

C'est ce qui explique que le zèle de la foi chrétienne se

1. Rappelons que l'Académie française a décerné au travail de M. Chauviré le second prix Gobert.

Digitized by Google

rencontre, et très sincère, chez la plupart des premiers traducteurs et commentateurs de Sénèque, d'Épictète et de Marc-Aurèle, chez Ange Capel, chez de Pressac, chez Antoine du Moulin[1], chez Coras, chez Rivaudeau. En prêchant la morale du devoir pour réformer les mœurs, ils se piquent de faire œuvre chrétienne.

Deux hommes ont donné dans leurs œuvres l'expression complète de ce néo-stoïcisme : Juste Lipse et Guillaume du Vair. Le premier, né en Belgique, élève des Jésuites, professeur de philologie à l'Université luthérienne d'Iéna, puis à l'Université calviniste de Leyde, enfin à l'Université catholique de Louvain, est surtout connu par ses travaux philologiques. Ses idées sur la rhétorique cicéronienne ont été étudiées ici même par M. Croll[2]. Ce sont les thèses du moraliste stoïcien que Mlle Zanta étudie dans ses traités philosophiques : la *Constance*, publiée en 1583, à Leyde, où les troubles civils qui ensanglantaient sa patrie avaient contraint Juste Lipse de chercher un refuge; la *Manuductio ad philosophiam stoïcam* et la *Physiologia Stoïcorum*, qu'il écrivit après qu'il eut trouvé à Louvain une existence tranquille à l'abri des coups du sort.

Son néo-stoïcisme est une introduction à la philosophie chrétienne par les arguments stoïciens. Les dogmes qu'il se plaît à mettre en valeur sont ceux de la Providence, de la loi morale considérée comme expression de la volonté divine, en un mot ceux qui sont communs au stoïcisme et au christianisme. Sur son lit de mort, comme il entendait un de ses amis vanter sa résignation stoïque : « Vanités que tout cela! » dit-il, et montrant de son doigt le crucifix : « Voilà la vraie patience! »

Guillaume du Vair, dont la vie et les œuvres sont mainte-

1. Mlle Zanta se demande si la phrase d'Épistémon : « Je veys Épictète vêtu *galamment à la françoyse* », dans le récit de la descente aux Enfers (*Pantagruel*, xxx), n'est pas une allusion à la traduction du *Manuel* par Antoine du Moulin. Cf. *La traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau*, p. 64. — La principale objection à cette conjecture est que cette phrase se rencontre dans l'édition du *Pantagruel* de 1542, c'est-à-dire deux ans avant la publication de la traduction d'Antoine du Moulin (1544).

2. *Revue du XVIe siècle*, t. II : *Juste Lipse et le mouvement anti-cicéronien à la fin du XVIe siècle*, p. 200-243.

Digitized by Google

nant connues grâce aux solides études de M. Radouant, a écrit trois traités d'inspiration stoïcienne : la *Sainte philosophie*, la *Philosophie morale des stoïques*, paraphrase du *Manuel* d'Épictète, et la *Constance*. A lui aussi les malheurs des guerres de religion fournirent des occasions de mettre en pratique les préceptes de la morale stoïcienne. En fait, son patriotisme lui inspirait des décisions auxquelles la règle *Abstine, Sustine*, restait étrangère, et dans les moments de grande détresse morale, c'est l'espérance dans une vie future qui était son principal réconfort.

Les néo-stoïciens du XVIe siècle sont donc chrétiens. Mais, par l'effet de leur culture d'humaniste, ils ont présents à l'esprit les arguments et raisonnements de la sagesse antique plutôt que ceux de la théologie. Le calviniste La Noue, dans sa prison de Limbourg, médite les maximes stoïciennes qu'il rencontre dans la lecture de Plutarque. La Boëtie meurt dans la foi catholique; mais, sur son lit de mort, c'est Cicéron et Sénèque qui lui reviennent en mémoire et non l'Écriture ou les Pères.

Le néo-stoïcisme devait aboutir au rationalisme de Descartes et au déterminisme de Spinoza. Dans l'histoire des idées morales en France, c'est donc un chapitre intéressant que celui qu'a traité Mlle Zanta. Mais à considérer le petit nombre de lettrés qui ont pratiqué les stoïciens antiques et le peu d'influence que leurs ouvrages ont eu sur leurs contemporains, n'y a-t-il pas quelque exagération à parler d'un « mouvement stoïcien », d'un « courant stoïcien », qui aurait « pénétré » le XVIe siècle, voire d'une « renaissance du stoïcisme » à l'époque de la Renaissance française?

Jean PLATTARD.

Digitized by Google

CHRONIQUES.

BULLETIN D'HISTOIRE LITTÉRAIRE[1].

Répertoires bibliographiques. — M. Jean Babelon a publié la *Bibliothèque française de Fernand Colomb*[2]. Tous les livres qui figurent dans ce catalogue ont été achetés par le fils de Christophe Colomb entre 1530 et 1536. Il a indiqué lui-même la provenance et le prix d'acquisition de ces ouvrages. Ce fonds français comprend encore actuellement, après tous les vols dont la bibliothèque Colombine a été victime, 276 numéros. M. Babelon en donne une description bibliographique très précise. Parfois même, il a brièvement analysé les livres les plus rares. En outre, il a publié, en appendice, le texte de trois opuscules : *La grande irrision des luthériens de Meaux*, *Le chapeau des luthériens*, *Le mystère du jeune enfant que sa mère donne au diable*. Enfin, pour chaque ouvrage, M. Babelon indique s'il figure déjà dans quelques-uns de nos grands répertoires bibliographiques : Brunet, Catalogue Rothschild, etc., ou s'il est resté jusqu'à présent inconnu. Ce fonds français est particulièrement riche en livres de spiritualité, puis viennent les romans, les contes, les histoires, les poèmes, les traités de médecine.

— La *Revue des bibliothèques* de janvier-juin 1918 commence

1. Nous reprenons notre chronique bibliographique au point où la guerre nous avait contraint de la laisser, le 2 août 1914. Nous rappelons que l'objet de cette chronique est simplement d'indiquer les ressources que les livres et les articles nouveaux apportent à quiconque étudie la littérature française du XVIe siècle.

Nous nous excusons des lacunes de ce premier bulletin : tel qu'il est, nous espérons qu'il sera de quelque utilité à ceux qui, comme nous, reviennent à leurs livres et à leurs travaux favoris, après en avoir été distraits pendant plus de quatre années. J. P.

2. Supplément X de la *Revue des bibliothèques*. Paris, Champion, 1913.

Digitized by Google

la publication d'un supplément au *Catalogue des livres du XVIe siècle (1501-1550) de la bibliothèque de l'Université de Paris*, par M. Beaulieux. Articles *Abrabanel* à *Eck*. Voir *R. E. R.*, t. VIII, p. 99.

— De nombreux écrivains du xvie siècle : Baïf, Béroalde de Verville, Bullant, Charondas, Charron, Rabelais, etc., sont représentés dans les éditions illustrées du premier tiers du xviie siècle, dont Mlle Jeanne Portal a dressé le catalogue : *Contribution au Catalogue général des livres à figures du XVIIe siècle (1601-1633)* (Paris, Éd. Champion, 1914).

Le milieu social. — L'ouvrage de M. Prunières sur le *Ballet de cour en France avant Benserade et Lully* (Paris, Henri Laurens, 1913, in-8°, 277 p.) n'apporte pas seulement une riche contribution à l'histoire de la musique profane et de la mise en scène en France. Il renferme une foule de renseignements sur les mascarades et les divertissements de cour au xvie siècle, sur la participation des humanistes aux fêtes de la cour, sur l'Académie de J.-A. de Baïf, etc. L'histoire de la civilisation et l'histoire littéraire profiteront de cette étude solidement documentée.

— L'étude de M. Graillot sur *Nicolas Bachelier, imagier et maçon de Toulouse au XVIe siècle* (Toulouse, Éd. Privat, 1914, in-8°, 396 p.) est plus qu'une monographie de l'auteur des plus beaux monuments que la Renaissance ait laissés à Toulouse (hôtel de Bagis, hôtel de Bernuy, hôtel d'Assezat, etc.). Des documents abondants sur la vie municipale, l'activité commerciale et les traditions artistiques de Toulouse au xvie siècle recommandent cette étude élégante et solide, comme un des tableaux les plus intéressants que nous ayons de la capitale du Languedoc à l'époque de la Renaissance.

Italianisme. — Le rayonnement de l'imprimerie vénitienne au xvie siècle sur Lyon et Paris, les souvenirs de Venise chez les écrivains de la Renaissance française et l'influence de la littérature vénitienne sur la littérature française sont étudiés dans l'ouvrage de Mlle Béatrix Rava : *Venise dans la littérature française depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV, avec un recueil de textes dont plusieurs rares et inédits* (Paris,

Digitized by Google

Éd. Champion, 1916, in-8°, 612 p.). Cf. *Revue du XVIe siècle*, t. IV (1916), p. 109-110.

L'HUMANISME. — M. GILLOT a étudié certains aspects de l'humanisme français au XVIe siècle dans son ouvrage : *La querelle des anciens et des modernes en France; de la Défense et illustration de la langue française aux Parallèles des anciens et des modernes* (Nancy, Crépin-Leblond, 1914, in-8°, 610 p.).

A l'exception des Cicéroniens et J.-C. Scaliger, le père de l'aristotélisme poétique, il fait de tous les humanistes des partisans des modernes. Il constate que chez Christophe Longueil, Budé, Dolet, Du Bellay, Pasquier, etc., le sentiment national et l'orgueil patriotique ont été développés par le spectacle de l'essor intellectuel de la France. La civilisation française ne paraît à ces humanistes inférieure ni à l'italienne, ni à l'antique. La rapide renaissance des études antiques, les ambitions littéraires des poètes, les inventions et découvertes des contemporains ont incliné la plupart des lettrés à se prononcer pour les modernes, lorsque s'est posée pour eux la fameuse « question des anciens et des modernes ». Quelques-uns d'entre eux, non contents de proclamer la précellence de la France à l'époque de Henri II, « plantureuse saison de bons esprits », ont considéré les Gaulois comme les véritables initiateurs de la civilisation antique. L'histoire de la légende gauloise au XVIe siècle, de Gaguin à Pasquier, est un des chapitres les plus curieux de l'exposé de M. Gillot (p. 131-142).

— Sur Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone, puis de Montpellier, sur les médecins Saporta, Rondelet et autres maîtres ou amis de Rabelais à Montpellier, sur les régents Baduel et Bigot, M. L. GUIRAUD apporte des documents et des aperçus nouveaux dans son ouvrage : *La Réforme à Montpellier* (*Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, t. VI, 1918). Il indique notamment que Rabelais n'a sans doute pas été étranger aux relations qui s'établirent entre Pellicier et les frères Du Bellay.

— On a signalé ici même (t. V, p. 249-250) l'intéressante étude de M. P. DE NOLHAC sur *Un humaniste ami de Ronsard : Pierre de Paschal, historiographe de France*, publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-avril 1918.

Digitized by Google

— C'est toute la vie intellectuelle, religieuse et morale de Paris au xve siècle et dans les premières années du xvie qui est étudiée dans l'ouvrage de M. Renaudet, dont il a été rendu compte ici même : *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)* (Paris, Champion, 1916, in-8°, xlviii-789 p.). Cf. *Revue du XVIe siècle*, t. V, p. 124-127.

— Simon Goulart, humaniste, auteur de commentaires sur la *Semaine* de du Bartas et d'un livre des *Histoires admirables et mémorables de notre temps*, correspondant de Th. de Bèze, d'Isaac Casaubon, de Joseph-Juste Scaliger, fait l'objet d'une monographie écrite par un Américain, M. Leonard Chester Jones, fellow de l'Université de Princeton (Genève, Georg; Paris, Éd. Champion, 1918, in-8°, 688 p.). Cf. *Revue du XVIe siècle*, t. V, p. 251.

L'École des rhétoriqueurs. — Sur Anne de Graville, arrière-grand'mère d'Honoré d'Urfé, auteur de *Palamon et Arcita*, roman en vers, nous avons maintenant une bonne étude de M. Maxime de Montmorand : *Une femme poète au XVIe siècle : Anne de Graville; sa famille, sa vie, son œuvre, sa postérité* (Paris, Auguste Picard, 1917, in-8°, x-328 p.).

— La *Revue des cours et conférences* de 1913-1914 a publié la première partie d'un cours public de M. H. Chamard sur la *Poésie française de la Renaissance*. Voici les titres des principaux chapitres de cette élégante et substantielle étude :

I-II. Introduction historique. Les études sur la poésie du xvie siècle de 1828 à 1870 et de 1870 à 1913.
III. La survivance du moyen âge. L'esprit gaulois.
IV. La survivance du moyen âge. L'esprit courtois.
V. Le Roman de la Rose. [Sa vogue au xvie siècle.]
VI. François Villon. [Son influence sur la poésie de la première partie du siècle.]
VII. Les rhétoriqueurs.
VIII. Jean Lemaire de Belges.
IX. L'esprit de la Renaissance.
X. Les origines italiennes de la Renaissance littéraire.
XI. L'introduction et la diffusion de l'italianisme.

Clément Marot. — Notre président, M. Lefranc, a recueilli

Digitized by Google

dans son volume consacré aux *Grands Écrivains français de la Renaissance* (Paris, Éd. Champion, 1914) les articles qu'il avait donnés à la *Revue bleue* sur le *Roman d'amour de Clément Marot*. Cf. *Revue du XVIe siècle*, t. I, p. 445.

— *A propos des sources de deux épîtres de Marot*, à la reine de Navarre et au roi, publiées par M. G. Macon d'après le manuscrit offert par l'auteur au grand maître Montmorency (1538) et conservé au musée Condé, M. Villey étudie l'influence latine dans l'œuvre de Marot (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1919, p. 220-245). Les deux épîtres précitées contiennent des emprunts très étendus aux *Pontiques* et aux *Tristes* d'Ovide et il y a dans l'œuvre de Marot d'autres preuves que son commerce avec les modèles anciens devenait à la fin de sa vie de plus en plus intime.

École de Marot. — Miss Hélène Harvitt a consacré, pour sa thèse de doctorat à l'Université Columbia, une étude très solide à *Eustorg de Beaulieu a disciple of Marot* (1495(?)-1552). (Press of the new era printing company Lancaster, PA, 1918, in-8°, 163 p.).

Cette monographie a l'avantage d'offrir un grand nombre de citations, judicieusement choisies, des œuvres, devenues rares, d'Eustorg de Beaulieu : *Les gestes des solliciteurs* (1529), *Les divers rapports* (1537), *La chrestienne resjouyssance* (1546) et *L'espinglier des filles* (1548).

La documentation est riche, particulièrement sur les premières relations d'Eustorg de Beaulieu à Tulle et sur les musiciens, les peintres et les poètes qu'il fréquenta pendant son séjour à Lyon (1554-1557). Enfin, la table bibliographique des chansons spirituelles de *La chrestienne resjouyssance* et de leurs prototypes populaires, dressée par Miss H. Harvit, avec l'aide des notes inédites de M. Émile Picot, apporte une contribution très précieuse et très étendue à l'histoire des chants religieux et populaires au XVIe siècle.

— Un autre ami de Marot, Charles Fontaine, a été étudié par un philologue américain, M. Richmond Laurin Hawkins : *Maistre Charles Fontaine, Parisien* (Cambridge, Harvard University Press, 1916, in-8°, VII-281 p.). Charles Fontaine, avant de devenir principal du collège de la Trinité à Lyon et prote chez l'imprimeur lyonnais Boville, chercha pendant de nom-

Digitized by Google

breuses années des patrons illustres ou riches. Son œuvre abonde en pièces de circonstance dédiées à des amis ou protecteurs : une monographie de cet écrivain est donc un véritable répertoire du XVIe siècle. Elle est particulièrement intéressante pour l'histoire du platonisme, de l'école de Marot et des débuts de la Pléïade.

MARGUERITE DE NAVARRE. — Une traduction de l'*Heptaméron* en italien a été procurée par M. Francesco PICCO (Gênes, A.-F. Formiggini, 1913). Cet ouvrage, qui appartient à la collection des *Classiques du rire*, comprend un choix de trente-six nouvelles, précédées du *Prologue*. Les propos des devisants ont été supprimés. Les nouvelles choisies sont en général les plus courtes du recueil. Les illustrations sont des reproductions par l'héliotypie des gravures de Freudenberg (éd. de Berne, 1580).

— Parmi les articles réunis par M. A. LEFRANC dans son volume des *Grands Écrivains français de la Renaissance* (Paris, Champion, 1914) figure l'étude qu'il avait publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* en 1897-1898 sur Marguerite de Navarre.

PLATONISME. — On trouvera dans les *Grands Écrivains français de la Renaissance* de M. A. LEFRANC l'étude qu'il avait donnée en 1896 dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* sur *Le platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance (1500-1550)*.

LES PRÉCURSEURS DE LA PLÉIADE. — La *Société des Textes français modernes* a édité l'œuvre capitale de Maurice Scève : *Délie, object de plus haulte vertu*, édition critique avec une introduction et des notes, par M. Eugène PARTURIER (Paris, Hachette, 1917). *Quelques corrections au texte de la « Délie »* ont été publiées par M. Parturier dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1917, p. 483-486.

CALVIN. — Un article de M. J. DEMEURE sur l'*Institution chrétienne de Calvin; examen de l'authenticité de la traduction française* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1915, p. 402-407) confirme des observations qui ont déjà été faites sur les traductions françaises de l'*Institution chrétienne* : celle de

Digitized by Google

1541, la première en date, rééditée par M. Lefranc, est souvent défectueuse; celle de 1560, la dernière publiée par Calvin, l'est également. Mais les fautes relevées ne prouvent rien contre l'authenticité de ces traductions.

— M. Edmond HUGUET attire l'attention sur la *Langue familière chez Calvin* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1916, p. 27-52). Calvin n'est pas un écrivain morne, quoique Bossuet ait parlé de la « tristesse », c'est-à-dire de l'austérité de son style. Il a prodigué dans ses écrits les locutions proverbiales, les termes triviaux, les comparaisons familières empruntées au vocabulaire des jeux, de la cuisine, etc. Il a souvent parlé la langue de Rabelais.

CONTEURS. — Dans son ouvrage sur les *Origines du roman réaliste* (Hachette, 1912), M. Gustave REYNIER a consacré quelques chapitres aux conteurs et romanciers du XVIe siècle. Il analyse le réalisme puissant de Rabelais (ch. VII). Il dégage ce que contiennent d'éléments réels, empruntés à la vie contemporaine, les recueils de contes : les *Nouvelles récréations et joyeux devis*, l'*Heptaméron* de la reine de Navarre (ch. VIII). Il caractérise le réalisme rustique de Noël du Fail, moins large que celui de Rabelais, mais dégagé de la fantaisie, de la bouffonnerie et du symbole; art probe et sincère et s'exerçant d'une façon parfaitement consciente (ch. IX). L'Italie par Bandello, Straparole et l'Arétin (ch. X), l'Espagne par la *Célestine* de Fernando de Rojas, traduite dès 1527, exerçent une influence sur le développement de notre littérature réaliste. Avant la traduction du premier roman picaresque, *Lazarille de Tormès* (1561), les gueux et les faquins occupent une place considérable dans notre littérature. M. Reynier (ch. XII) montre quel intérêt des écrivains comme Bourdigné, Rabelais, Noël du Fail, Guillaume des Autelz, Despériers, G. Bouchet, ont témoigné à la vie des vagabonds. Le sujet était à la mode au moment où nous arriva d'Espagne la longue suite des romans picaresques.

— Noël du Fail, magistrat breton, gentilhomme campagnard et conteur rustique, fait l'objet de deux études très riches et très solides de notre confrère et collaborateur M. Emmanuel PHILIPPOT : *La vie et l'œuvre littéraire de Noël du Fail, gen-*

Digitized by Google

tilhomme breton, in-8o, 549 p., et *Essai sur le style et la langue de Noël du Fail*, in-8o, 171 p. (Paris, Éd. Champion, 1914). Le premier de ces deux volumes comprend : 1o une biographie de l'auteur, accompagnée d'une recherche minutieuse de toutes les traces laissées par les grands et les menus événements de sa vie dans les *Propos rustiques*, les *Baliverneries*, les *Contes* et *Discours d'Eutrapel*; 2o une enquête sur la culture, les lectures, en un mot les sources littéraires de Noël du Fail. Il était entendu que Du Fail avait, suivant le mot d'Étienne Pasquier, « singé » Rabelais : M. Philippot détermine avec précision la portée et le caractère de cette imitation. Il nous révèle, en outre, que dans les satires et tableaux de mœurs du conteur beaucoup de traits doivent être attribués non à l'observation directe, mais à l'imitation littéraire de modèles anciens et modernes : Lucien, Érasme, Guevara, etc.

Cette étude historique et littéraire est complétée par un *Essai sur le style et la langue de Noël du Fail* (éléments populaires, éléments savants, particularités de style, lexique). Ces deux volumes contiennent tous les éléments d'une excellente édition critique de l'œuvre de Noël du Fail, que M. Philippot ne peut manquer de nous donner quelque jour.

Ronsard. — M. Kuhn, dans un article de la *Revue d'histoire littéraire de la France* d'avril-juin 1914, étudie l'*Influence néo-latine dans les Églogues de Ronsard*. Le poète contemporain dont les œuvres latines ont été le plus souvent mises à contribution par Ronsard dans ses *Églogues* est Navagero (1483-1529), dit Naugerius. Il l'a connu sans doute par un recueil de pièces bucoliques publié à Bâle en 1546 et dans lequel il trouvait encore des poèmes de Jovianus Pontanus, Faustus Andrelinus, Battista Mantuanus, Pétrarque, Boccace, Érasme. Il a emprunté à Naugerius les plaintes d'Orléantin dans la *Bergerie*, des éloges à l'adresse de la reine-mère; dans la deuxième *Églogue*, le cadre et la mise en scène sont conformes au cadre et à la mise en scène de la deuxième églogue de Naugerius; nombre de vers procèdent également du même poème. « Morceau par morceau, la deuxième pièce de Navagero est sertie presque tout entière dans la deuxième églogue du poète français. »

— Notre confrère et collaborateur M. Paul Laumonier a

Digitized by Google

donné à la *Société des Textes français modernes* les deux premiers volumes des *Œuvres complètes* de Ronsard. Ils comprennent les *Odes* et le *Bocage* de 1550, précédés des premières poésies, 1547-1549 (Paris, Hachette, 1914). Voir le compte-rendu de cette publication par M. Villey dans le t. III de la *Revue du XVIe siècle* (1915), p. 91.

— Sous ce titre : *Pour mieux connaître Ronsard*, M. Hugues Vaganay a donné, dans les *Annales fléchoises* de novembre-décembre 1913, janvier-février 1914, le texte des quatre odes de Ronsard, publiées par Nicolas Denisot dans le *Tombeau de Marguerite de Valois* (1551). Il y a joint l'*Ode latine* de Daurat en l'honneur de la reine et les traductions en vers français qu'en ont données J. Du Bellay et Jean-Antoine de Baïf.

— *Un sonnet peu connu de Ronsard* est celui qui se lit en tête du premier livre des *Hymnes de messire Anne d'Urfé* (Lyon, 1508). M. Vaganay le publie dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1916, p. 562-563; M. P. Laumonier l'a transcrit ici même dans ses *Additions et corrections au tableau chronologique de Ronsard* (*Revue du XVIe siècle*, t. IV, p. 142).

— On trouvera dans les *Grands Écrivains français de la Renaissance*, de notre président M. A. Lefranc, l'étude qu'il a publiée dans l'*Annuaire du Collège de France* en 1903 sur la *Pléïade au Collège de France en 1567*. Il s'agit, comme on le sait, d'un certificat collectif décerné par les huit membres d'un jury spécial qui fut appelé à examiner Nicolas Goulu, futur gendre de Dorat, candidat à l'une des deux chaires de langue grecque du Collège royal, sur le point de devenir vacante par la démission de Dorat. Remy Belleau, Pierre de Ronsard et Jean-Antoine de Baïf figurent avec Dorat dans ce jury, ce qui consacre pour nous leur réputation d'hellénistes.

Successeurs de Ronsard. — Il est curieux de constater comment s'est exercée l'influence de Malherbe sur Bertaut. MM. Vianey et Vaganay ont apporté deux documents intéressants sur cette question : *Une élégie sur les amours de M. des Portes*, publiée en 1583 et remaniée en 1609, et *Un discours sur le trespas de M. de Ronsard*, publié pour la première fois en 1587, puis réédité avec de nombreuses corrections en 1605.

Digitized by Google

Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier 1912 et 1914, p. 217-220. Bertaut acceptait tout des idées de Malherbe sur la versification, supprimait archaïsmes, latinismes, hiatus, rejets, etc. que l'exemple de Ronsard avait autorisés.

Historiens. — M. Paul Bonnefon, qui avait déjà publié des documents inédits sur Bernard de Girard, seigneur du Haillan (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1908, p. 692-696), a consacré une étude spéciale à l'œuvre de cet historiographe, le premier en France qui ait substitué à la chronique un travail de reconstitution et de résurrection (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1915, p. 453-492).

La production historique de du Haillan comprend trois opuscules : *De l'estat et succez des affaires de France* (1570), *De la fortune et vertu de la France* (1570), *Promesse et desseing de l'histoire de France* (1572), qui annoncent l'œuvre capitale : *L'histoire de France*, parue en 1576.

M. P. Bonnefon passe en revue les sources de l'histoire de du Haillan. Il note les caractères distinctifs de cette œuvre, qui est une tentative pour présenter un corps homogène d'histoire de France et qui est en même temps un exposé des origines et de la légitimité du pouvoir royal considéré comme « monarchie parlementaire ». Du Haillan fut un vulgarisateur : M. Bonnefon le compare finement à Henri Martin.

Brantôme. — M. H. Omont a publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1914 le texte du testament autographe de Brantôme, entré récemment à la Bibliothèque nationale (ms. nouv. acq. franç. 21596), et le relevé des variantes que présente cette minute originale avec le texte imprimé dans l'édition de La Haye, 1743, et reproduit par tous les éditeurs postérieurs.

Pamphlets. — La *Confession de Sancy* d'Agrippa d'Aubigné a fait l'objet d'une étude de M. Pierre Villey dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1915, p. 160-216. Dans une première partie, M. Villey établit que la composition de ce pamphlet est contemporaine de la quatrième et définitive conversion de Nicolas de Harlay, sieur de Sancy, 1599; la plupart des allusions aux événements ou aux personnes contenues dans ce pamphlet étaient, à cette date, d'actualité. Toutefois,

Digitized by Google

le premier chapitre de la seconde partie, dont le sujet est la conversion de Sainte Marie du Mont (1600), semble avoir été écrit à la fin de 1602. D'Aubigné inséra ensuite dans cet écrit quelques additions, jusque vers l'année 1620 environ, sans nul souci de s'imposer aucune convention chronologique.

Rapportée ainsi à la fin du XVIe siecle, la *Confession de Sancy* prend un intérêt psychologique particulier. C'est un document sur l'état d'esprit des réformés mécontents au lendemain de l'Édit de Nantes. C'est, en principe, une satire ironique des conversions du temps. Mais l'ironie suppose une maîtrise de soi que d'Aubigné ne connaît guère. Il se laisse emporter par la passion, se complaît dans une verve brusque qui rappelle Rabelais, « un Rabelais qui se serait fait haineux. »

Écrivains politiques. — Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* d'avril-juin 1914, M. Joseph Barrère publie des *Observations sur quelques ouvrages politiques anonymes du XVIe siècle*. Il a recherché les signatures mystérieuses ou dissimulées de leurs auteurs. Innocent Gentillet, l'auteur de l'*Antimachiavel* (1576), a inscrit son nom dans deux vers d'une épître liminaire au lecteur. Le *Vindiciae contra tyrannos* serait, d'après la préface de la traduction de 1581, l'œuvre de Languet, publiée par Duplessis-Mornay. Il y a dans les *Deux dialogues du nouveau langage françoys italianizé* un rapprochement entre Machiavel et Photin, conseiller de Ptolémée, qui est une idée particulière à Henry Estienne, reprise dans un poème de sa *Musa monitrix*, Rex et tyrannus. Le *Réveille-matin* (1572) a pour auteur le traducteur des pages de la *Servitude volontaire* de La Boétie accolées au second dialogue. Or, en 1573-1574, il n'y a qu'un homme en France qui traduise *France* par *Franco-Gallia*, c'est François Hotman, à qui une tradition remontant au XVIe siècle attribue d'ailleurs ce pamphlet.

— M. David Baird Smith, dans la *Scottish Historical Review*, janvier 1914, consacre un intéressant article à William Barclay, Écossais, qui, après avoir étudié à Aberdeen, à Paris et à Bourges, fut professeur de droit à Pont-à-Mousson, puis à Angers, où il mourut en 1608. Son ouvrage capital *De regno et regali potestate*, publié en 1600, fut commencé sans doute en 1577 et reflète les jugements d'un esprit observateur qui a

Digitized by Google

été témoin de grands événements. M. David Baird Smith en donne une analyse détaillée. Les idées de William Barclay sur le pouvoir royal méritent d'être examinées par quiconque voudra étudier le *Franco-Gallia* ou le *Vindiciae contra tyrannos* de François Hotman que Barclay discute. Il attaque dans son livre V le ligueur Jean Boucher et son *De Justa Henrici III abdicatione Francorum regno*. Ses dernières années furent consacrées à une polémique avec le cardinal Bellarmin qui avait répondu à son *De regno* dans son ouvrage *De Potestate papae*.

— Sur l'ouvrage de M. Chauviré, *Jean Bodin, auteur de la République* (Paris, H. Champion, 1914, in-8°, 543 p.), voir plus haut le compte-rendu de M. Bourrilly, p. 127-131.

Moralistes. — L'ouvrage de Mlle Léontine Zanta, *La renaissance du stoïcisme au XVIe siècle* (Paris, Champion, 1914), apporte une importante contribution à l'histoire des idées et particulièrement des études sur les traités de morale de Juste-Lipse et de Guillaume du Vair (voir notre compte-rendu dans le présent fascicule, p. 131-133).

Pibrac. — On sait que l'auteur des *Quatrains* s'est fait l'apologiste de la Saint-Barthélemy dans une lettre adressée à un personnage fictif, Stanislas Helvidius. M. Radouant détermine les circonstances dans lesquelles a été écrite cette lettre : elle était destinée à réfuter les accusations que l'on portait contre le frère de Charles IX, Henri d'Anjou, alors candidat au trône de Pologne. Il s'agissait de démontrer aux nobles polonais, presque tous luthériens, que ni le roi, ni le duc d'Anjou ne pouvaient être condamnés pour dissimulation ou inhumanité. C'est pour aider un prince français à monter sur le trône de Pologne que Pibrac, avocat général au Parlement de Paris, écrivit cette lettre. Cf. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1919, p. 11-35.

Satires. — L'essai de M. André Blum sur l'*Estampe satirique en France pendant les guerres de religion* (Paris, Giard et Brière, 1913, in-8°, 365 p.) apporte une contribution intéressante à l'histoire de l'esprit satirique au XVIe siècle : caricature religieuse, caricature politique, caricature sociale.

Digitized by Google

M. Blum voit dans les caricatures des *Songes drolatiques de Pantagruel* des estampes de pure fantaisie, sous lesquelles il serait vain de chercher des personnalités historiques. Ce sont, comme on sait, des copies d'œuvres de Pierre Brueghel, gravées par Hieronymus Cock et publiées à Anvers après la mort de Rabelais.

PHILOSOPHIE. — Les rapports du naturalisme de la Renaissance française avec le naturalisme italien, le caractère propre de ce naturalisme de la renaissance italienne, l'influence de la spéculation italienne du XVIe siècle sur les libertins français, ces questions capitales pour l'histoire de la philosophie et de la civilisation en France sont étudiées en détail dans l'ouvrage de M. Roger CHARBONNEL : *La pensée italienne au XVIe siècle et le courant libertin* (Paris, H. Champion, 1919, in-8o, 780-LXXXIV p.). Cf. *supra*, p. 122-127, le compte-rendu de cette thèse.

THOMAS MORUS. — A signaler dans la *Revue des cours et conférences* du 20 janvier 1914 le résumé d'une conférence de M. LEGOUIS sur *Thomas More*. On y trouvera notamment une analyse des divers éléments qui entrent dans la conception de l'*Utopie* et une définition du caractère « national » de ce livre cosmopolite, « anglais par le tour pratique de plus d'un passage, par sa chasteté, par l'humour surtout et le tour particulier de l'humour, par la manière ingénieuse de donner à une œuvre d'imagination l'allure calme, un peu lente, détaillée et minutieuse d'un rapport ».

MONTAIGNE. — On connaît le succès dont jouit en Angleterre la traduction des *Essais* par Florio. M. Pierre VILLEY a recherché quel profit les auteurs dramatiques du début du XVIIe siècle ont tiré de cette traduction des *Essais* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1917, p. 357-391; *Montaigne et les poètes dramatiques anglais du temps de Shakespeare*).

Il constate que Marston et Webster se sont inspirés de Montaigne. Quant à Shakespeare, les rapprochements d'idées que l'on a établis entre son théâtre et les *Essais* ont tous trait à des lieux communs souvent développés par les anciens. D'autre part, aucune des nombreuses expressions créées par Montaigne et dont l'originalité caractéristique a passé dans la

Digitized by Google

traduction de Florio ne se rencontre chez Shakespeare. Il y a donc eu fréquemment coïncidence entre la pensée des deux écrivains, mais non emprunt de Shakespeare à Montaigne.

— La *Revue d'histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1914 contient la fin des *Annotations inédites de Michel de Montaigne sur les Annales et Chroniques de France de Nicole Gilles* publiées par Dézeimeris. Elles sont suivies d'un *Index des ouvrages et des auteurs cités dans les Annotations de Montaigne sur Nicole Gilles*, d'un *Index de quelques formes orthographiques paraissant représenter la prononciation personnelle de Montaigne* et d'une *Table des notes sur Nicole Gilles*.

— Montaigne avait également annoté son Quinte-Curce. Cet exemplaire, de l'édition de Froben, 1555, in-fol., est conservé actuellement parmi les livres de la bibliothèque du château de la Brède. M. Dézeimeris a transcrit ces notes marginales et les publie dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1916, p. 399-440, et 1917, p. 605-636; *Annotations inédites de Michel de Montaigne sur le « De rebus gestis Alexandri Magni » de Quinte-Curce*.

— M. Pierre Villey a donné dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1916, p. 211-215, un second *Supplément au catalogue de la bibliothèque de Montaigne*, qu'il avait dressé dans son ouvrage sur les *Sources et l'évolution des Essais*, t. I.

Les annotations de Montaigne à son exemplaire de Nicole Gilles, qui sont de 1564, nous révèlent cinq ouvrages de sa bibliothèque dont on ne retrouvait que des traces incertaines dans les *Essais :*

Alain Bouchart, *Les Grandes Chroniques de Bretagne.*

Jean du Tillet, *Chronique des rois de France depuis Pharamond.*

Ferron, *De rebus gestis Gallorum.*

Gaguin, *Les Grandes Chroniques des rois de France.*

Jean Sleidan, *De statu religionis et reipublicae Carolo Quinto Caesare, commentarii.*

Il faut ajouter à ces auteurs :

H. Corneille Agrippa, *De occulta philosophia.*

Girolamo Benzoni, *Histoire nouvelle du Nouveau Monde.*

Digitized by Google

Philibert Bugnyon, *Chronicon urbis Matissinae.*
Jean Segond, *Élégies.*
Thesoro politico, in cui si contengono trattati, discorsi, relationi, etc.

La Boëtie. — Parmi les opuscules inédits que La Boëtie avait légués à Montaigne figuraient les *Mémoires de nos troubles sur l'édit de janvier 1562*. Lorsqu'en 1570 Montaigne publia les œuvres de son ami, il estima que la saison était trop « mal plaisante » pour qu'il fût prudent de mettre au jour cet écrit qui demeura inédit. M. Paul Bonnefon l'a retrouvé à la bibliothèque Méjanes, à Aix, et il l'a publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1917, p. 1-33 et 307-319 : *Une œuvre inconnue de La Boëtie : les Mémoires sur l'édit de janvier 1562*, avec une étude préliminaire sur les circonstances de sa composition et sur le caractère général de cette œuvre « éloquente, généreuse et singulièrement naïve ».

Le théatre. — *Antoine de Montchrestien.* — Sur la religion et sur le mariage de l'auteur tragique Antoine de Montchrestien, M. Frédéric Lachèvre publie des documents inédits dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1918, p. 445-454.

— *Larivey.* — On trouvera dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, de janvier-mars 1914, un fac-similé du titre d'un ouvrage conservé à la bibliothèque de Saint-Dié qui porte une signature de *Pierre Delarivey, Troyen.* Ce livre est un exemplaire des *Commentaires tres excellens de l'hystoire des plantes de Léonarth Fousch.* Cette signature est suivie de la date 1619. D'après M. G. Baumont, cette date, qui n'est pas de la même main que la signature, aurait été ajoutée après coup et serait celle de la mort de Larivey, que l'on plaçait jusqu'alors par conjecture vers 1611.

— *Jacques Grévin.* — M. Frédéric Lachèvre a retrouvé et publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1917, p. 285-295, quelques *Poésies inédites de Jacques Grévin; Le tombeau de Madame la Princesse de Condé*, des sonnets, une ode religieuse (*Des biens que les fidèles obtiennent par Jésus-Christ*).

Digitized by Google

La langue française au xvie siècle. — La langue du Palais a joui d'un certain prestige auprès des grammairiens du xvie siècle. La réputation du français des Parlementaires était une ancienne tradition, que consacra la fameuse ordonnance de Villers-Cotterets, 1539. C'est ce qu'établit, en recherchant les origines de cette tradition, M. Alexis François, dans un article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1918, p. 201-210 : *Origine et déclin du bel usage parlementaire.*

Jean Plattard.

CHRONIQUE RABELAISIENNE.

Société des Études rabelaisiennes. — Le Conseil de la Société des Études rabelaisiennes s'est réuni le 3 juillet 1919. Après avoir approuvé la radiation des membres appartenant aux nations ennemies prononcée pendant la guerre par son Bureau, il examine la situation difficile où se trouve la Société par suite des hostilités et choisit une solution qui sera soumise à la prochaine Assemblée générale. Celle-ci ne pouvant avoir lieu avant novembre, le Conseil élit, sous réserve de l'approbation de l'Assemblée, un certain nombre de membres destinés à remplacer dans son sein ceux qu'il a perdus.

MM. Julien Baudrier, Louis Loviot, L.-G. Pélissier, Émile Picot, H. Schneegans, V. de Swarte, Maurice Tourneux sont décédés.

Le Conseil nomme à leur place :

MM. V.-L. Bourrilly, Paul Casanova, Édouard Champion, Eugène Mutiaux, Henri Pirenne, Seymour de Ricci, Lucien Schöne, W.-F. Smith, Jacques Soyer, Arthur Tilley.

Il est procédé ensuite à l'élection des membres du Bureau. Sont élus :

MM. Abel Lefranc, *président;*
Arthur Heulhard, Henri Pirenne, *vice-présidents;*
Jacques Boulenger, *secrétaire;*
Jean Plattard, *secrétaire adjoint;*
Édouard Champion, *trésorier.*

Digitized by Google

Deux lettres de Rabelais ont été vendues. — On lit dans l'*Excelsior*, 20 avril 1918 : « Londres, 19 avril. Des autographes provenant de la collection de feu M. André Morrisson ont été vendus hier à Sotheby.

« Voici quelques-uns des prix atteints : par des lettres signées de Rabelais, 6,750 fr.; de Rembrandt, 4,500 fr.; du Titien, 1,900 fr.; de Robespierre, 1,600 fr.; de lord Bacon, 1,350 fr.; de Swift, 875 fr.; de Rubens, 775 fr. Une autre lettre de Rabelais a été adjugée 2,750 fr. » (*Radio.*)

Gambetta et M. Clemenceau. — « Il n'est pas jusqu'à la connaissance profonde de Rabelais qui ne dût rapprocher ces deux hommes. M. Clemenceau, interroge sur ses trois livres préférés, en a cité quatre et Rabelais en était un. Gambetta aussi était un fanatique de Rabelais. « Un soir, après la guerre, — écrit M. de Freycinet, — il dînait chez moi, avec quelques-uns de ses amis et en compagnie de M. Surrel et de M. Henri Sainte-Claire Deville, le célèbre chimiste, dont il avait désiré faire la connaissance. A un certain moment, M. Surrel fit une citation de Rabelais : « Tu n'es qu'un « apprenti », lui dit Sainte-Claire Deville qui le tutoyait, et il compléta la citation assez longue : « Messieurs, leur dit à son « tour M. Gambetta, je vois que vous aimez Rabelais, je peux « vous en servir de derrière les fagots. » Il en débita près de deux pages, sans hésiter sur un mot. Les deux partenaires ébahis rendirent les armes. » (*L'Opinion*, 19 avril 1919.)

— Notre Président, M. Abel Lefranc, a été élu président de la Société de l'École des chartes pour 1919-1920.

— M. Guy de Pourtalès dégage fort bien, dans le *Mercure de France* du 16 juin 1919, ce qu'il appelle trop modestement *Les petites leçons de Maître François Rabelais pour le temps de guerre et pour le temps de paix*. Parmi les livres que le soldat emportait au front, il semble à M. de Pourtalès que nul ne valait davantage que *Gargantua* et *Pantagruel*. C'est qu'on en tire un excellent cours d'optimisme instinctif et raisonné ; et quoi de plus utile en ces temps douloureux? « N'est-il meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant que vivre fuyant villainement? » demande Maître François. A cette question, ses lecteurs ont répondu. Nos soldats ont soutenu victorieusement cette guerre qui avait pour but la « défence

Digitized by Google

et fortification de la patrie » et le « repoulcement » des ennemis, cette guerre défensive en un mot que Rabelais approuve et qu'il loue autant qu'il blâme et déteste les injurieuses attaques des Picrocholes. « Désormais sera France superbement bournée », il l'a dit. Ginguené n'avait point si grand tort de trouver un prophète en notre bon Maître.

— Dans les conférences faites au « Foyer » de 1912 à 1914 et réunies par M. Henry Bordeaux en volume sous le titre « Les pierres du foyer », relevons les sujets qui intéressent le XVIe siècle : *La jeunesse de Ronsard; La leçon de Gargantua à son fils étudiant à Paris; La paternité et l'éducation dans Montaigne.*

Ronsard et Botrel. —

Je n'aime point ces noms qui sont finis en ots,
Gots, Cagots, Austrogots, Visgots et Huguenots;
Ils me sont odieux comme peste, et je pense
Qu'ils sont prodigieux à l'empire de France.

Quand Ronsard, dans son *Discours des misères du temps*, avait ainsi exprimé sa haine pour les ennemis de la France, il n'avait aucune idée que trois siècles plus tard il se fût trouvé un autre défenseur de la patrie qui, en des termes presque analogues, aurait déchargé son dégoût de l'envahisseur. Théodore Botrel, que nous ne prétendons point comparer au chef de la Pléïade, chante dans une chanson intitulée *Les Goths :*

La France a subi les ravages,
Messieurs, de trois hordes sauvages,
Goths, Ostrogoths et Visigoths :
Il lui manquait les Saligoths !

(*Les chants du bivouac*, 1915.)

Hélène Harvitt
Columbia University, New-York.

— L'article de M. Prinet sur l'*Ordonnance du 26 mars 1556 et les changements de nom de famille,* publié dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* (1917), contient de nouveaux renseignements et documents relatifs à la question que l'auteur a exposée dans la *Revue du XVIe siècle* (t. V, p. 21-27) : *Changements de nom de famille autorisés par François Ier.*

Digitized by Google

— *Ma femme sera coincte et jolie, comme une belle petite chouette* (livre III, ch. XIV). — Dans une de ses spirituelles chroniques du *Temps* (10 décembre 1917), le regretté M. CUNISSET-CARNOT plaidait la cause de la chouette, sans paraître se douter qu'il se rencontre avec Panurge : « Montrons-nous justes », dit l'auteur de la *Vie à la campagne*, « et n'appelons pas « oiseau « de la mort », comme on le fait presque partout, cette bestiole innocente qui nous rend tant de services.

« Les Égyptiens et les Grecs s'étaient montrés plus clairvoyants et plus justes que nous; ils n'avaient pas jugé la chouette seulement sur son chant..... Pour son physique, ils n'eurent qu'à la regarder et ils en apprécièrent tout de suite le charme artistique, la réelle beauté. Les costumes de tout le genre *nyctala*, de la chouette proprement dite à l'effraie, etc., sont admirables de distinction et de beauté. Ce n'est pas la magnificence de l'oiseau de paradis ni du paon, soit, mais dans un genre absolument différent ils ont une valeur égale. Voyez donc ces yeux magnifiques dans cet entourage lumineux de plumes droites et argentées, ces deux houppes sur la tête qui se dressent et se couchent selon l'humeur à exprimer, cette robe blanche tachée de perles grises des effraies, celle multicolore en des tons si discrets et si distingués des grands-ducs et tant d'autres d'une pareille magnificence, puis dites si vraiment il y a beaucoup de plus belles toilettes dans tout le monde des oiseaux?

« ..... Au premier siècle de notre ère, Pline l'Ancien, qui jouissait d'une autorité scientifique incontestée, se tourna contre la chouette. Il déclara dans son *Histoire naturelle* (livre X, chapitre XII), que « tous les oiseaux qui volent la nuit « et ont des ongles crochus, tels que *bubo* le grand-duc, *noctua* « la chevèche, *ulula* la hulotte, sont d'une rencontre de très « mauvais présage quand on les voit dans la journée, surtout « pour les affaires publiques ». Cela fut admis tout de suite et sans contestation dans tout l'empire romain. Ce fut pour la chouette et sa famille la chute du rang de demi-dieux à celui de malfaisants esprits.....

« Le christianisme ne réagit pas contre cette manière de juger les rapaces nocturnes et il la favorisa même en n'élevant jamais une protestation contre leur martyre. » H. C.

— Notre distingué confrère M. Charles WHIBLEY a publié

Digitized by Google

pendant la guerre : *Jonathan Swift*, une étude composée pour être lue en conférence à l'Université de Cambridge. On ne s'étonnera pas que Rabelais ait trouvé place dans les aperçus intéressants de M. Whibley sur la carrière et l'esprit du grand humoriste anglais. Mais, après avoir parlé de la gaieté de l'auteur de *Pantagruel*, il montre que le créateur de *Gulliver* ne la partageait point :

« La passion dominante de Swift, c'est la colère contre l'injustice et contre l'oppression. Il rit peu et fait rarement sourire... On s'étonne du génie que révèle *A Tale of a Tub*, mais on ne s'en amuse pas. De plus, il y a une certaine sécheresse dans le style de Swift, dans la perfection de ses œuvres, dans la justice essentielle de ses opinions, une sécheresse qui ne pouvait subsister dans l'âme de Rabelais. L'humour de Rabelais est aussi vaste et aussi large que l'univers, l'esprit de Swift, limité par sa précision même, ne déborde jamais. »

Le *Mercure de France* du 1er janvier 1918 a rendu compte de cet opuscule, ainsi que de *Political Portraits*, du même auteur.

— *Les Silènes* (*Gargantua*, Prologue, et *Revue du XVIe s.*, t. II (1914), p. 33). — M. Vellut, de La Haye, nous signale un recueil de vers publié à Brescia en 1568, *Rime de gli academici occulti con le loro impresi ex discorsi*, dont le frontispice représente un *Silène*. C'était l'emblème de la Société, qui avait pour devise *Intus, non extra*. Ce Silène est conforme à la description du Prologue de *Gargantua :* dans sa poitrine est ménagée une boîte. Le symbole de cette figure est exposé dans l'introduction de l'ouvrage : *Discorso intorno al Sileno, impresa dei gli academici occulti.*

— *Supplementum Supplementi Chronicorum* (*Gargantua*, ch. xxxvii). — Nous avons suggéré (*Édition critique*, t. II, p. 317, n° 4) que c'était là sans doute le titre d'un ouvrage imaginaire forgé par Rabelais sur le type des titres de commentaires, gloses ou suppléments. M. Vellut nous signale qu'il existait un livre portant ce titre, le *Supplementum Supplementi Chronicorum* de frère Jacques Philippe de Bergame, publié en 1503. Il est possible que Rabelais ait retenu, pour sa cocasserie même, ce titre de Supplément au supplément des Chroniques.

Digitized by Google

Jean Bodin et le système de Copernic. — A la liste des grands esprits du XVIe siècle qui ont rejeté comme absurde le système de Copernic (voir dans la *Revue du XVIe siècle*, t. I (1913), p. 220-237, *Le système de Copernic dans la littérature française au XVIe siècle*), il faut ajouter le nom de Jean Bodin.

Voici comment il en parle au quatrième livre de la *République* (ch. II). Au cours de son examen des causes des révolutions dans les monarchies, il rencontre une explication astrologique donnée par Copernic : ces révolutions sont causées par le « mouvement de l'Eccentrique ». Cela suppose, répond Bodin, « deux choses absurdes : l'une que les influences viennent de la terre et non pas du ciel; l'autre que la terre souffre les mouvements que tous les astrologues ont toujours donnés aux cieux, hormis Eudoxe. Encore est-il plus estrange de mettre le soleil au centre du monde et la terre à cinquante mil lieues loin du centre et faire que partie des cieux et des planettes soient mobiles et partie immobiles.

« Mais il y a bien une démonstration de laquelle personne jusques ici n'a usé contre Copernic, c'est à sçavoir que jamais corps simple ne peut avoir qu'un mouvement qui luy soit propre; comme il est tout notoire par les principes de la science naturelle. Puis donc que la terre est l'un des corps simples, comme est le ciel et les autres éléments, il faut nécessairement conclure qu'elle ne peut avoir qu'un seul mouvement qui luy soit propre, et néantmoins Copernic luy en assigne trois tous différents, desquels il n'y en peut avoir qu'un propre; les autres seroient violents, chose impossible; et par mesme suite impossible que les changements des Républiques viennent du mouvement de l'Eccentrique de la terre. »

L'hypothèse de Copernic, fondée sur des calculs mathématiques, est donc aux yeux de Bodin erronée : 1° parce qu'elle est contraire à l'opinion universelle des astronomes, hormis Eudoxe; 2° parce qu'elle est inconciliable avec ce principe qu'un corps simple ne peut avoir qu'un mouvement qui lui soit propre, axiome emprunté à Aristote, *De coelo*, I, comme l'indique une référence marginale.

Ainsi, quelque indépendante que soit généralement la pensée de Bodin, qui distinguait si nettement la science de l'opinion, il

Digitized by Google

lui arrive ici de se ranger à l'opinion du plus grand nombre et d'adopter sans discussion un principe du philosophe qu'il tenait pour le plus fâcheux ennemi de la libre recherche, Aristote. J. P.

Philibert Delorme, architecte du « roy Mégiste ». — Société nationale des Antiquaires de France, présidence de M. Henri Stein, président. M. Maurice Roy, membre résidant, retrace à l'aide de documents inédits les travaux de Philibert Delorme à l'ancien hôtel royal des Tournelles, rue Saint-Antoine, entre lesquels il convient de mentionner une fontaine dont les eaux venaient de Belleville et de grandes écuries de forme monumentale. Il montre ensuite qu'à Henri II revient l'honneur d'avoir fondé l'Arsenal de Paris, dont les premiers bâtiments furent élevés de 1547 à 1558 par Philibert Delorme; cet architecte avait également projeté d'ériger un grand monument en forme de dôme sur la butte Montmartre pour la reconstruction de l'abbaye de ce nom. (*Journal des Débats*, 12 septembre.)

Saint Augustin et Rabelais. — De M. René Sudre, dans l'*Avenir* du 11 septembre : « On connaît l'anecdote racontée par d'Olivet. La Fontaine étant à dîner chez Boileau, la conversation tomba sur saint Augustin. La Fontaine, distrait, n'y prenait pas part. Tout à coup, il demanda, d'un grand sérieux, au docteur Boileau, frère du poète, « s'il croyait que saint « Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ». Interloqué, le docteur le considéra de la tête aux pieds et lui répondit : « Prenez garde, Monsieur de La Fontaine, vous avez mis un « de vôs bas à l'envers. » Il paraît que cela était vrai.

« La patience et le scrupule des érudits sont inépuisables. M. le colonel Godchot, qui s'était jusque-là distingué par des études de stratégie et de diplomatie, vient d'écrire un volume : *La Fontaine et saint Augustin*, pour démontrer la profonde perspicacité du fabuliste et la sottise du docteur Boileau en cette histoire. Malgré les curieuses gloses du savant militaire, qu'il nous permette de trouver le prétexte un peu mince. Sans doute, La Fontaine avait étudié saint Augustin et Rabelais. Mais, quant à dire qu'il « trouvait des rapprochements très typiques entre ces deux génies » et pousser à fond le parallèle par des comparaisons de textes laborieusement choisis,

Digitized by Google

c'est une téméraire conjecture. Qui sait si le doux rêveur, impatienté d'une discussion pédante, ne signifiait pas par une boutade, à ses doctes amis, tout l'ennui qu'il en éprouvait? Nous pencherions pour cette hypothèse qui ne fait appel ni aux profondes intuitions imaginées par le colonel Godchot, ni à l'étourderie choquante dénoncée par le docteur Boileau, mais à l'humeur malicieuse du charmant poète.

« Quoi qu'il en soit, le colonel Godchot, pour justifier sa thèse, a dû ramener au même niveau — ô sacrilège! — l'auteur de la *Cité de Dieu* et celui de *Pantagruel*. Il a donc dégagé le véritable idéalisme de Rabelais et confirmé que ce grand contempteur des vices, hypocrisies et superstitions ecclésiastiques, avait été un excellent chrétien. Par contre, l'auteur a été obligé plus d'une fois de retoucher le portrait par trop édifiant que M. Louis Bertrand a peint de l'évêque d'Hippone. Mauvais garnement, ambitieux, égoïste, jouisseur, saint Augustin ne mit son ardeur et son éloquence au service de l'Église que lorsque sa santé lui eut interdit définitivement la brillante carrière de rhéteur.

« Cette dernière mise au point était peut-être nécessaire après le succès d'un livre si partial. Mais on ne voit toujours pas quel rapport il y a entre les *Fables*, le *Tiers Livre* et les *Confessions*. Et la question saugrenue de La Fontaine reste sans réponse : Saint Augustin a-t-il plus d'esprit que Rabelais? »

Le gérant : Jean PLATTARD.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

NOUVELLE SÉRIE

GENERAL LIBRARY
MAY 16 1920
UNIV. OF MICH.

REVUE
DU
SEIZIÈME SIÈCLE

TOME VI — 1919

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES
5, QUAI MALAQUAIS
Téléph.: Gobelins 28-20
1919

Fascicules 3-4

Digitized by Google

SOMMAIRE.

Pages

I. É. Besch. Un moraliste satirique et rationaliste au xvie siècle : Jacques Tahureau (1527-1555) (*suite et fin*) 157

II. Jacques Boulenger. Étude critique sur les rédactions de « Pantagruel ». 201

III. Henri Clouzot. Remarques et objections sur quelques points de la vie de Rabelais. 276

IV. Jean Plattard. A propos de maître Pihourt et de ses hétéroclites. 287

V. Henri Clouzot. Le Christ de Germain Pilon à l'église Saint-Paul 290

VI. Notes pour le commentaire de Rabelais (Jacques Boulenger, Jean Plattard). . 292

Comptes-rendus.

Arthur Tilley. The Dawn of the french Renaissance (Jean Plattard) 294

Le testament Françoys Villon de Paris; orné de figures du temps (Id.) 298

La vie treshorrificque du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composée par Alcofribas, abstracteur de quinte essence...; orné de figures du temps (Id) . 298

K.-J. Riemens. Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du xvie au xixe siècle (Id.) 299

Chronique. 301

Tables des matières. 311

Prière d'adresser toutes les communications et la correspondance à M. Jean PLATTARD, *49* bis, *boulevard du Pont Achard, Poitiers (Vienne).*

Digitized by Google

UN MORALISTE SATIRIQUE ET RATIONALISTE

AU XVIe SIÈCLE

JACQUES TAHUREAU

(1527-1555).

(Suite et fin[1]*.)*

6° *Les applications de la méthode.*

Car, à bien examiner la partie polémique des *Dialogues*, les pages où il fait une application particulière de sa méthode et de ses principes à des problèmes contemporains, on s'aperçoit que cette question de l'italianisme forme le centre et le réduit de presque tous les assauts que Tahureau a livrés aux ridicules de son temps. Contre l'italomanie envahissante, il se dresse comme le représentant de l'esprit français, le champion de la vieille tradition gauloise.

Quand il s'initia à la vie de cour, vers 1553, les modes italiennes, l'esprit italien y régnaient en souverains. La reine Catherine de Médicis[2] les entretenait soigneusement; elle avait une cour particulière, sa « cour florentine », où il était suprêmement élégant d'être admis. De nombreux artistes et poètes italiens y avaient défilé ou y figuraient encore : le Primatice, Vignole, Benvenuto Cellini, Luigi Alamanni. Le costume, les divertissements, le

1. Voy. ci-dessus, p. 1.

2. Elle avait épousé en 1533 le futur Henri II, arrivé au trône en 1547. Voy. sur cette question la thèse de Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*, 1886, 3e partie.

Digitized by Google

langage, les mœurs, les sentiments même, tout était à l'italienne. Tahureau fut évidemment choqué par cette invasion étrangère plus que par tout autre aspect de la vie mondaine. Le Français, — surtout un provincial, un gentilhomme demi-bourgeois comme il était, — répugne naturellement aux nouveautés apportées du dehors; il trouve absurde les mœurs qui ne sont pas les siennes, surtout quand elles sont affectées par une coterie à la mode qui prétend s'en faire une supériorité et une distinction. Sa vigoureuse et ironique protestation est la première en date si l'on songe qu'elle a été écrite en 1554 ou 1555. Et même à la date de sa publication, elle n'avait été précédée que par la comédie des *Esbahis*, de Jacques Grévin, jouée pour la première fois le 16 février 1560, où paraissait un personnage grotesque, Panthaleone, caricature encore timide de quelques ridicules d'outre-mont[1]. Mais elle était encore de treize ans antérieure aux *Dia-*

1. Surtout à l'acte II, scène 3, où Panthaleone se rend grotesque par son langage macaronique :

« En despetto de ce vieil père
Qui empesche que ma prière
Ne peut venir à Madelon, etc... »

Et aussi par sa vantardise, ses fanfaronnades :

Julien : « Voyez moi ce brave Messerre,
Il luy semble à voir que la terre
N'est pas digne de le porter.
Vous le verrez tantost vanter,
Tantost élever ses beaux faicts
Et conter ceux qu'il a deffaicts
A la prise d'un poulaillier. »

Cf. à l'acte V, scène 1. Panthaleone chante en italien « en s'accompagnant d'un vieil lut » et Julien lui répond :

« Jamais, jamais la *faincte* voix
N'eut pouvoir *envers un François*,
Il ne veut point tant de gambades,
Tant de chansons, ni tant d'aubades ».

Satire de la poésie italienne à la Pétrarque.

Digitized by Google

logues du nouveau langage françois italianizé, d'Henri Estienne, qu'on représente souvent comme ayant donné le signal de la réaction contre l'italianisme[1]. Or, il est impossible de supposer qu'Henri Estienne n'ait pas eu entre les mains un ouvrage aussi répandu que les *Dialogues* de Tahureau (qui, en 1578, avaient déjà eu *onze* éditions) et qu'il ne s'en soit pas inspiré, bien qu'il ne le nomme nulle part. Les rapprochements possibles sont du reste nombreux, non seulement pour le fond, ce qui est trop évident, mais même pour la forme, le style et, avant tout, ce procédé même du dialogue que Tahureau, nous le verrons, inaugure presque dans la littérature française.

Ce qui agace d'abord le jeune gentilhomme français, c'est le manque de naturel de ces ridicules imitateurs des mœurs italiennes : « Le courtisan du jourd'huy, ou autre tel faisant estat de servir les Dames, ne sera estimé bien appris s'il ne sçait, en déchifrant par le menu ses fadezes, songes et folles passions, se *passionner à l'italienne*, *soupirer à l'espagnole*, *fraper à la napolitaine* et prier à la mode de cour et, qui est le pis, pensant bien voir et louer je ne sçay quoy de beauté qu'il estime estre en s'amie, il ne la voit le plus souvent qu'en peinture, j'enten peinture du fard ou d'autre telle masque, dequoy ne se sçavent que trop réparer ces vieux idoles revernis à neuf[2]. » Et le por-

1. Ni M. Bourciez (*op. cit.*), ni M. Clément (*Henri Estienne et son œuvre française*, thèse, Paris, Picard, 1899, in-8°) ne citent Tahureau parmi les prédécesseurs d'Henri Estienne dans la lutte contre l'italianisme.

Le titre exact de l'ouvrage d'Henri Estienne est le suivant : *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps;*

De plusieurs nouveautez qui ont accompagné ceste nouveauté de langage;

De quelques courtisanismes modernes et de quelques singularitez courtisanesques.

Sans nom d'auteur, sans lieu ni date (Genève, 1578, in-8°, 623 p.).

2. *Dialogues*, p. 13. Sur l'usage des fards répandu par la mode italienne, cf. Henri Estienne, *op. cit.*, 2° dialogue, p. 50.

Digitized by Google

trait du soupirant est assez joli : « Monsieur du muguet courtisan ne penseroit pas estre le bien venu s'il ne contrefaisoit sa grâce, remâchant bravement le petit fêtu parmi sa bouche, tenant son bonnet d'une main sur le genou, quelquefois des deux au derrière de soy avecques une teste mal arrestée et une voix contrefaitte... Je ne dis pas que s'il se vouloit essuyer le front avecques le mouchouër ouvré, ou frapper sa bottine d'une petite baguette, que cela ne luy aidast fort à asseurer sa grâce, et qu'une perruque, non pas tressée à la Ludovique (car la mode n'en est plus), mais bravement rehaussée à la fortune et subtilement frisée avecques artifice, ne le fist trouver plus gaillard envers les Dames[1]. »

Les formules de politesse deviennent hyperboliques, insupportables et grotesques par leur exagération : « Ils me sont venus ici aborder, et après force accollades, embrassemens, baisé les mains de votre seigneurie[2]... » Le langage s'infecte d'une infinité de mots nouveaux, inutiles et affectés : « Il ne cherchera autre chose qu'à trouver le moyen de faire venir à propos aucun de ces mots, comme *folâtre*, *fat*, *acoster*, *aborder*, *il n'y manque rien*, *escorte*, *endurer une bravade*, *aconche*, *galante*, *l'escarpe*, *acort*, un *fort bien* à tous bouts de champ, *disgrâce*, *de grâce*, un *poltron*, un *faquin*, et ainsi avecques je ne sçay combien d'autres semblables mots apostez, il entretiendra ensemble Mademoiselle avecques sa grâce, les redisant en une mesme heure plus de cent fois, pour autant qu'ils sonnent mieux ce luy semble aux oreilles et emplissent davantage la bouche que ces autres vulgaires dictions : joint que volontiers les plus braves et les mieux parlans en usent ainsi. Néantmoins tout cela ne vaudroit rien si le

1. *Dialogues*, p. 33. Sur les modes italiennes (bonnets, perruques, éventails, mouchoirs, etc.), cf. Henri Estienne, 1er dialogue, p. 200-215.

2. *Ibid.*, p. 110. Sur l'exagération des formules de politesse et des protestations de dévouement, cf. Henri Estienne, 2e dialogue, p. 78 et 111.

Digitized by Google

branslement de teste italiennizé[1] ne servoit de sauce pour luy donner un plus grand goust[2]. »

Les danses passionnées et immorales, le « voltigeant bal d'Italie[3] » remplacent la « basse danse » française, qui, pourvu « qu'on ne la découpe point trop menu », était une chose « fort grave et principalement dansée en robe et avecques une mesure seigneuriale[4] ». Ce ne sont à présent, « pour leur donner plus de couleur à l'italienne, que gambedrottes, cabriolles, fioret, mutances, suspends, gambades, voltes et une infinité d'autres tels menus fatras qui ne servent d'autre chose qu'à se faire moquer de soy mesme, comme n'estans que vrayes singeries, ainsi que leurs termes mesmes nous le donnent aisément à cognoistre[5] ». Véritables exercices « de basteleurs, parfaites badineries », qui semblent à notre moraliste indignes d'un homme raisonnable.

Le luxe aussi a fait des progrès redoutables : les hommes en « casaquin de Dames », les femmes « en verdugade de satin ou de velours cramoisi[6] » rivalisent d'élégance coûteuse. Ces signes extérieurs de la richesse, ces objets de

1. C'est ici, semble-t-il, que l'épithète apparaît pour la première fois, au moins dans un texte imprimé. — A propos de ce trait, il est curieux de noter que Balthazar Castiglione, dans son *Cortegiano*, donnait cette attitude empruntée aux Français : « On trouve plusieurs Italiens..., lesquels ne sauroient faire autre chose que *branler la teste* en parlant, ... et par ce moyen leur semble qu'*ils sont bons François* » (trad. de G. Chapuis, 1585, l. II, p. 238).

2. *Dialogues*, p. 34. Cf. Henri Estienne, qui consacre à cette question du langage environ les 200 premières pages du premier dialogue. Tous deux font d'ailleurs des restrictions à leur thèse et admettent les mots qu'il a été nécessaire d'emprunter, parce qu'ils désignent des objets ou des qualités étrangères (cf., presque dans les mêmes termes, Tahureau, p. 34 (suite de la citation précédente), et H. Estienne, 1er dialogue, p. 71).

3. Expression employée par Fr. Billon, *Le fort inexpugnable de l'honneur féminin*, 1550, fol. 23.

4. Tahureau, *Dialogues*, p. 32.

5. *Ibid.*, p. 50. Cf. H. Estienne, 1er dialogue, p. 224.

6. *Ibid.*, p. 35. Sur la richesse des habits et des étoffes, cf. H. Estienne, 1er dialogue, p. 215.

Digitized by Google

vaniteuse ostentation valent plus de considération à ceux qui s'en parent que la vertu, le mérite, la naissance : « Le nom de noblesse est aujourd'huy tant corrompu qu'il ne s'attribue le plus souvent qu'aux riches et braves d'habits tant que de primeface voyant quelcun avec grande suytte de valets, ou estant reparé de vestements plus riches et précieux que le vulgaire, incontinent est jugé de tous grand seigneur et gentilhomme[1]. » Et Tahureau termine ce tableau assez noir du monde de la cour en rappelant ces mots de « nostre non moins docte que facétieux Rabelais : « Gens de bien, Dieu vous sauve et gard; où estes « vous, je ne vous peux voir[2]. »

Italomanie encore la mode abusive des duels qui se répand alors avec un tel excès que « cestuy là est estimé le plus gentil compagnon qui en a le plus tué[3] ». Fidèle à son principe de tout mettre en œuvre pour « nous conserver tous en une paix et amitié telle que nous la devons tenir de nature », Tahureau propose de mettre au ban de la société les provocateurs et spadassins et même « de les punir publiquement pour servir d'exemple aux autres[4] ». Italomanie cet esprit belliqueux, ces « bravades sotes et outrecuidées » dont se plaisent à faire montre ces « soldats soldatizés » dont le type se multiplie, — épreuves affaiblies, mais encore burlesques du Capitan de la Comédie italienne. Italomanie enfin, dans un autre ordre d'idées, cette fureur de l'alchimie, de la magie, de l'astrologie qui possède tant d'esprits à cette époque. On sait que les astrologues italiens étaient réputés en Europe et que Catherine de Médicis avait en eux une foi superstitieuse : n'avait-elle pas fait venir en France un des plus célèbres, Côme Rug-

1. *Dialogues*, p. 67. Cf. H. Estienne, 2e dialogue, p. 62 : « Celuy est homme de biens, qui est homme de biens », et même dialogue, p. 210, sur l'ostentation à la cour.

2. *Dialogues*, p. 71. Rabelais, Prologue du *Quart Livre*.

3. *Ibid.*, p. 56.

4. *Ibid.*, p. 60 : « Il seroit très bon... de tenir une telle règle, que le premier mutin qui seroit trouvé outrageant son compagnon fust rejetté et bannie de toute compagnie. »

Digitized by Google

gieri, dont elle ne pouvait se séparer? Sous son influence et grâce à son prestige de reine, la mode du merveilleux s'était tellement répandue dans le monde de la cour que Tahureau ne trouve pas exagéré de lui consacrer trente pages de son deuxième *Dialogue*[1].

***

Mais c'était surtout en matière de sentiment, de galanterie, d'amour que s'était fait sentir l'influence italienne. Sans doute la France possédait une tradition de « courtoisie » qui, après avoir pris naissance dans les romans bretons, s'était répandue peu à peu à travers toute la production romanesque et chevaleresque que l'imprimerie vulgarisa si abondamment dans les premières années du XVIe siècle[2], et Tahureau n'oublie pas de mentionner les ravages exercés sur les imaginations par ces lectures à la mode et surtout par celle de l'*Amadis*, auquel les « courtisannes » empruntent leurs « réponses affectueusement fardées[3] ». Il montre en un tableau joliment esquissé l' « escolier » timide et gauche qui s'enhardit à faire la cour à une dame de la bourgeoisie : « Après avoir longtemps délibéré en soi mesme, manié les vestemens, conté et reconté les patenostres de la Dame, jetté une infinité de soupirs en l'air, baaillé un demi jour après les personnages d'une tapisserie, il commencera à rafraîchir la memoire de quelque plaisant discours de la belle Flo-

1. *Dialogues*, p. 110 à 144.

2. Voy. sur cette question notre article sur *Les adaptations en prose des chansons de gestes au XVe et au XVIe siècle*, paru dans cette *Revue*, 1915, 2e fasc.

3. *Dialogues*, p. 27-28. Notons d'ailleurs l'estime particulière que Tahureau professe pour « le seigneur Herberay des Essarts, lequel je nommeray toutefois avecques révérence et honneur, tant pour un coulant langage, liaison de propos, que pour une douceur et fluidité de parolles dont il a usé contre tous ceux qui se sont meslez devant luy d'écrire en nostre vulgaire, et encores aujourd'huy s'en trouve il peu de ceux qui escrivent en pareilles choses qui approchent de la grâce et naïfve beauté de son stile ».

Digitized by Google

ripes ou de Bietris, de Pierre de Provence et de Maguelonne, d'Artus et Govain, des grandes vaillances du Chevalier à l'ardaente épée, des loyales amours d'Amadis et d'Oriane, comme il passa sous l'arc des loyaux amans et qu'elle endura la couronne sans estre bruslée. Il racontera pareillement les grands plaisirs qu'on a en la poursuyte amoureuse, tesmoins les chevaliers qui muguetoyent une grille toute altérée de sanglots et soupirs dégorgez à la castillane[1]. »

Mais à cette tradition de courtoisie est venue s'ajouter, arrivant d'Italie, toute une littérature et toute une philosophie sur lesquelles les esprits français se sont avidement précipités. Justement parce que le terrain était tout préparé à la recevoir, la semence a germé avec rapidité et s'est épanouie en fleurs brillantes, nombreuses et monotones, — que Tahureau connaissait mieux que personne pour les avoir cultivées lui-même.

C'est en effet l'humanisme italien qui, depuis les études et les traductions du célèbre marsile Ficin, avait introduit en France la vogue du platonisme[2], précédant de peu celle du pétrarquisme et lui préparant le chemin. Se mêlant et se renforçant mutuellement, les deux courants étaient arrivés au maximum de leur puissance vers 1550 et 1553, c'est-à-dire précisément à l'époque où Tahureau vécut quelque temps à Paris, fréquenta la cour et se laissa entraîner à suivre le mouvement contre lequel il devait bientôt s'efforcer de réagir.

Contre Platon il ne décoche que deux traits en passant[3], mais ils suffisent à marquer l'étonnement mépri-

1. *Dialogues*, p. 36.

2. Sur cette question du mouvement platonicien en France, voy. les deux articles de M. Abel Lefranc, *Le platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance*, *Revue d'histoire littéraire*, 1876, et *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1897-1898. L'auteur conclut ce deuxième article en disant que « le mouvement platonicien atteignit son plein épanouissement vers 1550 ».

3. *Dialogues*, p. 160 et 168.

Digitized by Google

sant qu'il éprouve, dans son bon sens dédaigneux des subtilités métaphysiques, pour ces hautes conceptions qui lui semblent de la « quinte-essence de folie » : « Demander par une question amphilologique : asçavoir si la première forme de la substance immatérielle de l'âme est devant la création de l'univers éternellement empreinte dedans le divin infini et suprême intellect des hautes idées; ne voilà pas de belles disputes et prises de bien loing[1] ! » Il ne parle pas de l'application du platonisme aux choses de l'amour; mais il s'attaque au pétrarquisme, qui, plus accessible aux esprits des poètes, avait fini par le supplanter[2]. C'est encore en bon bourgeois français épris de bon sens et de mesure qu'il rajille ceux dont il fut naguère l'émule : « Les uns appellans leurs amies déesses et non femmes, les autres les faisans vaguer et faire des gambades en l'air avecques les esprits, les autres les situans avecques les étoilles aux cieux, aucuns les élevans avecques les anges pour leur voüer de belles offrandes[3]. » Il n'est pas tendre pour toutes ces poésies « dont ils empêchent à toute heure les presses des imprimeries et en raptassent je ne sçay quelles œuvres que l'on peut nommer (outre qu'elles sont sottes) superflues et inutiles. Et pour mieux venir au comble de toute rêverie, il en survient après d'autres qui adjoutent des gloses aux livres de ces premiers inventeurs de bayes, pour nous ébourrer encore davantage cette mauvaise odeur, ce que ceux qui ont cognoissance de la langue italienne peuvent

1. *Dialogues*, p. 168.

2. On voit encore le mélange des deux influences dans l'*Olive* de J. du Bellay en 1549 (le sonnet de l'*Idée*). Dans les *Amours* de Ronsard, le pétrarquisme seul règne en maître. — Sur le pétrarquisme au XVIe siècle, voy. la thèse de M. Piéri : *Pétrarque et Ronsard*, 1895, principalement p. 262-266, l'énumération des poètes imitateurs de Pétrarque.

3. Il semble d'ailleurs qu'il s'attaque surtout non pas à la Pléiade, mais aux poètes de cour, genre Melin de Saint-Gelais (cf. du Bellay, la satire du *Poète courtisan*), car il fait allusion dans le même passage à ceux qui entremêlent « quelques triolets, virelais, rondeaux, ballades et autre telle espèce de vieille quincaille rouillée ».

Digitized by Google

voir aux glosateurs de Pétrarque, qui lui font plus dire de choses par leurs comments et sottes interprétations qu'on ne luy feroit confesser (voire luy donnast on l'astrapade de corde) s'il estoit vivant[1] ».

Au milieu de toutes ces polémiques contre les mœurs, modes, idées et sentiments répandus à la faveur de l'italomanie, il était impossible que Tahureau ne fût pas amené à dire son mot dans cette fameuse « querelle des femmes » qui passionna tant les esprits au XVIe siècle et à laquelle « pas un écrivain ayant agi ou produit entre 1540 et 1555, dit M. Lefranc, n'est resté étranger[2] ». Et c'est en effet la question qu'il aborde dès le début du premier *Dialogue* et qu'il traite copieusement, en près de quarante pages, avec une verve inépuisable et souvent âpre, passant de la paillardise à l'invective et de l'éloquence à la comédie.

On y retrouve l'écho de toute l'abondante littérature qu'elle avait fait éclore depuis plus de cinquante ans. Voici, en faveur des femmes, présentés par le Cosmophile, les arguments mondains et galants empruntés au *Cortegiano* de Baltazar Castiglione : l'amour est le grand éducateur, la femme est l'inspiratrice et l'objet de tous les arts et de toutes les élégances : « L'amour sert plus à instruire un gros et lourd cerveau que ne font toutes les autres inventions et artifices qui se puissent trouver, et pour le jourd'huy, entre toutes les personnes de bon esprit, il s'en trouve peu qui n'ayent beaucoup appris faisant l'amour à quelque gentille Dame[3]. » Ainsi le sei-

1. *Dialogues*, p. 13-14. Notons la réserve que fait Tahureau, — songeant, semble-t-il, à son propre cas, — au sujet des œuvres poétiques, « faites de sorte qu'avecques le plaisir, l'instruction et la doctrine n'en soyent point élongnées, et que pour ce faire *on n'y employe pas tant de son industrie et labeur que l'on pense bien faire quelque chose plus excellente que cela* ».

2. Abel Lefranc, *Le Tiers Livre de Pantagruel et la querelle des femmes*, *Revue des Études rabelaisiennes*, t. I et II, 1904. — Cf. Georges Ancoli : *Essai sur l'histoire des idées féministes en France du XVIe siècle à la Révolution*, 1re partie, *Revue de synthèse historique*, 1906.

3. *Dialogues*, p. 7-8.

Digitized by Google

gneur Magnifique, dans le *Dialogue* de Castiglione, s'écriait : « Ne voyez vous pas que tous les exercices grâcieux et qui plaisent au monde, ailleurs ne s'en doit attribuer la cause qu'aux Dames[1] ? »

Voici les arguments historiques, comme l'exemple du gouvernement des Amazones[2], tirés des compilations comme celle de Ravisius Textor : *De memorabilibus et Claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera*, ou plutôt encore le récent ouvrage de Guillaume Postel paru en 1553 : *Les très merveilleuses victoires des femmes du nouveau monde, et comme elles doivent à tout le monde, par raison, commander et même à ceux qui auront la monarchie du monde vieil*, — et voici encore les subtils arguments théologiques tirés du même ouvrage[3].

Mais Tahureau ne mentionne ces arguments favorables au sexe féminin que pour les réfuter violemment. Car l'attitude qu'il adopte dans cette polémique lui est logiquement imposée par sa tournure d'esprit et par l'ensemble des préoccupations et des sentiments qui lui ont inspiré ses *Dialogues*. Il est imbu de la mentalité gauloise, et l'esprit gaulois, comme l'a défini très justement M. Ascoli, est essentiellement un esprit « masculin ». Il parle donc en représentant du sexe fort, convaincu de sa supériorité, considérant l'amour soit comme une fonction, soit comme un jeu où la femme doit tenir toujours le rôle inférieur, ne pouvant admettre que l'homme s'humilie devant elle, lui rende un culte, se soumette à ses caprices. Le Démocritic, qui persuade aisément son peu rebelle interlocuteur, fait défiler aussi les arguments déjà traditionnels de l'antiféminisme, empruntés surtout à la *Controverse des sexes masculin et féminin* de Gratien Dupont, seigneur de

1. Traduction de Gabriel Chapuys, chez Nicolas Boufon, 1585, l. II, p. 468.

2. *Dialogues*, p. 9. L'ouvrage de Ravisius Textor (Jean Tixier, seigneur de Ravisy) avait paru en 1521 chez Simon de Colline.

3. *Dialogues*, p. 60 : « Selon Dieu, si la femme n'est plus parfaitte que l'homme, pour le moins elle doit égaler. »

Digitized by Google

Drusac[1], ou à l'opuscule italien récemment traduit de Phileromo Fregoso[2]. Voici les exemples classiques de David, Salomon, Hercule, amollis et pervertis par les femmes; de Médée, d'Agrippine, de Cytemnestre, débauchées et criminelles[3]. Voici les arguments théologiques, car il en est aussi à l'appui de cette thèse, et de plus forts encore[4]. Voici les déclamations érudites et les lieux communs oratoires[5].

Sans doute a-t-il fait aussi quelque emprunt, sinon dans le détail, au moins pour l'inspiration d'ensemble à l'*Amye de court* de Jean de la Borderie[6]. Mais s'il insiste peu, — peut-être est-ce par prudence, — sur les mœurs des « courtisanes », il s'étend longuement en revanche sur les manières des bourgeoises, de « Mesdames de ville », parisiennes et surtout provinciales, semble-t-il. Il en trace un tableau aux traits appuyés et terriblement peu flatteur : trompeuses, paillardes, gourmandes et coquettes, elles ruinent leurs pauvres maris en « habits, pompes et braveries », perdent leur temps à « se mirer et user de fards pour remplir leurs rides et masquer leur visage sale et déshonnête », font la petite bouche dans les repas où elles sont invitées, cependant « qu'elles sont bien aises dans leur mesnage, si elles ont quelque petit demeurant de trois jours pour ronger avecques leur gros pain noir ». Elles affectent l'honnêteté et repoussent les soupirants en propos vulgaires, grossiers et sans esprit, émaillés de sottes locutions proverbiales; mais elles accueillent un

1. Poème en trois livres publié en 1534. Satire violente et d'un ton très libre contre les femmes, très lue pendant tout le XVIe siècle.

2. *Le ris de Démocrite et le pleur d'Héraclite*, traduit en vers par Michel d'Amboise en 1547. — Cf. plus loin sur l'usage que Tahureau a fait de cette source.

3. *Dialogues*, p. 11 et 15.

4. *Ibid.*, p. 10. Il allègue « les défenses qui lui sont faites au Nouveau Testament de prêcher publiquement la parole de Dieu ».

5. *Ibid.*, p. 12 : « Combien voyons nous par cette occasion estre survenues de pertes de royaumes!... Combien de villes razées, etc. »

6. Paris, 1543. Réponse à la *Parfaite amye* d'Heroët (Lyon, 1542), ouvrage qui était d'inspiration platonicienne.

Digitized by Google

galant qu'elles n'ont même pas su choisir, « préférant quelque gros vilain et lourdaut de valet plutost qu'un honneste gentilhomme qui le mériteroit[1] ». Le ton et le détail même, dans toutes ces pages réalistes, est visiblement inspiré de cet ouvrage qui fut le bréviaire de la gauloiserie à la fin du XVe et au XVIe siècle et où l'on trouvait condensées toutes les plaisanteries traditionnelles venues des fabliaux sur les femmes, les galands, les maris trompés : les *Quinze joyes du mariage*, attribuées à Antoine de la Sale[2].

Tahureau est plus original lorsque, au lieu de puiser dans l'abondant répertoire que lui offre la production gauloise et antiféministe, il applique directement à la question les principes et la méthode positive, rationaliste et naturaliste que nous avons définie. L'amour est « nécessaire pour conserver nostre espèce[3] ». C'est la condamnation de toutes ces « singeries, sottes harengues, passions démesurées, poignantes jalousies, foles et outrecuidées entreprises et une infinité de tant d'autres badineries », car « de quoy servent elles à la procréation de notre espèce » ? Les femmes sont des « créatures tant imparfaites qu'elles ne sont engendrées de la nature seulement que pour une nécessité de la conservation humaine[4] ». C'est pourquoi ceux-là sont fous et indignes « d'estre appellez hommes qui s'asservent contre toute raison à celles desquelles au contraire ils devroyent estre servis[5] ». Il est d'ailleurs heureux que la nature n'ait pas favorisé davantage cet

1. *Dialogues*, p. 15 à 27.
2. Cf. en particulier le passage des *Dialogues* sur la coquetterie des femmes (p. 16) qui ruinent leurs maris et la *Première joye* (éd. Talon, Paris, Garnier, p. 16 et 22-23); sur les rendez-vous galants : *Dialogues*, p. 187, et *Seconde joye* (ibid., p. 30); sur les railleries contre le mari : *Dialogues*, p. 20-21, et *Tierce joye* (ibid., p. 37); sur l'attitude dégoûtée des femmes à table : *Dialogues*, p. 17, et *Sixte joye* (ibid., p. 89); sur les manifestations hypocrites de tendresse au mari : *Dialogues*, p. 16 et 21, et *Septième joye* (ibid., p. 108-112), etc.
3. *Dialogues*, p. 41.
4. *Ibid.*, p. 8.
5. *Ibid.*, p. 8.

Digitized by Google

« animant de tous ceux de la nature le plus pernicieux et abhominable[1] » : « Les prévoyant tant pleines de ruze et pernicieuses finesses, [elle] les a dénuées de tout, tant de force d'esprit que de corps, et s'il s'en trouve aujourd'huy quelqu'une qui sçache un peu caqueter, encores que ce soit sans raison, ou qui ait quelque adresse ou force de bras, cela est estimé comme chose monstrueuse..., car si elles avoyent tous les deux ensemble, c'est à dire la cautèle accompagnée de jugement rassis et force de corps, il s'en ensuyvroit mil inconvéniens dommageables à la conservation de notre sexe[2]. »

On voit qu'il est difficile d'être plus violemment antiféministe que Tahureau. Il proteste, à la vérité, qu'il ne s'attaque « qu'aux sotes et vicieuses[3] » et non à celles qui sont douées de « bonté, douceur amiable et honnesteté gracieuse[4] (estant comme monstres entre les autres) », ajoute-t-il aussitôt, ni à celles « qui sont de bon esprit (chose toute fois rare en leur sexe)[5] », corrige-t-il encore, et ces réserves mêmes détruisent immédiatement l'effet de ses protestations. Le jugement de Tahureau sur les femmes reste un des plus durs qu'on ait portés au cours de cette longue « querelle ». Il a le ton tranchant d'un jeune homme récemment revenu de ses fredaines et qui, au moment où il se range, brûle avec ostentation ce qu'il avait naguère adoré.

*
* *

En dehors de ces questions de polémique courante plus ou moins étroitement liées à celles de l'italianisme, il en était une plus haute et plus brûlante encore qu'il ne pouvait guère se dispenser d'aborder : c'est la question religieuse. Il en retarde le développement autant qu'il peut

1. *Dialogues*, p. 14.
2. *Ibid.*, p. 4.
3. *Ibid.*, Advertissement de l'autheur.
4. *Ibid.*, p. 40.
5. *Ibid.*, p. 42.

Digitized by Google

sous prétexte qu'il faut réserver ces problèmes « à bonne bouche, aussi que c'est raison qu'ils marchent les derniers comme les plus dignes et plus graves[1] ». En réalité, il n'est pas pressé d'y arriver. Chaque fois qu'elle se présente, le Démocritic l'élude par une réponse vague, par une plaisanterie peu révérencieuse, voire par un détestable calembour[2]. Lorsqu'il la rencontre, il semble l'écarter avec un agacement dédaigneux : « Puisque tu es entré sur les termes de la théologie, *encore que je ne m'y sois pas beaucoup rompu la teste*[3]... »

A vrai dire, c'est plutôt élémentaire prudence et sa véritable pensée se trouve dans des phrases sagement réservées comme celle-ci : « J'auroi peur, entendu que ce n'est une vacation de dogmatiser, de m'y fonder si avant que je ne m'en peusse après retirer[4] », et surtout : « Je ne t'en ferai point d'autre mention, pour autant que le diable est si subtil qu'il fait quelque fois tendre un filé à cettui là qui s'y trouve le premier pris : joint que c'est une chose qui me semble fort lourde et de laquelle on se passeroit bien à un besoing de s'aller rompre la teste après ces questions tropologiquement anagogiques, veu qu'il suffit de croire comme nos anciens pères sans s'opiniastrer tant à espouser des opinions qui font mourir les gens à crédit[5]. »

C'est qu'il a conscience que la pente est glissante. Il a peur, évidemment, de sentir le fagot, — et non sans raison. Son rationalisme, sa méthode critique l'entraînent à chaque instant, soit vers le libre examen, l'étude des textes sacrés (par exemple la discussion d'un passage du *Deuté-*

1. *Dialogues*, p. 94.
2. Par exemple, p. 93, à propos d'un rapprochement entre les médecins et les moines, le Cosmophile dit : « Je ne m'ébahis que tu n'as guère dit de bien de ceux qui conservent la santé du corps, que mesme tu fais tant peu de comte des autres qui gardent celle de l'âme. — DÉMOCRITIC. — Comment la *selle de l'asne*, dis tu. Quant est de moy, je n'ai ni asne ni asnesse. »
3. *Dialogues*, p. 10.
4. *Ibid.*, p. 74.
5. *Ibid.*, p. 181.

Digitized by Google

ronome et de la *Sapience* de Salomon[1]), — c'est-à-dire en somme vers le protestantisme, soit et plutôt encore vers la franche incrédulité. En réalité, le sentiment religieux sous n'importe quelle forme lui est totalement étranger. Le Démocritic entreprend, avec des arguments et des railleries empruntés en partie à Lucien, ce maître de libre pensée, une critique des superstitions antiques bien dangereuse (il s'en aperçoit lui-même[2]), car ses raisonnements pourraient souvent valoir contre les croyances modernes. Son admiration pour les contempteurs des dieux est assez maladroite, ou assez naïve, en tout cas très significative. Il s'en tire en plaçant dans la bouche du Cosmophile une déclaration d'orthodoxie : « Nous n'avons autre chose à tenir que les écris des anciens prophètes et le Nouveau Testament qui nous a esté presché par Jésus Christ et ses disciples, avecques les interprétations des saints docteurs en ce qui a esté approuvé par la vraye et catholique Église[3]. » Mais cette phrase a trop l'air d'une leçon récitée, d'une étiquette collée par précaution pour faire passer la marchandise. Et le Démocritic, qui, ne l'oublions pas, représente la pensée de Tahureau, se contente de répondre par une phrase vague : « Heureux celui duquel l'espérance est au nom du Seigneur Dieu et qui ne s'est point arresté aux vanités et fausses resveries du monde. »

Au fond, sa conception est toute positive et réaliste : la religion est « une police nécessaire pour nostre conservation[4] ». Il est indispensable que l'unité règne en cette matière, « veu que c'est une des choses les plus pernicieuses du monde que de laisser courir et vaguer ce sot et inconstant vulgaire avecques un si grand abandon et liberté ». De sorte qu'il en arrive à blâmer « ceux qui

1. *Dialogues*, p. 129-130.
2. Par exemple, p. 175, où il proteste contre ceux qui appliquent à Moïse le raisonnement qu'il applique lui-même aux autres fondateurs de religions.
3. *Dialogues*, p. 184.
4. *Ibid.*, p. 180.

Digitized by Google

veulent contrevenir aux status et lois de telles religions, *encores qu'elles soient fauces*[1] ».

C'est bien là un aveu de scepticisme foncier. Son attitude ressemble, si l'on veut, à celle de Montaigne « desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte », estimant « qu'il y a grand amour de soy et présumption d'estimer ses opinions jusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publicque et introduire tant de maulx inévitables », et ne trouvant d'argument plus fort à présenter en faveur de la religion chrétienne, sinon qu'elle « a toutes les marques d'extresme justice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat et manutention des polices[2] ». Cependant, on sent chez Tahureau moins de profondeur et de philosophie que chez l'auteur des *Essais*. Il ne semble pas que sa pensée soit le résultat de réflexions mûrement pesées. Il traite la question avec une espèce de juvénile désinvolture. S'il poursuit de ses invectives les hérétiques, les mahométans[3], les protestants, ces « nouvelles et abhominables sectes qui courent pour le jourd'huy à l'endroit de je ne sais quels pernicieux et naturalistes libertins[4] », ce n'est pas par un attachement sérieux et sincère aux croyances traditionnelles, c'est surtout parce qu'il conçoit mal qu'on se donne tant de tracas et qu'on se passionne au point de vouloir tout bouleverser pour des problèmes comme ceux-là : « Touchant un tas de petites particularitez forgées à l'appétit de je ne sçay quels nouveaux imposteurs, déclare-t-il d'un ton de pitié, tout cela n'est qu'une fumée qui ne fera que passer, et pour autant n'est ce que simple folie à tous ceux qui s'y embrouillent pensans bien avoir gaigné un poinct sur nos ancestres[5]. » Au fond, il est visible que tout cela ne l'in-

1. *Dialogues*, p. 180.
2. *Essais*, l. I, chap. XXIII.
3. *Dialogues*, p. 184.
4. *Ibid.*, p. 180.
5. *Dialogues*, p. 182.

Digitized by Google

téresse pas. On sent encore ici le gaulois positif et railleur, aussi peu mystique que possible, trop attaché, dans son amour de la vie, aux réalités matérielles pour considérer ceux qui les sacrifient à des intérêts spirituels, obscurs et douteux, autrement que comme des rêveurs, des agités et des insensés.

7° *Les sources.*

Telles sont les opinions les plus remarquables et les plus neuves de Jacques Tahureau. — Si originale que soit cette pensée empreinte d'un caractère bien personnel, elle a eu besoin de s'inspirer et de se nourrir d'un certain nombre d'emprunts. Du reste il est rare que les hommes de la Renaissance s'émancipent à penser absolument par eux-mêmes et tout seuls. La raison adolescente du XVIe siècle français ne peut encore se passer de tuteurs et même les esprits les plus indépendants cherchent des modèles, des garants et des autorités, soit chez les anciens, nos maîtres, soit chez les Italiens, nos éducateurs.

Le genre même du *Dialogue*, cette forme plaisante et légère adoptée par Tahureau, — si commode pour exposer les questions avec une apparence d'impartialité, si conforme à son dessein de faire éclater la supériorité de la raison, lui accordant un facile triomphe sur les arguments qu'on laisse formuler par l'adversaire, — c'est un emprunt aux anciens et aux Italiens. Il n'avait pas encore été très cultivé à l'époque où Tahureau s'y hasarde. Au moyen âge, nous n'avions connu, dans un genre analogue, que les « débats » sur des sujets amoureux et généralement en vers. Au XVIe siècle, si l'on consulte le catalogue par genres dressé par du Verdier à la suite de sa *Bibliothèque française*, on ne pourrait guère trouver, comme œuvres françaises originales, qu'un *Dialogue apologétique pour le dévot sexe féminin*, paru en 1516, à Paris, in-4°, sans auteur, et la *Monophile*, d'Estienne Pasquier, publiée en 1554, qui aient précédé la rédaction de l'ouvrage qui nous occupe. En revanche, les traductions de Cicéron, et sur-

Digitized by Google

tout de Platon et de Lucien[1], qui commencent à se multiplier, ont déjà popularisé cette forme auprès des lettrés. Un auteur dont l'esprit hardi a quelque analogie, — bien qu'il soit plus audacieux encore, — avec celui de Tahureau, un « lucianiste » lui aussi, Bonaventure des Périers, l'a pratiquée en latin dans son *Cymbalum Mundi*[2]. Mais surtout les Italiens, qui s'en étaient emparés les premiers, ont produit dans ce genre de nombreuses œuvres, dont les traductions françaises commencent alors à être publiées en abondance : en 1533, la traduction par François d'Assy du *Dialogue de l'honneste et pudique amour* de Jacopo Cavicio; — en 1538 (Paris) et 1538 (Lyon), celle par Jacques Colin du *Cortegiano* de Baldassare Castiglione; — en 1547, la traduction par Michel d'Amboise du *Ris de Démocrite et du pleur d'Héraclite* de Phileremo Fregoso; — en 1550, la traduction par Denys Sauvage de la *Circé* de Léon Hébrieu, et, en 1551, celle des *Dialogues de l'amour*, du même auteur, un fervent des théories platoniciennes, par Ponthus de Thyard, et celle de sa *Philosophie d'amour* par le même (Denys Sauvage); — et encore, en 1552, la traduction par Claude Gruget des *Dialogues* de Sperone Speroni.

Tels ont pu être les modèles de Tahureau en ce qui concerne la forme de son ouvrage. Mais il a su lui donner une variété, une familiarité savoureuse que ne possédaient pas en général ces œuvres froides et compassées, soit qu'elles aient l'allure de conversations mondaines solennelles et prétentieuses, où les interlocuteurs s'écoutent parler, soit

1. Par exemple une traduction du *Lysis* de Platon par Bonaventure des Périers en 1544, du *Criton* par Philibert du Val en 1547, du *Phédon* par Loys le Roy en 1553, du *Toxaris* de Lucien par Jean Millet en 1551.

2. Il faudrait peut-être mentionner aussi l'influence de ces *Colloques* en latin, exercices de collège, auxquels Érasme a donné une place dans la littérature par ses *Colloques* de 1522, et qui contribuent à mettre en honneur ce genre de discussion par dialogue. — Voy. Massebiau, *Les colloques scolaires du XVIe siècle*, thèse de doctorat, Paris, 1878, in-8°.

Digitized by Google

que le dialogue s'y présente comme un simple artifice d'école, un procédé purement didactique.

Deux de ces ouvrages italiens lui ont certainement inspiré aussi plusieurs de ses arguments et peut-être même l'idée première de son livre. Il a fait allusion lui-même au dialogue de « l'Italien M. Antonio Phileremo Fregoso qui a fait le ris de Démocrite et d'Héraclite »[1]. Et il porte sur lui ce jugement assez fin, où l'on trouve en même temps l'indication des qualités qu'il a ambitionné d'ajouter à son œuvre : « Il auroit fort bien dit si ses œuvres estoient salées, mais elles manquent tant en cela (qui est bien le plus requis à tel genre d'écrire) qu'elles semblent avoir esté faites d'un homme qui se vouloit seulement exercer lui-mesme en les faisant, et non pas pour poindre aucun ni chatouiller de son bien-dire les appréhensions des bons espris : je m'en rapporterai à tous doctes lecteurs qui voudront perdre quelque tems à l'éplucher de plus près que son autheur mesme[2]. »

Le fait est que l'ouvrage est assez froid et ennuyeux; tout imprégné de philosophie platonicienne, il débute par une suite d'allégories. On y voit (chapitre II) comment « l'autheur, conduit par son bon ange, laisse la plaine de Volupté, et va vers le mont de Vertu, et comme il trouverent Tymon, qui hayait tout le monde ». Après avoir quitté Platon « au palais de Philosophie » (chapitre IX), « l'autheur et son guide trouvent le philosophe Démocrite qui rioit des folies du monde, et qui lui découvre la plaine des Vices » (chapitre VII). Mais ce Démocrite n'a prêté que son nom au Démocritic de Tahureau, si vivant et si personnel : c'est un déclamateur un peu prud'hommesque,

1. Le titre original était : *Riso di Democrito e pianto di Heraclito*, Milan, 1506. Le titre de la traduction française (écrite en huitains de vers décasyllabiques) est : *Les ris de Démocrit, pleur de Héraclite, philosophes, sur les follies et miseres de ce monde. Invention de M. Antonio Phileremo Fregoso, chevalier italien, interprétée en ryme françoise par noble homme Michel d'Amboyse, escuyer*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1547 (privilège du 12 août).

2. *Dialogues*, p. 162.

Digitized by Google

qui, tout en déclarant à chaque instant qu'il rit, n'arrive pas à provoquer le rire chez ses auditeurs.

Peut-être Tahureau a-t-il emprunté à Fregoso quelques-uns de ses thèmes, qui du reste sont des lieux communs de morale; par exemple, au chapitre VIII, « Démocrite se rit de ceulx qui ont vaine espérance, du peuple avare, des escornifleurs, des *femmes adultères*, des promeneurs aux églises, des hommes et des femmes braves[1], des avaricieux, des *amoureux transis*, des *escrimeurs* et des banquiers »; au chapitre IX, il « se rit de *Fol'amour* et loue l'amour saint et vertueux » en termes d'ailleurs tout platoniciens, puisqu'il conseille de n'aimer pas. Au chapitre X, « Démocrite se moque des Chasseurs, Fauconniers et *gens de guerre* »; au chapitre XII, il se « rit de ceulx qui se fient en leur force et agilité, de ceulx qui s'estiment en leur mauvaistié, et de ceulx qui se prisent pour leurs possessions, armes, *habitz*, *or et argent* »; au chapitre XIV, il « taxe les richesses, l'*ambition des nobles*, les hypocrites et les gourmans ». Ainsi nous retrouvons au passage quelques-uns des travers contre lesquels s'est exercée la verve de Tahureau. De même dans la seconde partie, *Le pleur du philosophe Héraclite sur les misères de ce monde*, on pourrait rapprocher de quelques passages des *Dialogues* le chapitre VII : « De la misère des Nobles et riches, des *Juges* et des Pères de famille », et surtout le chapitre VIII : « Misère des gens mariés, de ceux qui prennent une belle femme, qui en prennent une laide, qui ont beaucoup d'enfants, qui n'en ont pas ».

Mais ce ne sont que de vagues rencontres, inévitables, puisque les deux auteurs ont les mêmes intentions satiriques et que nécessairement, lorsqu'ils passent en revue

1. Le mot « brave » est pris au sens italien de « bravache », fanfaron (cf. le passage de Tahureau sur les hommes de guerre, auquel nous avons fait allusion, p. 144 des *Dialogues*) :

« Que penses-tu que cuyde estre ce *brave*
Avec l'espée au costé gauche ceinte ?
Le voys-tu pas ? Il veult, tant il est grave,
Que tout chascun luy fasse honneur par crainte. »

Digitized by Google

les différentes classes de la société, les mêmes objets s'offrent souvent à leurs coups. Dans le détail, le style, le ton, la tournure d'esprit sont tout à fait dissemblables, et on ne peut signaler aucun emprunt précis et manifeste.

Beaucoup plus importante est l'influence d'un autre ouvrage italien, que Tahureau ne mentionne nulle part, mais qu'on sent constamment présent à sa pensée, c'est le *Courtisan* de Castiglione. Publié à Venise, chez Alde, en 1528; traduit plusieurs fois en français; lu, relu et médité non seulement par les hommes éclairés, mais aussi par les gens à la mode ou désireux de le devenir, ce livre était devenu le véritable manuel de la civilité mondaine dans cette première moitié du XVIe siècle. Dans un dialogue animé, vif, élégant, d'aristocratiques interlocuteurs, Ludovic Canossa, Julien de Médicis, Bembo, le cardinal Bibiena, d'autres seigneurs de grandes familles italiennes, discutaient les qualités dont la réunion constitue le véritable homme de cour. Noble, artiste, élégant, spirituel, galant et courtois, ce type du parfait cavalier esquissé par Castiglione offrait aux courtisans français un idéal qu'ils s'efforçaient plus ou moins adroitement de copier. Tahureau dut être souvent irrité par les « singeries » de ces prétentieux disciples du gentilhomme italien. Il semble qu'il ait eu l'intention plus ou moins explicite d'opposer à ce bréviaire de la vie mondaine, « à la Tuscane », une sorte de bréviaire de la vie simple, sensée et raisonnable, à la française[1].

Il y a, dans les dialogues de Castiglione, un personnage, le seigneur Gaspar, qui contredit souvent les autres orateurs, surtout lorsqu'ils soutiennent des théories alambiquées, platoniciennes, infectées de préjugés mondains ou de rêveries poétiques. Il est positif, viril, un peu rude

1. M. Louis Clément, dans sa thèse sur Henri Estienne, dit que les *Dialogues du langage français italianizé* sont « la contre-partie de ceux de Castiglione ». A notre avis, ce jugement doit être reporté, et avec beaucoup plus de vraisemblance, sur les *Dialogues* de Tahureau, qui fut le précurseur d'Henri Estienne.

Digitized by Google

quelquefois; il semble qu'il ait pu servir de prototype au Démocritic de Tahureau. Il professe en particulier les mêmes opinions sur, ou plutôt contre les femmes, qui font scandale dans ce cercle galant : il les considère comme des « *animaux très imparfaits* et de petite ou nulle dignité au respect des hommes », et il estime qu' « il est besoin, puisque d'elles-mêmes *elles ne sont pas capables de faire aucun acte vertueux*, de leur mettre une bride par la honte et la crainte d'infamie[1] ». Il les traite d'êtres inférieurs, produits « par cas fortuit[2] », et il renouvelle, en passant, les allusions traditionelles au libertinage des moines[3]. Comme lui encore il s'élève contre la danse, qui « efféminé l'homme[4] » ; il dénonce ailleurs les autorités, les idées préconçues et les « faulses opinions, lesquelles néanmoins proceddent des parolles d'autrui[5] ». Ainsi, tout le long des quatre livres du *Cortegiano* il tient ce rôle de gentilhomme au franc-parler qui ne craint pas de rompre en visière aux préjugés et doctrines à la mode.

On peut encore noter, en parcourant le *Cortegiano*, plusieurs passages, çà et là, dont le reflet paraît se retrouver dans les *Dialogues* : des réflexions sur les manières affectées des courtisans[6], sur l'abus des duels[7], sur les modes ridicules[8], et surtout toute une théorie « de la facétie » que Tahureau non seulement adopte en partie[9], mais

1. Nous citons d'après la traduction de Gabriel Chapuys (avec le texte italien en regard), Paris, Nicolas Bonfon, 1586, l. I, p. 342.
2. Ibid., début du l. II.
3. Ibid., l. III, p. 399.
4. Ibid., l. I, p. 126. Cf. aussi l'anecdote racontée l. I, p. 58, sur le danseur qui laisse choir sa pantoufle et continue à danser, et Tahureau, *Dialogues*, p. 46, sur « ce mignon qui, pour danser plus legierement, vouloist oster l'escarpin et parfumer l'assemblée de la souafve et precieuse odeur de ses pieds ».
5. Ibid., l. II, p. 234.
6. Traduction de G. Chapuys, l. I, p. 51.
7. Ibid., l. I, p. 54. Cf. Tahureau, *Dialogues*, p. 58 et 60.
8. Ibid., l. II, p. 215, sur l'habillement des courtisans, et p. 337, sur les manières des courtisans français.
9. *Dialogues*, p. 155 : « Moquerie c'est le mépris non aucunement

Digitized by Google

qu'il a mise constamment en pratique d'un bout à l'autre de son œuvre. Castiglione distingue en effet trois genres de facéties : d'abord la « joyeuse narration » *(festività* ou *urbanità)*, puis les bons mots *(argutie)* qui « piquent un peu » et sont « œuvre d'esprit et de nature » plutôt que d'étude, enfin les « bourdes » ou moqueries dissimulées sous une apparence de naïveté *(burle)*. Dans le premier genre, dit-il, « il semble quasi que l'on raconte une nouvelle » ; la deuxième espèce, c'est ce qu'on appellera plus tard la « pointe », ou même le calembour ; c'est l'art de détourner le sens d'un mot, d'une citation[1]. On sait que Tahureau a pratiqué les trois genres.

* * *

Sans doute, Jacques Tahureau avait-il lu aussi, encore qu'il ne le nomme point, un ouvrage qui offre d'ailleurs quelques rapports avec le *Cortegiano* de Castiglione et qui répondait à ses propres préoccupations : je veux parler du *Mespris de la Court* d'Antoine de Guévarra. On sait le succès extraordinaire qu'obtinrent en France au XVIe siècle les lourdes et souvent fantaisistes compilations du savant évêque espagnol. Ses *Épîtres familières*, qu'on traduisit sous le titre d'*Épîtres dorées*, tant on les jugea précieuses, son *Horloge des Princes*, continuée par l'*Horloge de Març-Aurèle*, comptèrent au nombre de ces livres, bourrés d'une érudition inépuisable et désordonnée, où l'intelligence des hommes de la Renaissance allait absorber avidement la « philosophie morale » puisée aux sources de l'antiquité[2]. Ce sont des recueils de lieux communs, appuyés par d'innombrables citations ; mais ces lieux communs n'étaient pas encore rebattus à cette

feint ni dissimulé d'une chose sote et ridicule, *fait avecques raison et bonne grâce.* »

1. Traduction de G. Chapuys, l. II, p. 249 et suiv.

2. Voy. Pierre Villey, *Les sources d'idées au XVIe siècle* (*Bibliothèque française*, Plon, 1913), p. 210-215. Le père de Montaigne en particulier tenait Guévarra en grande estime.

Digitized by Google

époque. La forme est lourde et pédante, oratoire et ennuyeuse; mais c'est la sagesse antique qui s'exprime par cette voix monotone et grave, et l'on écoute dévotement ses oracles.

L'opuscule sur le *Mespris de la Court*[1] n'a pu manquer d'exercer une influence sur la pensée de Tahureau au moment où lui-même inclinait vers la retraite, et peut-être même cette lecture contribua-t-elle à renforcer sa décision. « Le vray mespris du monde et de la Court, dit Guévarra, est quand le Courtisan est jeune, robuste, favorisé, riche et sain : et lors de bon cœur il laisse la Court pour trouver ailleurs repos honneste, selon sa qualité[2]. » Peut-être Tahureau n'était-il pas extrêmement riche, ni tout à fait en bonne santé, mais il est certain qu'en abandonnant le monde, il pouvait, même si ce n'était pas l'unique raison de son départ, se répéter à lui-même qu'il prenait cette détermination, comme dit encore Guévarra, « à l'intention qu'estant hors de là, il sera plus vertueux[3] ». Et il faisait sien le programme « de la vie que doit meiner le Courtisan depuis qu'il aura laissé la Court[4] », tel que le trace le sentencieux évêque : vivre en sage, modestement et sobrement, charitable et utile aux autres, d'une vie « tranquille et privilégiée[5] », simple et libre, où « tu ne trouves truhants pour t'affronter, *ni dame pour t'abestir*[6] », dans quelque village où « semblent les jours plus longs, l'aer meilleur, les maisons plus aisées[7] », où « aultant heureux et honnoré est un gentilhomme avecq ce moyen mesnage comme un riche seigneur de Court avec son grand meuble et superbe train[8] ». Comme lui, Tahu-

1. *Du mespris de la Court et de la louange de la vie rustique*, nouvellement traduit d'Hespaignol en Françoys. A Lyon, chez Estienne Dolet, 1542. Dédicace à Antoine Alaigre, évêque de Clermont.
2. Édition citée, ch. III, p. 39.
3. Ibid., titre du ch. III.
4. Ibid., ch. IV.
5. Ibid., titre du ch. V.
6. Ibid., ch. V, p. 58.
7. Ibid., titre du ch. VI.
8. Ibid., ch. VII, p. 72.

Digitized by Google

reau se répétait que « les Courts des Princes ne sont bonnes qu'à deux manières de gens : pour les favorisés et pour les jeunes encores foybles de jugement[1] », et que, puisque son jugement était mûri, et qu'il n'était pas disposé aux compromissions qui sont nécessaires pour devenir un favorisé, il n'y avait plus sa place.

« A ceste cour, déclarait Guévarra, à partir le bien de courtisan en quattre parties, voyerez que l'une est aux flatteurs, l'aultre aux advocats, l'aultre aux apothicaires, et l'aultre aux médecins[2]. » Or, c'est le plan même d'un important passage du premier Dialogue de Tahureau (p. 63 à 93), où chacune de ces catégories est successivement examinée, dans cet ordre même, et satiriquement dépeinte[3]. En plusieurs passages, le ton même et le style de la traduction française annoncent la manière franche et un peu crue des *Dialogues*, par exemple dans cette description des manèges de la galanterie mondaine :

« Si c'est avec femmes, il les fault flatter, servir et requérir, et si monnoye fault, on donne au diable la marchandise. Dès ce que quelcun n'eut nouvellement en Court, madame la gorrière luy donne un traict d'œil, l'entretient, le carresse, l'acolle, et puis, le voyant bas de poil, l'envoye paistre au champs[4]. »

Ou bien au dernier chapitre, dans lequel « l'autheur prend congé du Monde, avec fort grande éloquence. »

« A Dieu, monde, puisque tes serviteurs n'ont aultre passe temps que trotter par les rues, se moquer de quelcuns, requérir dames, envoyer présents, tromper jeunes filles, escripre lettres amoureuses, parler aux maquerelles, jouer aux dés, plaider contre leur voisin, compter nou-

1. Édition citée, ch. x, p. 86.
2. Ibid., ch. vi, p. 63.
3. Les flatteurs, p. 63 à 70; les avocats, p. 74 à 85; les médecins et apothicaires, p. 84 à 92.
4. Ibid., ch. xv, p. 125. Cf. Tahureau, *Dialogues*, p. 18 : « Cette gentille Madame qui ne tend à autre fin qu'après avoir sucé toute la substance de son corps et de sa bource, tirer la langue sus luy et s'en moquer ouvertement devant un chacun. »

Digitized by Google

velles, inventer mensonges et songer nouveaux vices[1]. »

Par tous ces traits, l'ouvrage d'Antoine de Guévarra, dont Tahureau semble s'être nourri au point d'y avoir conformé son existence, mérite de figurer au nombre des sources probables de ses *Dialogues* satiriques et moraux.

*
* *

De ce genre des compilations érudites, tant prisées au XVIe siècle, on peut rapprocher encore deux volumes, tout remplis d'érudition, tout imbus d'un rationalisme appris à l'école de l'antiquité, et qui ont certainement contribué à former sa pensée et à lui donner un certain tour hardi et paradoxal; c'est l'*Éloge de la Folie*, d'Érasme, et la déclamation sur la *Vanité des sciences et des arts*, de Cornelius Agrippa.

Il a fait allusion à Érasme, au second Dialogue, immédiatement après avoir parlé de l'ouvrage de Phileremo Fregoso. Ce rapprochement même est une indication. Comme l'auteur italien, Érasme a été consulté, utilisé par lui sans d'ailleurs le satisfaire complètement. Il lui reproche, à lui, un parti pris « anticlérical », pourrait-on dire : « Il semble que s'il eust failli de s'atacher à ces pauvres prestres que la parole lui fut quant et quant faillie »; il blâme aussi son manque de travail et de soin : « Lui-mesme se vante d'avoir fait son traité de la louange de folie quasi par manière d'ébat en huit jours, où il a possible plus matagrabolizé qu'Acurse en ses vieilles gloses de droit »; et il le juge trop paradoxal : « Disant tout au contraire de la vérité, accomodant ce qui est entièrement propre au sage, aux conditions du sot, et ce qui est naïf au sot, le voulant du tout attribuer au sage[2]. » On retrouve dans ces critiques la marque de cet esprit mesuré, sensé, sérieux, ami du juste milieu, qui distinguait le gentilhomme français.

1. Édition citée, ch. XX, p. 166.
2. Ed. Conscience, p. 163-165.

Digitized by Google

Il a fait cependant un certain nombre d'emprunts à l'*Éloge de la Folie*, sans qu'à vrai dire on puisse signaler de rapprochements bien précis : un passage sur les folies des amoureux[1], un autre sur les gens de guerre et les philosophes[2], et c'est à peu près tout pour le fond.

C'est plutôt la forme qui en est inspirée, « ce genre de badinage qui n'est tout à fait dépourvu ni de savoir ni de goût, » disait Érasme[3], bien que le ton soit plus adouci et plus rassis chez Tahureau. Dans l'allure générale de quelques passages, dans quelques expressions çà et là[4], le souvenir de l'œuvre bizarre d'Érasme est sensible.

Les *Colloques* renferment aussi un dialogue *de la Noblesse*, un autre *du Métier de soldat*, un troisième *contre l'Alchimie*, qui ont pu lui suggérer aussi quelques idées, tout au moins lui fournir quelques thèmes, devenus déjà traditionnels grâce à des ouvrages comme ceux-là, et contribuer à lui donner l'idée de les traiter sous cette forme du dialogue dont Érasme a vanté lui-même l'utilité satirique et didactique : « Je ne sais s'il est une voie plus heureuse », dit-il dans son traité sur l'*Utilité des Dialogues*[5], « un moyen plus efficace pour apprendre, que de s'instruire en jouant et en badinant. »

A cela se réduit en somme la valeur de l'œuvre d'Érasme comme source des *Dialogues* de Tahureau. Celle de Corneille Agrippa ne paraît pas avoir été utilisée par lui d'une façon plus étroite. Il l'avait lue, et d'ailleurs il la cite et en discute l'intérêt. Facétieux et paradoxal, quoique avec beaucoup de lourdeur théologique, elle l'a choqué surtout par son manque de sérieux et de conviction :

1. *Éloge de la Folie*, traduction Divelay, p. 21-22. Cf. Tahureau, 1er dialogue.

2. *Ibid.*, p. 44. Cf. Tahureau, 2e dialogue, p. 110 et suiv., où il présente justement ensemble un soldat et un philosophe.

3. Dédicace de l'*Éloge de la Folie* à Thomas Morus.

4. Par exemple, Tahureau parle des ânes qui « chauvissent des oreilles » pour se moquer de ce qu'ils n'entendent point (p. 156); la même idée se trouve dans une phrase de la même dédicace.

5. Publié à la suite des *Colloques*, auxquels il sert d'apologie.

Digitized by Google

« Car il est tout certain, quoi qu'en ait escrit Agrippa, que néantmoins il en avoit le plus souvent toute autre et contraire opinion qu'il n'écrivoit, ainsi mesme que par ses autres œuvres il appert assés évidemment[1]. » Tahureau, avec son enthousiasme de néophyte, sa confiance robuste et juvénile dans l'excellence de son jugement, ne peut souffrir qu'on ait l'air ainsi de badiner avec la raison. Soutenir tour à tour le pour et le contre lui apparaît comme un jeu immoral et dangereux, qu'il réprouve avec vivacité[2]. Qu'il ait trouvé dans Agrippa quelques développements sur la danse (chapitre XVIII)[3], les grands de la cour (chapitre LXIX), les dames de la cour (chapitre LXXI), sur la « médecine *pratique* » (chapitre LXXXIII), sur l'alchimie (chapitre XC)[4], c'est ce qu'on peut constater en parcourant le traité d'Agrippa; mais nulle part la ressemblance n'est assez exacte pour qu'il soit possible de parler d'imitation ou d'emprunts précis.

*
* *

Mais il y a une influence qui domine toutes les autres et qu'on sent partout présente : c'est celle de Rabelais. A cette source, Tahureau n'a pas seulement puisé tel ou tel développement isolé, mais la tournure même de son esprit, le genre de ses raisonnements, l'allure de son style, en un mot sa façon de penser, de sentir et d'écrire. C'est qu'ici il n'y avait pas seulement rencontre accidentelle d'opinion, emprunt d'idées ou de thèmes particuliers, utilisation d'une expression notée au passage; il y avait parité de tendances et conformité d'humeur. Tahu-

1. *Dialogues*, p. 157. Par exemple, Agrippa avait fait l'éloge du sexe féminin dans sa *Declamatio de praecellentia feminei sexus*, et il lui décocha de rudes épigrammes dans ce dernier ouvrage.

2. *Ibid.*, p. 157-158.

3. Il réfute d'ailleurs l'opinion d'Agrippa à ce sujet : *Dialogues*, p. 46.

4. Henri Corneille Agrippa, *Sur la certitude aussi bien que la vanité des sciences et des arts*, année 1530. La traduction la plus célèbre et la plus répandue est celle de Gueudeville, 1726.

Digitized by Google

reau a conscience d'appartenir à la même lignée gauloise que l'auteur de *Pantagruel;* aussi est-il nécessairement amené à se faire le disciple de ce maître au génie puissant.

L'attitude même qu'il adopte en face de la société et des problèmes pratiques, moraux, intellectuels de toutes sortes, est inspirée de celle de Rabelais, de celle tout au moins qu'on lui prête généralement à ce moment du XVIe siècle. Les hommes de la Renaissance, qui cherchent toujours un modèle dans l'antiquité, ont souvent comparé, — avec plus d'érudition que de justesse, — cette gaieté robuste, qui dissimule sous l'enveloppe de la grasse plaisanterie la « substantificque mouëlle » de la sagesse, au rire philosophique et désabusé de Démocrite. C'est dans ces termes que du Bellay faisait allusion à Rabelais :

Bien que ma muse petite
Ce doulx-utile n'imite
Qui si doctement escrit,
Ayant premier en la France
Contre la sage ignorance
Fait renaître Démocrit[1].

Et Baïf, qui fut l'ami intime de Tahureau, composait cette épitaphe :

De François Rabelais.

J'ay, moy, *nouveau Démocrit,*
Ry de tout par maint écrit,
Que sans rire on ne peut lire.
Enfin la mort qui tout rit
Se riant de moy, m'aprit
A rire d'un ris sans rire[2].

Il est certain que c'est beaucoup plus à Rabelais qu'à M. Antonio Phileremo Fregoso que Tahureau doit le personnage du Démocritic en qui il devait s'incarner.

1. Joachim du Bellay, *Vers lyriques*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 35.
2. Antoine de Baïf, IIe livre des *Passe-tems* (éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 280).

Digitized by Google

Peut-être ses autres modèles, et surtout son tempérament personnel, sa jeunesse moins sereine, plus emportée, plus sûre de soi, ses rancunes personnelles, ont-elles communiqué à sa verve satirique un certain accent d'âpreté que n'avait pas la bouffonnerie bon enfant, l'exubérante gaieté de Rabelais. Cependant, le mobile est le même : c'est l'amour de la saine nature, de la vie franche et sans complication, dans « le libre épanouissement de tout l'être physique et moral[1] ». De là, le combat qu'il engage contre tout ce qui gêne cet épanouissement et comprime les forces de l'intelligence et de la vie : contre l'autorité et la superstition des anciens, contre la mode, contre les préjugés mondains, contre toutes les puissances absurdes qui rendent l'existence des hommes, assez sots pour s'y soumettre, étroite, contrainte, factice, artificielle; contre Aristote et la scolastique, contre les « singeries » de la vie de cour, contre les grimaces des amoureux transis, contre le respect des gens en place; riches seigneurs, magistrats, médecins, contre les faux savants, les faux philosophes et les faux prophètes.

C'est de Rabelais qu'il tire sa conception de la morale, que la nature elle-même nous enseigne : car il estime que « les honnestes et braves espris sont guidés par la vertu[2] » à faire le bien, que le sot et inconstant vulgaire n'accomplit souvent que par contrainte; de même, Rabelais professait que « gens libères, bien nés, bien instruits, conversants en compagnies honestes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui tousjours les poulse à faicts vertueux, et retire de vice[3] ».

C'est à lui qu'il emprunte cette notion toute naturaliste de l'amour « nécessaire à la conservation de l'espèce », « appétit naturel[4] » qu'il est permis de contenter, « pour

1. G. Lanson, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 246.
2. *Dialogues*, p. 180.
3. *Gargantua*, ch. LVII : l'abbaye de Thélème.
4. *Dialogues*, p. 54.

Digitized by Google

ceux qui ne se pourront contenir », par tous moyens appropriés ; — le premier qu'il recommande est d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, « de prendre femme en vray et légitime mariage. » C'est dans son œuvre qu'il a trouvé la tradition de ce mépris de la femme, dont on rencontrait déjà l'expression dans les fabliaux du moyen âge : « Quand je di femme, s'écrie le médecin Rondibilis, je di un sexe tant fragile, tant variable, tant inconstant et imparfaict, que nature me semble (parlant en tout honneur et révérence) s'estre égarée de ce bon sens, par lequel elle avait créé et formé toutes choses, quand elle ha basti la femme[1]. »

C'est dans ce *Tiers Livre* en particulier, dont le succès était encore récent quand Tahureau composa son ouvrage, qu'étaient passées en revue et si lestement et si plaisamment traitées, sous le prétexe des diverses consultations de Panurge, la plupart des questions qu'il a lui-même abordées, et qu'étaient si « doctement et facétieusement[2] » brocardées toutes les catégories de personnages auxquelles il s'attaque successivement : gens mariés et maris trompés[3]; moines, en passant[4]; astrologues et divinateurs[5]; théologiens, médecins, philosophes[6], juges et avocats[7].

Pour le style, il est visible que Tahureau s'est proposé

1. *Pantagruel*, l. III, ch. XXXII.

2. *Dialogues*, p. 71.

3. *Ibid.*, p. 54 : « Tu veux donques que je sois coqu, et par Dieu non seroy, etc. »

4. Cf. *Pantagruel*, l. III, ch. XXII : « Mais, dit Panurge, quel diable possède ce maistre Raminagrobis, qui ainsi, sans propos, sans raison, sans occasion, mesdit des pauvres béats pères jacobins, mineurs et minimes. J'en suis grandement scandalizé », et *Dialogues*, p. 92 : « Encores les excuserois-je d'avantage [les médecins] s'ils ne faisoient mourir que ceus qu'on leur permet tuer lorsqu'ils prennent le degré à Montpellier et qu'on leur dit : *Vade et occide Caïm;* chacune lettre de cette diction Caïm servant d'un mot : C, Carmes; A, Augustins; I, Jacobins; M, Mineurs. »

5. *Pantagruel*, l. III, ch. XXV. Consultation de Her Trippa. Cf. *Dialogues*, II, surtout p. 112, l'énumération des diverses sortes de divinations (Hydromance, Leuconomance, etc.).

6. *Pantagruel*, l. III, ch. XXIX à XXXVII. Consultations de Hippothadée, Rondibilis, Trouillogan.

7. *Ibid.*, ch. XXXIX à XLIV. Consultation de Bridoye.

Digitized by Google

Rabelais pour modèle. Il n'atteint pas, bien entendu, à cette verve prodigieuse et débordante qui est le privilège de l'inimitable écrivain. Il a évidemment moins de sève et de tempérament. On sent quelquefois dans son style quelque chose d'un peu forcé; le rire ne jaillit pas spontanément, irrésistiblement, comme la manifestation nécessaire d'une nature saine et puissante. On sent qu'il *veut* être spirituel et que c'est par principe qu'il assaisonne par places ses tirades, volontiers sérieuses et oratoires, — et d'ailleurs le style oratoire se rencontre aussi dans Rabelais, — de « morceaux » plaisants ou de « mots de gueulles ». Jurons, expressions grasses, calembours[1], dans la bouche de l'un ou l'autre interlocuteur, quelquefois détonnent un peu : on dirait que l'auteur, emporté par ses préférences naturelles vers un style plutôt éloquent, vibrant, juvénilement emporté, se souvient tout à coup de son dessein de rendre son ouvrage, comme le titre l'indique, « non moins profitable que facétieux », et se hâte de mêler à ses propos, — pour qu'on les « gouste à la sauce d'une facetie bien ordonnée, qui picque sur la langue ou qui prend incontinent les gens par le nés[2] », — un peu de sel et de condiment.

Il a su apprendre de lui, du moins, à revêtir son style d'un certain nombre de qualités brillantes et agréables. La saveur, la couleur, le pittoresque, le mouvement, — la vie d'une façon générale, voilà les mérites qu'il lui doit incontestablement.

A son imitation, il multiplie les mots familiers, hardis et un peu crus, les expressions populaires, les images truculentes, comme dans ce passage relatif à l'*Éloge de la Folie*, d'Érasme :

« Est-ce pas bien incagué les pauvres pucelles? les

1. Par exemple, « l'art qui n'est mie, l'alquimie, di-je », *Dialogues*, p. 143, ou, p. 93, « la santé du cors et celle de l'asne. — Comment, la selle de l'asne, dis-tu? » Cf. *Pantagruel*, l. III, ch. XXII : « Son asne s'en va à mille panerées de diables. »

2. *Dialogues*, p. 108.

Digitized by Google

pauvres petites neuf seurettes de Parnasse? Est-ce pas leur bailler, au lieu de coronnes de laurier, à chacune un cahuet verd asnièrement oreillé et houpoté de belles franges bigarrées? et au lieu de lyre, de luths, flûtes et guiterres, à chacune une veze, et pour Apollon, un Maistre Jehan de Poitiers diogenisant avecques son baston et ses plumes de coq[1]. »

C'est le même cliquetis de mots drôles souvent inventés et le même art d'esquisser lestement un tableau. Tahureau a introduit ainsi à chaque instant dans ses *Dialogues*, des portraits satiriques extrêmement savoureux. Voici le juge :

... Monsieur de la robe rouge (seul contrepois et entretien de sa gravité), qui *n'aura jamais fait autre chose que gloser sus les cendres*, passe avecques un orgueil et fierté si grande que tant s'en faut qu'il luy rende [au grand seigneur] la deuë révérence, que mesme ne faisant point semblant de s'en appercevoir, il dédaignera presque *d'abaisser l'œil seulement pour le regarder*[2].

Et voici le médecin, affairé et important :

... S'il advient que leurs gentils médicamens ne sortissent pas un bon effet, et que le pauvre malade empoisonné de telles pourritures en passe le pas, alors monsieur le médecin, *aussi rebrassé comme s'il vouloit pétrir*, dire, en haussant les épaules et *serrant les levres à la bougresque*, que son heure étoit venue, qu'il n'y a remede, qu'on ne sçauroit aller contre le vouloir de Dieu[3]...

Et voici encore le philosophe, sentencieux et profond :

... Ce divin Platonnien, après m'avoir quelque peu regardé sans parler, renfrongné ses sourcils avecques une mine grave, *enfoncé sa veuë* un peu sus la terre, puis *tout lentement la redressant aus cieus*, comme s'il eust esté resveillé de quelque profond somme, ou que par divine inspiration il eust été émeu

1. *Dialogues*, p. 164.
2. *Ibid.*, p. 78.
3. *Ibid.*, p. 92.

Digitized by Google

à parler ainsi, il commença tels propos... pesant ses mots comme s'il eust parlé en voix d'oracle[1].

Il y a ainsi tout le long de l'ouvrage d'amusants portraits, séparés par des considérations philosophiques : la bourgeoise mariée (p. 15-27), la damoiselle de cour (p. 27-28); le capitan amoureux (p. 30-32); le courtisan amoureux (p. 31-35); l'écolier amoureux (p. 35-38); le danseur (p. 50-51); le danseur novice (p. 52); le médecin (p. 85); l'apothicaire (p. 91); le philosophe de salon (p. 94); le soldat fanfaron (p. 146), etc.

Souvent le portrait s'amplifie ou se diversifie par l'intervention de personnages secondaires et se tourne en une véritable scène de comédie, comme celle-ci, qu'on pourrait intituler *Le docteur offensé :*

Ce bon compagnon aiant esté une fois invité d'un certain docteur alla disner avecques lui et, après avoir un peu enfoncé et ranimé ses espris vitaus, presque tous perclus, de quelque bon vin de Beaune, le cerveau lui commençant à échauffer et sa langue à se déploier plus librement qu'auparavant... il lui eschapa par maniere de raillerie de dire quelque propos de la Trinité un peu scabreux et de mauvaise digestion dont le docteur, tout mal édifié de voir ainsi tenir (ce luy estoit advis) tant peu de conte des sains canons, commença pareillement de son costé à s'échaufer en son harnois et de protester d'injure faite à la foi chrestienne. Et ce disoit-il en se rebrassant jusques au coude, soufflant avecques un froncement de narines et de paupieres et par pauses écumant, tressuant et se mordant les levres de rage, frapant des mains et des pieds tout ensemble, prest à sortir de table si l'autre, ne l'apaisant de caresses et belles paroles, ne lui eut dit : « Ha, monsieur nostre maistre, ne vous courroucés point je vous en prie, comment, Jesus de par Dieu, penseriés vous bien que j'entreprinse de soustenir une telle opinion que je n'ai seulement ditte que par manière de passe temps? O le bon Dieu! estimeriés vous que je me vousisse faire brusler sus cette querelle? Vraiment ce seroit bien à grand tort, nostre maistre mon ami, si vous le pensiés ainsi :

1. *Dialogues*, p. 110.

Digitized by Google

car, devant que d'entrer au feu, si ce n'estoit assés d'une Trinité, je confesserois plustot une Quaternité[1]. »

Ainsi pourrait-on trouver en maint endroit des scènes comiques de ce genre : *Le matamore en courroux* (p. 31); *La consultation des médecins* (p. 85-86); *L'évocation magique* (p. 114), — de vraies petites nouvelles qui égayent la discussion et qui l'ont fait longtemps ranger, par des critiques qui l'avaient lu superficiellement ou ne l'avaient pas lu du tout, au nombre des nouvellistes et des conteurs français du XVIe siècle. Peut-être pourrait-on y retrouver de vagues réminiscences des nouvellistes italiens, Boccace, Bandello, dont les traductions se multiplient à cette époque[2]. Mais elles rappellent plutôt la manière de Noël du Fail[3], — et Noël du Fail lui-même est un disciple de Rabelais. C'est plutôt à l'influence directe du maître qu'il doit cet art de trousser l'anecdocte[4].

C'est de lui aussi qu'il a hérité cette abondance de propos qui fait défiler les réponses affectées et niaises des bourgeoises à leurs soupirants, cette richesse de vocabulaire qui submerge le lecteur sous un ruissellement de mots, doublant, triplant, sextuplant l'expression d'une idée unique, comme dans cette scène burlesque de magie : « [Il m'assuroit que] devant que d'entreprendre cet *inviolable*, *impolu et sacro-sainct* mistere, il s'estoit *baigné*, *mundé et purifié* de toutes les superfluités, et finalement prouveu de son eau et ysope, habits *conjurés et caractérizés* jusqu'à la semelle de la pantoufle; comme estant garni de toutes ces

1. *Dialogues*, p. 181-182.

2. De nombreuses traductions des *Cent nouvelles nouvelles* avaient été publiées à cette date, par exemple celle de Laurent de Premierfaict, 1485, réimprimée en 1521, 1534, 1537 et 1540, ou celle d'Anthoine Le Maçon, 1544. Les *Facéties*, de Pogge, Paris, Jean Bonfon, 1549. Les *Novelli*, de Matteo Bandello, en italien, mais publiées en France en 1554.

3. Les *Propos rustiques et facétieux*, de Léon Ladulfi, Lyon, Jean de Tournes, 1548; Paris, 1548-1549, 1554. Les *Baliverneries ou contes nouveaux d'Eutrapel*, du même, Paris, 1548; Lyon, 1549.

4. Cf. par exemple le conte du « faquin et du rôtisseur », au l. III, ch. XXXVII, de *Pantagruel*.

Digitized by Google

choses il entra ainsi que maistre de l'art avecques un nonper de compagnons dedans son cercle *scellé*, *bouclé et cacheté* de mots propres et sacrés de peur que les diables n'entreprissent de s'aller *écarmoucher*, *et jouer à crois et à pille* avecques eux; comment il *nomma*, *appela*, *invoqua*, *conjura*, *exorcisa*, *contraignit et mathematiza* M. le Diable sans faire autre paction avecques luy, à celle fin de *consacrer et donner vertu* à son expériment[1]. »

C'est à lui qu'il doit aussi ce réalisme, cette truculence d'expression qu'il recherche avec prédilection :

« ... Je ne sçache homme *qui se baignast* davantage à procréer son semblable que je ne feroy[2]... »

« S'il advient d'avanture qu'aucune de ce sexe malin ait quelque pauvre homme simple et de bonne foy pour mary, Dieu sçait comme elle *en jouëra à la pellotte* : luy donnant neantmoins toujours à entendre qu'elle est la plus femme de bien du monde, puis le flattant et mignardant tantost... mais la traitresse et ruzée paillarde ne laissera de luy faire la mouë en derrière, serrant et pressant, le plus secrettement qu'elle pourra, la main ou le pied à son *ayné ruffien*, luy promettant par cela, ou par tels autres semblables signes comme d'impudiques œillades, que de bref ils coucheront ensemble en dépit du vilain jaloux[3]. »

Sans doute, il n'arrive pas à la même aisance vigoureuse. Les images sont un peu laborieuses : « ... Je t'aurai retiré d'un grand bourbier, où tu estoye plongé, et mis en un beau et plain chemin, non point encores batu ni hanté de ceux qui demeurent et sont arrestés en la fange de leur cerveau[4]. »

Les phrases sont souvent lourdes, enchevêtrées de subordonnées et d'incidentes :

« Tu auras de moy telle fantasie qu'il te plaira, tant y a *que* je t'en ai dit au plus près de ma conception, t'asseu-

1. *Dialogues*, p. 114.
2. *Ibid.*, p. 43.
3. *Dialogues*, p. 15-16.
4. *Ibid.*, p. 5-6.

Digitized by Google

rant *que si* tu me fais entendre le monde estre tant abusé, *comme* tu dis, tu feras beaucoup pour moi de me montrer telles erreurs, *encore qu'il* me semble n'avoir jamais hanté que gens *qui* sont réputés de bon esprit et accomplis en toutes honnestetez, et civilitez requises tant à ceux *qui* sont élevez en quelque grand estat, qu'aux autres *que* la fortune a tant abaissez, *qu'ils* sont contraints faire office de serviteurs, *auxquels* tant riches que pauvres bien apris je me suys voulu regler, tâchant par tous moyens à les ensuyvre, *pour* en estre mieux venu en toutes bonnes compagnies, me dépouillant au surplus d'un tas de sotteries et présumptueuses arrogances, *desquelles* communément s'accoutrent ceux *que* l'on estime niais et outrecuidez, pensant plus sçavoir *que* les autres[1]. »

Des phrases comme celle-ci, qui, heureusement, ne sont pas trop fréquentes, manifestent évidemment un art encore imparfait et qui aurait besoin de s'affermir. Ce n'est plus l'alerte cadence, moulée sur le mouvement même de la vie, de la phrase de Rabelais, et ce n'est pas encore la souple et libre allure, la familière et primesautière nonchalance de Montaigne.

8° *La valeur des « Dialogues »*.

Rabelais, Montaigne, — ces deux noms reviennent constamment sous la plume quand on étudie le petit ouvrage de Jacques Tahureau. Et ce n'est pas un médiocre mérite pour ce mince volume, — sans qu'il faille pour cela exagérer sa valeur, — que d'évoquer à chaque instant le souvenir des deux plus grands génies du siècle.

La physionomie de l'auteur des *Dialogues* achèvera de se préciser si, au lieu de chercher les ressemblances et les points communs, on note les différences qui le séparent de l'un et de l'autre maître.

Il ne donne pas l'admirable impression de santé et de gaieté qui fait l'attrait puissant de Rabelais. D'ailleurs, il

1. *Dialogues*, p. 6.

Digitized by Google

y a peut-être à cette infériorité une cause proprement physique, puisque Tahureau, on peut le supposer, était déjà touché par la maladie quand il écrivit ses *Dialogues*. Il n'a pas le même amour de la vie, sous toutes ses formes, dans sa plénitude et sa fécondité : ce sentiment profond, qui finit par constituer toute une philosophie, est devenu seulement, dans cette âme plus calme et moins robuste, le goût de l'existence agréable et confortable.

Son rire ne résonne pas avec la même sonorité joyeuse. Au fond, c'est un esprit sérieux et convaincu. Plutôt que le génie comique, il possède le talent satirique, qu'il manie avec une âpreté nerveuse. Et contre qui, contre quoi exerce-t-il ce talent? Qu'on y fasse attention, ce n'est ni contre les vices, ni contre les fautes morales; c'est contre les sottises et les absurdités. Pas plus qu'il n'est un indulgent épicurien, Tahureau n'est à proprement parler un moraliste; c'est un « intellectuel », qui ne se révolte guère que contre ce qui choque sa raison. Car il a foi en la raison, et c'est avec une assurance entière qu'il « s'appuie sur ce fondement[1] ».

D'ailleurs, il ne pousse pas sa confiance jusqu'à cet amour de la science, cette soif d'apprendre, cette ivresse de connaître dont on trouve l'expression dans Rabelais[2]. Son rationalisme a moins d'envergure et d'envol; il est évidemment de nature plus médiocre. Ce qu'il nomme la raison, c'est surtout une faculté de justesse, de clarté, de mesure et d'équilibre, — celle que le classicisme de l'école

1. *Dialogues*, p. 15, *Advertissement de l'autheur* : « ... m'estant du tout appuié sur le fondement de la raison... »

2. Tahureau manifeste par exemple un scepticisme exagéré en ce qui concerne les acquisitions possibles de la science humaine, particulièrement en astronomie : « De vouloir ainsi les conter par nombre [les corps célestes], *mesurer leur grandeur et chemin qu'il y a d'ici aus cieus...*, telles disputes sont foles et entièrement superflues » (*Dialogues*, p. 126). Cependant ces calculs se font couramment aujourd'hui. Rabelais, loin d'être sceptique, devança au contraire quelquefois, en imagination, les découvertes les plus merveilleuses de la science moderne. Voir Abel Lefranc, *Les navigations de Pantagruel et la géographie de Rabelais* (Paris, Champion, 1906).

Digitized by Google

de 1660 adoptera comme directrice et comme arbitre souverain. Il est essentiellement *modéré*, jusque dans ses emportements et ses abandons; et c'est une qualité, — ou un défaut, — qui le distingue nettement de Rabelais.

Cette foi en la raison, avec la nuance particulière qu'elle revêt chez l'auteur des *Dialogues*, le rapproche à la fois et l'éloigne de Montaigne. Comme lui, elle l'encourage à critiquer les préjugés, les opinions établies, les autorités, à rechercher les faits pour les examiner, à opposer les doctrines philosophiques les unes aux autres, pour en montrer la vanité, pour conclure à la folie de ceux qui prétendent donner avec certitude l'explication de l'univers, et pour se ranger finalement, dans les questions où l'on ne sait rien, aux solutions traditionnelles, seules capables d'offrir de la stabilité et de la sécurité[1].

Mais Montaigne, lui, n'avait guère confiance qu'en *son* propre jugement, et non pas en une raison, universelle et souveraine, dont les décisions s'imposeraient à tous. Souvent, dépassant cette étape que Tahureau s'interdisait de franchir, il développe tour à tour le pour et le contre, « le bon et le mauvais » d'une opinion, afin de faire mieux éclater les insuffisances et la faiblesse de l'entendement humain. Jamais Tahureau n'eût dit : que sais-je? Il affirme « d'une ferme et asseurée raison » que, « si une chose est bonne d'elle-mesmes, elle ne sçauroit estre mauvaise, ni au contraire[2] ». Il est imbu de cette belle assurance que possèdent les jeunes gens et les hommes dont la culture est assez avancée pour découvrir à leurs yeux les perspectives grandioses offertes à la pensée, mais insuffisante pour leur en montrer les limites : il est, il faut bien en convenir, de ceux que Pascal appellera les « demi-savants ». Montaigne, avec une culture plus étendue, mieux digérée, mieux méditée, avec un jugement plus fin, plus nuancé, plus large, et que l'âge a, du reste, eu le temps de mûrir, s'élève au rang des vrais « habiles », dont les affirmations

1. *Dialogues*, II, p. 168 à la fin. Cf. Montaigne, *Apologie de Raimond de Sebonde*.
2. *Dialogues*, p. 157.

Digitized by Google

sont moins tranchantes et les doutes plus nombreux et plus sages.

Remarquons d'ailleurs que les conclusions arriveront souvent à être les mêmes. Mais Montaigne y parvient, d'une allure plus capricieuse et plus élégante, par un chemin différent, moins rigide, plus sinueux, après un détour à travers des contrées aux aspects variés et curieux. Par exemple, ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'il aboutit à cette morale du juste milieu, ennemie du stoïcisme, « cette inhumaine sapience qui nous veut rendre desdaigneux et ennemi de la culture du corps »; à ce naturalisme, auquel Tahureau s'était conformé d'emblée, et qui se propose pour idéal de réaliser « le mariage du plaisir et de la nécessité, » suivant l'expression de l'un[1]; l'alliance des « choses utiles et plaisantes », suivant l'expression de l'autre[2].

Et voilà ce qui fait, — en dehors de leur intérêt documentaire et des renseignements qu'ils nous donnent sur les mœurs, les idées, les querelles d'une époque particulièrement intéressante, — la valeur et le véritable intérêt des *Dialogues* de Tahureau. C'est cette place qu'ils occupent dans l'histoire des idées entre les deux plus grands esprits du XVIe siècle. Il ne s'agit évidemment pas d'une filiation effective; rien ne permet de supposer qu'ils aient réellement servi d'intermédiaire entre l'un et l'autre. Montaigne ne nomme Rabelais qu'en passant, parmi les auteurs plaisants, et n'a jamais fait aucune allusion à Tahureau, — encore qu'on ne puisse guère douter, comme le fait remarquer M. Villey, qu'il n'ait lu un ouvrage si répandu et n'en ait profité[3].

Mais, de toutes façons, il est l'indice d'une évolution

1. *Essais*, l. III, ch. XIII, fin. Cf. *Dialogues*, p. 168-169. Voir Villey, *op. cit.* : *L'évolution des Essais*, et *Morceaux choisis* de Montaigne (Bibliothèque Plon), p. 199 et 209. M. Villey fait observer avec raison l'importance de ce chapitre des *Essais*, placé à la fin de l'œuvre entière comme pour donner la dernière expression de la pensée de Montaigne.

2. *Dialogues*, p. 5.

3. P. Villey, *op. cit.*, Introduction, p. 85.

Digitized by Google

qui se produit dans les esprits, au moment où s'ouvre la seconde moitié du XVIe siècle, vers un rationalisme éclairé, indépendant, mesuré, issu de la sagesse ancienne, mais affranchi de sa tutelle, et qui unit les acquisitions les plus précieuses de la Renaissance aux qualités traditionnelles les plus solides de l'esprit français.

***

C'est en effet sous ce jour qu'il convient, semble-t-il, de se représenter cette figure trop oubliée d'écrivain gentilhomme. Le petit écrit alerte et plaisant, satirique et vigoureux, où il consignait ses réflexions et ses critiques, était, à l'époque où il a été composé, le signe précurseur d'un réveil de la mentalité française traditionnelle que menaçait d'étouffer la culture un peu artificielle, trop latine, trop italienne, trop dédaigneuse de l'âme du moyen âge, que s'étaient donnée les premiers artisans de la Renaissance.

Ainsi sa physionomie commence à revivre sous nos yeux, et nous pouvons en rassembler les traits épars. A cette culture érudite de la Renaissance, il a commencé par goûter avidement. Fortement muni de grec et de latin, initié à la langue, à la littérature, à la vie italiennes, étudiant, soldat-amateur, homme du monde, courtisan, il débute dans la carrière des lettres en sacrifiant aux idoles du jour, en composant des vers tout remplis du souvenir d'Horace, de Catulle et surtout de Pétrarque. Mais ce sont là des amusettes qui ne peuvent longtemps convenir à son esprit précocement sérieux. Son ferme bon sens de gentilhomme provincial, plus voisin de la bourgeoisie positive que de l'aristocratie chevaleresque, se révolte contre les absurdités de la mode, contre les sottises et les préjugés dont se repaît la société mondaine. Il abandonne alors ce rôle de poète galant, de soupirant passionné qu'il avait joué un instant. Déjà, plus d'une fois son tempérament gaulois et réaliste avait percé sous le masque du poète pétrarquiste. A l'école de Rabelais, il affermit et

Digitized by Google

développe ce mépris des affectations et des grimaces, cet amour de la franche et libre nature et de la raison droite et vigoureuse, — cette raison qu'il a nourrie, d'autre part, du suc de la pensée antique. Il passe en revue, à sa lumière, tous les ridicules et toutes les folies qui l'ont choqué dans ces années frivoles auxquelles il se décide à mettre un terme; il les dénonce avec vivacité, sous cette forme encore mondaine, et point encore banale, du dialogue; et, dans ce petit ouvrage « où les vices d'un châcun sont repris fort aprement », il esquisse, avec une impitoyable ironie, la caricature de toutes ces « testes éventées et sans cervelle », qu'il a eues chaque jour sous les yeux.

Sans doute, les thèmes n'ont rien de neuf; ce sont des lieux communs de morale sociale. En italien, en espagnol, en latin, en français, maint auteur, qu'il a lus, les ont déjà traités. Les « victimes » de Tahureau, maris bernés et femmes trompeuses, amoureux transis, seigneurs, moines, médecins, gens de justice, soldats, philosophes, sont aussi les souffre-douleur traditionnels de la satire gauloise. Mais ces attaques prennent un accent personnel; elles ont une signification et une portée plus grandes que chez tous ses modèles; elles sont lancées au nom d'un principe plus général et de plus vastes conséquences, elle n'apparaissent pas comme de simples déclarations, mais comme les applications particulières de toute une méthode de critique et de libre examen, d'un jeune rationalisme, agressif et convaincu, qui commence à se répandre.

Alors, avant de publier cet essai satirique, Tahureau rompt avec le monde qu'il a poursuivi de sa verve. A vingt-sept ans, il renonce à la vie parisienne aristocratique, brillante et factice pour mener dans ses terres une existence rustique, simple et confortable, plus proche de la nature et de la vérité. Et c'est là que la mort vient presque immédiatement le chercher.

Il est regrettable qu'elle l'ait empêché de donner les chefs-d'œuvre que sa pensée, mûrie et affinée par la médi-

Digitized by Google

tation et l'étude, eût certainement conçus dans la retraite. Qui sait si, continuant à s'avancer dans la même voie, de ce pas ferme et décidé qui le menait « tout droit au sentier de raison », il ne fût pas entré plus avant encore que le nonchalant auteur des *Essais* dans le pays de la sagesse et de la libre philosophie? Son œuvre, à peine ébauchée, ne garde pas la même importance et n'a pas exercé la même influence que le chef-d'œuvre qu'il eût peut-être produit. Elle a eu certainement, puisqu'elle fut si souvent éditée et très lue jusqu'à la fin du siècle, une action immédiate sur son temps : beaucoup d'esprits hardis devaient y reconnaître leurs propres tendances, mais craignaient peut-être de se compromettre en l'avouant, et c'est ce qui expliquerait qu'on l'ait si peu citée. Mais la postérité l'a totalement ignorée, et sa réputation, bientôt éclipsée par celle de Montaigne, ne s'est pas étendue au delà de quinze ou vingt années.

Il ne convient donc pas d'exagérer son importance. Pour nous, son œuvre n'offre guère, — mais c'est déjà beaucoup, — que l'intérêt d'une de ces productions secondaires qu'on dédaigne souvent, et qu'on étudie presque toujours avec fruit : car elles sont parfois plus significatives que les œuvres de génie. Étant moins exceptionnelles, elles représentent plus exactement une époque, un état de l'opinion, un courant d'idées dont elles permettent de saisir la formation et de surprendre l'expression. Et lorsque à cette valeur, en quelque sorte historique, elles ajoutent, comme c'est ici le cas, une très estimable valeur littéraire, qu'elles sont agréables par leur style et sympathiques par la personnalité de leur auteur, elles méritent d'être tirées de l'obscurité où le temps les relègue fatalement.

Émile Besch.

Digitized by Google

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LES

RÉDACTIONS DE « PANTAGRUEL »[1]

I.

ÉNONCÉ ET DONNÉES DU PROBLÈME.

Comme nous l'avons fait pour *Gargantua*, il nous faut ici déterminer :

1° Quel est le dernier texte de *Pantagruel* revu et corrigé par Rabelais;

2° Quels sont les textes antérieurs à celui-là qu'il a revus et corrigés.

Nous devons reproduire, en effet, *Pantagruel* sous la forme définitivement arrêtée par l'auteur et indiquer les variantes des rédactions antérieures, de manière que l'on puisse suivre sur notre édition les états successifs de l'œuvre.

Voici d'abord la liste sommaire des textes actuellement connus de *Pantagruel*. Il n'en existe pas de manuscrit; nous n'avons que des éditions imprimées. Celles qui l'ont été avant la mort de Rabelais sont les suivantes :

A. — Pantagruel. Les horribles et espouuetables faictz & prouesses du tresrenōme Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grant geāt Gargantua, cōposez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier... Lyon, Cl. Nourry, [s. d.], in-4°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2146.)

1. Extrait de l'Introduction au Tome troisième (*Pantagruel*) de l'édition critique des *Œuvres de Rabelais* (sous presse).

Digitized by Google

B. — Pantagruel. Les horribles et espouuētables faictz & prouesses du tresrenōme Pātagruel roy des Dipsodes, filz du grant geant Gargātua, cōposez nouuellemēt par maistre Alcofrybas Nasier... Paris, [Jean Longis], in-8°.

(Collection Rothschild, Catalogue Picot, n° 1508.)

C. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenōmé Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grant geant Gargantua : cōposes nouuellement p maistre Alcofribas Nasier. [Poitiers, Marnef?], 1533, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2147.)

D. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel roy des Dipsodes, filz du grāt geant Gargantua. Composez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. [Paris? s. d.], in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2143.)

E. — Pantagruel. || Les horribles et espouentables || faictz et prouesses du tresrenom||me Pātagruel roy des Dipso||des, filz du grant geant || Gargātua. Compo||sez nouuellemēt || par maistre Al||cofrybas Na||sier. [S. l., s. d.], in-8°, goth. 104 feuill., titre rouge et noir.

(British Museum, G 10420.)

F. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel roy des Dipsodes, filz du grāt geant Gargantua, composez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. On les vend à Paris au bout du pont des meusniers, à l'enseigne St Loys. [Guillaume Bineaulx, s. d.], in-8°.

G. — Pantagruel. Iesvs Maria. Les horribles et esporuentables faictz et prouesses du tresrenōme Pantagruel, Roy des Dipsodes, filz du grāt geant Gargantua, cōpose nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. Augmēte et corrige fraichement par maistre Jehan Lunel, docteur en theologie. Lyon, François Juste, 1533, in-8°.

(Bibl. royale de Dresde, libr. rar. 9-166.)

Digitized by Google

H. — Pantagruel. ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. Les horribles faictz et prouesses espouētables de Pantagruel roy des Dipsodes, composes par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. [Lyon, François Juste], 1534, in-8°.

(Musée Condé, n° 1638.)

I. — Pantagruel. ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. Les horribles faictz et prouesses espouentables de Pantagruel Roy des Dipsodes, cōposez par M. Alcofribas abstracteur de quinte essence. M D XXXV. On les vend a Lyon en la maison qui fut du feu Prince, par Pierre de saincte Lucie : pres nostre dame de Confort, in-4°.

(British Museum, 245 f 43.)

J. — Les horribles faicts & prouesses espouētables de Pantagruel, roy des Dipsodes, composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. M D XXXVII. On les vend a Lyon, chez Françoys Juste, devant nostre dame de Confort, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. p. Y² 164.)

K. — Pantagruel. S. l., 1537, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2132.)

L. — Pantagruel. S. l., 1538, in-8°.

(Bibl. des Beaux-Arts, fonds Lesoufaché, G¹ 23.)

M. — Pantagruel, Roy des Dipsodes, restitue a son naturel, avec ses faictz et prouesses espouentables : cōposez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. Lyon, Fr. Juste, 1542, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2136.)

N. — Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué à son naturel : avec ses faictz & prouesses espouuentables : composé par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence... Lyon, Estienne Dolet, 1542, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2145.)

O. — Pantagruel, Roy des Dipsodes, restitue a son naturel, avec ses faictz & prouesses espouentables : com-

Digitized by Google

posez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2138.)

Seconde partie, avec une série particulière de signatures, des *Grãds Annales ou cronicques Tresueritables...*, parues à Lyon, chez Fr. Juste, en 1542.

P. — Second livre de Pãtagruel, Roy des Dipsodes, Restitué à son naturel : avec ses faictz & prouesses espouentables : composez par M. Franç. Rabelais, Docteur en Médecine, & Calloier des isles Hieres... Valence, Claude La Ville, 1547, in-8°.

(Bibl. Mazarine, 22204, A.)

P *bis*. — Il existe une contrefaçon de cette édition, qui porte la même date et le même titre, et dont on ignore la date véritable.

Q. — Le second livre de Pantagruel restitué à son naturel. Lyon, P. de Tours, s. d., in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2141.)

R. — Les œuvres de M. François Rabelais, Docteur en Medicine, contenans la vie, faicts et dicts Heroiques de Gargantua & de son filz Panurge... [S. l.], 1553, in-8°.

(Bibl. nat., Rés. Y² 2174.)

II.

Remarque préliminaire.

Nous avons démontré au tome I de notre édition que c'est l'édition de Lyon, François Juste, 1542, qui nous donne le texte de *Gargantua* définitivement arrêté par Rabelais. Or, à cette même date de 1542, François Juste a réédité *Pantagruel* en même temps que *Gargantua*. Nous avons donc quelque raison de supposer *a priori* que l'édition de Juste, 1542, nous offre le dernier texte revu par Rabelais de *Pantagruel*, comme elle nous l'offre de *Gargantua*.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Il faut la vérifier, et

Digitized by Google

pour cela examiner les éditions postérieures et les comparer à celle de Juste 1542, que nous appelons M.

III.

Examen des éditions postérieures a M.

N, O, P. — Il a paru en 1542 trois éditions différentes des deux premiers livres : ce sont les éditions M (dont nous venons de parler), N et O. Nous avons conté leur histoire en étudiant les textes de *Gargantua*[1] ; il n'y a qu'à la rappeler brièvement ici.

Peu de temps après ou avant la publication de François Juste, Étienne Dolet fit paraître un *Gargantua* et un *Pantagruel* (N). Il y réimprimait certains passages compromettants, prudemment supprimés par Rabelais dans l'édition de Juste, et ignorait en revanche les additions et corrections apportées par Maître François à son texte. C'est donc bien certainement à l'insu ou contre l'aveu de l'auteur qu'il publiait son édition (N). Il en résulte que nous devons écarter celle-ci.

Rabelais et son éditeur Juste (ou Pierre de Tours, successeur de Juste) furent certainement très mécontents de l'indélicatesse de Dolet. C'est pourquoi, sans doute, ils insérèrent en tête d'un certain nombre d'exemplaires de leur édition M (probablement les exemplaires non vendus et qui restaient en magasin) un carton de quatre feuillets contenant un avis de *L'imprimeur au lecteur* où Dolet était violemment pris à partie (M *bis*).

Et ils firent encore paraître une réimpression de leur premier texte (M) avec cet avis de *L'imprimeur au lecteur* (M *bis*) : c'est l'édition O. Il est possible que ce ne soient pas eux, mais un autre libraire de Lyon qui ait publié O. Peu nous importe. Ce qui nous intéresse, c'est que O ne soit qu'une réimpression hâtive de M sans addition ni correc-

1. Au t. I de notre édition critique, p. CXIII et suiv.

Digitized by Google

tion d'auteur. Voici en effet les plus importantes variantes de M et O :

M.	O.
CHAPITRE I.	
Auquel tant sommes obligez.	Auquel tous sommes obligez.
CH. V.	
Livres tant beaulx, tant aornés.	Livres tant beaux, tant enormes.
CH. X.	
Les gentilzhommes.	Les deux gentilshommes.
CH. XI.	
Portoit vendre des œufz.	Portoit le soupper aux bœufz.
CH. XVII.	
La relation du sergent.	La relation du seigneur.
CH. XXI.	
Reculla plus de cent lieues.	Reculla plus de sept lieues.
CH. XXIV.	
Atheniens.	Anatheniens.
CH. XXXII.	
Mon bulletin.	Mon butillon.

Les autres variantes sont purement typographiques. Et aucune ne dénote la main de l'auteur. Nous n'avons donc pas à retenir O.

D'autre part, l'édition P reproduit le texte de Dolet (N) et notamment les dangereuses attaques contre la Sorbonne désavouées par Rabelais. Il convient par conséquent de l'écarter, tout de même que N et O.

Digitized by Google

Q, R. — R, publiée en 1553 (donc au plus tôt quelques semaines avant la mort de Rabelais), est une réimpression textuelle de Q, sans valeur critique par conséquent.

L'édition Q, en revanche, est intéressante. Donnée par Pierre de Tours, elle n'est pas datée; mais elle a certainement été publiée du vivant de Rabelais. A-t-elle été corrigée par lui?

Nous avons montré[1], en étudiant *Gargantua*, qui forme le tome I de notre édition, que l'orthographe en est plus simple que celle de l'édition de Juste, 1542, et qu'aussi elle contient moins de coquilles; mais nous avons observé que cette meilleure correction typographique ni ces graphies nouvelles ne peuvent suffire à prouver que l'auteur est intervenu; — d'autant qu'on ne relève, en comparant l'édition de Pierre de Tours à l'édition Juste, aucune addition, comme Rabelais n'aurait pas manqué d'en faire à son propre texte, selon sa coutume invariable, ni même aucune correction « d'auteur », c'est-à-dire portant sur le style et la langue; — qu'en outre l'examen de certaines variantes donne à penser que Rabelais n'a pas dû même relire les épreuves; — et qu'enfin il est certain que l'édition de Pierre de Tours a été imprimée d'après un exemplaire de l'édition Juste.

Si Rabelais n'a pas revu le *Gargantua* de Pierre de Tours, sans date, nous sommes d'abord inclinés à croire qu'il n'en a pas revu davantage le *Pantagruel*. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Pour la vérifier, nous avons conféré M et Q. Or, nous avons obtenu des résultats analogues à ceux que nous avait donnés la comparaison du *Gargantua* de Juste à celui de Pierre de Tours. Voici en effet le tableau des principales variantes de ces deux éditions :

M.	Q.
PROLOGUE.	PROLOGUE.
[1] ceux qui vouldroient	et ceulx qui vouldroient ce

1. *Loc. cit.*

Digitized by Google

M.	Q.
maintenir que si, reputés les abuseurs.	maintenir, qu'ilz soient reputez abuseurs.
[2] Montevieille.	Monteville.
[3] Tout renforcé de vif argent.	Tout *manque* [et le vers est faux].
CHAPITRE I.	CHAPITRE I.
[4] qui sont bien espoventables et matieres tant dures.	qui son cas bien espouvantables et matieres tant dures.
[5] joyeuse et deïficque liqueur.	et *manque*.
CH. II.	CH. II.
[6] si vous voulez taster.	vous *manque*.
CH. V.	CH. V.
[7] les painctres et les poetes.	les painctres et poetes.
CH. VIII.	CH. VIII.
[8] A laquelle entreprinse parfaire ... je n'ay rien espargné, mais ainsi y ay je secouru...	A laquelle entreprinse parfaire ... je n'ay rien espargné, mais ainsi ay je secouru.
CH. IX.	CH. IX
[9] Zuvor, lieber Juncker, ich lass euch wissen ... unnd wer vil darvon zu sagen ... Luft.	Luvor, lieber Junker, ich lass eucli wissen ... unnd wer vll darvon zu sagen ... Lust.
[10] Signor mio ... non suona mai.	Saignor mid ... non suona ma.
[11] Ghest ... viois ... discrivis.	Gest ... vioiss ... discriviss.
[12] Hondovan.	Hondavan.
[13] ... Wordt ... ulaert ghenonch wat ie heglere; gheest my ...	Wbord ... uclaert ghenonch bbat ie heglere; ghcest my...
[14] A lo que es.	A lo qu'es.

Digitized by Google

M.	Q.
[15] ... Bocen ... maghered uudviser allygue klalig ... och lyksalight.	Boeen ... magerheb wduyser alligue klalig ... ochyk salight.
[16] A doni ... habdeca ... hemeherah.	A don ... hebdeca ... himeherah.
[17] Atlhios ... metaxy ... amphibetumen.	... Athlios ... metaxy ... emphibetumen.
[18] ... A dagi ... auriculis carere.	... A dagii ... auricularis carere.
Ch. XII.	Ch. XII.
[19] aux bavars de godale.	aux bavars de confort.
Ch. XIV.	Ch. XIV.
[20] Auquel commencerent rire.	Auquel mot commencerent rire.
[21] et sentant jà la fumée.	jà *manque*.
[22] je fis le signe de la croix.	je fis le signe la croix.
[23] bossu par le devant.	bossu par devant.
[24] je me retourné en arriere.	je me retourné arriere.
Ch. XV.	Ch. XV.
[25] De compotationibus mendicantium.	De compotationibus medicantium.
Ch. XVII.	Ch. XVII.
[26] De ma part, je n'en gaignoys.	De ma part, n'en gaingnois.
[27] « *Diliges Dominum* », *et* : « *Dilige* ».	« *Diliges Dominum* », *id est* : « *Dilige* ».
[28] changer de maistre.	changer maistre.
[29] Sophistes.	Artiens.
Ch. XX.	Ch. XX.
[30] [Le titre du chapitre manque].	Comment Thaumaste racompte les vertuz et sçavoir de Panurge.

Digitized by Google

M.	Q.
[31] une lycisque orgoose en laquelle il lya.	une lycisque orgoose laquelle il lya.
Ch. XXIV.	Ch. XXIV.
[32] Et et voyant.	Et voyant.
[33] De literis illegibilibus.	De literis illegibilis.
Ch. XXVIII.	Ch. XXVIII.
[34] qui doibt estre consommé par le feu.	qui doibt estre consommé par feu.
[35] que les dieux marins, Neptune, Protheus, Tritons, aultres les persecutoient.	que les dieux marins, Neptune, Protheus, Tritons et les autres les persecutoient.
Ch. XXVIII.	Ch. XXVIII.
[36] Galiaht.	Galiath.
Ch. XXIX.	Ch. XXIX.
[37] comme nous avons dict.	comme avons dict.
[38] tomba comme une grenoille sus ventre.	tomba comme une grenoille sur le ventre.
Ch. XXXII.	Ch. XXXII.
[39] Comme deliberez.	Comme tous deliberez.
[40] commencerent à se tresmousser.	commencerent se tresmousser.
[41] les contrées de deçà et delà les montz.	les contrées de deçà et de delà les montz.
Ch. XXXIII.	Ch. XXXIII.
[42] ses medicins le secoururent, et très bien.	ses medicins le secoururent très bien.
Ch. XXXIV.	Ch. XXXIV.
[43] *Pardonnate my.*	*Perdonnate my.*

Nous avons jugé inutile de relever dans le tableau ci-dessus les variantes purement typographiques prove-

Digitized by Google

nant de coquilles ou de coquilles corrigées, qui ne sauraient rien prouver quant à l'intervention de l'auteur. Les autres, celles qui portent sur la forme même de l'œuvre, sont très peu nombreuses, comme on voit, et sans grand intérêt.

Un certain nombre ne résultent que de la suppression ou de l'adjonction d'une conjonction, d'un article, d'un pronom, modifications sans aucune importance et indifférentes à l'effet de la phrase (var. 5, 6, 7, 8, 21, 23, 24, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42). D'autres ne sont, à y bien regarder, que des erreurs typographiques, des mots sautés ou des mots sautés rétablis (var. 2, 3, 4, 20, 22, 25, 26, 28, 31, 32, 33, 35, 36, 43). Les variantes 9 à 18, que nous fournissent les discours en langues étrangères de Panurge dans les deux éditions, sont peu intéressantes; pourtant, Q est encore plus incorrect que M (*Luvor* pour *Zuvor*, *eucli* pour *euch*, *Saignor mid* pour *Signor mio*, *ma* pour *mai*, etc.). En somme, il n'est que les variantes 1, 19, 27, 29 et 30 qui aient l'apparence de corrections d'auteur. Si donc Rabelais a revu l'addition Q, il nous faudra admettre qu'il s'est borné à corriger *ceux qui vouldroient maintenir que si*, *réputés-les abuseurs* par *ceux qui vouldroient ce maintenir*, *qu'ilz soient reputez abuseurs; — bavars de godale* par *bavars de confort; — Diliges Dominum et Dilige* par *Diliges Dominum*, *id est Dilige; — Sophistes* par *Artiens*, et enfin à donner un titre au chapitre xx qui en manquait. On avouera que c'est peu. Or, l'habitude de Rabelais est au contraire de corriger et modifier très sensiblement son style dans ses diverses rédactions, comme nous l'avons déjà observé en étudiant *Gargantua*, et elle est aussi d'interpoler, d'ajouter des passages souvent considérables : il n'est besoin, pour s'en assurer, que d'examiner les variantes de M et des autres éditions.

S'il avait revu et corrigé le texte de Q, il ne se serait pas borné aux rares et peu intéressantes variantes que nous venons d'indiquer, mais, selon son usage, il aurait probablement interpolé et certainement amélioré beaucoup de

Digitized by Google

ses propres phrases. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien, dans aucune des rares variantes de Q, qui révèle indubitablement sa main et qui nous permette de considérer comme la rédaction définitive le *Pantagruel* de l'édition de Pierre de Tours, sans date, quand nous savons que Rabelais n'en a pas corrigé le *Gargantua*.

IV.

Examen des éditions antérieures a M.

A. — C'est la première édition connue de *Pantagruel*, et apparemment l'édition originale du livre. Le seul exemplaire qui nous en demeure est malheureusement incomplet d'un feuillet.

L'ouvrage eut un immense succès, comme on sait. C'est pourquoi *Pantagruel* fut contrefait aussitôt après sa publication. A Paris furent mises en vente les éditions B, D, E; peut-être à Poitiers, l'édition C. Aucune d'elles n'est datée; mais qu'elles soient antérieures à la deuxième édition donnée chez Juste et qui représente la seconde rédaction de Rabelais (G), c'est certain, puisqu'elles n'en ont pas profité.

B. — L'édition B a été donnée à Paris, et Jacques-Charles Brunet a reconnu que les caractères en sont les mêmes qui ont servi pour les *Mots dorés de Caton*, imprimés par Jean Longis en 1530 et 1533[1]. C'est une réimpression de A, avec quelques variantes sans importance, dont le tableau suivant donnera quelque idée :

Chapitre VI.

A.	B.	M.
Queritans leur stipe hostiatement.	Queritans et le noble Pantagruel	[Même leçon que A].

1. *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, p. 49-50.

Digitized by Google

A.	B.	M.
	leur stipe ostihatement [les quatre mots ajoutés font un non-sens].	
	CHAPITRE VII.	
De quoy le monde ne se advysa point que la nuict ensuyvant, car ung chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton, disans :	De quoy le populaire de la ville ne se en advisa point que la nuict ensuyvant, car tous les gens de la ville estoient tant alterez de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient autre chose que cracher aussi blanc comme cotton, en disant :	De quoy le monde ne se advisa que la nuyct ensuyvant, car un chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe, disans :
De optimate tripatum.	[Même erreur].	*De optimate triparum.*
Le ravasseux des cas de conscience.	[Même leçon].	Le ravasseur des cas de conscience.
Vocaverat eum friponatorem ... friponatores.	Vocaverat eum friponnatorem ... friponnatores.	Vocaverat eum fripponatorem ... friponnatores.
Ramonneur d'astrologie.	Ramonneur d'astralogie.	Rammonneur d'astrologie.
	CHAPITRE XXVII.	
Qui non d'harnoys mais de bon sens vestuz.	[Même leçon].	Qui de bon sens non de harnois vestuz.

Digitized by Google

A.	B.	M.
Enseignement que engin.	[Même leçon].	Enseignemens que engin.
Mais à qui.	[Même leçon].	Ains à qui.
Doncq a et chevance et honneur.	Dont a et chevance et honneur.	Doncques a chevance et honneur.
Le pied droict.	[Même leçon].	Lez piedz droitz.
Les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers *manque*.	[Même leçon].	Les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers.
Ung meschant chaudron tout pertuyse.	Et ung meschant chaulderon tout pertuysé.	Un meschant chauldron tout pertuisé.
Ce fut icy que à l'honneur de Bacchus — Fut bancqueté par quatre bons pyons — Qui gayement tous mirent à baz culz — Soupples de rains comme beaux carpions.	[Même leçon].	Ce feut icy que mirent à baz culz — Joyeusement quatre gaillars pions — Pour bancqueter à l'honneur de Baccus — Beuvans à gré comme beaux carpions.
Poursuyvoient... point peremptoire.	[Même leçon].	Poursuivoyent... poinct peremptoire.
A grand peine voit on arriver ... beaux ... d'estandart.	[Même leçon].	A grand poine voit on advenir ... beaulx ... d'estandartz.

Chapitre XXX.

Dans ce chapitre xxx, où Epistemon énumère les professions pitoyables qu'ont aux enfers les grands de ce monde, B apporte

Digitized by Google

quelques modifications à la liste, dont certaines ont été évidemment commandées par la prudence. Ainsi *Godefroy de Billon* est remplacé par *Dolin de Magence; Charlemaigne estoit houssepaillier* par *Roboastre estoit houssepailler*, [dans M ce sera *Nerva*]; *le pape Jules* par *Ganimedes* (et également plus loin); *Nicolas pape tiers* par *le roy Gadiffer;* le *pape Alexandre* par le *bossu de Suabe;* le roi *Pépin* [dans M : *Tigranes*] par *Oberon;* enfin, à la liste de A, B ajoute : *le tors de perdrac, grand rostisseur de saulcisses* et *Darnant l'enchanteur se congnoissoit fort bien à acoustrer des merlus.*

C. — Brunet croyait que l'édition C a été imprimée à Poitiers. Montaiglon, dans son Rabelais, estime qu'elle est plutôt de Paris. Et M. P.-P. Plan se range à ce dernier avis en citant La Caille. Mais M. Seymour de Ricci pense que c'est Brunet qui a raison[1].

Nous avons relevé les principales variantes de A avec C, comme nous avons fait pour A et B. Certaines sont intéressantes, comme on le verra :

CHAPITRE I.

A.	C.
... si bien qu'ilz s'en servoient de ceincture, le redoublant à cinq ou six foys par le corps, et s'il advenoit qu'il feust en poinct...	... Si bien qu'ilz s'en servoient de ceinture, le redoublant à cinq ou six foys par le corps, et carré à l'advenant, car deux radz de front chascun une hallebarde au col eussent peu facillement marcher et passer dessus, et s'il advenoit qu'il feust en poinct...
... Qui engendra Etion, qui engendra Enceladus.	... Qui engendra Etyon, qui engendra Badeloury qui tua sept vaches pour manger leur foye, qui engendra Enceladus.

1. *Rev. Ét. Rab.*, t. V, p. 292.

Digitized by Google

Chapitre II.

A.	C.
... fille du roy des Amaurotes.	... fille du roy Amaurotes.
... il estoit si grand.	... il estoit si merveilleusement grant [cette leçon se trouve dans M].
... les vouloir regarder de son œil de Clemence en tel desconfort.	... (ce clemence *manque*).

Dans ce même chapitre, à la suite des mots *saulmere pire et plus salée que n'est l'eau de mer*, C ajoute un paragraphe qui ne se trouve pas dans les autres éditions et que voici :

Une aultre plus grant adventure arriva celle sepmaine au geant Gargantua. Car ung meschant vestibousier chargé de deux grands poches de sel avecques ung os de jambon qu'il avoit caché en sa gibessiere entra dedans la bouche du pauvre Gargantua, lequel dormoit la bouche ouverte à cause de la grant soif qu'il avoit. Ce mauvais garson estant entré la dedans a getté grant quantité de sel par le palais et gousier dudit Gargantua, lequel, se voyant tant alteré et n'avoit aucun remede pour estaindre icelle alteration et soif qu'il enduroit, de grant raige estrainct et serre si fort les dentz et les faict heurter si rudement l'une contre l'autre qu'il ressembloit que ce feussent bataiitz de moulins. Et ainsi que le gallant m'a despuis dict et racompté (auquel on eust facillement estouppé le cul d'ung boyteau de fain) de paour qu'il eut se laissa cheoir comme ung homme mort et habandonna ses deux sacz plains de sel dont il tourmentoit si fort le pauvre Gargantua. Lesquelz furent soubdainement transgloutis et abiomez. Ledit gallant revenu de pasmoyson jura qu'il s'en vengeroit. Lors a mis la main en sa gibessiere et tira ung gros os de jambon fort sallé, auquel estoit encores le poil long de deux grands piedz et quattre doigs, et par moult grant yre le mect bien avant en la gorge dudit Gargantua. Le pauvre homme, plus alteré qu'il n'estoit

Digitized by Google

paravant et sentant le poil dudict os de jambon qui luy touchoit au cueur, fut contrainct de vomir et getter tout ce qu'il avoit dedans le corps, que dix huyt tumbereaulx n'eussent sceu trainer. Le compaignon qui estoit mucé dedans l'une de ses dentz creuses fut contrainct de desloger sans trompette, lequel estoit en si piteux ordre que tous ceulx qui le veoient en avoient grant horreur. Gargantua, adressant sa veue contre bas, advisa se maistre Caignardier qui se tournoit et viroit dedans celle grant mare taschant se mettre hors. Et pensa en luy mesmes que c'estoit quelque ver qui l'avoit voulu picquer au cueur, et fut bien joyeulx qu'il estoit sailly de son corps. Et parce que en ce propre jour...

De même, à la fin du même chapitre, on lit dans C :

Il est né à tout le poil, le dyable l'a chié en vollant, il fera choses merveilleuses et s'il vit il aura de l'aage. Ceulx sont descenduz de Pantagruel qui boyvent tant au soir que la nuyt sont contrainctz de eulx lever pour boire et pour estaindre le trop grant soif et charbon ardant que ilz ont dedans la gorge. Et ceste soif se nomme Pantagruel pour convenance et memoire dudit Pantagruel.

Du...

Cette addition ne reparaît pas dans les autres éditions, non plus que celle-ci, au chapitre suivant :

Apporte du meilleur, rince les verres et les fringues à la gallantine et qu'ilz soient bigarrés de vin clairet. Boutte la nappe...

Chapitre IV.

A.	C.
... les dentz luy estoient desja tant crues *et fortifiées.*	... *et fortifiées* manque.
... ung grand morceau, *comme tres bien apparoist.*	... *comme tres bien apparoist* manque.
... il n'en eut jamais *aultrement.*	... *aultrement* manque.

Digitized by Google

A.	C.
... comme vous feriez d'une saulcisse, et quand l'on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost comme ung cormaran feroit un petit poisson...	[ces mots manquent].

CHAPITRE VI.

nous invisons les lupanares de Champgaillard, de Matcon, de Cul de Sac, de Bourbon, de Huslieu et en ecstase...	... nous invisons les luppanares de Champgaillard, de Mascon, de Cul de Sac, de Bourbon, de *Glattigny*, de Husleu *et de Grenetal*. Et en ecstase.
... queritans leur stipe hostiatement.	... queritans *et le noble Pantagruel* leur stipe hostiatement...
... ce faisant la vengeance divine.	[ces mots manquent].

CHAPITRE VII.

... fut adverty qu'il y avoit *une grosse* et enorme cloche à Sainct Aignan dudict Orléans.	... *une moult grosse* et enorme Cloche...
... De quoy le monde ne se advisa point que la nuict ensuyvant, car ung chascun se sentit tant altéré...	... De quoy le populaire de la ville ne se advisa point que la nuyt ensuyvant, car tous les gens de la ville estoient tant altérés...
... le peuple de Paris est sot...	... le peuple de Paris maillotinier est sot...

Voici maintenant le catalogue de la librairie de Saint-Victor, dans ce même chapitre VII, tel que nous le présente C :

Bigua Salutis.
Bragueta juris.

Digitized by Google

Pantoufla decretorum.
Malogranatum vitiorum.
Le peloton de theologie.
Le vistempenard des prescheurs, composé par Pepin.
La couillebarrine des preux.
Les hanebanes des evesques.
Marmotretus de babonynis et cingis cum commento Dorbellis.
Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad latitum.
L'apparition de saincte Geltoud à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant.
Ars honneste petandi in societate per M. Ortuinon.
Le moustardier de penitence.
Les houseaulx alias les bottes de patience.
Formicarium artium.
Le cabas des notaires.
Le pacquet de mariage.
Le creusiou de contemplation.
Les Foribolles de droit.
L'aguillon de vin.
L'esperon de fromaige.
Decrotarion scolorium.
Tartaretus de modo cacandi.
Bricot de differentiis soupparum.
Le culot de discipline.
La savate de humilité.
Le tripier de bon pensement.
Le chauldron de magnanimité.
Les hanicrochemens des confesseurs.
Les lunettes des romipetes.
Majoris de modo faciendi boudinos.
La cornemeuze des prelatz.
Beda de optimate tripatum.
Le masche fain des advocatz.
Le ravasseux des cas de conscience.
Sutoris adversus quendam qui vocaverat eum friponnatorem et quod friponnatores non sunt damnati ab ecclesia.
Cacatorium medicorum.
Le ramonneur d'astralogie.
Le tire pet des apotycaires.

Digitized by Google

Le baisecul de chirurgie.
Antidotarium anime.
M. Coccaius de patria diabolorum.
Dont les aucuns sont ja imprimez et les aultres l'on imprime de present en ceste noble ville de Tubinge.

Chapitre IX.

[Nous réimprimons les discours de Panurge en langues étrangères, tels qu'ils figurent dans C :]

1.

... gemanicque : « Juncker goh geb euch gluck unnd hail Lunor uber junker ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbardmglich ding unnd wer vil darvon zu sagen welches euch veldruslic zu hoeren, unng mir zu ezelen wer, wiewol poeten unng orators vorzeit en haben gesagt in iren sprüchen unng sentenzen, das die gedechtnus des ellends unng armuot vorlangs erlitten, ist ain grosser lust. » A quoy respondit...

2.

... Al barildim gotfano dec min brin alabo dordin falbroth rigam albaras. Nin porth zadikin almucathim mikoprim al elmin entoch dal eben esovim min michas im endoth, pruch dal marsouyn hol moth danriskin lupaldas im voldemoth. Nin hur diavolth mnarbothin dalgousch dal frapin duch im scothpruch galet dol Chinon min foultrich al conin butba then doth pal prim.

3.

Signor mio, voi videte per exemplo che la chernamusa non suona mai s'ela non a il ventre pieno. Cosi io parimente non vi saprei contare la mie fortune se prima il tribulato ventre non a la solita refectione, al quale e adviso che le mani et li denti abbui perso illoro ordine naturale et del tuto annichilati.

4.

Heere, ie en spreke anders gheen ta ele, my dankersten ta

Digitized by Google

elle, dunct noctans, al en seg ie uniet een ubordt (ou wordt), myven noot vertclaer ghenonch wat ie beglerc gheestmy unyt bermherticheyt per waer un ie ghevoet mach zung.

5.

Seignor, de tanto hablar yo soy cansado, porque supplico a vostra reverentia que mire a los preceptos evangelicos para que ellos mouvant vostra reverentia a loques de conscientia y sy ellos non bastarent para mover vostra reverentia a piedat, supplico que mire a lo piedat natural, laqual yo creo que le moura co es de razon y con esto non digo mas.

6.

Adoni Scholom lecha imischar ha rob hal haldeca bemeherah thithen li kikar lehem, chantathub la ah al adonai cho nen ral.

7.

Despota, tynin panaga te disti sy mi uc arto dotis. Horas gar limo analischomenon eme athlios, ce en to metaxy eme uc eleis udamos zetis de par emuha uchre, ce homos philologi pandes homos logusi tote logus te ce themata peritta hyparchin, opote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anancei monon logi isin, hina pragmata (hon peri amphibetumen), me prosphoros epiphenete.

8.

Agounou dont ouyssis voudenaguez alga rounou den farou zamist vou mariston ul brou fousquez von brol tam bredaguez moupreton den goulhoust daguez nou cropis fost bar dou noflist nou grou. Agou paston tol nal prissis hourtoulos ecbatanous, prou dhou quys brol banygou den bascrou nou dous caguous goulfren gout oust troupassou.

9.

Jam toties vos per sacra perque deos denoque omnis obtestatus sum, ut si quas vos pietas permovet, egestatem meam

Digitized by Google

solaremini. Nec hylum proficio clamans et ejulans. Sinite queso, sinite, viri impii, quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii quo venter famelicus auriculis carere dicitur.

Chapitre X.

A.	C.
... ung d'entre eulx nommé *Du Douhet*...	... *Dubouhet*...
... les loix sont extirpées du *meillieu* de philosophie...	... *meilleur*...
... ledict *Du Douhet*...	... *Dubouhet*...

Chapitre XV.

... ils sont tous benistz ou sacrez.	... ou sacrez *manque*.
... dist Pantagruel, et quel? — C'est que les mousches...	... et quel *manque*.
Il fauldroit tres bien les esmoucheter...	... tres bien *manque*.
... le blessa enormement en une cuysse...	... enormement *manque*.
... lequel voulentiers regarda...	... voulentiers *manque*.
... plus de deux charretées. Mais le regnard l'advisa...	... plus de deux charretées, et bien puis que Dieu le veult et tousjours fourroit dedans. Mais le regnard l'advisa.

Chapitre XVI.

[Dans A manque ici un feuillet.]	... mais en leur sacristie, mesmement quand il y auroit des femmes, car ce leur seroit occasion de pecher du peché d'envie...

Digitized by Google

A.	C.
	... ce n'est sinon parce que leurs meres...
	beaulx peres tant Sainct Anthoine large, c'est qu'ilz...
	... une aultre poche toute pleine de alun...
	... robbe neufve, il leurs engressoit...
	... la male tache y demouroit perpetuellement que le diable n'eust pas ostée...
	... un grant trou devant vous...
	... la belle lingere des galleries de la Saincte Chappelle...

CHAPITRE XVII.

... es escholes de Sorbonne, en face de tous les theologiens...	... es escolles de Sorbonne en face de tous les autres sophistes...
... ronger leur *frain, les conseillieres* leurs feissent de belles baverettes...	... *frain que les conseilliers et advocatz*...
... nous ferions diables...	... nous serions diables...

CHAPITRE XVIII.

... parens et maison...	... parens *et amys* et maison.

CHAPITRE XXI.

... si veulx bien moy de vous...	... moy *manque*.

Digitized by Google

Chapitre XXIII.

A.	C.
... comme ilz font *autour d'une chienne chaulde...*	... *à l'entour d'une chienne quand ilz la sentent chaulde...*

Chapitre XXVI.

... deux selles d'armes des chevaliers...	... des chevaliers *desconfitz*...
... et firent *leur roustisseur leur* prisonnier...	... et firent *leur rost de leur* prisonnier.
... grand chere *à force* vinaigre...	... grant chere *et* vin aigre...
Pleut *à* Dieu...	Pleust *ores o mon* Dieu.
... au remuement de noz *badigoinces.*	... *babiolles.*
De tous pays *et toutes langues* y en a...	... *et toutes contrées* y en a...
... le roy y est il?	... le roy y est il *present?*

Chapitre XXVIII.

... roustir *cruellement* tous les...	... *cruellement* manque.
... luy entonner vin *en gorge...*	... *en gorge* manque.

Chàpitre XXIX.

... versa le reste *du sel* en terre...	... *du sel* manque.
... estonné *qu'ung* fondeur de cloches...	... *que ne fut oncques* fondeur de cloches.
... ne peulx gueres bien *cagar...*	... *chier...*

Digitized by Google

Chapitre XXX.

[Dans ce chapitre, C donne les mêmes variantes que B.]

Chapitre XXXI.

A.	C.
... roy de troys *cuittes*...	... roy de trois *civittes*...

Chapitre XXXII.

... les gens de delà les dentz *estoient mal vivans et brigans de nature, à quoy je congneu que, ainsi comme nous avons les contrées de deçà et de delà les monts, aussi ont ilz deçà et delà les dentz*, mais il faict beaucoup meilleur deçà...	... les gens de delà les dentz, mais il faict beaucoup meilleur deçà... [les lignes ont dû être sautées par distraction].

Chapitre XXXIII.

... et *ainsi* l'avalla Pantagruel...	... *ainsi* manque.
... et *facillement* les mist dehors...	... *facillement* manque.
... sortirent hors de leurs pilulles joyeusement...	... *joyeusement* manque.
... par ce *moyen* fut guery *et reduyt à sa premiere convalescence*. Et de ces pillules...	... par ce fut guery, et de ces pillules...

Chapitre XXXIV.

... l'histoire horrificque *de mon maistre et seigneur Pantagruel*...	... l'histoire horrificque *de Pantagruel mon maistre*...

Digitized by Google

Table des matières de C.

S'ensuyt la table des chapitres de ce present livre.

Et premierement :

Chapitres

De l'origine et antiquité du grant Pantagruel . . . I
De la nativité du très redoubté Pantagruel II
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme. III
De l'enfance de Pantagruel. IIII
Des faictz du noble Pantagruel en son jeune aage. . V
Comment Pantagruel rencontra ung lymousin qui contrefaisoit le françoys VI
Comment Pantagruel vint à Paris VII
Comment Pantagruel estant à Paris receut lettres de son pere Gargantua et la copie d'icelles VIII
Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie IX
Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficille si justement que son jugement fut dit plus admirable que celuy de Salomon X
Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcs. XI
Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris XII
Des meurs et conditions de Panurge XIII
Comment ung grant clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge XIIII
Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris et du tour qu'il luy fit XV
Comment Pantagruel partit de Paris oyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amourottes et la cause pour quoy les lieues sont tant petites en France et l'exposition d'ung mot escript en ung anneau. XVI
Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cens et soixante chevaliers bien subtillement XVII
Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur proesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes et

Digitized by Google

Chapitres

comment Panurge rompit ung gros baston sur deux verres XVIII

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geantz. XIX

Comment Pantagruel desfist les trois cens geantz armez de pierre de taille de Loupgarou, leur capitaine. XX

Comment Epistemon qui avoit la teste trenchée fut guery habillement par Panurge et des nouvelles des diables et des damnez XXI

Comment Pantagruel entra en la ville de Amourottes et comment Panurge marya le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert. XXII

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'acteur veit en sa bouche XXIII

Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit XXIIII

FIN DE LA TABLE.

Comme ce tableau le montre, C est une réimpression de B, dont elle reproduit certaines erreurs ou leçons caractéristiques (voir notamment la deuxième variante du ch. VI, la deuxième variante du ch. VII et celles du ch. XXX). Ce ne saurait être B, en effet, qui fût une réimpression de C, puisque B ne donne aucune des additions de cette dernière édition.

Jacques-Charles Brunet (p. 63) remarque que l'éditeur de C a parfois « fait preuve d'une intelligence que n'ont pas montrée les imprimeurs parisiens ». Dans la liste des grands de ce monde rencontrés par Épistemon aux enfers (ci-dessus, ch. XXX), B avait si singulièrement altéré les lignes relatives à Jean Le Maire de Belges que son texte ne présente aucun sens :

Je veis Jehan Le Mayre qui contrefaisoit de ce monde faisoit baiser ses pieds...

Le texte correct de A est le suivant :

Je veiz maistre Jean Le Mayre qui contrefaisoit du pape et à tous ces pouvres roys et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds...

Digitized by Google

L'éditeur de C a su rétablir le sens en substituant à quelques mots du texte de B qu'il avait sous les yeux des mots équivalents et il a imprimé :

Je veiz maistre Jehan Le Mayre qui contrefaisoit du pardonneur, et à tous ces pauvres disciples subjects de ce monde faisoit baiser ses pieds.

D'ailleurs, on aura remarqué, dans le tableau des variantes précédent, que C apporte quelques additions, dont une assez longue, au texte original de *Pantagruel*. Que ces additions n'aient pas Rabelais pour auteur, il suffit de les avoir lues pour en être certain. Au reste, aucune d'elles n'a été adoptée par lui dans les éditions successives qu'il a données de son livre, ce qui montre qu'il ne les approuvait point.

C'est pourquoi, dans notre texte critique, nous avons écarté C, simple réimpression de l'édition B, qui elle-même n'est qu'une contrefaçon de A.

D. — D est également une réimpression de B, qu'elle reproduit page par page et ligne pour ligne, « excepté au verso du septième feuillet et au recto du huitième feuillet du cahier M, dit Brunet (p. 55), à cause d'une ligne supprimée au commencement de la première de ces deux pages, ce qui fait que la seconde, où se termine le chapitre XX (XXI), a une ligne de moins que dans l'édition de Jean Longis [B]. Malgré l'espace vide que ce déficit laissait au bas de ladite page, il est à remarquer qu'il y manque également les mots *le présent n'est pas de refus*, et, preuve évidente que l'édition n'a été imprimée qu'après l'autre », D est un peu plus correcte que B quant à la typographie et sa valeur critique est nulle. Nous nous bornons à en réimprimer ici la table.

¶ Ensuyt la table.

Chapitres

De l'origine et antiquité du grant Pantagruel . . . I
De la nativité du très redoubté Pantagruel II

Digitized by Google

Chapitres

Du dueil que mena Garguantua de la mort de sa femme Badebec. III

De l'enfance de Pantagruel. IIII

Des faictz du noble Pantagruel en son jeune aage. . V

Comment Pantagruel encontra ung lymosin qui contrefaisoit le françois VI

Comment Pantagruel vint à Paris VII

Comment Pantagruel estant à Paris receut lettres de son pere Gargantua VIII

Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie IX

Comment Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure. X

Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcs. X

Comme Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris XI

Des meurs et conditions de Panurge XII

Comment ung grant clerc de Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge XIII

Comment Panurge fut amoureux d'une dame de Paris et du tour qu'il luy fist XIIII

Comment Panurge partit de Paris et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France XV

Comment Panurge, Carpalim, Eustenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent VIc LX chevaliers bien subtilement. XVI

Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur proesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petis hommes et de ses vesnes les petites femmes . XVII

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans XVIII

Comment Pantagruel deffit les trois cens geans armez de pierre de taille et Loupgarou, leur cappitaine. . . XIX

Comment Epistemon, qui avoit la teste trenchée, fut guery abillement par Panurge et des nouvelles des dyables et des damnez XX

Comment Pantagruel entra en la ville de Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le fist crieur de saulce verte XXI

Digitized by Google

Chapitres

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'aucteur veit dedans sa bouche. . XXII

Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit XXIII

¶ Fin de la table.

E. — De même que les éditions précédentes, l'édition E, sans lieu ni date, est une réimpression pure et simple de A; c'est ce que fera voir le tableau suivant. L'édition n'est connue que par un unique exemplaire conservé à Londres : il nous a donc paru utile de reproduire ici la liste complète des variantes intéressantes que nous en a données la collation avec le texte de Juste, 1542 (M).

Prologue.

Le *Dizain de Maistre Hugues Salel* manque comme dans toutes les éditions antérieures à M — creues tout ainsi que texte de Bible ou du Sainct Evangile et y avez... — ung chascun laissast sa propre besongne, et mist ses affaires... — Jusques a ce que l'on les sceust par cueur... — et à ses successeurs ... caballe *manque* — voller pour faulcon — d'aultres sont par le monde (et ne sont pas fariboles) — sans en rien profiter *manque* — comme à ung verrat que les vaultrez et levriez ont chassé sept heures; que faisoient ilz alors — ... payeray chopine de tripes. Non Messieurs non. Il n'y en a point. Et ceulx qui... — reputez les abuseurs et seducteurs — Fesse pinte Orlando furioso *manque* — mais elles ne sont pas à comparer à celluy dont nous parlons — voulans donc moy vostre... — ... asseurer chose que ne feust veritable : agentes et consentientes, c'est à dire qui n'a conscience n'a rien. J'en parle comme sainct Jehan de l'apocalipse : quod vidimus testamur — et sçavoir s'il y avoit encores en vie nul de mes parens — le man fin de rique raque — en cas que vous croyez.

Chapitre I.

Ce ne sera point inutile ne oysivité de vous remembrer la... — ainsi ont leurs cronicques [traité *manque*] — non seulement des grecz les arabes et Ethniques, mais aussi les aucteurs de

Digitized by Google

la saincte Escripture, comme monseigneur sainct Luc mesmement et sainct Mathieu. Il vous convient donc... — Je parle de loing ... antiques druides *manque* — En ycelles ... mi oust en may *manque* — car de cela ... guarder *manque* — le soleil ... à gauche et *manque* — et feust manifestement ... Faictes vostre compte que *manque* — nectaricque, precieuse, celeste et deificque liqueur — Mais il leur en advint beaucoup d'accidens : car — enfleure bien estrange — car les ungs enfloyent — desquelz il est escript : ventrem omnipotem [*sic*], et de ceste race nasquit — Les aultres enfloient en longitude — Et de ceulx la c'est perdu la race comme disent les femmes — Autres ... des chausses *manque* — c'estoient grues ou gens bien — Es aultres tant croissoit le nez ... Ne reminiscaris *manque* — D'autres par les oreilles lesquelles ilz avoient si grandes... — que en Bourbonnois encores en a de l'heritaige — lequel fut ... gobeletz *manque* — lequel premier ... Bartachim *manque* — Enceladus — Ceus — Typheus — Alocus — Othus — Briareus — Antheus — Porus — qui premier ... d'autant *manque* — terriblement *manque* — Ormedon — Sisiphus — qui fut ... des mains *manque* — lequel premier ... bezicles *manque* — Merlinus Coccaius — Ferragud — qui premier ... les jambons *manque* — lequel avoit ... de cormier *manque* — Brulefer — Engoulevent — lequel fut inventeur des flacons *manque* — Myrelangault — Roboastre — Connimbres — Dannoys per de France — Fontasnon — Videgrain — Grantgousier — ... ou j'ay ... gallefrete *manque* — alegueray l'auctorité des Massoretz interpretes des sainctes lettres hebraiques lesquelz disent que sans point de faulte ledit Hurtaly n'estoit point dedans... — mais estoit dessus l'arche a cheval — comme les petis enfans sus des — et comme le ... sans poinct de faulte *manque* — Et en ceste façon — après Dieu *manque* — Et ceulx de dedans luy envyoient des vivres — Avez vous ... fist elle *manque*.

Chapitre II.

Merveilleusement grand et si *manque* — que celle année il y avoit une si grand seicheresse en tout le pays de Affricque pour ce que il y avoit passé plus de xxxvi moys sans pluye... — du soleil *manque* — les arbres à verdeur les rivieres, les fontaines à sec, povres poissons... [les *manque*] — pitoiable cas veoir — eglises qu'elle ne feust... — quelque petite goutelette —

Digitized by Google

aprocha de la terre — combien que ... Hercules *manque* — la terre tant eschauffée [fut *manque*] — si voulez — letanies et beaux *manque* — de clemence *manque* — fut veu de la terre... — n'est l'eaue de la mer — charrettes de poreaulx doulx, d'oignons — Aussy bien ... en lancement *manque*.

Chapitre III.

La souriz empeigée *manque* — Ha pauvre ... dame très aymée *manque* — Taille ces souppes *manque* — baille leur ce qu'ilz demandent *manque* — je ne suis ... vieulx *manque* — da jurandi *manque* — ou sont elles ... peulx veoyr *manque* — mais beuvez quelque peu devant.

Chapitre IV.

Riens de Hercules qui estant encores — tant creues qu'il en rompit du tybre ung grant morceau — il n'en eut jamais, comme dit l'histoire — avecques le foye et les roignons *manque* — aux jambes *manque* — comme vous feriez d'une saulcisse ... petit poisson *manque* — voiage du sel de Lyon, comme sont ceulx de la grant navire — à point *manque* — pour le lyer fist faire — en ce temps à cause — et pacificque Pantagruel, car... — *reculorum*. Voicy qu'il fist. Il essaya... — dehors se avalla — et mist son berceau — par despit *manque* — jamais y retourner.

Chapitre V.

Oysillons qui est de present en la grosse tour de Bourges; puis... — et partez, escripre — n'est nul passé en la matricule — de l'oncle de la bruz *manque* — visitant le noble Ardillon abbé *manque* — par Celles, par sainct Lygaire, par Colonges... — saluant le docte Tiraqueau *manque* — qu'il n'y avoit point d'autre cause — à la mort, l'on lui a faict quelque tort dont il... — Ainsi s'en retourna non pas à..., il vouloit — s'en vint à Bordeaulx, mais il ne trouva pas grant exercice, sinon... — Et par ce vouloit — que il n'y avoit que troys taigneux et ung pelé — et l'amphitheatre de Nîmes *manque* — plus digne que humaine... — voulentiers au serre cropiere [parce que c'est terre papale *manque*] — Et à troys pas et un sault *manque* — la glose de Acursius tant salle — Voy vous la passé coquillon.

Digitized by Google

Chapitre VI.

Comme Pantagruel recontra ung Lymosin — le françoys — quelque jour que Pantagruel — Il rencontra ung escolier — lupanares de Champgaillard, de Mascon, de Cul de sac, de Bourbon, de Husleu, etc... — du Castel *manque* — libentissimentent (*sic*) — point en mes loculles — queritans et le noble Pantagruel leur stipe — Seigneur, mon genie [missayre *manque*] — de locupleter — pour tout potaige *manque* — corne my de bos quelle civetelle — comme disoit Cesar : que il fauet eviter les motz absurdes.

Chapitre VII.

Comme — et des beaulx livres de la librairie de Saint Victor *manque* — a Orleans — il se delibera de visiter la très renommée université... — il fut adverti qu'il y avoit une moult grosse et enorme cloche à Sainct Aignan dudict Orleans, qui estoit en terre près de trois cens ans y avoit, car elle estoit si grosse que par nul engin l'on ne la povoit mettre seulement hors de terre — de redificatoria (*sic*), Euclydes, Archimenides et Hier. de ingeniis — Et de faict s'en vint Pantagruel au lieu... — devant qui la portast [Pantagruel *manque*] — le populaire de la ville ne se en advisa point que la nuict ensuivant, car tous les gens de la ville estoient tant alterez — aultre chose que cracher... — de Halke *manque* — en disant — par bequare et par bemol *manque* — une librairie près Sainct Victor en ung nouveau hermitage fort magnificque... — desquelz ... et primo *manque* — composé par Turelupin *manque* — d'Orbelles — De brodiorum ... beliné en court *manque* — tresfanfares de Rome *manque* — La croquignolle ... clercz de finesse *manque* — Dabe de optimate tripatum (*sic*) — La complainte ... concilio Constantiensi *manque* — Barbouillamenta ... incornifistibulée en la Somme angelicque *manque* — La bedondaine ... des abbez *manque* — campi clysteriorum per § C *manque* — Justinianus de cagotis tollendis *manque*.

Chapitre VIII.

Createur sauveur du monde qu'ilz mourroient — ce que deperissoit enfans — l'heure du grant jour du jugement final

Digitized by Google

— la paix desirée sera consummée et que toutes choses — equitable cause rends graces — je ne me reputeray point totallement mourir, mais plustost transmigrer d'ung lieu en autre — Et ce que presentement ... l'advenir *manque* — mais ainsy te y ai je secouru — à peine seroys je receu — qui en aage virille estoys non à tort — ne de Cicero — n'y avoit point de telle commodité d'estude comme il y a maintenant — les boureaulx *manque* — Que dirai je *manque* — Il n'est pas les femmes qui ne ayent aspiré — louenge et à ceste manne... — mon pere createur — et en vertus *manque* — comosgraphie de ceulx qui ont [en *manque*] — Les liberaux [ars *manque*] — conferer avec la philosophie — que je voye une somme de science — du monde et ne metz point — affin que je voye — les brandes il l'avoit [tant *manque*].

Chapitre IX.

Qu'il feust eschappé aux chiens — Lard ghest ... jocststzampenard *manque* — A quoy dist ... dist Panurge *manque* — Min Herre ... dist le compaignon *manque* — au jardin de France [c'est Touraine *manque*] — appetit strident *manque* — en sorte qu'il ... à table *manque*.

Chapitre X.

Fut dit le plus admirable que celluy de Salomon — de sept cens soixante en tout sçavoir — refection. Non pas qu'il engardast lesdictz theologiens sorbonicques de chopiner et se refraichir à leurs beuvettes accoustumées. Et à ce assister entre la plus part — Et notez qu'il y en avoit qui prindrent — engiponnez *manque* — si merveilleux qu'il n'y avoit pas les bonnes femmes... — ganivelieres et autres — que quant — ne dissent : c'est luy — vieulx rabanistes *manque* — un d'entre eulx, nommé Du Bouchet — vouloir ung peu veoir le procès et leur en faire le rapport tel que luy sembleroit — Messeigneurs ne vault il mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat que lire ces baboyneries icy... — ny Ciceron, ny Pline, ny Senecque... — tous ces papiers, secondement... — ledit Du Douchet — replicques, duplicques, reproches — equité philosophicque et evangelicque — Etes vous qui avez — dirent ilz, Monseigneur — osteray la teste dessus.

Digitized by Google

Chapitre XI.

Comment les seigneurs ... chapitre xi *manque* — Baise cul *manque* — Monseigneur — six blans *manque* — zenith diametralement oposez troglodites par autant — de balivernes *manque* — l'on donne la souppe aux beufz — les bulles des postes à pied et laquais à cheval pour — Oceane qui estoit grosse d'enfant selon... — manger des choux gelez à la moustarde — aller boter après les mignons ainsi se pourmener durant le service divin, car les marrouffles... — nazardes *manque* — Antithus des Cressonnieres — ipsi *manque* — leschast bas et royde ses doitz — de quinquenelle *manque* — talemouses *manque* — Vrayement dist le seigneur de Baisecul, c'est bien ce que l'on dit qu'il fait bon adviser aucunes fois les gens, car ung homme advisé en vault deux. Or, monsieur, ladicte... — par la vertuz ... l'Université *manque* — seignast de la main gaulche la bonne femme se print à esveiller les soupes par la foy des petis poissons couillastrys... — estoient pourtant pour lors... — brimballetoyre *manque* — adverse en sa foy ou bien in sacer... — sans desguainer *manque* — des cocquecigrues — fait à porter des patins — que l'arrest en est grefe de ceans.

Chapitre XII.

Comment ... chapitre xii *manque* — categoriqque *manque* — quatrebeufz *manque* — de dumet *manque* — au pair *manque* — quant, il ne voit ne ot goutte — plus honnestement se asseoir à table... — en plate forme sur beaulx escarpins dechiquetez à barbe d'escrevisse — l'ung se desbauche, l'autre se cache le museau pour les froidures hybernalles et si la court... — gens dignes de memoire — xxx et six j'avoys achepté ung — vin en plain minuict — que de faulcher en esté en... — il y eust rien meilleur — que perdre une liasse — liée de trois cens avec mariatz et... — veau meilleur — veulx autrement dire que tousjours ambezars, ternes et trois guare d'az... — fringuez la *manque* — avecques la tourelouha la la et vivez en souffrance et me peschez force grenoilles à tout beaux houseaux [coturnicques *manque*] — Mais le dyable — Her *manque* — tringue tringue das sticotz frelorum bigot paupera guerra fuit et m'es-

Digitized by Google

bahys bien fort comment les astrologues s'en empeschent tant à leure astralabes et almucantarath. Car il n'y a nulle apparence de dire que — pour six blancs... — bonnes maisons que quant l'on va à la pipée — il est trop hault et qu'il le luy belle, incontinent les lettres veues... — Je ne dis pas — Tunc ... minoribus *manque* — doit en temps de peste charger son povre membre de mousse alors qu'on se morfont...

Chapitre XIII.

Comment Pantagruel ... chapitre XIII *manque* — jeignoit d'angustie et petoit d'ahan comme ung asne... — consideré que le soleil decline bravement de son solstice — d'entre — Humvesne, dist — licifuges nicti coraces qui sont inquillinés du climat dia Romes d'ung crucifix à cheval bendant une arbalestre aux reins... — comme il y a de poil de dix huyt vaches — cas de crime qu'on pensoit... — panier lymitrophe — en brimballant *manque* — assimentez prelorelitentees et gaudepiscées — et sans despens et avoir cause — car venu n'estoyt... arrest deffinitif *manque* — esvanoys *manque*.

Chapitre XIV.

Maniere qu'il eschappa — chapitre XI — et croy que si ... de bonne heure *manque* — si vous avez point quelque bon poinsson de vin, voulentiers j'en receveray le present — alloit du pied [il *manque*] — quelque ung l'admonnesta en disnant disant : comme pere tout beau... (à demye ... vermeil *manque*) — Je donne au diasble ... passereaux o compaing *manque* — Par Sainct Thibault, dist il, tu dys vray et si je montasse aussi bien comme je avalle... — A quoy se prindrent à rire les assistans — ung connil pour me faire rostir tout vif — Ainsi je prens avec — où il y avoit force paille — Je suis à demi rosty — elle n'estoit pas assez agüe — mais bien tu ne tueras jamais ainsi — Mais où sont ... Parisien *manque* — il n'y retourna point la deuziesme fois — une jeune Tudesque — mon povre haire qui estoit moult bien esmoucheté — Mais notez ... laissa brusler *manque* — je me retourné arriere — bruslant comme Sodome et Gomorrhe dont je fuz tant ayse — dist Panurge *manque* — plus de six cens chiens — me enseignant un remede

Digitized by Google

... tenent aux jambes. Mais *manque* — plantant l'ung l'autre. Et ainsi — et vive la roustisserie *manque*.

Chapitre XV.

Chapitre XI — Voy ne cy pas de belles murailles pour garder les oizons... — murailles plus fortes que de la vertu des habitans — Strasbourg ou Orleans [ou Ferrare *manque*] — et despens *manque* — de tant de vitz qu'on couppa en ceste ville es povres Ytaliens à l'entrée de la royne. Quel diable... — ou sacrez *manque* — et quel *manque* — et se y cueilleroyent ... ouvrage gasté *manque* — très bien *manque* — que met ... mendicantium *manque* — blessa à la cuisse — voluntiers *manque* — qu'il s'esmouchast bien que les mouches ne s'i cueillassent point attendant... — l'autre Dieu le commande. Esmouche... — Un bon esmoucheteur ... petit bedaud *manque* — Par Dieu mon petit compere — esmoucheteu de la royne Marie ou bien de don... — qu'il y avoit au derriere encores ung autre pertuis non pas si grant... — portant plus de troys basles de mousse — mis deux basles et demy — charrettées. Et bien puis que Dieu le veult et tousjours fourroit dedans. Mais... — non pas mon oppinion — et si n'y a neuf jours [que *manque*] voire de mangeresses d'images et de theologiennes, mais à ce matin... — je voy continuellement *manque*, qu'elle est... — ung jour cent escuz.

Chapitre XVI.

Conditions — chapitre XII — grant, ung peu aquilain — pipeur, beuveur *manque* — s'il y en avoit en Paris — infaillible *manque* — povres maistres es Ars et theologiens — Et ung jour ..., à tous les theologiens de se trouver en Sorbonne pour examiner les articles de la foy, il fit — tout le treillis de Sorbonne en sorte... — quatorze ... la verolle *manque* — et portoit ... avancer d'aller *manque* — bien affilé comme est une aguille de peletie... — que ung des assistans à la Court dist — mesmement quant il y auroit des femmes — de pecher du peché — si enormement ... et renommée *manque* — et sale *manque* — lingere des galleries de la Saincte Chappelle — lui ostant ung poul de dessus son sain — elle est de Fontarrabie et le secouoit.

Digitized by Google

Chapitre XVII.

Comment Panurge ... chapitre xvii *manque* — Un jour je le trouvay quelque — et puis me mis à dire mes menuz suffrages — en la loy : Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies, diliges proximum tuum et sic de aliis — et ibi Bartolus *manque* — le diable ne les eust pas voulu besongner — monstrerent leurs fondemens *manque* — n'eussent point à lire clandestinement les livres des Sentences de nuict, mais de — en ce es escolliers de Sorbonne en face de tous les theologiens où je fuz condampné — que les conseilliers et advocatz leur feissent — sans y rompre leurs chausses aux genoulx — tu n'as nul passe-temps en ce monde. J'en ay moi — pecore. Jesu Christ ne fut il pas pendu en l'air? Mais à propos ce pendant que ces pages bancquetent.

Chapitre XVIII.

Chapitre xiii — ung grandissime clerc nommé — veoir icelluy Pantagruel — Et de premiere entrée voyant tressaillit — ce que dit Platon le prince des philosophes — avoit (*sic*) temple et depromer (*sic*) ses oracles — transfreta le vaste fleuve de Physon — gens bien lettrés et de grant auctorité — te veoir, conferer — philosophie, de magie, de alimie (*sic*) et de caballe — solution dont il la fault trouver toy et moy et loue grandement la maniere — que font ces sophistes quant on argue — entre nous n'y ait point de tumulte et que — que jamais il y eut gens plus eslevez — et faictes tant ... le palat *manque* — Dont dist Pantagruel : Voire mais mon amy Panurge, il est — que tous les dyables — et quant ce vint à l'heure — croyez *manque* — n'y ayant — tous les Sorbonicoles à cest heure — d'ung demy pied hors de la gueulle — de sophistes, lesquelz ... et debat *manque* — une pomme d'orange.

Chapitre XIX.

Comment ... chapitre xix *manque* — et speculant — silence. Panurge sans mot dire lava les mains et feist — ung tel signe [l'Angloys leva hault en l'air ... touchoyt le dextre. A ce *manque*] — car de la main — faisoit de la dextre. Et ce dura bien par l'espace d'ung bon quart d'heure dont Thaumaste commença à pallir — signe que de la main — Dont le monde

Digitized by Google

qui — que voulez vous dire? [là *manque*] — Dont Thaumaste de grant hahan se levant il fist — pissa vinaigre bien fort *manque* — quelque peu la bouche — Il y a mis la main jusqu'au coulde *manque* — tant qu'il povoit *manque* — doid du meilleu.

Chapitre XX.

Mais Thaumaste ... chapitre xx *manque* — des doubtes inexpulsables tant de — de Ailkymie — raporte point la milliesme — et croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des Mors, le ventre contre tere, jusques a dire : D'out venez vous — et flaccons ... le diable, boutte *manque* — Il n'y eut par sans faulte celluy qui n'en beut xxv ou xxx muys — davantage estoient alterez.

Chapitre XXI.

D'une jeune dame de Paris et du tour qu'il luy fist — xiiij — comme Panurge — broderie à la Tudesque — lesquelz poinct à la chair ne touchent *manque* — et vous sçait bien trouver les alibitz [tant *manque*] — vous n'estez pas si malle — ceste grace de vous accoller, de vous baiser et de frotter son lart avecques vous — desjà vous me aymés tout plein — et suis à ce predestiné des phées *manque* — pour gaigner temps, faisons — s'en sortist — et les couppa et les emporta à la fripperie — ce bavart icy est quelque homme esventé — s'en courroucera — pleine de gettons et luy — s'entrayme le plus ou vous — de tel deshonneur. Allez vous en et me rendrez mes patenostres que mon — lingotz d'or — hiacinthes taillez avec les marches de fines turquoyse ou de beaulx topazes merchez de fins grenatz ou de beaulx ballais — coscoté *manque* — Maistre Jean Chouart *manque* — je vous feray pourmener aux chiens.

Chapitre XXII.

Lesquelz il craignoit naturellement ... chapitre xxi *manque* — du sacre *manque* — une chienne qui estoit en chaleur, laquelle... — et s'en alla à l'eglise où la dame devoit aller — ne s'en vinssent à ceste dame pour l'odeur — y venoient après elle la sentant. Et Panurge les chassa quelque peu arriere et print congié d'elle et s'en alla en quelque chappelle pour veoir le deduyt, car ces villains chiens la fachoyent moult beaucoup

Digitized by Google

car il venoient pisser sus ses habillemens tant qu'il y eut ung grant leuvrier qui luy vouloit pisser sur la teste et luy fist mal sur le col et par derriere, et les autres aux manches, les autres aux jambes, les petis luy haboyoient moult fort. En sorte que toutes les femmes de la autour avoient beaucoup — ceste dame là est en grant peine de ces villains chiens qui la tourmentoient en ceste maniere. Et quant il veit que trestous les chiens — il font autour d'ung loup Pantagruel (*sic*) et par toutes les rues où — et yrez vous point à voz compaignons... — de par le diable devant *manque* — fut à la procession. Car il se y trouva plus — mille et quatorze *manque* — ses beaux acoustremens qu'elle ne sceut y trouver remede sinon s'en aller à l'ostel. Et chiens — et elle de se cacher et chamberieres de rire *manque* — Et quant elle fut — où les cannes eussent bien noué — et c'est celluy ... Thoulouse *manque.*

Chapitre XXIII.

En France. Et l'exposition d'ung mot escript en ung anneau — xv — Enoch et Helye [au lieu de *Ogier et Artus*] — tenoient de present la grant ville — Marotes du Jac — stades *manque* — ilz en chevauchoient à chasque bout de champ.

Chapitre XXIV.

Lettres que ... chapitre xxxiii *manque* — Laquelle inscription leue, il fut — c'estoit ung nom hebraïcque — Camp Blanco, qui Senege (*sic*) — Sperantza Piedsmont scalle au... (*sic*) — Uben — port de Achorie (*sic*) — N'estes vous pas — et vous tenez asseuré — que ung poinct qui me tienne suspens et doubteux — Moy, dist Panurge, j'entreprens — et bragmader *manque* — Moy, dit Eustenes, je entreray — Moi, dist Carpalim, je y entreray.

Chapitre XXV.

Comme — Eustenes et Epistemon — six cens lx — subtillement — xvi — ilz vont adviser — bien legiers — car voicy de noz ennemis — car moy tout seul les desconfiray, mais il ne fault pas tarder — sus le tillac *manque* — ne entendez point au cerne de ces cordes — A quoy Epistemon commencea de tirer — cordes se vont empestrer.

Digitized by Google

Chapitre XXVI.

Comment ... chapitre xxvi *manque* — Et incontinent se mist après à courir de telle roydeur... — l'atrapa en moins d'ung riens — et en courant tua des piedz dix ou douze que levraulx que lapins ... [print de ses mains ... pigeons ramies et *manque*] — Dix huyt ... grands renards *manque* — Donc il frapa le... — rasles et sanglerons *manque* — Incontinent Epistemon fist deux belles broches — et firent leur rost de leur prisonnier (*sic*) — grant chere et vinaigre — Pleut ores à mon Dieu que chascun d'entre vous... — en l'armée y a — de tous pays et toutes contrées y en a — y est il present. Seigneur, dist le prisonnier, il y est — n'estes vous point deliberez de venir avec moy? — que je ne passage en forme commune — Non, non ... le monde *manque* — Non, non, dist Epistemon — ne sont pas si grant nombre.

Chapitre XXVII.

Comme, erigea ung — ung autre — petis — ung — xvij — qui non d'harnoys mais de bon sens vestus — les aesles de ... quatre ramiers *manque* — Ce fut icy que a l'honneur de Bachus, fut bancqueté par quatre bons pions qui gayement tous mirent à bas culz soupples de reins comme beaulx carpions — Il n'est fumée que de tetins et n'est cliquetis que de couillons. Puis se levant fit ung pet, ung sault et ung sublet la terre trembla ... air corrompu *manque* — il engendra — et troys *manque* — qu'il fist *manque*.

Chapitre XXVIII.

Comme — xviij — comme après — qu'il eust son armée sur mer — confictz ... composiste *manque* — après que tu auras anoncé à ton roy je ne te dis pas comme les caphars : Aide toy Dieu te aidera, car c'est au rebours : Ayde toy le dyable te rompra le col, mais je te dis metz tout ton espoir — Ce fait le prisonnier s'en alla et Pantagruel dist à ses gens : Enfans, j'ay donné à entendre à ce (l. 27) prisonner que nous avons — fait rostir tous les six cens cinquante et neuf — Et pour le remede ne trouva allegement — vin avecques ung embut — ilz beurent si bien qu'ilz — beuvons icy à la Tudesque — composées de

Digitized by Google

trochistz d'alkekangi et de cantharides et autres espèces diureticques — voix qui est plus espoventable que n'estoit celle de Stentar que fut ouy par sur tout le bruit de la bataille des Troyens et vous en partez dudit camp — comme un cochon *manque* — Mais il s'en partit si roydement que ung carreau — qu'il fist paouer à tout le monde et sembloit que tous les diables d'enfer feussent — sçavez vous bien comment, estourdis comme le premier coup de matines — la riviere de Rhosne [et le Danouble *manque*] — Protheus Tritons *manque* — voicy pareillement le tresbuchet — la merveilleuse et horrible bataille qui.

Chapitre XXIX.

Les ·CCC· — pierre — cappitaine — xix — voyla les geans — de vostre mast à la vieille escrime [gualantement *manque*] — Goliath facillement. Moy doncques qui en batray douze telz que estoit David — car en ce temps là ce n'estoit que ung petit chiart — n'en defferay je pas bien une douzaine. Et puis ce gros... — bren chien chié en mon nez — par Dieu *manque* — Et ainsi qu'ilz disoient ces parolles — le povre Pantagruel dont dist à ses compagnons geans — Mahon, si nul de vous — comptoit des fables et les exemples — et le conte de la Ciguoingne *manque* — Alors Loupgarou s'adressa — deux quarterons *manque* — d'acier de Callibbes — comme tu as octroyé — et ministre de ta parolle — comme bien apparut en l'armée de Sennacherib — et un minot *manque* — Dont irrité fut Loupgarou et lui lancea ung — Quoy voyant Pantagruel desploye ses bras — jusques à la ratelle — soixante et dix piedz — Ce que voyant Pantagruel qui se amusoit — tout net *manque* — chiquenaude sus ung mail de forgeron — pour en ferir Pantagruel, mais Pantagruel qui estoyt soubdain — povres gens. Luy frappa du peid ung si grant — Et comme ilz approchoient, Pantagruel print — et du corps de Loupgarou armé d'enclumes frapoit — Et Panurge, Carpalim et Eustenes cependant esgorgettoient — Pantagruel en abbatit ung qui avoit nom Moricault.

Chapitre XXX.

Espistemon — teste tranchée — fut — dyables — dampnez — xx — desconfiture gygantalle — Dont Eusthenes s'escria —

Digitized by Google

et dist à ... trop fallace *manque* — chauldement, qu'elle ne print vent — Et Eustenes et Carpalim — sinapiza de pouldre de aloes qu'il — Et ce fait luy fist deux ou troys pointz de — ung voirre d'ung grant vin blanc à tout une rotie — et ainsi gaignoit sa vie — Romule ... Nestor harpailleur *manque* — Darius estoit cureur le retraitz — Ancus Martius ... trinquamolle *manque* — Pharamond estoit lanternier — estoit coquetier — estoient povres gaigne deniers a tirer à la rame et passer les rivieres de Coccitus — gondoliers *manque* — pain chaumeny. Plusieurs autres hommes sont là et ne font riens que j'aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plasmeuses, ciquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dentz. Neron estoit vielleux et Fierabras estoit son varlet — Jason et Pompée — Dolin de Magence estoit dominotier — Jason estoit manillier *manque* — Dom Pierre — Julles Cesar souillart de cuysine — Anthiochus — Romulus — Octaviez estoit ratisseur de papier — Roboastre estoit houssepaillier — Ganimedes cryeur de petitz patez [mais il ... barbe *manque*] — Jehan de Paris gresseur... — et Artus de Bretaigne... — Perceforest portoit une hotte : je ne sçay pas s'il estoit porteur de costretz — Le roy Gadiffere estoit papetier — Le bossu de Suave estoit preneur de ratz. Le lors de Pedrac grant rotisseur de saulcisses. Darnant l'enchanteur se congnoissoit bien à acoustrer des merlus et Pacollet estoit degresseur de verolle. Comment, dist Pantagruel, veis oncques tant : il y a plus — Jubathar — et remply ... Heracles *manque* — Dannois — Le roy Oberon estoit recouvreur — estoit preneur — Hemon estoyent... — Le pape Calixte ... crocquelardos *manque* — Mathabrune — Cleopotra estoit — Heleine estoit couratiere... — Lucresse ... de verdet *manque* — et paillarde *manque* — en sa dextre *manque* — Je veiz Epictete ... desroberent la nuyct *manque* — thesaurier de Radamanthe *manque* — patez que crioit gentil Ganimedes et luy... — dist le pape *manque* — Et le povre Ganimedes s'en alloit plorant. Et quant il fut — Le Maire qui contrefaisoit du grobis [du pape ... en faisant *manque*] — dist Villon [le dict de *manque*] — Je veiz de ... muys de biere *manque* — Adonc dist Epistemon : Je les veiz tous... — mauvaise despeche. Par ainsi — tout ce moys *manque* — des munitions du camp *manque* — Et de quelque mestier sera Monsieur du sot — icy — de par delà *manque* — le present n'est dereffus et *manque*.

Digitized by Google

Chapitre XXXI.

Fist crieur de saulce verte — chapitre xxi — en pompe triumphale avec une liesse divine le conduirent — xviiic mil sans les — C'est Monsieur du sot de troys civites — ce diable de sot icy n'est que ung veau et ne vault rien — pour son iniquité — je ause bien dire que *manque* — petit bon *manque* — Ainsi ceste mariée.

Chapitre XXXII.

L'aucteur — xxii — tout le monde se rendoit à luy et de franc vouloir — contre et lui firent — ce ne seroit que une petite venue, mais à toutes fins — comme l'on dit : au bout de l'arme — de fortes villes — [Ha *manque*] Monsieur, dist il, nous ne pouvons pas estre tous riches : je gagne ainsi... — laquelle je trouvay belle et en bel air — deux cens mille personnes — les gens de delà les dentz — à quoy je ... delà les dentz *manque* — Et de quoy vivoys tu? Que mangeoys tu? Que beuvoys tu? — Vous me faictes ... envers vous *manque*.

Chapitre XXXIII.

xxiij — medecins le secoururent très bien et avec — lenitives et *manque* — il guerist de son mal, je laisse comme pour une minorative il print — à l'estomac. Et de fait l'on feit xvii grosses pommes — En cinq autres entrerent d'autres varletz chascun portant ung pic à son col. En trois autres entrerent trois païsans chascum ayant une pelle à son col. Et sept autres entrerent — chercherent plus de demye lieue où estoient les humeurs corrompues. Finablement trouverent une montjoye d'ordure. Alors les — facillement *manque* — joyeusement *manque* — Et par ce fut guery et de ces pillules d'arain en avez une à Orleans, sur le clochier Saincte Croix.

Chapitre XXXIV.

La conclusion ... xxxiii *manque* — horrifique de Pantagruel mon maistre. Icy — car la teste — Panurge fut marié ... Et comment Pantagruel *manque* — Inde dit prestre Jehan — et mist à sac ... Proserpine au feu *manque* — veritables. Ce

Digitized by Google

sont beaulx textes d'evangilles en françoys — pardonnate — Si vous me dictes : Maistre ... jusqu'à la fin *manque*.

Ensuyt la table.

Chapitres

De l'origine et antiquité du grant Pantagruel. . . . I
De la nativité du très redouté Pantagruel II
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec III
De l'enfance de Pantagruel IIII
Des faictz du noble Pantagruel en son jeune aage . . V
Comment Pantagruel encontra ung lymousin qui contrefaisoit le françois VI
Comme Pantagruel vint à Paris VII
Comme Pantagruel estant à Paris receut let (*sic*) lettres de son pere Gargantua VIII
Comme Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie IX
Comme Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure X
Comme Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcz X
Comme Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris XI
Des meurs et conditions de Panurge. XII
Comme ung grant clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge XIII
Comme Panurge fut amoureux d'une dame de Paris et du tour qu'il luy fist XIIII
Comme Pantagruel partit de Paris et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France XV
Comme Panurge, Carpalin, Eustenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent vic lx chevaliers bien subtilement. XVI
Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur prouesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petis hommes et de ses vesnes les petites femmes . XVII
Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans XVIII

Digitized by Google

Chapitres

Comment Pantagruel deffit les ·ccc· geans armez de pierre de taille et Loupgarou, leur cappitaine XIX

Comment Epistemon, qui avoit la teste trenchée, fut guery par Panurge et des nouvelles des dyables et des dampnez XX

Comment Pantagruel entra en la ville de Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le fist crieur de saulce verte XXI

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'aucteur veit dedans sa bouche . . XXII

Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit. XXIII

FIN DE LA TABLE.

F. — L'édition de Paris « portant pour adresse : *On les vend à Paris au bout du Pont aux Meusniers, a lenseigne sainct Loys* », c'est-à-dire notre édition F, « se conserve à la Bibliothèque impériale de Vienne, mais n'a jamais passé sous nos yeux », déclarait Jacques-Charles Brunet[1], et il renvoyait en note aux *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais* de Gustave Brunet. Celui-ci dit en effet (p. 1) qu'il tient de M. Kopitar que la Bibliothèque impériale de Vienne conserve un exemplaire de cette édition, comprenant 104 feuillets. Or, M. P.-P. Plan a « fait écrire, à ce sujet, au directeur de cette Bibliothèque qui, en date du 29 août 1903, a répondu que la plus ancienne édition de Rabelais que possède la Bibliothèque impériale de Vienne est celle des *Œuvres* de 1553[2] ». Conclusion : l'édition F est perdue. Tout porte à croire que c'était une contrefaçon parisienne analogue à celles que nous venons d'étudier.

G. — L'édition G est la seconde édition donnée par François Juste. Elle n'est plus représentée que par un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque royale de Dresde. Ce précieux volume a été réimprimé par P. Babeau, J. Boulenger et H. Patry; je renvoie à la description

1. *Op. cit.*, p. 53.
2. *Bibliographie rabelaisienne*, p. 47.

Digitized by Google

bibliographique détaillée qui accompagne cette édition[1]. Le *Pantagruel* de Dresde a également été reproduit en fac-similés par MM. Léon Dorez et P.-P. Plan[2]; malheureusement, cette publication est déparée par un grand nombre de fautes : le photographe a en effet fort retouché ses clichés, il a refait toutes les lettres qui étaient mal venues et par conjectures, sans se reporter au modèle; d'où, naturellement, une quantité d'erreurs[3]. Rien n'est plus trompeur que de pareils « fac-similés », dont on serait porté à se servir avec la confiance qu'on accorderait à l'original.

Que G représente la seconde rédaction de *Pantagruel*, cela ne fait point de doute. Le volume publié chez Juste, qui allait devenir l'éditeur ordinaire de Rabelais, contient des additions fort intéressantes qui ont été conservées par l'auteur dans ses éditions postérieures, par exemple une importante série de livres de Saint-Victor ou le discours de Panurge en anglais. Certains passages de G, au contraire, ont été modifiés par la suite. Au total, les variantes de G ne sont pas aussi intéressantes que celles qu'offriront les rédactions suivantes. D'ailleurs, l'incorrection de la typographie, le format portatif du volume, l'emploi de l'alphabet gothique, plus connu dans le peuple que les lettres romaines, la qualité du papier, tout indique que D était une édition populaire, probablement hâtivement imprimée par Juste, sous la surveillance de Rabelais, pour répondre au succès de l'ouvrage et arrêter les contrefaçons.

H. — C'est dans cette troisième édition donnée par Juste (1534) que paraît pour la première fois le *Dixain de M. Hugues Salel à l'auteur de cestui livre*, et il est suivi de la phrase : « Vivent tous les bons Pantagruélistes. »

1. Publication de la Société des Études rabelaisiennes (Paris, 1904, in-8°).

2. *Pantagruel. Fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533*... (Paris, 1903, in-16).

3. Cf. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 14 mars 1904, p. 202-206; *Rev. Ét. Rab.*, 1904, p. 55-58.

Digitized by Google

L'amusant paragraphe du chapitre I : « Es aultres tant croissoit le nez... Ne reminiscaris », s'y lit également pour la première fois. La bibliothèque de Saint-Victor continue de s'y compléter, ainsi que le chapitre de la descente aux enfers d'Épistemon. Enfin, les dernières pages de la conclusion, qui manquaient aux éditions précédentes, s'y trouvent. H est la troisième rédaction de Rabelais.

I. — L'édition I, dont on n'a jamais étudié les variantes, — non plus, du reste, que l'on n'a étudié celles de la plupart des autres textes de *Pantagruel*, — mérite un examen attentif. Pierre de Sainte-Lucie, qui l'a publiée, était le successeur de Claude Nourry, lui-même premier éditeur connu de *Pantagruel*. D'autre part, on observe que certaines leçons particulières à I reparaissent dans les éditions postérieures, approuvées par Rabelais. Ainsi, au chapitre III, on lit dans I :

Cela me fasche; *je ne suis plus jeune, je deviens vieulx*; le temps est dangereux...

Les mots soulignés manquent aux éditions antérieures; ils sont une interpolation de I. Or, ils reparaissent dans l'édition définitive M; Rabelais les a donc adoptés.

De même, au chapitre IV :

A, G, H.	I, M.
Que fist il? Il essaya.	Que fist il? *Qu'il fist, mes bonnes gens? Escoutez*. Il essaya.

La liste des livres de Saint-Victor est dans I augmentée de quelques unités que l'on retrouvera dans M. Ce sont :

La Gualimafrée des bigotz.
L'Histoire des farfadetz.
La Belistrandie des millesouldiers.

puis :

Campi clysteriorum, per C.

Digitized by Google

A la fin du chapitre IX, A, G, H donnent cette leçon :

Dentz aguës, ventre vuyde, gorge seiche, tout y est deliberé.

Après les mots : « gorge seiche », I interpole : « appetit canin ».

Et la leçon définitive de M est :

Dentz aguës, ventre vuyde, gorge seiche, *appetit strident*, tout y est deliberé.

Au chapitre XXVIII, A, G, H donnent :

... les dieux marins, Neptune et aultres, les persecutoient.

I complète l'énumération des dieux marins :

... Neptune, *Thetis*, *les Tritons* et aultres...

Et M la fixe ainsi :

... Neptune, *Protheus*, *Tritons*, aultres...

Mais à côté de ces quelques leçons de I qui ont été adoptées par Rabelais en tout ou en partie, il en est une quantité d'autres qui ne reparaissent pas dans les éditions postérieurement revues par l'auteur. Certaines de ces dernières étaient pourtant intéressantes :

CHAPITRE I.

H.	I.
... desquelz est escript : Ventrem omnipotentem, lesquelz furent...	... desquelz est escript : Ventrem omnipotentem, *ventre à poulaines*, lesquelz furent...
Avez vous bien le tout entendu? Beuvez donc un beau coup sans eaue, car, si ne le croiez, non foys je, fist elle.	[Cette phrase qui termine le chapitre I manque.]

CHAPITRE II.

... voyant, en esperit de prophetie, *qu'il seroit* quelque jour dominat[e]ur...	... *qu'il seroit* manque.

Digitized by Google

Chapitre III.

H.	I.
feist l'epitaphe pour estre engravé en la maniere que s'ensuyt.	*il* feist *et composa* l'epitaphe pour estre engravé *sur son vastz* en la maniere que s'ensuyt.

Chapitre V.

... Fontenay le Comte, saluant le docte Tiraqueau...	... saluant le docte Tiraqueau *manque*.

Chapitre XII.

... beau jeu, bel argent. Tunc, Messieurs, quid juris pro minoribus?	... beau jeu, bel argent. *Mais si la quantité en funebre predicament oultrepassee la qualité de l'almagesté*, tunc, Messieurs, quid juris pro minoribus?
... collet à collet, à la mode de Bretaigne.	... collet à collet, *ortail sus urtail*, à la mode de Bretaigne.

Chapitre XIII.

... les males vexactions des lucifuges nycticoraces *qui sont inquilinés* au climat dia Rhomes d'un crucifix à cheval bendant une arbeleste au reins.	... les males vexactions des lucifuges nycticoraces qui *font verité figure* ou climat diarhomes d'un crucifix à cheval bendant une arbaleste au reins.
on apporta force vinaigre et eaue rose pour leur faire revenir le sens.	on apporta force vinaigre et eaue rose *renforcé de grands coups de poing sus les dents* pour leur faire revenir le sens.

Chapitre XIV.

Le routisseur s'endormyt par le vouloir divin, ou bien	Le rostisseur s'endormyt, vouloir de quelque bon Mer-

Digitized by Google

H.	I.
de quelque bon Mercure qui endormyt cautement Argus qui avoit cent yeulx.	cure qui endormyt cautement Argus qui avoit cent yeulx ou pour mieulx dire du dieu souverain.
Foy d'homme de bien, dist Panurge, je n'en mentz d'un mot.	Foy d'homme de bien, dist Panurge, *dont je ne tiens que en frische*, je n'en mentz d'un mot.
toute la ville bruslant.	toute la ville bruslant *comme Sodome et Gomorre.*

CHAPITRE XVII.

Elle me valut plus de six mille fleurins.	*Je puis bien dire pour vray* qu'elle me valut plus de six mille fleurins.

CHAPITRE XX.

d'abundant m'a ouvert et ensemble voulu *d'autres doubtes inestimables.*	d'abundant m'a ouvert et ensemble voulu *plusieurs aultres merveilleux et inestimables doubtes.*

CHAPITRE XXI.

ny à Minerve ... tant de prudence en Minerve...	ny à Palas ... tant de prudence en Palas...

CHAPITRE XXV.

met le feu en la trainée *et les fist tous là brusler comme ames dannées.*	met le feu en la trainnée *où estoit semée la pouldre, alors les eussiez veu brusler comme ames damnées.*

CHAPITRE XXVI.

... et chevauche comme le	... et chevauche comme le

Digitized by Google

H.	I.
monde. Et le bon Pantagruel.	monde. *Omnis mundus aut futit aut futitur disoit Buridan.* Et le bon Pantagruel...

CHAPITRE XXVII.

Et *comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.*	Et *du faict de Panurge.*
Il n'est umbre que d'estandartz, *il n'est* fumée que de chevaulx.	Il n'est umbre que d'estendars *ne* fumée que de chevaulx.
... et clicquetys que de tasses. A quoy respondit Panurge.	... et clicquetys que de tasses. *Parlez vous (dist Carpalim) du planchier des vacches? Rien, rien (dist Eusthenes), il n'est umbre que de haches, fumée que de sang frays et clicquetys que d'os brisez.* A quoy respondit Panurge...

CHAPITRE XXVIII.

pleine de euphorbe et de grains de coccognide.	pleine de euphorbe, *racine de grenoillet* et de grains de coccognide.
il s'en partit si *roiddement qu'un quarreau d'arbaleste* ne va pas plus tost.	il s'en partit si *souefvement et si legierement qu'une flesche d'arc ou d'arbaleste* ne va pas plus tost.

CHAPITRE XXX.

des nouvelles des diables et des damnez.	des nouvelles des diables et *aussi* des damnez.
Lors Eusthenes s'escrya.	Lors Eusthenes *fist un gros souspir et* s'escria *à haulte voix.*

Digitized by Google

H.	I.
... aussi sain qu'il feut jamais.	... aussi sain qu'il fut jamais, *et aussi gaillard.*
Tarquin *tacquin.*	Tarquin *coquin.*
... et beuvoit du meilleur. Jason et Pompée estoyent guoildronneurs.	... et beuvoit du meilleur. *Olivier et Roland jouoyent des gobeletz.* Jason et Pompée estoyent guoildronneurs.

CHAPITRE XXXI.

en bon ordre et *en grande* pompe triumphale.	en bon ordre et pompe triumphale.

CHAPITRE XXXII.

Et Pantagruel *prenoit à tout* plaisir.	Et Pantagruel *s'en ryoit et y prenoit un gros* plaisir.

Dans I comme dans H, le texte prend fin au mot *pertuys;* mais I ajoute : TELOS. Enfin la table de I est la même que celle de H, sauf une erreur dans la numérotation des chapitres (dans I le n° IX est répété deux fois, si bien que l'édition semble ne comprendre que vingt-huit chapitres au lieu de vingt-neuf qu'elle en a réellement) et ces deux variantes :

H.	I.
Des meurs et conditions *de* Panurge.	Des meurs et conditions *du caulteleux* Panurge.
Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse et Panurge un aultre en memoire des levraulx. *Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.*	Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse et Panurge un aultre en memoire des levraulx *et plusieurs aultres choses dignes de memoire.*

Digitized by Google

Ces deux leçons de I ne reparaissent pas dans les éditions suivantes, et la première, qui qualifie Panurge d'une épithète que Maître François ne lui donne jamais, est aussi peu « rabelaisienne » que possible.

En somme, que faut-il conclure de cet examen?

I est une réimpression de H dont elle reproduit certaines coquilles ou graphies caractéristiques (*bermol* pour *bémol*, *sasche* pour *sache*, etc.; voir l'orthographe des noms propres, le latin-français de l'écolier limousin, les langues étrangères de Panurge, etc.); mais c'est une réimpression revue soigneusement et comprenant quelques interpolations ou corrections de style. Ces variantes ont-elles pour auteur Rabelais lui-même? Cinq ou six d'entre elles, tout au plus, se retrouvent dans les éditions postérieurement données par lui (J, M); dans les autres, on ne sent guère sa manière; d'ailleurs elles ne reparaissent point dans les éditions suivantes et par conséquent il ne les a pas adoptées. Nous ne considérons donc pas I comme une édition revue et corrigée par Maître François; nous nous contenterons d'en signaler les variantes curieuses au cours du commentaire de *Pantagruel*.

J. — En étudiant, dans l'Introduction du tome I de notre édition (p. CX-CXII), les éditions de *Gargantua* données l'une par Juste en 1537, l'autre s. l. [à Paris?], la même année, nous avions remarqué :

1° Que le texte du *Gargantua*, s. l. (que nous appelions D), avait certainement servi à établir la rédaction définitive de Rabelais (Juste, 1542);

2° Que le *Gargantua* de Juste, 1537 (que nous appelions C), était fort incorrect et n'offrait pas de variantes intéressantes.

Et nous avions fait une hypothèse : c'est que l'imprimeur ordinaire de Rabelais, Juste, avait composé à la hâte son volume pour faire concurrence à la jolie édition donnée la même année, sans doute à Paris.

Digitized by Google

L'examen des deux textes de *Pantagruel*, publiés l'un à Lyon, par Juste, en 1537 (J), l'autre s. l. [à Paris?], la même année (K), nous amène aux mêmes conclusions.

J, en effet, n'apporte au texte de M que quelques corrections de style et interpolations qui ne sont pas toujours heureuses. Il est à remarquer que plusieurs des variantes de J lui sont absolument propres : Rabelais ne les a pas adoptées dans sa rédaction définitive (M). Il est donc douteux qu'elles soient de lui. Au chapitre XVII, par exemple, A, G, H donnent :

Les pauvrez hayres arressoient comme vieulx mulletz,

texte qui sera repris par l'édition M. J est seule à nous offrir la leçon : *mantulerigeoient* pour *arressoient;* et c'est la seule fois qu'on trouve dans une édition de *Pantagruel* ce mot amusant. Voici, au chapitre XXX, une correction malheureuse. Rabelais conte que Pantagruel, prenant Loupgarou par les pieds, s'en sert pour abattre, comme avec une massue, les autres géants; *à ceste escrime Loupgarou perdit la teste*, nous disent A, G, H, M; J, au contraire, dit : *à ceste escrime Epistemon perdit la teste*, ce qui rend peu concevable qu'un éclat de pierre vienne encore, trois lignes plus bas, couper la gorge à Épistemon.

Voici, au reste, le relevé d'un certain nombre de variantes que nous offrent les premières éditions lyonnaises A, G, H, J, M (sauf l'édition de Pierre de Sainte-Lucie, I, que nous avons négligée, on a vu pourquoi). On verra que les leçons propres à J n'ont généralement pas été admises par Rabelais dans M, son édition définitive. Si, toutefois, je n'ai pas jugé à propos d'écarter de notre texte critique les variantes de J, c'est que cette édition a été donnée par Juste, l'éditeur ordinaire de Maître François :

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	M.
PROL. : chose que ne feust veritable, agentes et consentientes, c'est à dire qui n'a conscience n'a rien. J'en parle comme Sainct Jehan de l'Apocalypse : quod vidimus testamur...	[*Idem*].	chose que ne fust veritable. J'en parle comme Sainct Jehan de l'Apocalypse : quod vidimus testamur...	[*Idem*].	chose que ne feust veritable. J'en parle comme un gaillard Onocrotale, voyre, dy je, crotenotaire des martyrs amans, et crocque notaire de amours : quod vidimus testamur...
PROL., fin : et abysme, en cas que vous ne croyez...	[*Idem*].	et en abysme, en cas que vous ne croyez...	et en abysme, ly bons dieux et ly bons homs, mieulx vauldroit boyre jusques à caros, en cas que vous ne croyez.	[*Même leçon que H*].
PROL., fin : en ceste presente chronicque.	[*Idem*].	[*Idem*].	en ceste presente chronique qui ne me entend je me entens. Me dehayt. Beuvons la petite foys par grace.	[*Même leçon que A, G, H*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	M.
Ch. I : [la dernière phrase : *Avez vous ... fist elle* manque].	[*Idem.*]	Avez vous bien le tout entendu? Beuvez donc un bon coup sans eaue; car, si ne le croiez, non foys je, fist elle.	?	[*Idem*].
Ch. VII : d'aulcuns livres qu'il y trouva, comme : *Bigua salutis.*	[*Idem*].	[*Idem*].	d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuyt le repertoire : *Bigua salutis.*	d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoire, et primo : *Bigua salutis.*
Ch. X : Ne vault il pas beaucoup mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat...	Ne vault il pas mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat...	N'est ce le mieulx ouyr par leur vive voix leur debat...	[*Idem*].	[*Idem*].
Ch. XII : toutes bestes sont à l'umbre.	toutes bestes sont en l'ombre.	[*Idem*].	toutes bestes clerc de greffe sont en l'ombre.	[*Texte de A, G, H*].
Ch. XIII : car il	[*Idem*].	car il gehaignoyt	[*Idem*].	[*Idem*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	M.
jeignoit d'angustie et petoit d'ahan comme ung asne qu'on sangle...		comme un asne qu'on sang le...		
CH. XV : emmurailler comme Strasbourg ou Orleans...	emmurailler comme Strasbourg ou Orleans ou Carpentras...	emmurailler comme Strasbourg, Orleans ou Carpentras...	[*Idem*].	emmurailler comme Strasbourg, Orleans ou Ferrare...
CH. XV : et voylà l'ouvrage gasté et diffamé.	et voylà l'ouvrage gasté et le pape diffamé.	[*Idem*].	[*Idem*].	et voylà l'ouvrage gasté.
CH. XV : de mousse plus de deux charrettées.	de mousse plus de deux charrettées, et bien puisque Dieu le veult; et tousjours fourroit dedans.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Texte de A*].
CH. XVII : les pauvres hayres arressoient comme vieulx mulletz.	[*Idem*].	[*Idem*].	les pauvres hayres mantulerigeoient comme.	[*Texte de A*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	M.
CH. XX : croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des mortz, le ventre contre terre, jusques à dire...	croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des mortz, à ventre deboutonné, jusques à dire...	[*Idem*].	[*Idem*].	croyez qu'ilz beurent à ventre deboutonné (car en ce temps là on fermoit le ventre à boutons comme les colletz de present) jusques à dire...
CH. XXI : tant de elegance en Venus comme il y a en vous.	tant de elegance en Venus comme il y a en vostre noble et doulce personne.	[*Texte de A*].	tant de elegance en Pallas comme y a en vous.	tant de elegance en Venus comme y a en vous.
CH. XXI : celle grace de vous accoller, de vous bayser et de frotter son lart avecques vous.	[*Idem*].	celle grace de ceste cy accoller, de la bayser et de frotter son lart avecques elle.	[*Idem*].	[*Idem*].
CH. XXVII : Ce fut icy que à l'honneur de Bacchus — Fut bancqueté par qua-	Ce fut icy que mirent à baz culz — Joyeusement quatre guaillards pions —	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	M.
tre bons pyons — Qui gayement tous mirent à baz culz — Soupples de rains comme beaux carpions.	Pour banqueter à l'honneur de Bacchus — Beuvans à gré comme beaulx carpions.			
Ch. XXVIII : plus grande que n'est le Rosne.	[*Idem*].	plus grande que n'est le Rosne et le Danoube.	[*Idem*].	[*Idem*].
Ch. XXX : à ceste escrime Loupgarou perdit la teste.	[*Idem*].	[*Idem*].	à ceste escrime Epistemon perdit la teste.	[*Texte de A, G, H*].

Digitized by Google

K, L. — L'édition L, représentée par un exemplaire actuellement conservé à la bibliothèque des Beaux-Arts, n'est qu'une réimpression de K sans valeur critique, que nous écartons par conséquent.

K suit ordinairement le texte de H. Mais on y voit apparaître diverses variantes et interpolations qui seront adoptées par l'édition définitive M. Je n'en cite que quelques exemples. Au chapitre VII, par exemple, certains livres de Saint-Victor y sont cités pour la première fois :

La Croquignolle des Curez.

Reverendi Patris Fratris Lubini, Provincialis Bavardie, De croquendis lardonibus libri tres.

Pasquili, Doctoris marmorei, De capreolis cum chardoneta comede, dis tempore Papali ab Ecclesia interdicto.

L'Invention Saincte Croix, à six personnaiges, jouée par les Clercs de Finesse.

Puis :

L'Entrée de Anthoine de Leive es terre de Greczn[1].

Il [*sic*] Marforii, Baccalarii cubentis Rome, de pelendis mascarendisque Cardinalium mulis.

Apologie d'icelluy contre ceulx qui disent que la mule du Pape ne mange qu'à ses heures.

Pronostication, quœ incipit : Silvii Triquebille balata per M. N. Songe Crusyon.

D'autre part, plusieurs titres de chapitres se trouvent également cités pour la première fois dans K, comme le fera voir la table de concordance des chapitres qu'on trouvera ci-dessous.

Il paraît donc certain que le texte de l'édition K a été revu et corrigé par Rabelais lui-même, et nous en avons relevé les variantes dans notre édition critique.

1. M donnera : *es terres du Bresil.*

Digitized by Google

TABLE DE CONCORDANCE DES CHAPITRES

DANS LES SIX RÉDACTIONS DE « PANTAGRUEL ».

A.	G.	H.	J.	K.	M.
Le Prologue de l'auteur.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
De l'origine et antiquité du grand Pantagruel. Chapitre I.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
De la nativité du très redoubté Pantagruel. Chapitre II.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec. Chapitre III.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
De l'enfance de Pantagruel. Chapitre IV.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
Des faitz du noble Pantagruel en son jeune eage. Chapitre V.	Des faictz du noble Pantagruel en son eage de adolescence. Chapitre V.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Texte de A*].
Comment Pantagruel rencontra ung Limousin qui contrefaisoit le françoys. Chapitre VI.	Comment Pantagruel rencontra ung Lymousin qui contrefaisoit le langaige françoys. Chapitre VI.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
Comment Pantagruel vint à Paris. Chapitre VII.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment Pantagruel vint à Paris et des beaulx livres de la librairie de Sainct Victor. Chapitre VII.

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
Comment Pantagruel, estant à Paris, receupt lettres de son pere Gargantua et la copie d'icelles. Chapitre VIII.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie. Chapitre IX.	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].
Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son ju-	[*Idem*].	[*Même texte, mais le chapitre est exactement numéroté X*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son ju-

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
gement fut dict plus admirable que celluy de Salomon. Chapitre IX [X].					gement fut dict fort admirable. Chapitre X.
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz. Chapitre XI.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté X*].	[*Texte de H*].	[*Idem*].
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les deux précédents].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment le seigneur de Humevesne plaidoie devant Pantagruel. Chapitre XII.
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les	[*Idem*].	Comment Pantagruel donna sentence sus le	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XI*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
trois précédents].		different des deux seigneurs. Chapitre XII.			
Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcqs. Chapitre X [XI].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XII*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIV*].
Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris. Chapitre XI [XII].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIV*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XV*].
Des meurs et conditions de Panurge. Chapitre XII [XIII].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XV*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIV*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVI*].
[Manque. Ce	[*Idem*].	Comment Pa-	[*Idem, mais le*	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le*

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	.	nurge guaingnoyt les pardons et marioyt les vieilles et des procès qu'il eust à Paris. Chapitre XVI.	*chapitre est numéroté XV*].		*chapitre est numéroté XVII*].
Comment ung grand clerc de Angleterre vouloit argüer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge. Chapitre XIII [XIV].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVI*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVIII*].
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	Comment Panurge feist quinaud l'Angloys qui arguoyt par signes. Chapitre XVIII.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVII*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les deux précédents].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge. Chapitre xx.
Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris et du tour qu'il luy fist. Chapitre xiv [xv].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVIII*].	[*Texte de H*].	Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris. Chapitre xxi.
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	Comment Panurge feist un tour à la dame Parisiannie qui ne feut poinct à son adventaige. Chapitre xx.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX*].	[*Texte de H*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXII*].
Comment Pan-	[*Idem*].	[*Idem, mais le*	[*Idem, mais le*	Comment Pan-	[*Idem, mais le*

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
tagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahissoient le pays des Amaurotes, et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France, et l'exposition d'ung mot escript en ung aneau. Chapitre xv [xvi].		*chapitre est numéroté XXI*].	*chapitre est numéroté XX*].	tagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahissoyent le pays des Amaurotes. Et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France. Chapitre xxi.	*chapitre est numéroté XXIII*].
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment Pantagruel receut une lettre d'une dame de Paris et l'exposition d'ung mot escript en ung a-	Lettres qu'un messagier aporta à Pantagruel d'une dame de Paris et l'exposition d'un mot escript en un aneau

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
				neau d'or. Chapitre XXII.	d'or. Chapitre XXIV.
Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement. Chapitre XVI [XVII].	[*Idem, mais les mots* bien subtilement *manquent*].	[*Texte de A, mais le chapitre est numéroté XXII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXI*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXV*].
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	Comment Pantagruel et ses compaignons estoient faschez de manger de chair salée et comment Carpalim alla à la chasse pour	Comment Pantagruel et ses compaignons estoient fachez de manger de la chair salée, et comme Carpalim alla chasser

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
				avoir de la venaison. Chapitre XXIV.	pour avoir de la venaison. Chapitre XXVI.
Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur prouesse et Panurge ung aultre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres. Chapitre XVII [XVIII].	Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur prouesse et Panurge ung aultre en memoire des levraux. Chapitre XVIII.	Comment Pantagruel droissa un trophée... [*Le reste comme dans A, mais le chapitre est numéroté XXIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXV*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVII*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des Geans. Chapitre XVIII [XIX].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIV*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVI*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII*].
Comment Pantagruel desfit les troys cens geans armez de pierre de taille et Loupgarou, leur capitaine. Chapitre XIX [XX].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXV*].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX*].
Comment Epistemon, qui avoit la teste tranchée, fut guery habillement par Panurge, et	[*Idem*].	Comment Epistemon qui avoit la couppe testée... [*Le reste comme dans A, mais le chapitre*	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXX*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
des nouvelles des diables et des damnez. Chapitre xx [xxi].		*est numéroté XXVI*].			
Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert. Chapitre xxi [xxii].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVII*].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXI*].
Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche. Chapitre xxii [xxiii].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII*].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXX*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXII*].

Digitized by Google

A.	G.	H.	J.	K.	M.
Comment Pantagruel fut malade, et la façon comment il guerit. Chapitre XXIII [XXIV].	[*Idem*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXI*].	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXIII*].
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent].	[*Idem*].	[*Idem*].	[*Idem*].	La conclusion du present livre et l'excusation de l'auteur. Chapitre XXXII.	La conclusion du present livre et l'excuse de l'auteur. Chapitre XXXIV.

Digitized by Google

Conclusion.

On peut compter six rédactions de *Pantagruel :*

1° L'édition de Claude Nourry, s. d. (A).

2° L'édition de Juste, 1533 (G).

3° L'édition de Juste, 1534 (H).

4° L'édition de Juste, 1537 (J).

5° L'édition s. l. [Paris?], 1537 (K).

6° L'édition de Juste, 1542 (M).

La première rédaction (A) a été contrefaite s. d. par Jean Longis (B) et cette contrefaçon (B) a elle-même été réimprimée à Poitiers (C), s. l. (D), s. l. encore (E), et peut-être une fois de plus (F), si l'on en croit Brunet qui signale un exemplaire aujourd'hui disparu.

La troisième rédaction (H) a été contrefaite en 1535 par Pierre de Sainte-Lucie (I).

La cinquième rédaction (K) a été contrefaite en 1542 par Étienne Dolet (N), dont l'édition a été réimprimée à Valence par Claude La Ville en 1547 (P), édition contrefaite elle-même beaucoup plus tard (P *bis*).

La sixième rédaction (M) a été réimprimée par Juste en 1542 (O) et avec soin par Pierre de Tours plus tard (Q); il y a enfin une réimpression de Q : c'est l'édition R.

Nous reproduirons le texte de M en indiquant les variantes de A, G, H, J, K.

Pour la transcription du texte, nous suivrons les mêmes règles que nous nous étions fixées pour *Gargantua*[1].

Jacques Boulenger.

1. Voir au t. I, p. cxxii-cxxiii. — M. Léon Gauthier, archiviste aux Archives nationales, a bien voulu nous continuer son précieux concours pour l'établissement de ce texte. Nous l'en remercions vivement.

Digitized by Google

REMARQUES ET OBJECTIONS

SUR

QUELQUES POINTS DE LA VIE DE RABELAIS.

En revoyant, pour écrire une *Vie de Rabelais*, la suite chronologique des données acquises depuis la fondation de la Société des Études rabelaisiennes sur la biographie du grand écrivain, j'ai dû envisager quelques conjectures nouvelles qui se sont présentées à mon examen et peser de plus près quelques conclusions qu'on s'est peut-être trop pressé de considérer comme définitives. Je vais exposer ces considérations dans l'ordre où elles se présentent pour la biographie, en leur laissant, bien entendu, leur caractère conjectural, mais en appelant la discussion sur ces points nouveaux.

I.

Rabelais a Lyon en 1525.

Faut-il prendre à la lettre le passage de la *Sciomachie* : « Encores en vismes nous semblables à Lyon pour la journée de Pavie, etc., et recentement à Paris au jour que combattirent les seigneurs de Jarnac et Chastaigneraye... » ? Si l'on considère le sérieux avec lequel Rabelais traite les pressentiments, les apparitions, les prodiges, je crois que l'on peut reconnaître des souvenirs personnels dans ces deux cas de transmissions extraordinaires de nouvelles : *nous* veut dire Rabelais. Ceci admis, non seulement la présence de l'auteur de *Gargantua* à Paris en juillet 1547

Digitized by Google

en découle, mais aussi, comme le remarque M. Lucien Romier (*R. É. R.*, t. X, p. 120, n. 2), son séjour à Lyon en 1525.

C'est probablement la vérité. Nous savons par Rabelais lui-même (l. III, ch. x) qu'après l'affaire des livres grecs à Fontenay-le-Comte Pierre Amy prit la fuite et, par une lettre de Lefebvre d'Étaples à Farel du 6 juillet 1524, qu'il trouva asile au couvent des Bénédictins d'Orléans. Rabelais, moins compromis ou mieux protégé, resta sans doute en Poitou. Mais, si l'autorité épiscopale sut le mettre momentanément à l'abri de l'official, il sentit qu'il lui fallait l'absolution du Saint-Siège.

Jusqu'à présent, on a supposé qu'il se contenta d'envoyer un courrier de Maillezais ou de Ligugé. A la réflexion, cette manière de faire paraît bien aléatoire et sans grande chance de réussite. Nous voyons par les lettres d'Italie tout ce qu'il fallut de démarches et d'appuis pour obtenir le bref de 1536, alors que le suppliant faisait partie de la maison de l'ambassadeur de France. Comment, en 1524 ou 1525, la supplique d'un moine inconnu, bien que chaudement recommandé par son évêque, avait-elle chance d'être exaucée? Il n'était même pas certain qu'elle arriverait à destination, ayant toute la France à traverser, sans parler des Alpes ni de l'Italie.

Rabelais a une double raison de gagner Lyon. Il met d'abord un nombre raisonnable de lieues entre lui et l'*in pace* de Fontenay-le-Comte (c'est la tactique de toute sa vie). Il gagne ensuite le meilleur point pour correspondre avec Rome, puisque Lyon reçoit tous les jours un véritable afflux d'Italiens et qu'il en part tout autant de Français pour l'Italie. Je ne crois pas qu'il ait lui-même franchi les monts. Les impressions de la préface de Marliani sont celles d'un premier voyage. Mais il a certainement trouvé à Lyon en 1525 un ecclésiastique ou quelque autre intermédiaire bénévole pour emporter sa supplique à Rome et suivre son affaire. Le résultat en fut, comme

Digitized by Google

on sait, positif, puisque Clément VII délivra l'indult rappelé dans le bref de Paul III.

Ce séjour de 1525 à Lyon a en outre l'avantage d'expliquer comment Rabelais, dès son arrivée dans la ville savante en 1532, entre si vite en relations avec les imprimeurs. Il n'a qu'à renouer d'anciennes relations.

Louis Moland l'avait déjà soupçonné.

II.

Rabelais précepteur de Louis d'Estissac.

L'*Epistre responsive* de Jehan Bouchet nous apprend, — et c'est M. Abel Lefranc qui l'a fait ressortir (*R. É. R.*, t. V, p. 52), — que Rabelais à un moment de sa vie fit partie de la maison de Geoffroy d'Estissac, en attendant le bénéfice ecclésiastique auquel il pouvait prétendre d'après l'indult de Clément VII :

> A ce moyen te print
> Pour le servir, dont tres grant heur te vint,
> Tu ne pouvois trouver meilleur service
> Pour te pourvoir bien tost de benefice.

J'ai proposé de reculer ces vers avant 1527, en me basant sur ce qu'il n'y est question que de Louis d'Estissac et pas du tout de sa femme, que Bouchet, intarissable complimenteur, n'aurait pas oublïée si l'union eût été accomplie (*R. É. R.*, t. V, p. 195).

Aujourd'hui, je vais plus loin et je me demande si Geoffroy d'Estissac n'a pas pris Rabelais auprès de lui pour achever l'éducation de son neveu. A mon avis, l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* développe un système d'éducation trop précis et trop pratique pour l'avoir uniquement édifié sur des données théoriques et livresques. Il a fallu qu'il se livrât avant 1532 à la pédagogie appliquée. Pourquoi n'aurait-il pas eu pour élève de 1523 ou 1524, et peut-être avant, à 1527 le propre neveu de l'évêque? En 1523, Louis d'Estissac avait dix-sept ans. Sa première

Digitized by Google

éducation était faite. Mais *Gargantua* aussi avait été institué en lettres latines quand il fut mis sous la direction de Ponocrates.

Il est en tout cas curieux de voir comment Bouchet, tout en rappelant à Rabelais les qualités du révérend évêque de Maillezais, donne une place presque égale à l'éloge du neveu et combien le portrait qu'il en trace a de traits communs avec celui du jeune page Eudémon :

Du sien nepveu les vertuz et les mœurs
Augmenteront leurs immortelz honneurs,
Car pour parler au vray de sa personne,
Onc je n'en vy mieulx aux armes couronne,
Parce qu'il est chevalier tres hardy,
De corps, de bras et jambes bien ourdy,
Moien de corps et de la droicte taille
Que les vouloit Cesar en la bataille.
En son aller il est tout temperé,
En son parler et maintien, moderé,
Tant bien orné d'eloquence vulgaire
Qu'il est partout estimé debonnaire.

Habileté au maniement des armes, entraînement physique développé, parfait maintien, parler modéré, facilité d'élocution, n'est-ce pas là tout un côté de l'éducation d'un jeune chevalier, tel que Rabelais nous peint Gargantua et Pantagruel?

III.

La mort civile de Rabelais en 1535.

Les premiers rabelaisants de 1889 sentirent la grave objection qui résulte de l'absence de François Rabelais au partage des biens d'Antoine Rabelais le 26 janvier 1535 (*R. É. R.*, t. VI, p. 205). Ils s'en tirèrent en faisant remarquer que le cordelier de Fontenay-le-Comte, mort civilement, ne pouvait faire acte d'héritier. L'explication a depuis lors été acceptée par tous les biographes.

Digitized by Google

A mon avis, elle n'a qu'une valeur minime. On oublie que personne ne sait si Rabelais a jamais prononcé des vœux perpétuels et solennels. De plus, en 1536, il a quitté l'ordre de Saint-François depuis dix ans. Il est entré dans celui de Saint-Benoît avec l'autorisation papale. Il a revêtu la soutane de prêtre séculier et exercé la médecine. Il a touché des gages pendant deux ans à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Le cardinal du Bellay l'a emmené en Italie comme médecin. Il est même venu, il y a deux ans à peine, renouer connaissance avec ses parents du Chinonais (Prol. du l. II) et les a certainement mis au courant de ses affaires.

Tout cela ne ressemble guère à la mort civile, et l'absence du nom de Rabelais parmi les héritiers directs et indirects de l'avocat chinonais reste à expliquer. En attendant, il est prudent de ne le rattacher à Antoine Rabelais, sieur de la Devinière, qu'en ne précisant pas trop rigoureusement par quels liens.

IV.

Rabelais a-t-il été chanoine de Saint-Maur?

J'ai toujours soupçonné maître François de n'avoir eu que le titre de chanoine de Saint-Maur et de n'avoir jamais joui de la prébende (*R. É. R.*, t. VII, p. 260). Malheureusement, les registres capitulaires de la collégiale ne commencent qu'à 1577 et ne portent nulle mention de Rabelais, bien qu'ils fassent souvent allusion à des événements antérieurs. Mais M. E. Galtier a appelé mon attention (l'*Union régionale* de Nogent et Saint-Maur, 25 juillet 1919) sur le livre de comptes de la collégiale commencé à Pâques 1537 et minutieusement tenu (Arch. nat., LL. 74). On y lit le compte suivant des émoluments de MM. les chanoines pour l'année 1537, compte qui est très probablement le premier après la sécularisation :

« A Catherin Deniau, chantre, neuf vingt quatre livres, seize sols, 8 deniers et quarante livres tournois de gros.

Digitized by Google

« A Jehan Galle, Jehan Chandelou, Denis Lecamus, Loys Mazalon, Jehan Lucas, Philibert Friant, Jacques du Fou, chanoines, chacun quatre vingt dix sept livres huit sols, quatre deniers, plus vingt livres tournois pour le gros. »

Le neuvième chanoine, Loys de Venoy, est porté pour une somme moindre, parce qu'il n'a fait que neuf mois de présence et qu'il est remplacé par Claude Brunault à qui il est payé trois mois.

Tous ces noms, nous les connaissons. Ce sont ceux relevés par l'abbé Lebeuf sur le procès-verbal d'installation du 17 août 1536. Il ne manque que celui de Rabelais remplacé par Jehan Galle.

Comme son gueux de l'hostière, maître François n'aura eu que la fumée du rôt.

V.

Les stratagèmes, c'est-a-dire prouesses et ruses de guerre.

La citation de la *Bibliothèque française* est si précise que personne n'a jamais douté de l'existence des *Stratagèmes de Guillaume du Bellay* composés en latin par Rabelais et traduits par Claude Massuau. Cependant, il me semble que du Verdier s'est au moins trompé sur la date. Les épithètes de « preux et tres celebre chevalier de Langey » ne me semblent pas convenir à un homme vivant. C'est du style d'épitaphe. Le livre, s'il a existé, doit être, à mon avis, daté de 1543 ou années suivantes.

VI.

La lettre de Metz au cardinal.

J'ai relu cette fameuse lettre et j'en ai pesé tous les termes. Il me semble qu'on ne la voit pas généralement sous son vrai jour.

Digitized by Google

D'abord, l'exposé des faits.

Il ressort de cette lettre que Rabelais, à son départ de France, fait encore partie de la maison des du Bellay. On ne s'est donc pas privé de ses services après la mort de Langey. Martin ou Jean du Bellay se sont chargés de l'entretien de l'ancien médecin de Langey, qui, d'ailleurs, a droit à une rente de 50 (ou plutôt de 150) livres sur la succession du défunt. Je veux bien que cette succession ait été plutôt négative, mais, comme « domestique » des du Bellay, Rabelais avait droit à des subsides : ce n'est donc pas une aumône qu'il réclame, mais un dû.

Évidemment, il a gagné la frontière sans avertir personne, galopant sans doute à la suite de Saint-Ay sur les routes d'Alsace au début de janvier 1546. De Metz, au lieu d'écrire directement au cardinal, il prévient Sturm, à Saverne, qu'il sait en correspondance régulière, par courriers diplomatiques, avec Jean du Bellay, et le charge de faire connaître à son patron le lieu de sa retraite.

Plus tard, peut-être à l'automne 1546, Saint-Ay emporte une première demande de secours, à laquelle le cardinal ne se refuse pas de faire droit. Mais, comme le messager est obligé de repartir sans prendre congé de Jean du Bellay, il ne peut emporter le viatique promis.

La nouvelle lettre du 6 février 1547, si l'on veut lire entre les lignes, est plus pressante. Sous les termes respectueux et les formules d'humilité qu'il sied d'employer en écrivant à un grand seigneur, prince de l'Église, se déguise une mise en demeure parfaitement nette. Si son patron ne distrait pas « de tant de bien que Dieu lui a mis en mains » quelque chose pour l'aider à vivoter et à s'entretenir honnêtement, il quittera son service et s'attachera à quelque prince étranger.

On comprend que Saint-Ay, qui savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de son ami, n'ait pas insisté sur sa détresse en transmettant la lettre au cardinal. Remarquons

Digitized by Google

d'ailleurs que les gages de la ville de Metz étaient trois fois plus élevés que ceux de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

VII.

Pourquoi Rabelais n'a-t-il pas assisté au conclave de 1550?

M. Lucien Romier a solidement établi que lorsque le cardinal du Bellay rebrousse chemin à Lyon à la fin de novembre 1549, pour se rendre au conclave, il ne remmène pas avec lui son médecin (*R. É. R.*, t. X, p. 133), mais il n'en cherche pas les raisons.

J'avoue que cette enquête est un peu oiseuse. Rabelais a bien le droit d'être malade, — il n'est plus tout jeune. — D'autre part, du Bellay, qui ne rentre à Rome que pour s'enfermer au conclave, peut à la rigueur se passer de médecin. Mais ne doit-on pas établir un rapprochement entre cette séparation et les dénonciations de Puy-Herbault?

On n'a pas assez remarqué que dans cet atroce *Theotimus* de 1549, qui, comme le dit très bien M. Abel Lefranc (*R. É. R.*, t. IV, p. 339), semble avoir été uniquement écrit pour Rabelais, le cardinal est presque aussi violemment pris à partie. On le somme en quelque sorte d'avoir à congédier cet athée : « N'est-ce pas un phénomène inouï qu'un évêque de notre religion, le premier par le rang et par la science, protège, nourrisse, admette à la familiarité de sa table et de sa conversation une telle honte pour les bonnes mœurs et pour l'honnêteté publique? »

Je n'irai pas jusqu'à admettre que Jean du Bellay ait sacrifié son vieux serviteur à l'enragé Putherbe, mais il est fort possible que Rabelais, très frappé, — nous le savons par son propre témoignage, — de l'atrocité de ces diatribes, se soit offert de lui-même à la séparation pour ne pas compromettre le cardinal dans la future élection du conclave.

Digitized by Google

VIII.

La résignation des cures.

Je demande à revenir sur la résignation des cures. Non pas pour la date qui semble définitivement fixée à 1553, mais pour les motifs inconnus qui poussèrent Rabelais à se démettre de ces deux modestes bénéfices, après lesquels il avait couru toute sa vie.

La maladie est la première raison qui vienne à l'esprit, puisque le curé de Meudon mourra dans l'année même, le 9 avril, si l'on s'en rapporte à Sainte-Marthe et à la note manuscrite de l'Épitaphier de saint Paul (*R. É. R.*, t. IX, p. 460). Mais il peut y en avoir une autre. Il ne faut pas perdre de vue la lettre de Denys Lambin du 2 novembre 1552 (*R. É. R.*, t. I, p. 57), qui nous apprend que le bruit de son incarcération court à Lyon. Y a-t-il donc eu, à la fin de 1552, une affaire Rabelais? On n'en sait rien, mais c'est possible.

Or, quel aurait été son premier soin s'il eût été emprisonné sous le coup d'une grave accusation? Nous pouvons le conjecturer d'après ce qui arriva, quelques années plus tard, à un de ses amis, Philibert de l'Orme, quand il se vit dans les prisons de l'officialité sous une inculpation de meurtre (1559-1560). L'architecte d'Anet, l'abbé d'Ivry et de Saint-Serge, jeta du lest; il résigna ses bénéfices.

La conduite de Rabelais peut avoir eu les mêmes motifs.

IX.

La méthode de travail de Rabelais.

Je crois que l'on peut tirer quelques indications, — non des plus précises, — de la préface de *Marliani* et de celle d'*Hippocrate* sur la méthode de travail de l'auteur de *Gargantua*.

Rabelais prenait énormément de notes. Il les prenait

Digitized by Google

sans plan déterminé, au hasard des lectures ou des conversations. Avant de partir pour Rome, il avait fait un dépouillement consciencieux des auteurs de l'antiquité, « ferraginem annotationum et variis utriusque linguæ auctoribus collectam ». Mais le difficile pour lui était de tirer parti de ces matériaux et de les distribuer clairement et élégamment, « etsi enim argumentum ipsum excogitationem non habebat difficilem, non facile tamen videbatur rudem et congestitiam molem enucleate, apte et concinne digerere ». Même difficulté pour les annotations d'Hippocrate : « Si demum laboriosum fuit, quod quæ privatim nullo unquam edendi consilio mihi excerpseram, ea sic describi flagitabat ut libro adscribi, eoque in enchiridii formam redacto possint. » Le labeur patient et régulier, comme le dit très bien M. J. Plattard, s'accordait mal avec son imagination vive et sa curiosité indisciplinée (*R. É. R.*, t. II, p. 76).

Cette méthode de travail, employée par le grand Tourangeau pour ses ouvrages savants, s'applique-t-elle aussi bien à ses œuvres d'imagination? Je le croirais volontiers. Rabelais devait prendre des notes non seulement sur tout ce qu'il lisait, — M. J. Plattard a fait le relevé de ses emprunts, — mais il devait jeter aussi sur le papier tout ce que sa fantaisie et son imagination lui dictaient, les bons contes qu'on faisait à la table de Geoffroy d'Estissac, du cardinal du Bellay, de Langey ou de Saint-Ay. C'est ce qu'il appelait composer ses livres dans le temps « estably à prendre refection corporelle, sçavoir est beuvant et mangeant ».

Quand il se décidait, talonné par ses imprimeurs, à passer à la rédaction, il puisait dans son « fatras », sans s'occuper de la destination qu'il avait assignée au début à ses fragments, — peut-être même les avait-il pris sans but. — Il faisait entrer au *Quart Livre* des extraits qui dataient de la rédaction de *Gargantua* ou au *Tiers Livre* des résidus de *Pantagruel*. Souvent, il ne prenait même pas le soin de les remettre au point.

Digitized by Google

C'est ce fond de cartons que le rédacteur du *Ve livre* a vidé pour publier son édition. Il y a trouvé sans doute des notes échelonnées sur un espace de plus de vingt ans, notamment des épisodes préparés pour le *Quart Livre* et remplacés au moment de la rédaction par d'autres imaginations. Il en a fait tant bien que mal, — et plutôt mal que bien, — une entreprise de librairie. On comprend que ce qui était déjà difficile pour Rabelais ait été impossible pour son continuateur anonyme.

« L'écolier de Valence » nous a donné la première « rudem et congestitiam molem » du grand écrivain, mais il n'a pu, — et pour cause, — y ajouter ce que le maître laissait déborder de verve, de bonne humeur, de génie du dialogue, de nombre et d'harmonie du style, quand une fois il se décidait à repétrir cette pâte informe pour en faire le mets des plus délicats[1].

Henri Clouzot.

1. On songe à Port-Royal et à l'édition qu'il a donnée des notes décousues de Pascal.

Digitized by Google

A PROPOS

DE

MAITRE PIHOURT

ET DE SES HÉTÉROCLITES.

Sous ce titre, notre confrère M. H. Clouzot a étudié récemment (*Revue du XVIe siècle*, t. V, p. 185) la question de la diffusion des termes techniques de l'architecture classique au XVIe siècle. Après avoir montré qu'il n'y a pas d'argument décisif à tirer de l'anecdote contée par Noël du Fail pour déterminer la date de l'entrée de ces vocables dans la langue usuelle, il arrive à cette conclusion que, vers 1560[1] ou 1567, ils étaient encore peu répandus en France, sauf : 1° chez les techniciens; 2° chez les maîtres ouvriers ayant fréquenté les chantiers dirigés par Philibert de l'Orme. « Il faudra encore des années, conclut-il, pour que la terminologie commence à se répandre... »

Cette question, qui intéresse à la fois l'histoire de l'art et celle de la langue, mériterait une étude spéciale, qui tentera peut-être quelqu'un de nos confrères. En attendant, voici quelques objections à la conclusion de M. Clouzot qui nous paraît assigner une date beaucoup trop tardive à l'avènement des termes techniques de l'architecture classique dans la langue courante.

Il est évident que leur diffusion est liée au progrès même de cette architecture en France. Or, il est bien vrai que le caractère gréco-romain ne commence à s'accuser dans notre

1. Date assignée par M. H. Clouzot dans son article sur *Philibert de l'Orme* (*Revue du XVIe siècle*, 1916, p. 148).

Digitized by Google

architecture que dans les dernières années du règne de François Ier et qu'il ne triompha que sous le règne de Henri II. Mais avant de paraître dans les édifices de pierres ou de briques, les *portiques*, les *colonnes*, les *frises*, etc., ont orné ces décorations éphémères que l'on dressait dans les villes pour les entrées triomphales ou les fêtes de cour.

Depuis le début du siècle, les décorations « à l'antique » sont en faveur[1]. A Toulouse, par exemple, lors de l'entrée de François Ier, en 1533, on dresse des théâtres et des arcs de triomphe, « le tout adapté selon la diversité des *ordres* de *massonnerie*, car y en avoit de *yonicque*, *corinthe* et *doricque*[2] ». Cent quatre-vingt-trois ouvriers collaborent à cette décoration. De même, pour l'entrée de Henri II à Lyon en 1548, on dresse des arcs de triomphe « à l'antique ». Une relation de l'entrée de Henri II à Paris en 1549 mentionne un superbe *portique à la mode ionique* devant le Châtelet[3]. On citerait encore d'autres exemples. N'est-il pas vraisemblable que les maîtres et ouvriers qui travaillèrent à ces décorations eurent l'occasion de se familiariser non seulement avec les termes généraux cités plus haut, mais encore avec les termes qui désignent les détails de cette décoration renouvelée des Anciens?

Nous trouvons, en tout cas, la terminologie de cette architecture antique dans tel contrat et tel « bail à besogne » signés de maîtres d'œuvres qui ne fréquentaient ni Serlio ni Philibert Delorme. Dès *1528*, un maître d'œuvres du terroir, un confrère authentique de maître Pihourt, le maître maçon Gilles le Breton, s'engage à fournir, pour la reconstruction du château de Fontainebleau, la pierre de taille nécessaire aux *architraves*, *frizes*, *corniches*, et de

1. Cf. des exemples dans M. Vachon, *La Renaissance française*, p. 204.

2. Extrait des archives communales de Toulouse, cité par M. H. Graillot dans son ouvrage, si riche en documents, sur *Nicolas Bachelier*, p. 31.

3. Cf. Roy, *Entrée de Henri II à Paris* (*Revue du XVIe siècle*, t. V, p. 211, note 2).

Digitized by Google

la pierre de grès pour « *chapiteaux*, *arquitraves*, *frizes*, *corniches* et *frontespies*, ainsi que pour chacune des seize *coulonnes* du perron[1] ».

En 1545, un bail à besogne pour la cité de Toulouse, cité par M. Graillot[2], fait mention de *colonnes ionicques* cannelées, d'*architraves*, de *frizes*, de *cornices*, de *frontispice*, de *piédestals*.

Les Pihourt connaissaient donc ces termes avant les dates où nos lexicographes ont enregistré leur apparition dans la langue[3].

Enfin, il est permis d'en appeler de nos lexiques actuels à des travaux lexicographiques plus complets[4]. L'intérêt que les humanistes ont porté à l'architecture antique[5] dès le début du siècle dut favoriser la diffusion précoce de la terminologie de cet art. Humanistes et poètes connaissaient le vocabulaire de l'architecture en grec et en latin. Ils mettaient leur point d'honneur à enrichir leur langue de néologismes calqués sur les termes grecs et latins[6]. Avec quel zèle devaient-ils propager ces termes dont l'usage attestait la renaissance de l'antiquité dans les arts!

Jean PLATTARD.

1. Cité par M. Vachon, *op. cit.*, p. 207.
2. *Nicolas Bachelier*, p. 249.
3. Cf. les dates données par M. Clouzot pour *piedestal* (1547), *frize* (1530), etc.
4. Notre confrère M. Hugues Vaganay, à qui j'ai communiqué les épreuves de cet article, me signale dans le quatrième livre d'*Amadis de Gaule*, 1543, au chapitre II, *Description... du palais d'Apolidon*, les termes d'architecture classique suivants : *colonnes doriques*, *attiques*, *yonicques*, *architraves*, *frizes*, *cornixes*.
5. Cf. quelques témoignages dans un article que j'ai publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* en 1914 : *les Arts et les artistes de la Renaissance française jugés par les écrivains du temps*.
6. Cf. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. II, p. 163.

Digitized by Google

LE
CHRIST DE GERMAIN PILON
A L'ÉGLISE SAINT-PAUL.

C'est une histoire d'avant-guerre. L'église Saint-Paul-Saint-Louis, — celle même où la tradition place la sépulture de Rabelais, — possède un Christ en marbre du XVIe siècle attribué à Germain Pilon. Au printemps de 1914, le statuaire G.-P. Aubé, membre de la Commission des beaux-arts de la ville de Paris et mort depuis, avait été chargé de remettre en état certaines statues des églises de la capitale. Il reconnut avec surprise que le pan de la draperie dont le corps du Christ était entouré depuis les hanches jusqu'aux genoux était, pour la plus grande partie, en plâtre. Il fit pratiquer des sondages et, avec l'extrême précaution commandée par la valeur du chef-d'œuvre, abattre le vêtement postiche dont une pudeur trop scrupuleuse l'avait alourdi. Le superbe morceau est remis maintenant dans toute sa valeur.

On sait que ce Christ ressuscité provient de la chapelle des Valois, petit édifice en rotonde commencé à Saint-Denis par Catherine de Médicis pour recevoir la sépulture du roi défunt et de ses successeurs, détruit sous Louis XV sans avoir été achevé. En 1576, le chantier, on ne sait pour quelle cause, fut « rompu ». On dressa l'inventaire des travaux en cours. Au logis des Étuves, appartenant à Germain Pilon, on trouva : « Une figure de marbre blanc de Jésus-Christ ressuscité, contenant VII pieds de haulteur sur III piedz de large, avec deux Juifz aux costez, de pareille haulteur, s'ilz estoient debout, pour servir à la

Digitized by Google

dicte sepulture. » C'est le Christ de Saint-Paul, dont la hauteur, 2m50, correspond à ces dimensions, à quelques centimètres près. Les soldats gardiens du sépulcre sont au musée du Louvre.

Il ne semble pas que le groupe soit jamais allé à Saint-Denis. Il passa au dépôt des antiques du palais du Louvre où Sauval (1724) le décrit et où il entre avec d'autres marbres de même provenance : une *Vierge de douleur*, sculptée entre 1583 et 1586, en même temps qu'un *saint François* agenouillé. La Notre-Dame de Pitié accompagne le Christ à Saint-Paul, le saint François est dans l'église Saint-Jean-Saint-François. Les modèles en terre cuite polychromée avaient été envoyés à Saint-Cyr lors de la dispersion du musée des monuments de Lenoir. Courajod a fait rentrer celui de la Vierge au musée du Louvre.

Ces deux dernières figures sont incontestablement de Germain Pilon. En est-il de même du groupe de la *Résurrection?* L'inventaire de 1576, publié pour la première fois un 1876 par M. de Boilisle dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, ne donne aucune indication. L'œuvre se trouvait au logis de Pilon avec d'autres morceaux destinés à la chapelle des Valois et très certainement dus à des ciseaux subalternes. M. Dimier, dans son *Primatice*, refuse au grand sculpteur les deux soldats gardiens du Louvre. Il dit que le Christ *peut* être attribué à Pilon.

Il est probable que notre confrère montrerait plus d'assurance maintenant que le chef-d'œuvre, dégagé de sa gangue de plâtre, laisse apparaître la radieuse beauté de son corps divin.

Henri Clouzot.

Digitized by Google

NOTES

POUR LE COMMENTAIRE DE RABELAIS.

I.

Cabaret... Guillot en Amiens (l. IV, ch. LI).

Jodocus Sincerus en parle dans son *Itinerarium Galliae*, p. 315. Et Jean Bruyerin Champier, dans *De re cibaria*, XV, p. 1, dit : « Nostra memoria novimus in Gallia Belgica unum propinarium, nomine Guillelmum (Guillotum vulgus cognominat), qui etiam nunc citius dicto exquisitissimus omnis generi avitii cibis, aut ferinae aut piscium, coenas instruebat, quae vel regibus dari dignissime potuissent. Hic facile inter propinarios gallicos palmam jure obtinuit. » Champier était connaisseur en cuisine et son témoignage a du poids[1].

Jacques BOULENGER.

II.

Adonc, dist Panurge, j'en suis bien chez Guillot le Songeur. J'ay songé tant et plus, mais je n'y entends note (l. III, ch. XIV).

Ce Guillot est un personnage populaire, dit Burgaud-Desmarets, dont le nom revient souvent dans les pamphlets du XVIe siècle et du commencement du XVIIe.

1. Sur ce cabaret fameux, voir l'article de M. Georges Beaurain dans la *R. É. R.*, 1912, t. X, p. 75-103 : *Le cabaret Guillot à Amiens au temps de Rabelais.*

Digitized by Google

Le Roux de Lincy (*Proverbes français*, t. II, p. 41) suggère que Guillot le Songeur devait être originairement Don Guilan el Cuidador (Don Guilan le Pensif), de l'*Amadis de Gaule* (l. II, ch. v), chevalier errant qui, surpris dans une rêverie, est vaincu par ses adversaires.

En tout cas, l'expression « être ou aller chez Guillot le Songeur » semble avoir été usuelle dans la langue courante au XVIe siècle. Brantôme, parlant des « pauvres jaloux cocus », dit que les femmes « les envoyent à toute heure chez Guillot le Songeur » quand « une fois elles ont mis ce ver coquin amoureux dans leurs testes » (t. IX, p. 142).

Une estampe satirique du temps de Charles IX porte ce titre de *Guillot le Songeur*. Elle représente Antoine de Navarre, appuyé contre un arbre, symbolisant le royaume de France et si profondément absorbé dans son rêve qu'il ne voit ni n'entend l'amiral de Coligny, le cardinal de Châtillon, le connétable de Montmorency et le prince de Condé lui représentant qu'il est la dupe des Guises[1].

J. P.

1. Cf. Blum, *L'estampe satirique en France pendant les guerres de religion*, p. 242-243.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS

Arthur TILLEY. *The Dawn of the french Renaissance.* Cambridge, the University Press, 1918. In-8°, XXVI-636 pages et 23 illustrations hors texte.

Notre confrère et collaborateur M. Arthur Tilley, auteur d'une excellente *Literature of the french Renaissance*[1] publiée en 1904, ayant été sollicité de donner à cet ouvrage une introduction, a repris un court *Essay* qu'il avait écrit, il y a trente-cinq ans, et l'a transformé en un large et riche tableau de l'aube de la Renaissance française.

Dans la première partie de son livre (p. 3-185), M. Tilley examine, après un coup d'œil jeté sur la Renaissance italienne, de Pétrarque à Léonard de Vinci, tous les faits d'ordre social, politique ou intellectuel où l'on peut voir des signes avant-coureurs de la Renaissance en France, du règne de Charles V à celui de Louis XI. Le goût de Charles V pour les livres, le faste du duc Jean de Berry, de Philippe le Hardi, de Louis d'Orléans, de Louis II de Bourbon, la politique de Louis XI en Italie favorisèrent les manifestations d'un esprit nouveau dans la vie artistique et intellectuelle. Malheureusement, la guerre civile, l'invasion, l'anarchie devaient retarder longtemps la « restitution des bonnes lettres » et des arts.

Elle ne devait se produire qu'après les expéditions des Français en Italie. M. Tilley nous décrit très minutieusement, dans l'état où ils étaient alors, les édifices, églises ou palais, qui s'offrirent aux regards éblouis des compagnons de Charles VIII au cours de leur marche triomphale à travers l'Italie. Sans doute, ils ne firent que traverser rapidement Pavie, Lucques, Florence, Sienne et Pise. Ils ne firent de séjour qu'à Naples et à Rome. Là même, il semble bien qu'ils n'eurent généralement devant les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture qu'un ébahissement d'ignorants. Pourtant, c'est

1. Voir le compte-rendu dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1905, p. 87-93.

Digitized by Google

un fait que quelques gentilshommes et quelques grands officiers de la couronne, de retour au pays natal, firent appel à des artistes italiens pour embellir leurs demeures. Tels furent Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, Pierre de Rohan, maréchal de Gié, Louis de la Trémoille, Raoul de Lannoy, Guillaume Briçonnet, Florimond Robertet et surtout Georges d'Amboise. Ceux-là du moins manifestèrent une intelligente curiosité pour l'art italien.

Plus durable, partant plus profonde, fut l'impression que laissa sur l'esprit des Français l'occupation de Milan, le centre artistique le plus important de toute l'Italie après Florence. En même temps, les études et les arts trouvaient de puissants patrons à la cour, dans le haut clergé, dans la noblesse de robe; les Universités étaient nombreuses; dans les provinces, Tours, Lyon, Rouen, Toulouse étaient autant de petites capitales en pleine prospérité; toutes les circonstances étaient propices à une renaissance des lettres et des arts.

M. Tilley en étudie les manifestations dans les lettres (2e partie de son ouvrage) et dans les arts (3e partie).

A la fin du XIVe siècle, l'étude des classiques latins, que l'enseignement scolastique avait négligée, reçoit une impulsion définitive des efforts et des encouragements de Robert Gaguin et de la diffusion des textes anciens édités par Josse Bade Ascensius. La philosophie d'Aristote défigurée par les Scotistes et les Ockamistes est en partie rétablie dans son véritable esprit par Jacques Lefèvre d'Étaples. Les études grecques sont instaurées par Aléandro, Érasme, Budé. Presque toutes les universités des provinces comptent quelques humanistes de valeur. La poésie s'attarde dans les allégories, les abstractions et les jeux de versification des grands rhétoriqueurs : l'un de ceux-ci pourtant montre dans son tempérament et dans ses goûts l'esprit de la Renaissance, c'est Jean Lemaire de Belges, qui a été pour l'école de Marot et celle de Ronsard ce que sera plus tard Chateaubriand pour les romantiques, un précurseur et un initiateur.

L'originalité de l'ouvrage de M. Tilley est d'étudier le développement de la Renaissance parallèlement chez les humanistes et chez les artistes. Le tiers de son livre (p. 373-588) est un tableau de l'architecture, de la sculpture et de la peinture depuis la mort de Louis XI jusqu'à l'avènement de François Ier. La documentation de cette troisième partie est tirée non seulement des grands répertoires et des traités de l'histoire de l'art de

Digitized by Google

Palustre, Geymuller, Vitry, etc., mais de monographies et articles épars dans de nombreuses revues françaises ou dans des magazines anglais peu connus en France.

Dans un dernier chapitre, M. Tilley dégage les principales conclusions de son travail. Il marque d'abord l'originalité de la pré-Renaissance française comparée à la Renaissance italienne. Le caractère « septentrional » empreint sur les premières œuvres de nos humanistes l'a particulièrement frappé : Robert Gaguin, Josse Bade, Clichtove sont Flamands ; Jacques Lefèvre et Charles de Bovelles sont Picards; Budé est Parisien. Ce sont gens de conduite sérieuse, bons chrétiens et bons citoyens. La dignité de leur existence contraste avec la frivolité ou le dévergondage de beaucoup d'humanistes italiens du temps, aventuriers parfois vulgaires. Cette première génération de la Renaissance est religieuse, théologienne, morale. Elle rêve d'une conciliation du christianisme et du paganisme.

L'Italie, centre des études humanistes, attire ses regards : Gaguin et Budé ont voyagé dans la Péninsule comme membres de missions diplomatiques, Lefèvre d'Étaples y a fait deux séjours, Germain de Brie y a résidé dix ans, Jean de Pins six ans. Mais le progrès de l'humanisme en France ne dépend pas uniquement de l'influence italienne ; un Budé, par exemple, a acquis une incontestable primauté dans les études grecques sans être redevable à l'Italie d'autre aide que celle des livres.

Lyon, plus que Paris peut-être, a subi l'influence italienne. Jean Lemaire de Belges, qui vécut en étroites relations avec les cercles artistiques de Lyon, manifeste dans son œuvre un goût pour la pensée païenne et une émancipation de la discipline chrétienne qui rappellent l'esprit de la Renaissance florentine.

Quant aux beaux-arts, c'est en Touraine qu'ils révèlent en premier lieu quelques-uns des caractères qui seront ceux de la Renaissance et, là encore, l'influence italienne est incontestable. Elle ne fut pas d'ailleurs entièrement favorable à notre art indigène : dans la sculpture notamment, sous l'influence des sculpteurs italiens établis en France, qui étaient surtout des décorateurs, le maniérisme, l'affectation d'un académisme conventionnel s'introduisirent chez nous. Mais la première étape de l'initiation technique une fois franchie, la France allait marquer au coin de son propre génie toutes les productions artistiques et intellectuelles de sa Renaissance.

Cette question de l'influence de l'Italie sur notre Renaissance

Digitized by Google

est une des plus délicates de celles qui s'imposaient à l'examen de M. Tilley. Il est actuellement difficile de déterminer exactement quel rôle ont joué dans la transformation de l'architecture et de la décoration sculpturale les artistes italiens mandés en France sous Charles VIII et Louis XII. Les œuvres auxquelles ils travaillèrent ont pour la plupart disparu. A Lyon, par exemple, où les banquiers italiens formaient une colonie nombreuse et opulente dès le début du siècle, il ne reste aucun vestige d'œuvre italienne du temps de Louis XII. D'autre part, les documents d'archives sont souvent peu explicites. Enfin, le jugement des critiques a parfois été faussé par la fierté nationale.

Très averti de ces difficultés, M. Tilley a abordé ces questions avec une circonspection et une loyauté qui donnent une autorité considérable à ses jugements. C'est de faits sévèrement contrôlés, de dates rigoureusement établies, de textes diligemment colligés qu'il tire des conclusions parfois modestes, toujours précises et solides.

Il est superflu de remarquer qu'une enquête si vaste et si minutieuse sur les premières manifestations de notre Renaissance implique non seulement un goût particulier pour les œuvres de cette époque, mais encore un commerce assidu avec la France d'autrefois. La sympathie intime de M. Tilley pour notre pays se révèle à maints indices : par exemple, au soin pieux avec lequel, au cours de son étude, il mentionne la mort au champ d'honneur de tels de nos jeunes érudits à qui il emprunte quelque document. Elle lui a inspiré dans sa préface un acte de foi dans les destinées de la France, déclaration sobre et simple, dans le goût britannique, qui répugne à l'ostentation des sentiments, mais profondément touchante. Ce livre, fruit de longues années de recherches, était achevé en mai 1914. En raison des événements, il ne put être remis à l'impression qu'en décembre 1917. Sombres jours! dont la victoire a déjà effacé le souvenir : l'Allemagne, victorieuse en Italie, victorieuse en Russie, imposait la paix de Brest-Litowsk et, du front oriental, elle ramenait en France divisions sur divisions en vue de l'offensive du printemps; ses sous-marins redoublaient d'activité... De quoi demain serait-il fait? — M. Tilley, ayant alors à écrire une préface à son livre sur *L'aube de la Renaissance française*, affirmait sa foi indéfectible dans une prochaine renaissance de notre pays, plus glorieuse que la première, et il dédiait son œuvre : *To France*.

Jean PLATTARD.

Digitized by Google

Le testament Françoys Villon de Paris; orné de figures du temps. Paris, éditions de la Sirène, 1918. In-8°, 139 pages.

La vie treshorrificque du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composée par Alcofribas, abstracteur de quinte essence...; orné de figures du temps. Paris, même librairie, 1919. In-8°, 294 pages.

Ces deux volumes seront appréciés des Français qu'afflige l'inquiétante médiocrité de certains « produits de substitution » de notre librairie contemporaine, c'est-à-dire de tous les amis des livres. Ils attestent que les malheurs du temps n'interdisent pas de choisir judicieusement le format et le caractère d'un livre, ni d'en soigner la composition, l'encre, le tirage, etc., bref tout ce qui donne de l'élégance à une publication.

L'attention apportée à ces qualités extérieures n'est pas incompatible d'ailleurs avec le souci d'offrir au lecteur un texte rigoureusement authentique. Le « rat de bibliothèque », à qui nous devons le *Villon* et le *Gargantua* édités par la Sirène, n'a rien négligé pour procurer un texte capable de satisfaire les philologues les plus exigeants. Pour le *Testament*, il a suivi la deuxième édition de Villon publiée dans la *Collection des classiques français du moyen âge*, par Auguste Longnon et Lucien Foulet, en adoptant toutefois certaines lectures proposées par M. Pierre Champion dans son livre sur *François Villon et son œuvre*. Quant au texte de son *Gargantua*, c'est la transcription de celui qu'a établi pour notre édition critique notre confrère Jacques Boulenger[1].

Aucune annotation n'accompagne le texte de ces deux ouvrages. Ils comportent pourtant un commentaire : ce sont de nombreuses illustrations tirées de livres du temps, qui nous donnent une restitution authentique des visages, des attitudes, des modes, des usages, bref de la vie française au XVe et au XVIe siècle. L'imagerie du *Testament* se compose uniquement de reproductions de gravures sur bois légèrement postérieures à Villon. Leur aspect fruste, leur trait net et gros s'accordent généralement assez bien avec le ton du poème. Les illustra-

1. Page 295, lire *1542* au lieu de *1562* pour la date de l'édition de François Juste.

Digitized by Google

tions du *Gargantua* ont le plus souvent le caractère rude et familier des scènes populaires du roman. Dans les lettrines enjolivées, dans les encadrements et dans les rinceaux revivent les grâces de la Renaissance. Le faste de l'architecture et des costumes de Thélème est rendu par des gravures empruntées à ce *Songe de Polyphile* dans lequel on a pu voir une des sources de cet épisode.

Enfin, à ces nombreuses gravures s'ajoutent, hors texte, deux reproductions d'enluminures d'un missel du XVIe siècle, conservé à la bibliothèque de Lyon. L'une nous fait assister au pétrissage et à la cuisson du pain, ou peut-être de la fouace. L'autre nous représente, assis sur escabelles autour d'une table bien garnie, quelques convives qui n'ont rien retenu des préceptes de civilité puérile et honnête du fameux *De moribus in mensa servandis :* l'un d'eux lèche le couvercle d'un plat, l'autre mange à même son écuelle... Ainsi se tenait à table notre bon frère Jean lorsqu'il fut festoyé par Gargantua.

Aux familiers de Rabelais, l'édition du *Testament* elle-même réserve la surprise d'une ballade inspirée par une phrase du *Pantagruel*. Villon, au premier vers de sa Ballade des seigneurs du temps jadis, se demandait ce qu'était devenu le pape Calixte III :

> Qui plus, où est le tiers Calixte
> Dernier décédé de ce nom
> Qui quatre ans tint le papaliste ?

Sur ce seigneur du temps jadis, Épistemon a rapporté de son séjour aux Enfers (*Pantagruel*, ch. XXX) un renseignement qui a fourni au « rat de bibliothèque », éditeur du *Testament*, le refrain d'une ballade. Dans l'Enfer, où les grands sont devenus gens de petits métiers : « Calixte est barbier de maujoinct ! »

J. PLATTARD.

K.-J. RIEMENS. *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVIe au XIXe siècle*. Leyde, Sigthoff, 1919. In-8°, 295 pages.

L'étude de M. Riemens, docteur de l'Université de Paris, entreprise sous la direction de notre confrère M. Gustave Cohen, apporte sur l'enseignement du français en Hollande au XVIe siècle d'intéressants renseignements.

Digitized by Google

Dès les premières années du siècle, les bourgmestres d'Amsterdam encouragent l'enseignement du français dans cette ville. Notre langue était jugée utile pour les carrières commerciales. Vers 1560, Leyde, Rotterdam, Delft, Middelbourg avaient quelques maîtres de français venus des provinces de Flandre et de Brabant. Ils affluèrent lorsque les persécutions du duc d'Albe provoquèrent l'exil de nombreux protestants. Avec eux arrivèrent des livres français.

Notre littérature du XVIe siècle est représentée dans les Pays-Bas en première ligne par les romans : les *Quatre fils Aymon*, *Flore et Blanchefleur*, *Pierre de Provence*, les *Amadis*, puis par des livres moralisateurs : le *Miroir de jeunesse* et les *Quatrains* de Pibrac, enfin par des ouvrages d'enseignement, fables, modèles épistolaires, etc.

Le théâtre scolaire était un des modes préférés de cet enseignement. Des auteurs cultivaient spécialement ce genre, tel Pierre Heyns qui composa le *Miroir des mesnagères*, le *Miroir des filles à marier*, le *Miroir des veuves*. La Haye vit représenter un spectable d'une tout autre valeur, la tragédie d'*Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze.

Au siècle suivant, l'enseignement du français passa des maîtres originaires de Belgique à des maîtres nés en France ou en Hollande. Il garda l'empreinte protestante. On sait que le XVIIIe siècle vit naître et se développer en Hollande un mouvement d'exportation de livres français très considérable : il avait été préparé par cette diffusion de notre langue dont M. Riemens nous a retracé très diligemment l'histoire.

Jean PLATTARD.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Gustave Schlumberger fait hommage à l'Académie, de la part de notre confrère le comte Guy de Pourtalès, d'une étude très complète sur *Odet de la Noue*, fils du fameux Bras-de-Fer, soldat lui-même et poète huguenot de la fin du XVIe siècle. (*Le Temps*, 26 octobre.)

Le même numéro reproduit *Maître Aliboron*, de notre confrère M. A. Thomas.

— A signaler dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1er trimestre 1918, une intéressante communication sur l'hôtel du connétable de Montmorency, rue Sainte-Avoye ou du Temple, et sur les collections d'objets d'art qui s'y trouvaient réunis en 1556 et en 1568.

Une découverte bibliographique. — A la date du 5 novembre 1919, M. P. Laumonier nous a écrit qu'il avait découvert la première édition du *Recueil des Nouvelles Poësies* de Ronsard, dont on ne connaissait jusqu'ici que la seconde édition (1564). C'est à Bordeaux, dans la bibliothèque de M. de Bordes de Fortage, que se trouvait cet exemplaire unique, acquis à la vente Bancel en 1888.

M. Laumonier a pu l'examiner à loisir et le comparer à l'exemplaire, également unique, de la seconde édition qui est à la bibliothèque de l'Institut. Il réserve ses preuves pour un article que nous publierons prochainement; mais il a tenu à nous prévenir dès maintenant, le précieux livre devant être vendu à l'hôtel Drouot le 5 décembre 1919.

Les deux points essentiels de sa découverte sont les suivants. D'abord, dans cette édition princeps, le premier livre du *Recueil des Nouvelles Poësies* a été constitué en hâte à la fin de 1563 avec une plaquette publiée peu auparavant, qui comprenait : les hymnes du *Printemps*, de l'*Esté*, de l'*Autonne* et de l'*Hyver*, plus l'églogue *Paissez douces brebis...*, l'élégie *Celuy devoit mourir...*, les poèmes de l'*Adonis* et de l'*Orphée*, la chanson

Digitized by Google

Douce maistresse touche; et c'est une erreur d'imprimerie qui a fait croire que ces pièces faisaient partie du deuxième livre dans la seconde édition; en réalité, elles formaient le premier livre en 1564 aussi bien qu'en 1563, à la suite du sonnet dédicatoire à Ysabeau de Limeuil *Quand on ne peut...* — En outre, l'édition princeps contient deux sonnets qui ont disparu de la seconde édition pour reparaître dans l'édition collective de 1567 : *Las, je ne veux ny ne me puis desfaire*, et *Certes mon œil fut trop aventureux;* ils figurent au deuxième livre, entre la chanson *Quand ce beau printemps je voy* et la complainte à la reine mère *Royne qui de vertu passes Artemisie.*

Autant de rectifications que M. Laumonier prie les ronsardisants d'apporter à son *Tableau chronologique* et à son édition récente des *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, publiée chez Lemerre (1914-1919, 8 vol. in-8o).

Un poète anglais du XVIe siècle lecteur de Rabelais. — Un libraire de Londres offrait récemment un exemplaire de la traduction latine de l'*Hecube* et de l'*Iphigénie* à Aulis d'Euripide, due à Érasme et imprimée « Venitiis in ædibus Aldi, mense Decembri 1507 ».

Cet exemplaire appartint au poète anglais Gabriel Hervey (1545?-1630), qui l'a rempli de notes. Le facsimile joint au catalogue en reproduit deux pages, dans lesquelles j'ai eu l'agréable surprise de lire une allusion à Rabelais. Voici le passage tel que j'ai réussi à le déchiffrer :

« Placent etiam Comœdiæ, quæ non sunt Comœdiæ; et Tragœdiæ, quæ non sunt Tragœdiæ : ut utriusque generis multa egregia apud Homerum, et Virgilium in Heroicis; Frontinum, et Polyænum in Stratagematis; Stephanum in Apologia Herodoti; Rabelæsium in Heroicis Gargantuæ; Sidneium in nouissima Arcadia; Domenichum in Facetiis. »

Sur Harvey, on lira de curieux détails aux chapitres x et xi du tome III de *The Cambridge history of English literature.*

Notre confrère Jusserand (je supprime le M., *honoris causa*) m'en voudrait de ne pas rappeler qu'un autre poète anglais, contemporain de Harvey, mais dont l'œuvre ne parut qu'en 1627, Michael Drayton, a, lui aussi, fait allusion à Rabelais dans *Nymphidia.* « The Court of Fairy » débute ainsi :

Old Chaucer doth of Topas tell,
Mad Rab'lais of Pantagruel,

Digitized by Google

A later third of Dowsabel,
With such poor trifles playing.

(F. Sidgwick, *The sources and analogues*, of « A Midsummer night's dream », p. 158). Hugues VAGANAY.

LA RÉPUBLIQUE AVENTURINE. — Je ne crois pas que l'on ait relevé dans les écrits modernes inspirés de Rabelais une courte nouvelle de Remy de Gourmont, dont j'ignore la date de composition, mais qui figure dans ses *Promenades littéraires*, 3e série, 1916. A l'extrême ouest de la République Argentine, au pied des Andes, les descendants d'une poignée d'aventuriers du temps de Henri IV vivent dans une sorte d'état d'Utopie, ne reconnaissant pour toute loi que le « livre ». La Bible? Le Coran? Les Évangiles? Pas du tout. Un des aventuriers ou aventurins du début avait dans sa poche un *Pantagruel*. Comme la communauté n'avait pas d'autre livre, on en fit les tables de la loi, avec pour première maxime de morale « Fay ce que vouldras ».

Parodie piquante et irrévérencieuse des dogmes chrétiens. Naissance de Pantagruel par l'oreille de sa mère; il enseigne la sagesse éternelle, infinie et incréée; il s'embarque avec un de ses disciples, Panurge, pour un voyage mystérieux, en annonçant qu'il va retrouver son père, Gargantua, etc. Remy de Gourmont était nourri de Rabelais; on s'en aperçoit dans ses écrits. Mais pourquoi fait-il de l'amiante le *pantagruelion?*

H. C.

RECTIFICATION. — M. Lachèvre, l'auteur de la *Bibliographie des recueils collectifs de poésies libres et satiriques*, nous signale que les onze sonnets (huit de Ronsard, trois de Jodelle), auxquels M. Vaganay fait allusion dans sa note sur *Ronsard et le Parnasse satyrique* (*Revue du XVIe siècle*, 1919, t. I, p. 114), sont bien indiqués par lui comme figurant dans le *Parnasse satirique* de 1622, la *Quintessence satirique* n'étant autre que la seconde partie dudit *Parnasse* de 1622.

Quant aux trois sonnets « des plus folâtres » visés par M. Vaganay, M. Lachèvre les a attribués à Jodelle d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES. — La Société s'est assemblée le 27 janvier 1920, à cinq heures, à l'École pratique des Hautes-Études, sous la présidence de M. Abel Lefranc.

Digitized by Google

Assistaient à la séance : MM. Alphandery, Baffier, Bruzon, Buffard, Chamard, H. Clouzot, Éd. Champion, d'Espézel, Du Bos, Dugas, Hauser, L. Laroze, Lenseigne, Henry Martin, Plattard, Porcher, Sainéan, Schöne, Tausserat-Radel, Urbano.

Cette réunion, — la première qui ait pu avoir lieu depuis 1913! — a été remarquable par la confiance que les sociétaires ont manifestée dans la vitalité de leur œuvre entreprise et poursuivie sans relâche depuis dix-sept ans! Quelque nombreuses qu'aient été les pertes de la Société pendant la guerre, quelque durs que soient les temps présents pour les productions du travail intellectuel, la Société est décidée à vivre. Elle affirmera son existence et par la propagande que s'engagent à faire ses membres actuels et par la publication des travaux qu'elle aura suscités ou encouragés.

M. Abel Lefranc, après un hommage à nos morts de la guerre, retrace en quelques mots la vie de la Société depuis cinq ans. Par les efforts de M. H. Clouzot, son existence financière a été assurée. M. Romier, en l'absence de M. Plattard, mobilisé, a assumé les fonctions de secrétaire de la *Revue du XVIe siècle*, dont la publication n'a pas été suspendue pendant la guerre. M. Éd. Champion, mobilisé, n'a pas laissé de nous seconder avec son dévoûment ordinaire. A tous, le Président adresse, au nom de la Société, ses sincères remercîments.

M. Éd. Champion, trésorier, fait ensuite l'exposé de la situation financière. Elle n'est pas brillante : le nombre des sociétaires est ramené, au lendemain de la guerre, au chiffre initial de l'année 1903! Il est donc nécessaire que chacun des membres actuels s'efforce de recruter de nouveaux adhérents. M. Hauser et M. Plattard indiquent dans quels milieux nouveaux cette propagande aurait des chances de réussir. Entre autres pays qui nous sont ouverts, la Tchéco-Slovaquie et l'Alsace s'offrent au rayonnement de l'activité intellectuelle de la France.

M. Plattard rend compte de l'état des publications entreprises par la Société. Le second numéro de l'année 1919 de la *Revue du XVIe siècle* paraîtra fin février.

Le premier numéro de 1920 sera publié en mars. Il contiendra un *Tableau chronologique des publications de Marot*, par M. Villey, une étude de M. Sainéan sur la médecine dans l'œuvre de Rabelais, etc.

Digitized by Google

La table de la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1903-1912, due à MM. Ét. Clouzot et André Martin, paraîtra dans quelques mois.

Une table de la *Revue du XVIe siècle*, 1913-1919, est en préparation : elle sera particulièrement utile aux mobilisés qui n'ont pu suivre avec attention les articles publiés dans cette *Revue* pendant la guerre.

Il sera publié prochainement, sous les auspices de la Société, à la librairie Champion, un recueil des récits de M. Baffier : *Nos géants d'auterfois*, illustrés par l'auteur.

Enfin, le troisième volume de l'édition critique des *Œuvres de Rabelais*, *Pantagruel*, est composé; l'impression en a été retardée faute du papier spécial adopté pour cette publication, mais elle sera menée à bien avant quelques mois.

M. Abel Lefranc donne lecture d'une étude de M. Charlier, que nos lecteurs trouveront dans le prochain numéro de la *Revue*, sur l'identification de l'Astrée de Ronsard.

M. H. Clouzot résume un article qu'il prépare sur le potier de Saint-Porchaire, dont quelques œuvres figurent à l'inventaire des collections d'Anne de Montmorency. Il établit les rapports de ces poteries émaillées avec les créations de Bernard Palissy. M. Baffier présente quelques observations sur l'art de Bernard Palissy, et une discussion s'engage sur les tendances de l'art cosmopolite opposé à l'art régionaliste. L'étude de M. Clouzot, que nous analyserons prochainement, paraît à M. Baffier aussi intéressante pour les artistes que pour les archéologues.

La séance est levée à six heures et demie.

Une nouvelle édition de Gargantua. — L'éditeur d'art Léon Pichon prépare une édition illustrée de *Gargantua* (en souscription, pour paraître au cours de l'hiver 1920-1921).

Le volume sera in-quarto carré, orné de soixante grandes compositions, de lettrines et de culs-de-lampe dessinés et gravés sur bois par Hermann-Paul.

Le texte choisi est celui de l'édition de Lyon, François Juste, 1542, réimprimé d'après l'édition critique publiée sous la direction de M. Abel Lefranc, à la librairie Champion.

Cette édition ne comporte pas d'autre commentaire que les illustrations d'Hermann-Paul. J. P.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

— La perte de M. Émile Picot, décédé le 24 septembre 1918 au Mesnil (Eure), à l'âge de soixante-quatorze ans, est un deuil général pour l'érudition française. Membre du Conseil de notre Société depuis sa fondation, il avait exercé les fonctions de vice-président et avait toujours témoigné à nos études, à notre *Revue* et à notre groupe un grand attachement. On sait combien son labeur scientifique, poursuivi durant quarante-cinq années, a été considérable et varié. Le XVIe siècle a toujours tenu dans ses travaux et ses préoccupations une place de premier rang. Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liste des publications qu'il a consacrées, depuis 1879, au domaine qui nous est cher. On en trouvera le relevé, présenté avec toute la précision bibliographique désirable, dans le *Bulletin du Bibliophile* du 15 novembre-15 décembre 1918, par M. Henri Cordier. Rappelons seulement, par quelques indications sommaires, le *Nouveau recueil de farces françaises des XVe et XVIe siècles* (1880), le *Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français* (1886-1888), les *Moralités polémiques* (1887), le *Mystère de saint Adrien* (1895), plusieurs farces et moralités inédites ou inconnues, les *Chants historiques français du XVIe siècle* (1903), *Pierre Gringore et les comédiens italiens* (1878), les *Français à l'Université de Ferrare au XVe et au XVIe siècle* (1902), les *Français qui ont écrit en italien au XVIe siècle* (1902), les *Italiens en France au XVIe siècle* (1902), les *Français italianisants au XVIe siècle* (1906-1907), etc. Chacun connaît ses grands travaux bibliographiques qui se sont imposés à l'estime et à la pratique universelles. Nous tenons à rappeler la collaboration de notre éminent ami à la *Revue des Études rabelaisiennes : Rabelais à l'entrevue d'Aiguesmortes* (1905) et *Rabelais en août 1540* (1906). Son activité était inlassable, comme son obligeance toujours prête à l'égard des travailleurs. Jamais savant n'a plus libéralement communiqué les trésors de ses notes aussi bien que ceux de son immense expérience. « Tous ceux qui vous aiment, — lui écrivions-nous en septembre 1918, au lendemain d'une grande épreuve, — et ils sont nombreux par le monde, souffrent de votre affliction comme d'un chagrin personnel. Vous avez fait tant de bien, rendu tant de services, accompli un labeur si utile et si désintéressé que

Digitized by Google

la gratitude collective s'est changée peu à peu en une tendresse véritable à votre égard. Vous avez déjà reconnu l'existence de cette dernière dans des circonstances récentes. Combien aujourd'hui vous devez la sentir encore plus proche et plus vibrante!... » Aucun nom de savant ne saurait demeurer plus cher ni plus présent à notre souvenir que le sien. Les services rendus à l'histoire littéraire du XVIe siècle par l'impeccable bibliographe et le grand érudit qu'était Émile Picot ne seront jamais oubliés.

— M. Albert Fabre, docteur en droit, président de chambre à la Cour d'appel de Paris, est mort en juillet 1918. Il était conseiller général du canton de Lassigny (Oise), où il subit à la fin de 1914 les tristesses de l'invasion et du bombardement. Rapatrié en janvier 1916, il ressentit douloureusement les épreuves de son pays picard, dont la guerre et l'ennemi avaient complètement ravagé les florissants villages. Sincère ami de nos études, il avait pris part, avec Mme Fabre, à notre excursion en Chinonais. Son aménité et son dévouement étaient connus de tous ceux qui l'ont approché.

— Notre cher confrère Louis Loviot, membre du Conseil de la Société, est mort à Paris en novembre 1919, à l'âge de trente-quatre ans. C'était un érudit de valeur, de qui on pouvait attendre beaucoup et qui apparaissait à nombre d'entre nous comme le continuateur naturel du labeur bibliographique d'Émile Picot. Ses publications sur *Alice Ozy*, sur un récit de voyage inédit de Verlaine, sur la *Gazette de 1609* avaient attiré de bonne heure sur lui l'attention des lettrés. Son volume récent : *Auteurs et livres anciens* (*XVIe et XVIIe siècles*), paru en 1917 à la librairie Fontemoing, et aujourd'hui si recherché, avait consacré la rare et piquante ingéniosité de son esprit critique. Ce recueil réunissait une série d'articles publiés dans la *Revue des livres anciens*, dont Louis Loviot était l'un des directeurs. Amateur délicat, muni d'une science déjà étendue, notre ami avait formé une collection de livres qui continuait les meilleures traditions de la bibliophilie française. Il avait écrit, en outre, un roman : *L'Amour à la française*. Ancien membre de la conférence d'histoire littéraire de l'École pratique des Hautes-Études, il avait préparé pour celle-ci un travail sur les *Lectures de nos pères*, qui mériterait de voir le jour. Notre Société lui doit le compte-rendu charmant de son excursion *Au pays de Rabelais*, à laquelle il avait pris part en 1907.

Digitized by Google

— On a lu dans notre précédent fascicule et dans celui-ci une notice pleine de charme et de nouveauté sur le poète Jacques Tahureau. L'auteur de ce remarquable travail, M. Alexandre Besch, agrégé de l'Université, professeur de lettres au lycée de Bar-le-Duc, détaché au lycée de Caen, est mort à Berck-Plage (Pas-de-Calais), le 15 mars 1919, à l'âge de trente-cinq ans. Ancien élève de l'École normale supérieure, où il était entré le premier de sa promotion (1903), M. Besch donna de bonne heure les plus belles espérances. Une maladie, qui l'immobilisa sur un lit pendant plusieurs années, au sortir de l'École, et qu'il supporta avec une égalité d'humeur vraiment admirable, interrompit pour quelque temps son activité scientifique. Dès qu'il put revenir à la vie normale, il se remit avec une ardeur nouvelle aux tâches commencées. Il acheva alors les pages que nous venons de publier et qu'il avait d'abord rédigées pour la conférence d'histoire littéraire de la Renaissance (École pratique des Hautes-Études), dont il fut l'élève durant trois ans. C'était une nature fine et attachante, une intelligence rapide et compréhensive. Tous ses travaux portent l'empreinte d'un goût très sûr, comme aussi d'une culture singulièrement étendue. Avec cela, de belles qualités de cœur et une élévation de sentiments peu commune. Alexandre Besch a collaboré à la *Revue universitaire* (*L'Enseignement de l'histoire littéraire dans les classes de seconde et de première*, décembre 1915; *Le Lycée et l'École primaire*, mai 1918), à la *Revue philosophique* (*L'esthétique du roman. L'imagination et l'intuition chez Gustave Flaubert*, juin 1916). Il a donné aussi au *Cri de Paris* : « Comment Panurge remonstroit à frère Jean ne falloir rien affirmer sans preuve. » Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étude si neuve que la *Revue du XVIe siècle* a publiée sous sa signature, en 1915 : *Les adaptations en prose des chansons de geste au XVe et au XVIe siècle*. Que sa famille, qu'il aimait, nous le savons, d'une tendresse touchante, veuille bien trouver ici l'expression de nos regrets les plus sincères !

— Le docteur Félix Brémond, membre du Conseil de notre Société depuis sa formation, est mort au Lavandou (Var) dans les premiers jours d'août 1919. On connaît son intéressante publication, *Rabelais médecin* (1879 et années suivantes), qui l'avait classé de bonne heure parmi les rabelaisants et qui a rendu des services appréciables à nos études. Il était membre

Digitized by Google

fondateur de l'Association des journalistes républicains et de la Société des gens de lettres, président honoraire du Syndicat de la presse scientifique, ancien sous-préfet de Blaye en 1870-1871, etc.

— M. Arthur Heulhard, mort à Troyes dans les premiers jours de janvier dernier, faisait partie de notre groupe depuis sa fondation. Membre du Conseil et ancien vice-président de notre Société, ce fin lettré était par excellence, depuis bien des années, un rabelaisant convaincu et fervent. Chacun connaît son bel ouvrage, devenu classique : *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz* (Paris, librairie de l'Art, in-4°, s. d.). En dehors de cette œuvre, d'une érudition si neuve et si aimable, il avait donné plusieurs autres contributions à nos études : *Rabelais et son maître* (Paris, Lemerre, in-8°, 1884); *Rabelais chirurgien*. Applications du Glossocome dans les fractures du fémur et du Syringotome dans le traitement des plaies pénétrantes de l'abdomen, avec 4 fig. (Paris, Lemerre, in-12, 1885); *Rabelais légiste*. Testament de Cuspidius et contrat de vente de Culita, trad. et publ. d'après l'éd. de Rabelais, avec 2 fac-similés (Paris, Dupret, in-18, 1887); *Une lettre fameuse : Rabelais à Érasme* (Paris, libr. de l'Art, in-4°, 1902). Arthur Heulhard avait encore abordé l'histoire du XVIe siècle en composant son *Villegagnon, roi d'Amérique* (Paris, in-4°, 1897), panégyrique résolu du célèbre fondateur de la colonie française du Brésil, contre Léry et les historiens protestants.

Notre confrère avait fait au *Figaro*, en même temps que Chincholle, du grand reportage. Il avait aussi, un moment, dirigé les services de publicité de ce journal. Durant ces dernières années, il avait entrepris un ouvrage considérable sur les origines du christianisme, qu'il éditait lui-même et dont, croyons-nous, onze volumes ont paru. On gardera dans notre Société un vif souvenir de cet érudit passionné, de ce chercheur indépendant, dont l'esprit alerte continuait avec humour la lignée de Maître François.

— M. Paul Adam, depuis plusieurs années, était des nôtres. C'est dire que sa mort, si profondément ressentie par tous les lettrés français, trouve un douloureux retentissement dans notre Société. Il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance très particulière des œuvres de l'auteur de *La Force* et de *La Ruse* pour deviner qu'il a été un admirateur et un fervent de Rabelais. Son style imagé aussi bien que sa manière, si vigou-

Digitized by Google

reuse, de concevoir les choses devaient certainement quelque chose au créateur de Gargantua et de Pantagruel. Nous adressons à sa famille l'expression de nos sentiments de sympathie.

— Au moment de mettre sous presse cette chronique, nous apprenons avec un grand regret la mort survenue à Pau, le 28 novembre dernier, de notre confrère M. William Françis Smith, fellow of St John's College, à Cambridge, auteur d'une traduction bien connue des œuvres de Rabelais, en langue anglaise, accompagnée d'un commentaire et de notes fort utiles. Très familier avec la littérature antique, ce rabelaisant fervent nous avait toujours témoigné le dévouement le plus marqué. Il avait collaboré souvent à notre *Revue*. Tout récemment, il avait publié encore un volume : *Rabelais in his Writings* (1918), que nous avons signalé et qui renferme nombre de données et de suggestions intéressantes. Nous espérons qu'un de nos amis anglais voudra bien esquisser pour nos lecteurs le portrait de cette figure originale et sympathique.

— Nous avons aussi perdu M. W. Osler, Regius Professor of Medecine, à Oxford, l'un de nos plus anciens membres, dont la réputation était considérable, homme d'une grande valeur comme médecin et comme savant, en réalité un véritable Rabelais moderne. Il était très versé dans la connaissance de notre auteur.

— On nous apprend encore la perte de Mlle Jeanne Taupenot de Chomel, décédée à Paris le 3 janvier 1920, qui appartenait depuis l'origine à notre Société et qui lui avait témoigné son sincère attachement en assistant assidûment à nos séances.

Abel Lefranc.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Un moraliste satirique et nationaliste au XVIe siècle : Jacques Tahureau (1527-1555), par E. BESCH . . . 1, 157

Les romans de chevalerie en prose, par A. TILLEY. . 45

Une prétendue conspiration en 1577 : l'affaire du baron de Vitteaux, par Léo MOUTON 64

La vie chère au XVIe siècle, par Jean PLATTARD . . . 79

L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais (*5e article*), par L. SAINÉAN 84

A propos de Ronsard, par Hugues VAGANAY 114

Cornarien, par P. DORVEAUX 117

Notes pour le commentaire de Rabelais, par Jacques BOULENGER, Jean PLATTARD 119, 292

Étude critique sur les rédactions de « Pantagruel », par Jacques BOULENGER 201

Remarques et objections sur quelques points de la vie de Rabelais, par Henri CLOUZOT 276

A propos de maître Pihourt et de ses hétéroclites, par Jean PLATTARD 285

Le Christ de Germain Pilon à l'église Saint-Paul, par Henri CLOUZOT 290

COMPTES-RENDUS.

J.-Roger CHARBONNEL. La pensée italienne au XVIe siècle et le courant libertin (H. BUSSON) 122

R. CHAUVIRÉ. Jean Bodin, auteur de la « République » (V.-L. BOURRILLY) 127

ID. Colloque de Jean Bodin. Des secrets cachez des choses sublimes entre sept sçavans qui sont de différents sentiments (ID.). 127

Léontine ZANTA. La renaissance du stoïcisme au XVIe siècle (Jean PLATTARD) 131

Digitized by Google

Pages

Léontine ZANTA. La traduction française du Manuel d'Épictète d'André de Rivaudeau au XVIe siècle (Jean PLATTARD) 131

Arthur TILLEY. The Dawn of the french Renaissance (ID.) 294

Le testament de Françoys Villon de Paris; orné de figures du temps (ID.) 298

La vie treshorrificque du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par Alcofribas, abstracteur de quinte essence...; orné de figures du temps (ID.). 298

K.-J. RIEMENS. Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVIe au XIXe siècle (ID.). 299

CHRONIQUES.

Bulletin d'histoire littéraire 134

Chronique 301

Chronique rabelaisienne 149

TABLE DES MATIÈRES 311

Le gérant : Jean PLATTARD.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

PUBLICATIONS
DE
LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES.

REVUE DU SEIZIÈME SIÈCLE :

Abonnement . . . . . 15 fr.
Prix du fascicule de l'année en cours . . . . . 5 fr.

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIENNES :

Prix des années écoulées (sauf *épuisés*) . . . . . 25 fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION — PARIS

LA
SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS
FONDÉE EN 1875

Est maintenant en dépôt à notre Librairie

Volumes dont il reste quelques exemplaires cartonnés, percaline rouge :

LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DE LA LANGUE FRANÇAISE, **36** fr. — BRUN DE LA MONTAGNE, **6** fr. — MIRACLES DE NOTRE-DAME, 7 vol., **102** fr. — DÉBAT DES HÉRAUTS, **12** fr. — ŒUVRES D'EUSTACHE DESCHAMPS, 11 vol., **158** fr. — VOYAGE DE JÉRUSALEM, **12** fr. — CHRONIQUE DU MONT-SAINT-MICHEL, 2 vol., **28** fr. **80**. — ÉLIE DE SAINT-GILLES, **9** fr. **60**. — DAUREL ET BETON, **9** fr. **60**. — VIE DE SAINT GILLES, **12** fr. — AMANT RENDU CORDELIER, **12** fr. — DIT DE LA PANTHÈRE, **7** fr. **20**. — ŒUVRES DE PHILIPPE DE RÉMI, 2 vol., **30** fr. — LA MORT AYMERI, **12** fr. — FRAGMENTS VIE SAINT THOMAS, **12** fr. — ŒUVRES POÉTIQUES CHRISTINE PISAN, 3 vol., **36** fr. — MERLIN, 2 vol., **24** fr. — MYSTÈRE SAINT BERNARD, **9** fr. **60**. — QUATRE ÂGES DE L'HOMME, **8** fr. **40**. — CONTES MORALISÉS, **18** fr. — RONDEAUX XVe SIÈCLE, **9** fr. **60**. — ROMAN DE THÈBES, 2 vol., **36** fr. — CHANS. FRANÇAIS. SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, **48** fr. — L'ESCOUFLE, **18** fr. — GUILLAUME DE LA BARRE, **12** fr. — MELIADOR, 3 vol., **36** fr. — ŒUVRES DE GUILLAUME ALEXIS, 3 vol., **36** fr. — ART DE LA CHEVALERIE, **12** fr. — ABREJANCE, **12** fr. — CHIRURGIE DE MONDEVILLE, 2 vol., **24** fr. — LES NARBONNAIS, 2 vol., **24** fr. — ORSON DE BEAUVAIS, **12** fr. — APOCALYPSE, TEXTE ET ALBUM, **66** fr. — CHANSONS DE GACE BRULÉ, **12** fr. — ROMAN DE TRISTAN, 2 vol., **28** fr. **80**. — RECUEIL DE SOTTIES, 2 vol., **36** fr. — ROBERT LE DIABLE, **12** fr. — MAISTRE PATHELIN, **7** fr. **20**. — ROMAN DE TROIE, 6 vol., **108** fr. — VERS LA MORT, **7** fr. **20**. — CENT BALLADES, **12** fr. — MONIAGE GUILLAUME, 2 vol., **36** fr. — FLORENCE DE ROME, 2 vol., **28** fr. **80**. — POÈME DE LA FOLIE, TRISTAN, **6** fr. — GUILLAUME DE MACHAUT, 2 vol., **32** fr. **40**. — SIMUND DE FRÊNE, **12** fr. — JARDIN DE PLAISANCE, **48** fr. — CHANSONS ET DESCORTS, **6** fr. — ENTRÉE D'ESPAGNE, 2 vol., **36** fr. — LE LAI DE L'OMBRE, **7** fr. **20**. — ROMAN DE LA ROSE, t. I, **14** fr. **50**.

Cotisation annuelle, **25** fr. — (Droit d'entrée, **10** fr.)

Charles de Sainte-Marthe (1512-1555). *Étude sur les premières années de la Renaissance française*, par C. RUUTZ-REES, docteur en philosophie de l'Université de Columbia, New-York; traduit par Marcel BONNET, ancien élève de l'École des chartes; préface de Abel LEFRANC, professeur au Collège de France; gravure sur bois de Jacques Beltrand. 1 vol. in-8° raisin de XXIV-392 p. . . . . 12 fr.
Majoration 10 °/₀.

Les derniers exemplaires de

PLATTARD (J.), agrégé de l'Université, docteur ès lettres. **L'Œuvre de Rabelais** (*sources, invention et composition*). 1 vol. gr. in-8° . . 8 fr.
Couronné par l'Académie française.

Digitized by Google

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION — PARIS

VIENT DE PARAITRE :

J. MATHOREZ.

HISTOIRE DE LA FORMATION DE LA POPULATION FRANÇAISE :

LES ÉTRANGERS EN FRANCE
SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

5 volumes gr. in-8°, auxquels on souscrit, tirés à 550 exemplaires numérotés de 1 à 550.

Tome I : **Les Orientaux et les Extra-Européens**. *Grecs, Turcs, Maures, Polonais, Russes, Hongrois, Arméniens, Bohémiens, Indiens et Nègres*
1 vol. gr. in-8° de 400 pages . . . . . 30 fr.

Les volumes ne se vendent pas séparément

La souscription sera close prochainement et le volume porté à 35 fr.

BIBLIOTHÈQUE DU XVe SIÈCLE. — TOME XXII.

Édouard DE KERDANIEL.

UN RHÉTORIQUEUR : ANDRÉ DE LA VIGNE

1 vol. in-8° de 142 pages . . . . . 7 fr. 50
Collection complète avec tous les volumes épuisés . . . . . 500 fr.

MONTAIGNE : LES ESSAIS

Publiés, d'après l'exemplaire de Bordeaux, édition municipale,

PAR **F. STROWSKI.**

Tiré à 1,100 exemplaires numérotés

Tome III, par F. STROWSKI et F. GÉBELIN.

In-4°, sur papier à bras . . . . . 45 fr.
Déjà parus : Tomes I et II, chaque (avec fac-similé). . . . . 45 fr.
Tome IV et dernier, *sous presse.*

ANDRÉ CHÉNIER
ŒUVRES INÉDITES

Publiées d'après les manuscrits originaux

PAR **Abel LEFRANC**, professeur au Collège de France.

In-8° écu, imprimé par Renouard. Tiré à 1,100 exemplaires numérotés . . . . . 10 fr.

GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DE LA RENAISSANCE

PAR **Abel LEFRANC.**

Le roman d'amour de Clément Marot. — Le platonisme et la littérature en France. — Marguerite de Navarre. — Le tiers livre du « Pantagruel » et la Querelle des femmes. — Jean Calvin. — La Pléiade au Collège de France.

Beau vol. in-8° écu tiré par P. Renouard . . . . . 10 fr.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05700 7273

Digitized by Google

Digitized by Google